



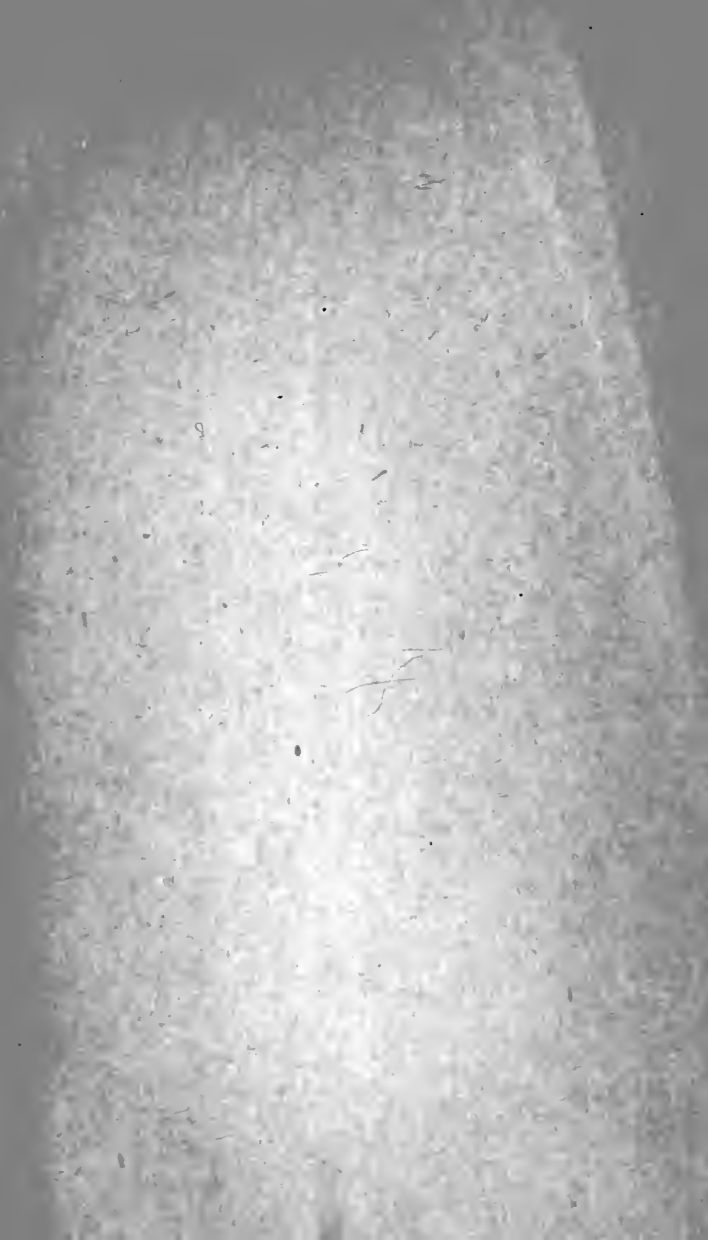
JOHN M. KELLY LIBRARY

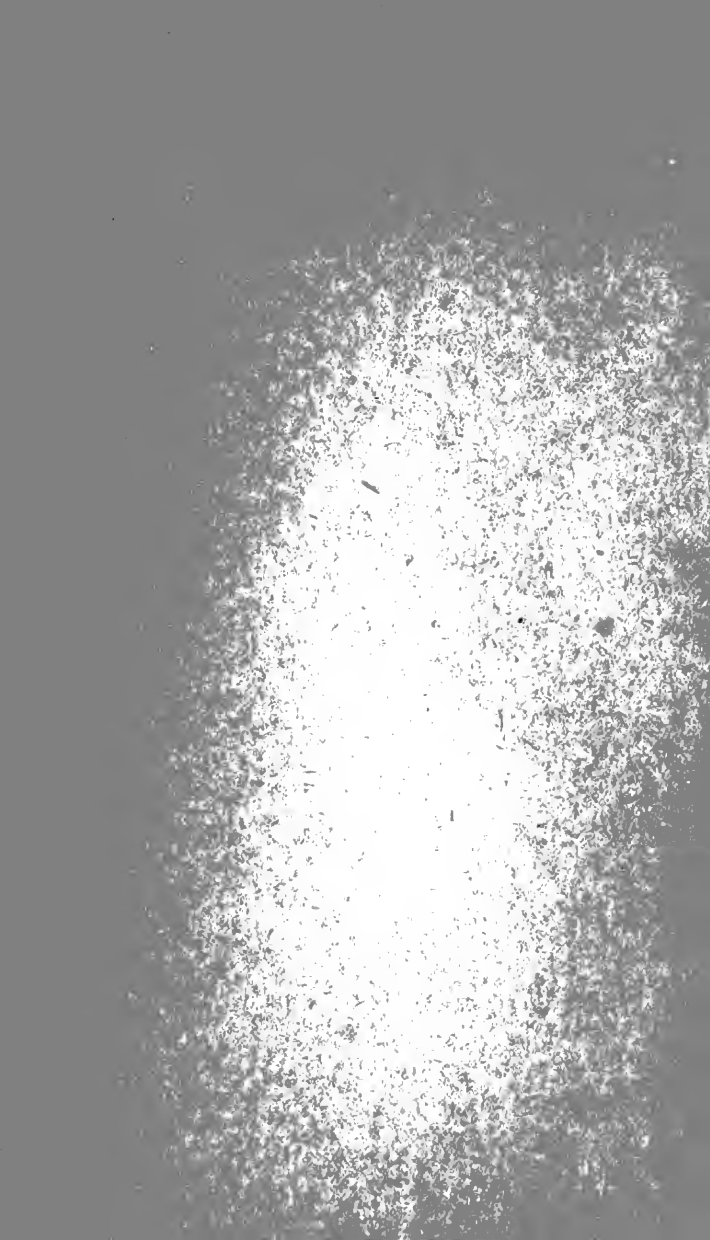
Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR







29

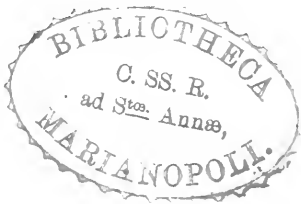
IX 300
C

LA VIE

DE

SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ



ÉVÊCHÉ DE MEAUX

—

IMPRIMATUR :

Meldis, die 15 octobris 1871, in festo sanctæ Teresiæ.

† AUGUSTUS, Episcopus Meldensis.

.

LA VIE

DE

S. JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ

ET

COADJUTEUR DE SAINTE TÉRÈSE

AVEC UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS CONSIDÉRABLE
DANS LA RÉFORME DU CARMEL

PAR LE R. P. DOSITHÉE DE SAINT-ALEXIS

CARME DÉCHAUSSÉ

REVUE

PAR LA R. M. MARIE-ÉLISABETH DE LA CROIX

CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE

PRIEURE DU CARMEL DE PIE IX (MEAUX)

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1872

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DÉDICACE

A SAINTE TÉRÈSE

O MA SÉRAPHIQUE MÈRE
SAINTE TÉRÈSE

C'est à vous que j'ose dédier cet humble travail. Il est imparfait, sans doute; mais il parle des perfections, des vertus et de l'amour de celui qui fut votre fils, votre coadjuteur et votre Père!... Suppléez, ô ma Mère, à ce qui manque à ces pages. Pénétrez ceux qui les liront d'une vive lumière pour comprendre et pratiquer la doctrine de notre Père saint Jean de la Croix! Remplissez-les d'un amour sans bornes pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour l'exercice de l'oraison!

Que cet ouvrage procure à notre glorieux Père l'amour, les hommages et le culte qui lui sont dus! Enfin qu'il multiplie le nombre de ses vrais imitateurs et de ses enfants.

Amen.

S^B MARIE-ÉLISABETH DE LA CROIX

CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE, PRIEURE.

15 octobre 1871.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

Un vide se fait sentir depuis longtemps , et chaque jour on attendait qu'il se comblât par la publication *de la Vie de saint Jean de la Croix, premier Carme Déchaussé, fondateur de la Réforme de l'Ordre des Carmes et coadjuteur de sainte Tère*se. Dans un siècle comme le nôtre où l'ordre béni de la sainte Mère Tèrese s'est multiplié d'une manière si admirable ; alors que la vie et les œuvres de cette grande Sainte étaient données au public par une plume aussi savante que dévouée , il semble étrange de voir *Celui* que la Providence donna à Tèrese pour soutien et pour coadjuteur rester dans un oubli qui fut l'ambition de sa vie, mais où notre amour filial pour un si grand saint ne doit pas le laisser. Saint Jean de la Croix ne peut être séparé de Tèrese ; ses œuvres , ses travaux se confondent avec ceux de la Sainte. La vie de saint Jean de la Croix est

donc le complément naturel et nécessaire de celle de sainte Térèse.

C'est pour répondre à ce besoin senti que nous avons entrepris ce travail. Il ne nous appartient point de faire une *nouvelle* vie de notre glorieux Père Saint Jean de la Croix, aussi telle n'est pas notre ambition. Nous nous bornons à une simple *réédition* de sa vie par le *Révérénd Père Dosithée de Saint-Alexis, Carme Déchaussé* (Paris, 1728). Cet ouvrage si justement apprécié contient la *vie* de saint Jean de la Croix, une *histoire abrégée* de la réforme du Carmel et *un extrait* des œuvres du Saint.

Un autre historien beaucoup moins connu, mais non moins remarquable, attirait cependant notre attention. Au xvii^e siècle, le Révérend Père Pierre de Saint-André, Carme Déchaussé, Prieur d'Aix, en Provence, écrivit la vie de saint Jean de la Croix. Cet ouvrage, beaucoup moins étendu que celui du Révérend Père Dosithée de Saint-Alexis, quoique presque ignoré, contient des détails précieux pour l'histoire de notre Saint, et l'envisage à un point de vue tout spécial. Il compare la vie de saint Jean de la Croix à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même, et la divise en trois époques : sa vie cachée, sa vie publique, sa vie souffrante. Cet aperçu nouveau, soutenu d'une manière remarquable, nous a fait hésiter un instant entre cette vie et celle du Révérend Père Dosithée de Saint-Alexis. Mais, après avoir prié, nous avons

cru que le mieux était de reproduire celle-ci, en y insérant ce que celle-là contenait de plus saisissant, de manière à la compléter tout en lui laissant son caractère.

De plus, nous avons donné sur l'établissement de la Réforme du Carmel en France des documents à peu près inconnus mais très-authentiques, et qui jettent un grand jour sur des questions dont le lecteur appréciera l'importance.

Nous *n'avons rien* mis de nous-mêmes dans ces pages dont le mérite est de reproduire fidèlement la vérité. Nous avons cru devoir nous borner à corriger quelques expressions trop vieilles et tombées en désuétude. Encore avons-nous été d'un grand scrupule sur ce point, *surtout en ce qui concerne les paroles mêmes des saints*, aimant mieux laisser certaines formes défectueuses que de nous exposer à en altérer tant soit peu le sens ou l'esprit.

Daigne notre sainte Mère Tèreise bénir notre modeste travail qui lui est dédié ! Puissent ceux qui liront ces pages obtenir par son intercession les lumières et les grâces qu'on doit chercher avant tout dans la lecture de la vie des saints !

La première édition de ce livre fut publiée avec les permissions du Révérend Père Jean Bernard de Saint-Jérôme, Général des Carmes Déchaussés, de la congrégation de Saint-Élie.

Du Révérend Père Albert de Sainte-Térèse, Provincial des Carmes Déchaussés de la province de Tous les Saints dans la France et la Lorraine.

Des Révérends Père Jean - Marie de Saint - Denis, et Paul Simon de Saint-Joseph, théologiens de l'Ordre.

Et accompagnée des Approbations ordinaires et nécessaires.

PRÉFACE

DU R. P. DOSITHÉE DE SAINT-ALEXIS

(Paris, 1728)

Quoique l'on ait déjà donné au public plusieurs Vies de saint Jean de la Croix, depuis plus de cinquante ans que l'Église le reconnaît pour bienheureux, il ne faut pas néanmoins s'étonner si j'ose en hasarder une nouvelle, surtout dans un siècle où les esprits paraissent si difficiles, et où la critique n'épargne personne. Comme la plupart de celles qui ont été imprimées jusqu'à présent ne contiennent que des abrégés fort succincts, dans lesquels on s'est contenté de tracer une idée assez légère de ce saint Religieux, sans pénétrer plus loin; et que les autres qui se trouvent plus étendues, sont écrites

d'un style si défectueux , qu'il est difficile de ne pas en souhaiter une autre , j'ai cru que les circonstances présentes de la canonisation de ce Saint , demandaient que quelqu'un entreprît de composer une nouvelle vie , dans laquelle il s'appliquât particulièrement à faire connaître l'esprit intérieur dont ce grand contemplatif était animé , et qu'il a communiqué à cette Réforme , à laquelle il a donné une heureuse naissance , et qui le reconnaît avec justice pour son Père en Jésus-Christ.

Dans cette vue j'ai réuni tout ce que j'ai pu trouver de plus remarquable sur ce sujet , dans l'histoire générale des Carmes Déchaussés , imprimée à Madrid , et dans les différents auteurs français , espagnols et italiens qui ont parlé de ce Saint , afin d'en composer une vie complète , capable de découvrir son véritable caractère , et d'exciter en même temps toutes les personnes de piété qui désirent leur perfection , à imiter tant de vertus , dont il nous a donné de si beaux exemples , et à se former sur ce modèle , pour mener une vie sainte et intérieure.

J'ai disposé de telle manière tous les faits particuliers qui concernent cette histoire , qu'il ne s'en trouvera aucun que l'on ne puisse regar-

der comme une puissante instruction pour toutes sortes de personnes ; mais principalement pour les âmes Religieuses , afin de les rappeler à la perfection de leur état. Elle sera une leçon pour les jeunes et pour les anciens , pour les Supérieurs et pour les inférieurs , pour ceux qui sont exposés au dehors , et pour les autres qui vivent dans la retraite. Chacun y remarquera de quoi s'édifier et s'instruire : chacun y apprendra à renoncer à soi-même , à se détacher des choses de la terre , à ne soupirer que pour le Ciel. Mais surtout on y découvrira partout le véritable esprit d'un Religieux Carme Déchaussé , qu'il doit toujours conserver comme inséparable de sa vocation ; je veux dire l'esprit de retraite , de silence , d'oraison et de pénitence.

De plus , l'histoire des Saints Fondateurs se trouvant liée naturellement à celle des sociétés religieuses qu'ils ont établies pour l'édification du Corps de Jésus-Christ , il m'a paru que je ne donnerais qu'une idée imparfaite de saint Jean de la Croix , si , en entreprenant d'écrire sa vie , je ne parlais en même temps de cet Ordre célèbre , qui s'est renouvelé de son temps , et qui a recouvré par ses soins son ancien lustre et son premier ornement. C'est ce qui m'a engagé à

m'étendre sur toutes les particularités de sa Réforme, en rapportant tout ce qui s'est passé de plus considérable dans son établissement; afin d'apprendre à la postérité quelles furent les bénédictions singulières dont Dieu voulut récompenser les travaux de son Serviteur, et comment il vint à bout d'un dessein que tant de grands hommes avaient formé avant lui, mais qu'ils n'eurent jamais le courage d'exécuter, dans la crainte de ne pouvoir pas réussir. Ainsi, en donnant au public la Vie de saint Jean de la Croix, je lui présente en même temps une histoire fort exacte de toute la Réforme des Carmes Déchaussés, que j'ai continuée autant qu'il m'a paru nécessaire, pour faire connaître comment elle s'est si fort multipliée en très-peu de temps, qu'elle s'étend maintenant dans toutes les parties de l'univers.

Comme les œuvres de saint Jean de la Croix rapportées dans leur entier, renferment des connaissances si sublimes, qu'elles surpassent la capacité de plusieurs personnes, on m'a représenté que je rendrais un grand service au public, si je mettais à la fin de cette histoire un extrait fidèle, qui contiendrait en abrégé toute la doctrine de ce Saint, et qui pût être à la portée de tout le

monde, afin qu'une lecture moins longue et moins embarrassée puisse être utile à ceux qui n'ont ni le loisir, ni les connaissances nécessaires pour s'appliquer à une étude plus profonde, et qu'elle produise les fruits de salut que l'on a sujet d'en espérer. J'ai tâché d'exécuter ce dessein autant que la faiblesse de mes lumières a pu me le permettre.

Au reste j'avertis ici les lecteurs qu'ils ne doivent pas s'attendre à trouver dans cette histoire de ces termes polis et recherchés, que l'on n'emploie ordinairement que pour plaire à l'esprit, pendant que le cœur demeure toujours dans son insensibilité. Je me suis particulièrement appliqué à une expression simple et commune, parce que l'esprit de Dieu n'a pas besoin de l'ornement que donne l'artifice pour relever son ouvrage, et que la vie d'un Saint doit être écrite dans le même esprit dont il était animé pendant qu'il demeurait sur la terre. Or, comme il ne s'est peut-être jamais trouvé de Saint dans l'Église, dont l'esprit et la conduite aient été plus éloignés de l'artifice, et qui ait plus fait de cas de la simplicité que le Père Jean de la Croix, j'ai cru que ce serait lui faire injure, d'emprunter un style profane pour relever des vertus qui ont

assez d'éclat par elles-mêmes, sans tous ces secours étrangers. Ce Saint ne voulait point de subtilité dans les livres qui sont pour nourrir l'esprit, et il avait coutume de dire que quand on veut trop embellir les matières spirituelles, on les gâte ordinairement, et que la science des hommes devient une véritable ignorance, lorsqu'elle entreprend d'éclairer celle des Saints.

C'est le malheur de notre siècle, de ne chercher que des ouvrages qui plaisent. Il n'est pas jusqu'à ceux des Saints que l'on voudrait polir. On cherche à en bannir la simplicité, et par ce moyen on en ôte l'onction et la solidité. Il est cependant certain que si nous ne nous humilions beaucoup en nos paroles et en nos écrits, si nous ne rabaissons ce style superbe et élevé, et si, lorsqu'il s'agit de raconter les actions des Saints, nous ne donnons plus à l'esprit vivifiant qu'à l'expression naturelle, nous ne méritons pas de travailler pour eux, et moins encore pour un Saint du caractère de saint Jean de la Croix; je dis même que nous ne le comprendrons pas, et qu'avec tous les ornements de l'éloquence profane, nous ne produirons rien moins que ce qu'il a été pendant sa vie. Ainsi, puisque j'entreprends de donner au public la vie de ce Saint

contemplatif, je dois plutôt chercher à imiter son style simple et naturel, qu'à briller aux yeux des beaux esprits, par des termes nouveaux et des expressions singulières.

Un second défaut qui règne beaucoup aujourd'hui, c'est que la plupart des dévotions ne se règlent plus que par la sensibilité. La piété du temps se trouve inséparable de la curiosité. La foi n'agit plus en nous dans une véritable docilité. Notre esprit ne veut plus de soumission à l'esprit de Dieu. De là vient que tout ce que nous lisons qui ne se trouve pas conforme à nos lumières, paraît insipide, ennuyeux ou suspect. Cet aveuglement des faux sages du siècle a porté plusieurs personnes à regarder saint Jean de la Croix comme un homme d'une dévotion extravagante, et comme un spirituel faussement illuminé, dont on ne devait jamais approuver l'esprit ni les maximes. Ils ont prétendu qu'il fallait supprimer toutes les grâces gratuites qu'il a reçues de Dieu, son grand pouvoir sur le prince des ténèbres, le don de Prophétie et de faire des miracles, sa grâce de la discrétion des esprits qu'il avait dans un degré très-éminent, pour découvrir les illusions du démon ; ils ont cru, dis-je, qu'il était à propos de retrancher

toutes ces choses dans les impressions qui se feraient de sa vie, comme n'étant pas recevables, parce qu'elles leur paraissaient plus propres à porter à rire aux hérétiques et aux libertins, qu'à édifier les âmes qui marchent dans la simplicité de leur cœur.

Mais comme l'épouse reconnaît les livrées de son époux, malgré tout ce que l'on pourrait faire pour tâcher de la surprendre, l'Église a toujours remarqué dans ce fidèle Serviteur et dans ses écrits, l'esprit de Jésus-Christ, dont il était animé, et elle les a approuvés et autorisés juridiquement, malgré tous les efforts de ces savants du siècle, qui s'évanouissent dans leurs vaines pensées. Ses ouvrages sont sortis des mains des Juges Ecclésiastiques, avec les éloges que mérite la sublimité de la doctrine qui s'y trouve renfermée; et pour la sainteté de leur auteur, le Saint-Siège lui a fait rendre dans toute l'Église les honneurs qui lui sont dus.

Quant à ce qui concerne les grâces gratuites que ce Saint avait reçues du Ciel, outre tant de graves auteurs qui les ont rapportées dans leurs écrits, tant de savants professeurs, tant de célèbres Docteurs qui les ont admirées et approuvées, le cardinal Bona, autant distingué

par sa vertu et par sa science, que par le rang qu'il possédait, dans le livre qu'il a donné au public sous le titre : *De la Discrétion des Esprits*, a voulu prendre pour guide le Père Jean de la Croix, qu'il cite dans plusieurs endroits, et rapporte plusieurs faits surprenants de ce Saint, mais surtout de celui dont nous parlerons à la page du premier tome, où nous raconterons de quelle manière le démon prit la figure de ce Saint pour perdre une religieuse qu'il avait séduite. Il paraît que tous ces grands hommes n'ont pas appréhendé de donner à rire aux hérétiques et aux libertins, en rapportant ces histoires ; ils ont cru, au contraire, que ces récits étaient très-propres à contribuer à la gloire du Seigneur, auquel tous ces effets miraculeux doivent revenir, comme à Celui qui en est le premier auteur ; et ils se sont efforcés, par ce moyen, de procurer l'honneur des Saints, par lesquels Dieu veut, encore aujourd'hui, faire éclater son pouvoir.

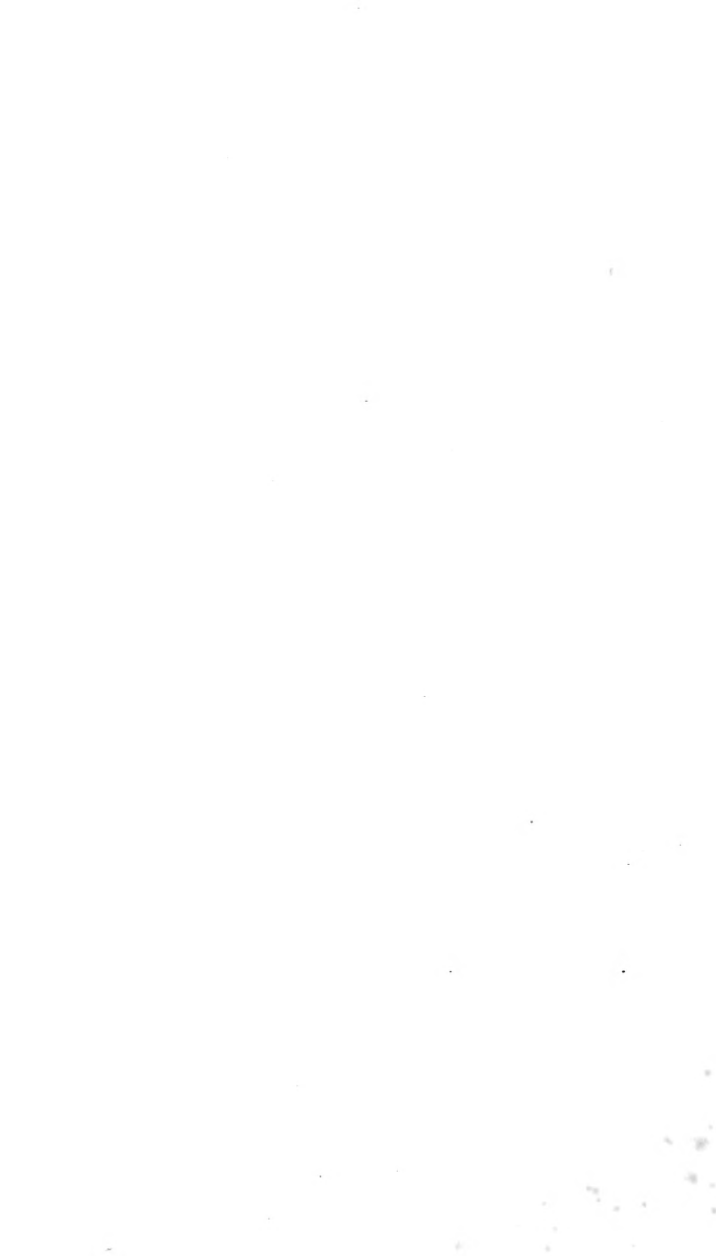
En effet, si on devait supprimer tous les miracles qui s'opèrent chaque jour par le ministère des serviteurs de Dieu, parce que ce sont des effets qui surpassent la portée de notre esprit, on aurait dû supprimer pareillement tout

ce que la foi a de plus saint et de plus respectable, parce que l'impiété ou l'incrédulité pourrait les insulter. On aurait dû retrancher une partie des histoires sacrées et ecclésiastiques, et il faudrait se donner bien de garde d'apprendre aux siècles futurs le célèbre miracle qui vient de s'opérer tout nouvellement à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine, parce que, malgré les preuves incontestables que nous en avons, il peut se trouver des impies qui le révoquent en doute. Il est vrai que le Saint-Esprit nous apprend, dans l'Écriture, qu'il est souvent à propos de cacher les secrets des Rois; mais, pour les œuvres magnifiques qu'il plaît au Seigneur d'opérer par ses Saints, Dieu veut qu'on les publie, et que chacun apprenne qu'il peut toujours opérer ce qu'il Lui plaît dans l'ordre de la nature et de la grâce; que c'est sa volonté que le ciel, la terre et les enfers obéissent à ses serviteurs, et qu'il ne prend point d'autre règle, pour opérer ses merveilles, que la fidélité du cœur.

Que l'on ne soit donc point surpris si l'on trouve, dans cette histoire, quantité de faits extraordinaires qui pourraient paraître incroyables si leur certitude ne se trouvait appuyée sur des

témoignages authentiques. J'aurais cru manquer à la fidélité qui doit faire le premier caractère d'un historien, si j'avais retranché des événements que Dieu n'a opérés que pour faire connaître la sainteté de son serviteur. Ainsi, il doit nous suffire que tous ces faits aient été bien prouvés dans les différentes informations qui en furent faites lorsqu'il fut question de procéder à la béatification du Père Jean de la Croix, et la critique des prétendus esprits forts ne nous empêchera jamais de publier les merveilles de la magnificence du Seigneur.

Voilà les choses principales sur lesquelles j'ai cru à propos de prévenir les lecteurs. Je leur laisse, pour tout le reste, la liberté du jugement, prêt à profiter de leurs lumières et de leurs réflexions sur ce qu'ils remarqueront de défectueux dans cet ouvrage. Puisse la gloire de Jésus-Christ et l'édification de son Église, qui doivent être mon unique fin; me dégager de tout autre intérêt, et borner mes désirs aux secours du Ciel dans l'entreprise où je m'engage.



LA VIE

DE

SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ

LIVRE PREMIER

Naissance et parents de saint Jean de la Croix. — Enfance du saint. — Occupations de sa jeunesse. — Il étudie la philosophie. — Dieu l'appelle à l'état religieux. — Il entre dans l'ordre des Carmes. — Il fait sa profession. — On l'envoie aux études. — On l'oblige à recevoir la prêtrise. — Grâce singulière dont il est favorisé lorsqu'il célèbre sa première messe. — Il s'applique à l'oraison. — Dieu le dispose à devenir le père de la réforme. — Origine de l'ordre des Carmes. — Règle donnée par saint Albert. — Modification de certains points de cette règle. — Grand zèle d'un général de l'Ordre. — Relâchements introduits dans l'Ordre. — Mitigation accordée par le pape Eugène IV. — Sainte Térèse entre dans l'Ordre. — Dieu inspire à sainte Térèse le dessein de réformer son Ordre. — Elle commence la réforme. — Elle obtient permission de fonder deux couvents de religieux. — Elle communique son dessein au Père Antoine d'Hérédie. — Le Père Jean de la Croix vient à Médine, et la sainte confère avec lui. — Entretien de sainte Térèse avec saint Jean de la Croix. — Ce saint se dispose à commencer la réforme des religieux. — Il va à Valladolid avec sainte Térèse. — Il se rend à Durvèle. — Il prend l'habit de Carme déchaussé. — Le Père Antoine vient

le joindre. — Commencement de la réforme des Carmes déchaussés. — Description de ce premier monastère, et de la vie qu'on y menait, tirée des propres paroles de sainte Térèse. — Diverses pratiques introduites dans la réforme. — Ferveur du Père Jean de la Croix.

1542

Quoique les différents caractères de la sainteté du Fils de Dieu se trouvent dispersés dans les élus selon la mesure de leur foi et l'ardeur de la charité qui les animait pendant leur vie, il faut avouer néanmoins qu'il en paraît de temps en temps quelques-uns dans lesquels il semble s'être voulu représenter d'une façon particulière, à peu près comme le soleil, qui, ornant la nature de mille beautés diverses, nous fait voir son image dans le cristal d'une onde pure, où il se peint lui-même de ses propres rayons. On peut mettre au nombre de ces héros du Christianisme celui dont nous entreprenons dans cet ouvrage de raconter les vertus. Sa vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, sa vie pénitente et crucifiée au monde; sa vie pauvre et humiliée ici-bas nous rappelle aussitôt l'idée de l'Homme-Dieu descendu sur la terre pour opérer notre salut au milieu des opprobres et des contradictions.

1

Il naquit à Fontibère ou *Fontiveros*, ville des anciens Vacciens, autrefois grande et riche, mais devenue depuis, par la révolution des temps, pauvre et de peu d'étendue. Elle est située dans la Vieille-Castille, entre Avila, Salamanque et Médine-du-Champ. Son père se nommait Gonzalès d'Yépès, tirant ce nom d'une petite ville du royaume de Castille-la-Neuve où il avait pris naissance. Il était parent du célèbre évêque de Tarassonne, confesseur de sainte Térèse. Les historiens rapportent que la maison de Gonzalès étant tombée dans la disgrâce de la fortune, il fut obligé de se retirer à Tolède chez un de ses oncles qui passait pour un des plus riches marchands de la ville. Il demeura quelques années

Naissance
et parents
de
saint Jean
de la Croix.

dans la maison de cet oncle, prenant soin de toutes ses affaires, et lui étant d'un grand secours par rapport à son négoce. Comme cet emploi l'obligeait souvent de se transporter à Médine, il avait coutume de passer par Fontibère, où il logeait chez une veuve fort retirée, qui avait une fille unique, appelée Catherine Alvarès, aussi recommandable pour ses belles qualités qu'elle était peu favorisée des biens de la fortune.

Gonzalès, charmé du mérite de cette jeune personne, l'épousa contre l'avis de ses parents, ce qui fut cause qu'ils le déshéritèrent; ainsi se trouvant par cette fausse démarche sans appui et sans biens, il fut obligé d'apprendre un métier qui pût lui fournir les moyens de subsister avec son épouse. Il s'attacha à celui de tisserand, l'un des plus vils et des plus pauvres, dans l'espérance que sa famille, touchée de compassion pour le triste état où elle le verrait réduit, étoufferait son ressentiment et le rappellerait à Tolède. Il se trompa néanmoins dans ses conjectures : son oncle et ses autres parents persistèrent toujours dans leur rigueur à son égard. Bien loin de le soulager dans l'extrémité où il se trouvait, ils l'oublièrent entièrement; de sorte que, succombant bientôt sous le poids de sa misère, il mourut au bout de quelques années, plein de résignation et de foi, et laissa son épouse chargée de trois enfants qu'elle avait eus de ce mariage. L'ainé s'appelait François, lequel, ayant vécu en véritable fidèle, mourut assez âgé. Sainte Tèreise en faisait une estime toute particulière, et le Père Jean de la Croix lui témoigna toujours d'autant plus d'affection, que la pauvreté de son état lui fournissait de plus fréquentes occasions de s'humilier. Le second, qui fut nommé Louis, passa à la vie éternelle avant que de connaître la temporelle. Le dernier fut celui dont nous écrivons la vie, et qui vint au monde l'an de Jésus-Christ 1542, sous le pontificat de Paul III et du temps de l'empereur Charles V.

1542

Il fut nommé Jean au saint Baptême, par une disposition particulière de la Providence, qui voulait lui donner les rapports les plus essentiels avec saint Jean-Baptiste et le disciple bien-aimé. Car on peut lui appliquer ce qui est dit dans l'Écriture du précurseur de Jésus-Christ : Il y eut un homme envoyé de Dieu qui était appelé Jean. Il est venu pour rendre témoignage à la lumière; pour annoncer aux peuples la science du salut et faire connaître l'infinie miséricorde de Celui qui a voulu nous visiter du haut des cieux. Il a été la voix qui criait dans le désert du Carmel : *Aplanissez le chemin du Seigneur*. Il a mené une vie cachée à la plupart des hommes, dans la pratique des plus austères pénitences. Il a été une lampe ardente et luisante, qui n'échauffait pas moins les cœurs par les feux du divin amour, qu'elle éclairait les esprits par l'éclat de ses lumières.

Joan. 1.

Que s'il a eu tant de rapports avec le plus grand des Prophètes de l'ancienne loi; s'il est venu, comme Jean-Baptiste, dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, on peut encore ajouter qu'il a paru semblable au disciple bien-aimé, dont les prophéties, comme parle saint Jérôme, renferment autant de mystères que de paroles : il a eu comme lui plusieurs visions surnaturelles; les secrets les plus cachés de la vie spirituelle lui ont été révélés, et il en a écrit d'une manière si sublime, que l'on peut avec raison le considérer comme un aigle entre les docteurs. Il a eu part à l'adoption de la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère. Il a bu dans le calice du Sauveur; il a été un véritable enfant de la Croix, et les faveurs extraordinaires dont Jésus-Christ a voulu le gratifier pendant sa vie nous donnent lieu d'assurer qu'il le considéra toujours comme son disciple bien-aimé.

1546

Dieu le prévint de ses grâces dès sa plus tendre jeunesse, et on peut dire de lui ce que le Saint-Esprit

rapporte de Salomon : Qu'il était un enfant bien né ; qu'il avait reçu du ciel une bonne âme ; que , devenu bon de plus en plus, il a vécu dans un corps qui n'a point été souillé, et que le Seigneur lui donna de bonne heure la sagesse pour demeurer en lui, pour travailler avec lui et pour le conduire dans toutes ses démarches. Pieux, humble, doux, modeste, affable, exempt des vices et des faiblesses des autres, il s'occupa dès son enfance à réprimer le vieil homme et à réduire sa chair sous la sainte discipline de la sévérité évangélique, avant même qu'il pût en ressentir les premiers aiguillons. Toute sa passion fut de servir Dieu ; toute son appréhension, de L'offenser ; tout son désir, de Lui plaire ; toute sa tristesse, de Le voir déshonoré ; toute sa joie, de pouvoir, par une vie innocente, réparer en quelque sorte les outrages qu'Il recevait des pécheurs.

1546

II

Enfance
du saint.

Il semble que Jésus-Christ et sa sainte Mère aient pris plaisir à le favoriser d'abord de leur plus singulière protection, afin de récompenser les premiers actes de ces vertus naissantes. A peine avait-il cinq ans accomplis que, se divertissant un jour sur les bords d'un marais avec plusieurs enfants de son âge, il tomba jusqu'au fond, et quoiqu'il revint trois fois au-dessus de l'eau, après la troisième néanmoins il ne parut plus, jusqu'à ce que les autres enfants épouvantés prirent la fuite ; car alors il retourna de nouveau sur l'eau, où il surnageait, et se sentait miraculeusement soutenu avec beaucoup de paix et de joie. Dans cette rencontre, la Reine des anges lui apparut extrêmement belle, toute brillante de splendeur et de gloire, et elle lui présenta la main pour le tirer de cet effroyable borbier ; mais le saint enfant, bien loin d'accepter ce bon office pour sortir du danger où il se trouvait, retirait la sienne toute couverte de boue, de peur de souiller celle de cette divine Princesse. Cette faveur céleste dura quelque temps, et l'honnêteté et le respect de cet heureux enfant,

1547

1547

qui témoignait avoir plus d'égard pour la sainte Vierge que pour sa propre vie, touchèrent si fort le cœur de cette souveraine Dame, qu'il mérita par là qu'elle le prit sous sa protection et sous sa perpétuelle défense jusqu'à sa mort. Ayant été quelque temps de la sorte sans s'enfoncer, un laboureur qui passait par là vit ce spectacle et le danger que courait ce petit enfant, ou plutôt saint Joseph ou son Ange gardien, sous la forme d'un paysan, ainsi que quelques-uns l'ont cru, lui présenta une longue perche qu'il portait : l'enfant l'ayant saisie sortit, ainsi aidé, de cette horrible mare sans marquer aucun effroi ni aucun trouble, témoignant, au contraire, beaucoup de joie et de satisfaction. Dans la suite du temps, le bienheureux Père avait coutume de dire à ses plus confidens amis que le souvenir de cette grâce était pour lui un grand et singulier motif de confiance et de dévotion envers sa Divine libératrice, accourue si à point avec tant de gloire et de bonté à son secours, dans un lieu si sale et si vilain. Que, depuis ce temps, elle avait embrasé son cœur de son amour, qu'elle était toute sa consolation, tout son secours et toute son assurance dans les plus grandes occasions qu'il pouvait avoir de s'affliger et dans les plus grands dangers où il se trouvait.

1549

Deux ans après, comme il revenait de la campagne avec son frère, ils aperçurent une espèce de monstre épouvantable qui semblait vouloir se jeter sur eux pour les dévorer. Le pieux enfant, sans s'effrayer autrement, le mit aussitôt en fuite par la vertu du signe de la croix, faisant déjà connaître, par ce prodige, que Dieu l'avait destiné pour être un des plus grands héros du christianisme, puisqu'Il lui apprenait de si bonne heure à terrasser les monstres ; de sorte qu'il vérifia en sa personne ces paroles de l'Ecclésiastique : « *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.* Celui qui craint le Seigneur ne peut rien appréhender. »

Dieu lui inspira dès l'âge de neuf ans un si ardent désir pour la pénitence, que sa mère le surprit fort souvent hors de son lit couché sur du sarment, afin que son repos pût être accompagné de mortification et de douleur. Une si grande ferveur dans un enfant de cet âge donnait beaucoup de consolation à cette pieuse mère. Elle conçut dès lors de grandes espérances de ces fruits prématurés qui commençaient à paraître; et pour ne rien omettre de ce qui pourrait servir à cultiver cette jeune plante, elle le fit entrer dans le collège de Médine, destiné pour l'éducation des enfants, afin qu'il pût y apprendre les premiers éléments.

Le petit Jean d'Yépès ne démentit point l'espérance que l'on avait de sa vertu; et les effets répondirent parfaitement à ce que l'on s'en était promis. Il se porta sans contrainte à tous les devoirs qu'il avait à remplir dans ce collège. Comme il avait sucé l'amour de Dieu avec le lait de sa mère, il ne trouvait pas de plus grand plaisir que celui de l'adorer. Il ne fut pas nécessaire de lui recommander l'obéissance à ceux qui prenaient soin de son éducation; il la prêchait lui-même aux autres par ses actions, et ses exemples paraissaient plus efficaces que tous les discours de ses maîtres. Ses condisciples apprenaient encore de lui la modestie, la réserve, la dévotion et tout ce qui est le plus capable d'engager à la pratique de la vertu. Son extérieur était toujours réglé, de telle sorte qu'il attirait les yeux de tout le monde. On remarquait en sa conduite quelque chose de plus parfait que ce qui pouvait convenir à son âge, et chacun, en le considérant, ne pouvait se lasser d'admirer tant de belles qualités qui commençaient déjà à briller avec éclat. Ce nouveau Samuel croissait si visiblement en grâce et en sagesse, qu'il ne laissa aucun vide dans sa vie, aucun âge qui ne fût consacré à Dieu.

On le tira de ce collège lorsqu'il eut atteint la treizième année de son âge, parce que sa mère, étant très-pauvre,

1551

1552

1553

1555 se trouvait dans l'impuissance de fournir aux dépenses
 III qui étaient nécessaires pour l'avancer dans les sciences.
 Occupation Elle se résolut de lui faire apprendre quelque métier,
 de afin de le mettre en état de pouvoir la soulager dans
 sa jeunesse. sa vieillesse ; mais , quoiqu'il fût d'un brillant esprit et
 d'un rare génie , il ne s'en trouva pas un seul dans le-
 quel il pût réussir , Dieu le permettant ainsi pour faire
 connaître qu'il était destiné à des emplois plus relevés.
 Dans ce dessein , Il inspira à un dévot gentilhomme,
 nommé Alphonse , de recevoir l'enfant au service des
 pauvres du grand hôpital de Médine , dont il était ad-
 ministrateur , et de le faire étudier pour le rendre ca-
 pable d'en devenir le chapelain.

Dans ce ministère de charité , ce saint jeune homme
 répondit parfaitement aux intentions de son bienfai-
 teur. Sa charité envers les pauvres l'absorbait presque
 continuellement. Il n'y en avait aucun qui ne le trouvât
 toujours disposé à lui rendre quelque service ; et il s'y
 employait d'une manière si prévenante, que la satisfac-
 tion que les malades en recevaient les soulageait plus
 que tous les remèdes qu'il pouvait leur présenter.

La Sainte Vierge , qui le protégeait en tout lieu , ne
 l'abandonna pas dans celui-ci. Peu de temps après
 qu'il fut reçu dans cet hôpital , il tomba , par acci-
 dent , dans un puits fort profond qui était au milieu de
 la cour. Ceux qui furent les témoins de ce malheur ac-
 coururent aussitôt , dans la pensée qu'il était mort ou
 que , du moins , il serait bientôt noyé ; mais ils fu-
 rent extrêmement surpris lorsque , s'étant approchés
 du bord , ils l'aperçurent assis sur les eaux , sans
 avoir souffert aucun dommage , quoiqu'il parût à ses
 habits qu'il était tombé jusqu'au fond de ce puits.
 Après qu'on l'eut retiré à la faveur d'une corde ,
 chacun désira de savoir par quel moyen il avait pu
 se préserver de la mort ; il répondit fort simplement
 que , dans le moment de sa chute , il avait aperçu une

dame très-belle qui, l'ayant élevé au-dessus des eaux, l'avait reçu entre ses bras pour l'empêcher de périr; ce qui fait voir que la mère de Dieu veillait sur ce saint jeune homme avec des soins pleins de tendresse, et qu'elle était toujours disposée à lui prêter tous les secours qu'elle offre si généreusement à ceux qui font profession particulière de l'honorer. Cet accident ne contribua pas peu à lui procurer l'estime et le respect de tous ceux qui demeureraient avec lui, et il se rendit encore plus recommandable par la douceur, l'assiduité et la patience qu'il faisait paraître au service des pauvres, les animant à souffrir avec résignation, les consolant dans leurs infirmités et les fortifiant d'une manière si peu ordinaire aux personnes de son âge, que tout le monde en demeurait très-édifié.

1555

Il serait difficile de rapporter avec quel succès il s'avança en même temps dans l'étude; la nature et la grâce agissant de concert pour lui communiquer toutes les qualités nécessaires pour les sciences. L'oisiveté a toujours été regardée comme l'ennemie de la vertu et la mère de tous les vices. L'esprit est une espèce de feu qui doit être toujours en mouvement; s'il n'a point de matière sur laquelle il agisse, il faut qu'il se consume soi-même. L'homme est né pour réfléchir; s'il ne pense pas au bien, il faut qu'il s'occupe du mal; s'il est vide de Dieu et de la charité, il se trouve bientôt rempli du monde, de ses illusions, de la concupiscence et de ses désirs. Le jeune d'Yépès était fort persuadé de toutes ces vérités, et l'on peut dire qu'elles avaient pénétré son âme dès son enfance; aussi aima-t-il autant le travail qu'il avait l'oisiveté en horreur. Il était ennemi de la paresse, et l'inaction lui paraissait un crime impardonnable. Il ménageait si bien son temps, qu'après avoir exécuté ce qu'on lui avait ordonné pour le service des malades, il lui en restait toujours assez pour vaquer à l'étude; ou si le jour ne lui en fournissait pas suffi-

1556

1556 samment pour satisfaire le désir qu'il avait de profiter, il déroba à son propre repos les heures de la nuit pour cet emploi. Par ce moyen, il s'avança en peu de temps, joignant à la bonté de son esprit, qui paraissait très-propre pour les sciences, un travail infatigable pour les acquérir. Comme il avait l'esprit vif et capable de réflexion, tous les premiers éléments des lettres humaines furent plutôt pour lui un jeu qu'une occupation sérieuse, de sorte qu'il fallut en peu de temps le faire passer au cours de philosophie.

IV
 Il étudia la philosophie.
 Cette étude, il est vrai, a paru aux saints remplie de périls, parce que la plupart des chefs des hérétiques ont été philosophes : témoin Marcion et Valentin, fameux novateurs des premiers âges de l'Église, l'un desquels était sorti de l'école des stoïciens, et l'autre de celle de Platon. Il faut cependant avouer qu'un usage discret, et bien entendu de cette science, peut la sanctifier ; que saint Justin, Clément d'Alexandrie et tant d'autres saints Pères, nourris dans ses principes, ont été de grandes lumières. Car si la philosophie devient vaine dans un esprit vain, qui la fait servir à ses intérêts ou à sa curiosité, et qui y met sa fin dernière, elle est toute chrétienne dans les vrais sages, qui la regardent comme un degré pour s'élever à d'autres vérités plus édifiantes et plus solides. C'est pourquoi les saints docteurs l'ont toujours tournée contre ceux qui employaient leurs vaines subtilités pour attaquer l'Église, ce que saint Jérôme appelle s'enrichir des dépouilles des Égyptiens.

1557 Ce fut dans cette vue que Jean d'Yépès se fit une affaire très-sérieuse de la philosophie, qu'il étudia chez les Pères de la Compagnie de Jésus, où il surpassa bientôt les plus subtils et les plus éclairés de tous ceux qui couraient avec lui dans la même lice. Il parut si supérieur à ce que la dialectique d'Aristote a de spéculatif et d'abstrait, qu'il en dévora en très-peu de temps toutes les difficultés. Il admira dans cette morale

les premières notions du bien et du mal , et la regarda comme un essai de l'honneur et de la vertu. Il suivit le système et le plan de la nature dans les livres de physique : il éleva jusqu'au vrai Dieu les premières idées du souverain Être, principe universel de tous les êtres , et revendiqua pour sa propre instruction toutes les maximes que la vanité des anciens avait profanées , et dont ils n'étaient que les injustes possesseurs.

Mais si ce saint jeune homme faisait paraître une forte inclination pour l'étude , il aimait encore plus l'oraison. Il savait fort bien qu'il est plus important de chercher dans le livre de la vie éternelle , pour y apprendre à servir Dieu , que de feuilleter les profanes , qui ne servent presque jamais qu'à former les sages du monde ; aussi voulut-il avoir toujours les mains levées au ciel , par les œuvres de charité qu'il exerçait au service des pauvres ; les pensées dans les divines lumières de la sagesse incréée , par l'étude particulière qu'il en faisait , et le cœur dans les brasiers du divin amour , par la prière qui l'unissait à Dieu : de sorte que , croissant en âge , il croissait pareillement en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Le Saint-Esprit , qui traçait à ce bienheureux toutes ses voies , le conduisant pas à pas , et qui le préparait par lui-même aux grandes choses auxquelles il était destiné , lui apprit de bonne heure que la chair et l'esprit sont deux ennemis irréconciliables , et que , pour rendre son âme capable de s'élever jusqu'au ciel , il fallait mortifier son corps par les austérités de la pénitence , ce qui fut cause qu'il choisit dès lors une manière de vie très-rigoureuse qui faisait prévoir celle qu'il devait embrasser dans la suite. Tant qu'il demeura dans l'hôpital de Médine , il ne coucha jamais que sur du sarment ; encore prenait-il si peu de temps pour son sommeil , que c'était comme une espèce de miracle qu'il pût résister à tant de fatigues. Sa nourriture était des

1559 plus frugales, s'exerçant dans les pratiques de l'abstinence, et ajoutant toujours plusieurs autres mortifications pour réduire son corps en servitude et l'empêcher, par ce moyen, de se révolter contre l'esprit.

1561
v
Dieu
l'appelle
à l'état
religieux.

Jean d'Yépès s'étant ainsi perfectionné dans la pratique de la vertu et dans l'étude des sciences humaines, le temps approchait qu'il devait faire le choix d'un état particulier pour y passer le reste de ses jours. Ce fut alors que Dieu et les hommes formèrent sur ce sujet des desseins bien différents. Le gentilhomme qui l'avait admis dans cet hôpital, convaincu de son mérite et de sa capacité, prévoyait le grand bien qu'il procurerait à cette maison de charité s'il pouvait l'engager à y demeurer avec la qualité de chapelain. Dans cette vue, il le pressa de prendre les ordres, avec promesse de lui procurer dans la suite quelque autre bénéfice plus considérable, afin de le mettre en état de servir plus utilement l'Église et d'assister ses parents. Sa mère, quoique remplie de piété, se voyant toujours dans une grande pauvreté, le sollicitait pareillement d'accepter les offres que lui faisait son bienfaiteur, lui représentant que le Seigneur faisait naître cette occasion afin de lui fournir un moyen très-légitime de sortir de sa misère et de pouvoir finir ses jours avec moins d'embarras. Mais l'humilité de Jean d'Yépès lui faisant envisager le sacerdoce comme une fonction trop relevée pour son peu de mérite, il demanda du temps pour se déterminer dans une conjoncture si délicate, où il s'agissait de son salut.

1562

Pour ne rien précipiter dans une affaire de cette importance, il prit toutes les mesures que la prudence lui suggéra. Il se tourna vers le Seigneur, le suppliant avec larmes de lui faire connaître quelle était sa volonté dans le choix de sa vocation, et de lui marquer la voie qu'il devait prendre pour le servir avec plus de perfection. Un jour qu'il était fort appliqué à réfléchir sur toutes ces choses, il entendit une voix du ciel qui

proférait distinctement ces paroles : *Vous me servirez dans une religion dont vous rétablirez l'ancienne observance.*

1562

Après un avertissement si positif, il ne pensa plus qu'à le réduire en pratique. Ainsi, ayant remercié son protecteur de toutes les bontés qu'il lui avait témoignées jusqu'alors, il refusa les offres avantageuses qu'il lui faisait encore pour le retenir dans le siècle ; mais, parce qu'on ne lui avait pas déclaré en particulier quelle était cette religion où Dieu voulait qu'il Le servît, il redoubla ses prières auprès de sa divine Majesté, lui demandant, avec de nouvelles instances, qu'il Lui plût d'achever au plus tôt ce qu'Il avait eu la bonté de commencer en lui.

Celui qui aura vu un vaisseau surpris d'une nuit si épaisse, qu'il ne sait ni la route qu'il suit ni le port où il doit tendre, celui-là, dis-je, pourra comprendre ce qui se passa dans l'âme de Jean d'Yépès après l'avertissement qu'il avait reçu du ciel. La voix du Seigneur qui s'est fait entendre au fond de son âme, pour lui prescrire l'état religieux, l'a déjà séparé de tous les emplois du monde ; mais comme on l'a laissé dans l'ignorance de l'ordre particulier qu'il devait choisir, ces ténèbres mystérieuses dont il était enveloppé lui causaient un saint empressement pour le bien qu'il désirait, jusqu'à ce que la Mère de Dieu, venant à l'éclairer par le souvenir des faveurs dont elle l'avait comblé, ralluma dans son âme les sentiments de dévotion qu'il avait conçus depuis longtemps envers cette protectrice, et lui fit prendre la résolution de se consacrer pour toujours au service de celle qui l'avait assisté plusieurs fois d'une façon miraculeuse.

1563

Les Pères Carmes de l'Observance s'étaient depuis peu établis à Médine dans le monastère de sainte Anne, qu'ils avaient choisie pour leur patronne, en considération de ce qu'elle avait été la mère de la sainte Vierge. La

VI

Il entre dans l'ordre des Carmes.

1563

dévotion qu'on lui portait, jointe au respect que l'on avait en ce temps-là pour l'antiquité de l'ordre du Carmel, lui fit juger que c'était cette religion que Dieu lui avait indiquée dans la ferveur de son oraison ; de sorte qu'il demanda avec beaucoup d'instance d'être reçu dans cette communauté. On le lui accorda d'autant plus facilement que sa piété, déjà reconnue, ne souffrait pas que l'on essayât davantage de l'éprouver. Il prit l'habit dans ce monastère le 24 février en l'année 1563, ayant atteint la vingt-unième année de son âge ; il conçut une aussi grande estime de cette faveur, que si le choix de saint Mathias fût tombé sur lui, dans le même jour que l'Église célébrait la fête de cet apôtre, ce qui fut cause qu'on lui donna le surnom de ce saint, et il fut appelé *F. Jean de Saint-Mathias* ; mais lorsqu'il eut embrassé la réforme, il changea ce surnom en celui de *la Croix*, comme nous le dirons plus bas.

Dès son entrée dans le cloître, le nouveau religieux reconnut avoir heureusement trouvé cette religion qui lui avait été prédite, puisque celle qu'il venait d'embrasser reconnaît pour son chef le saint prophète Élie, à l'exemple duquel les premiers fondateurs de cet Ordre avaient habité sur le mont Carmel. Pour vérifier de la même sorte les autres paroles qu'il avait entendues, Jean de Saint-Mathias s'appliqua très-particulièrement à rechercher la première perfection de cette religion. Ayant considéré attentivement le véritable esprit de cet Institut, il découvrit trois modèles qu'il devait imiter, et qui se trouvent renfermés dans la vision dont le Seigneur avait gratifié son prophète après le célèbre sacrifice offert par celui-ci sur le Carmel. La sainte Vierge, paraissant sous la figure d'une nuée miraculeuse qui s'élève pour arroser la terre, montre ce que fait l'oraison, dont le propre est d'élever l'esprit jusqu'à Dieu, pour en faire descendre une pluie de grâces et de bé-

nédiction. Le vestige de l'homme dans la nue enseigne à imiter Jésus-Christ, en quoi consiste le premier fruit de la prière. Et le prophète Élie, qui, de sa solitude considérant ce prodige, attire à soi les bénédictions du Fils et de la Mère, découvre combien la retraite est nécessaire pour arriver aux plus hautes communications. Cette réflexion jeta dans l'âme du Frère Jean de Saint-Mathias de si profondes racines, qu'elles produisirent bientôt les trois vertus qui paraissent essentielles à un véritable enfant du Carmel, savoir : la retraite, la prière et la mortification.

Quand il se vit dans une plus grande liberté de vaquer à l'Oraison, et de faire des pénitences selon l'esprit de ce saint Ordre, son cœur se trouva comblé de joie; il ne pouvait se lasser dans ces exercices, employant tout le temps dont on lui laissait la disposition, ou devant l'auguste Sacrement de nos autels, ou en quelque autre lieu fort retiré. Sa plus grande consolation était de pouvoir servir les messes qui se disaient à l'église, et quoiqu'il employât ordinairement toutes les matinées à cette fonction, bien loin de s'y ennuyer, comme la plupart ont coutume de faire, il avouait ingénument qu'il y trouvait toujours une nouvelle satisfaction. Lorsqu'il avait accompli ce qui lui était prescrit par l'obéissance, il se retirait dans sa cellule, ainsi que l'ordonne la Règle, afin d'y méditer en silence la loi du Seigneur; et connaissant dès lors quelle était la voie la plus courte pour arriver à la perfection, il s'appliqua particulièrement à imiter le Fils de Dieu dans toutes ses actions.

C'est ce qu'il proposa depuis dans un de ses livres, comme le fondement de la vie religieuse, et comme le premier degré par où il faut monter, si on veut arriver à la perfection de l'esprit. Voici de quelle manière il s'en explique au chapitre XIII, du livre I, de la *Montée du Mont-Carmel*: *La première chose que doit observer celui qui désire de s'avancer dans la vie spirituelle,*

c'est d'avoir un soin et une affection particulière d'imiter Jésus-Christ en toutes choses, de méditer pour cet effet la vie et les actions de Notre-Seigneur ; de s'y conformer entièrement, et de se comporter dans toutes les occasions, comme notre Sauveur s'y fût comporté Lui-même, s'il les avait eues.

Ce fut ce que ce fidèle serviteur se proposa dès le commencement de son noviciat, méditant avec assiduité la vie et les souffrances du Fils de Dieu, d'où il puisa, comme dans une source divine, toutes les vertus héroïques dont il eut soin d'embellir son âme, afin de la disposer à toutes les merveilles que Dieu devait opérer dans la suite par son moyen. Mais comme il reconnut bientôt que le chemin de l'abnégation et de la croix, par lequel, suivant la parole du Fils de Dieu, tous ceux qui veulent être ses disciples doivent marcher nécessairement, était celui que le même Seigneur avait suivi pendant tout le cours de sa vie, il voulut se proposer la même conduite, et nous l'apprendre par ces paroles, qui se lisent au même endroit :

En second lieu, ce qu'il faut faire pour bien imiter Jésus-Christ, c'est de renoncer pour son amour à tous les plaisirs des sens, puisqu'il s'en est privé Lui-même, n'ayant point eu d'autre satisfaction en ce monde, et n'en n'ayant jamais désiré d'autre, que celle d'exécuter la volonté de son Père ; ce qu'Il appelait sa nourriture. Par exemple, s'il se présente une occasion d'entendre des choses qui ne contribuent en rien à la gloire de Notre-Seigneur, on ne doit pas les écouter, s'il est possible ; ou du moins il faut n'y prendre aucun plaisir. On doit pareillement renoncer au contentement qui pourrait revenir des conversations avec le prochain, ou de l'opération des autres sens, parce qu'il faut pratiquer en ces rencontres une mortification très-rigoureuse, lorsqu'il est en notre pouvoir d'en user de la sorte. Car s'il arrive quelque-

fois qu'on ne puisse se dispenser de se servir des choses qui sont agréables aux sens, bien loin de se plaire au goût que l'on ressent alors par nécessité, il faut, au contraire, s'efforcer de l'éteindre, et d'en effacer l'impression. Par ce moyen on laissera les sens dans une espèce d'insensibilité et d'ignorance de ce plaisir, comme si réellement ils ne le percevaient pas, et on fera de grands progrès dans la vertu.

1563

Le frère Jean de Saint-Mathias réussit de telle manière dans une pratique si excellente, que, n'étant encore que novice, il paraissait néanmoins un maître très-expérimenté dans l'exercice de toutes les vertus religieuses. Il fut dès lors tellement occupé à régler son intérieur, que cette vie cachée dont il vivait imprimait dans tous les esprits un respect tel que l'on a coutume de porter à ceux qui sont regardés comme des saints : en sorte que sitôt qu'il était aperçu dans quelque lieu, chacun se tenait d'une manière respectueuse, jusqu'à ce qu'il fût passé.

1564

VII

Il fait
sa
profession.

Ce qui se lit, dans les Proverbes, de la femme forte, qu'elle a goûté et compris, par l'heureuse expérience qu'elle en a faite, combien le trafic qu'elle avait entrepris lui était avantageux, peut se dire avec quelque proportion du frère Jean de Saint-Mathias. Pendant l'année de son noviciat il goûta tout à loisir combien l'état religieux est rempli de douceurs pour ceux qui l'embrassent avec sincérité. Parmi les amertumes de la Croix et par son expérience, il reconnut que ce travail lui devenait favorable, non-seulement auprès de Dieu, qui veut bien se rendre redevable de beaucoup pour le peu qu'on lui offre, lorsqu'on s'engage à son service, mais encore devant les hommes, dont on gagne facilement les cœurs lorsqu'on s'attache à leur donner de bons exemples. Il s'acquit une approbation si générale de tous les Pères du monastère de Médine, qu'il fut admis sans aucune difficulté à la profession religieuse.

Prov. XXXI.
18.

1564

Il la fit entre les mains du R. P. Ange de Salazar, provincial de Castille, en l'année 1564, le R. P. Jean-Baptiste Rubéo étant alors général de tout l'Ordre. La formule de cette profession, écrite de la propre main du saint religieux, se conserve avec grande vénération dans les archives de ce monastère. On a pareillement converti en une chapelle la pauvre cellule qu'il habitait dans cette maison. C'était un lieu fort étroit, dont la fenêtre donnait sur le Saint Sacrement. Il avait été obligé de pratiquer une espèce de lucarne dans le toit de cette cellule, afin de recevoir assez de lumière pour s'appliquer à l'étude des saintes Écritures. Son lit n'était autre qu'un ais creusé en forme de sépulcre, au chevet duquel il avait attaché un morceau de bois, pour reposer sa tête.

VIII
 On l'envoie
 aux études.

Dès ce temps-là Jean de Saint-Mathias jeûnait presque tous les jours; ses disciplines étaient si fréquentes et si rigoureuses, qu'il répandait du sang en abondance; il portait ordinairement sur sa chair une espèce de camisole faite de jonc, qui était remplie de plusieurs nœuds, et qui lui servait d'une pénitence continuelle; car il faut remarquer qu'encore que l'on observât dans cette maison la règle mitigée par le pape Eugène IV, il s'en tenait cependant à celle qui avait été donnée d'abord et confirmée sous le pontificat d'Innocent IV, dont il observait tous les points autant que les circonstances et la sainte obéissance le lui pouvaient permettre.

Ses supérieurs, reconnaissant le prix inestimable du trésor qu'ils possédaient, jugèrent à propos de l'envoyer à Salamanque, afin d'y faire son cours de théologie et d'être en état de travailler plus efficacement pour le service de l'Ordre. Tous ceux qui ont parlé de lui, sur le témoignage de ses maîtres et de ses condisciples, ont attesté que jamais personne n'a aimé plus sincèrement la vérité que le frère Jean de Saint-Mathias; que personne ne l'a cherchée avec plus d'application; et qu'on ne pou-

vait l'exposer avec plus de netteté, que ce saint religieux. Il n'étudiait pas, comme tant d'autres, pour contenter son esprit, et pour apprendre des choses qui pussent lui donner du crédit et de la réputation : il travaillait par l'ordre des supérieurs, pour développer la vérité du milieu des ténèbres et la suivre; pour connaître sa religion et nourrir sa foi, pour découvrir les perfections divines et aimer ce premier Être. Comme il eut toujours une grande horreur pour la flatterie et pour tous les vains applaudissements des hommes, il est certain que ni la vanité ni la gloire ne furent jamais le motif ou la fin de son travail.

Il ne se contentait pas d'effleurer les matières pour en parler devant le monde, il cherchait à découvrir la vérité tout entière et sans aucun déguisement; mais parce qu'elle est cachée et que cette possession est ordinairement le fruit d'un long travail, d'une continuelle méditation et de beaucoup de prières, il s'appliquait souvent à ces saints exercices, ensuite il approfondissait sans aucune peine toutes les difficultés qui se présentaient à son esprit, et il discernait par ce moyen la vérité du mensonge. Il ne trouvait rien de plus digne d'une judicieuse curiosité que ces démonstrations théologiques fondées sur les révélations de la foi. Il est vrai qu'il rencontrait de grandes obscurités dans les principes, mais il remarquait toujours beaucoup de précision dans les conséquences; enfin il admirait tout ce qu'il pouvait comprendre, et ce qui surpassait la capacité de son entendement, il avait soin de l'adorer avec une humble simplicité, rien ne lui paraissant plus vénérable, ni plus digne de la majesté de Dieu, que ces ténèbres sacrées qui Le dérobent aux yeux des sages du monde.

Mais s'il travailla avec tant d'ardeur à acquérir la théorie et à devenir savant, il s'appliqua plus encore à la science des saints et à se rendre excellent religieux.

1564

1565

Toutes les sciences, en effet, aboutissent à une même fin, comme elles ne doivent avoir qu'un même principe : c'est à connaître Dieu et à l'aimer. C'est dans cet Océan que nous devons tous nous perdre, si nous voulons nous retrouver en Lui. Il est vrai que dans cette vie nous sommes tous partagés dans des emplois qui nous séparent, et nous marchons par des routes différentes; mais nous tendons tous à un même terme, et nous devons nous rencontrer dans l'unité de la foi en l'homme parfait, ainsi que l'Apôtre nous l'enseigne dans ses Épîtres.

La science devient inutile au salut lorsque la conscience n'est pas pure; elle est même dangereuse quand le cœur n'est pas chaste. Parler avec pompe des grandeurs de Dieu et développer en habile homme les mystères de la religion, c'est quelque chose d'éclatant et qui peut donner une grande réputation; mais accomplir la loi du Seigneur et garder ses commandements, c'est en quoi consistent la véritable sagesse et l'unique chemin qui conduit à la vie éternelle. Un savant sans vertu est un arbre sans fruit : il montre quelques feuilles, qui en font admirer la beauté; on y voit des fleurs qui font concevoir de grandes espérances; mais le vent de la vaine gloire séchant bientôt toutes ces feuilles, et le feu de l'amour-propre venant à consumer les fleurs, il devient tout à coup stérile et ne porte aucun fruit.

Le frère Jean de Saint-Mathias était pleinement convaincu de toutes ces grandes vérités. Bien loin de s'évanouir dans ces vaines pensées, il sut toujours tirer du fond même de ses études la matière de ses oraisons. Car si la théologie lui découvrait un Dieu, la grâce lui apprenait en même temps qu'Il veut être adoré. Si ses cahiers lui prouvaient que le Seigneur est souverain, il comprenait aussitôt qu'Il veut des sacrifices. Si ses maîtres lui enseignaient que Dieu est un Père plein de tendresse et de miséricorde, il concevait de la confiance; s'ils publiaient sa justice, il apprenait à Le craindre;

enfin s'ils exaltaient ses bontés infinies, il se remplissait du désir de les aimer. Semblable à l'abeille qui ramasse la cire à ses pieds et qui avale le miel, pour porter l'un et l'autre à sa ruche, de même le frère Jean de Saint-Mathias étudiait la théologie pour éclairer son esprit; mais il suçait en même temps le lait de la charité pour nourrir son cœur.

L'attrait intérieur qu'il ressentait pour l'exercice de la contemplation, qu'il savait être la fin de l'institut qu'il avait embrassé, l'obligea de chercher les moyens les plus faciles pour l'obtenir. Dans cette vue il s'appliqua à la lecture des ouvrages de saint Denys et de saint Grégoire, qui ont toujours passé pour deux excellents maîtres dans la théologie mystique. Il chercha aussi à converser avec les personnes les mieux instruites dans ces sortes de matières. Mais il lui arriva presque la même chose qu'au grand législateur des Hébreux, lequel (sortant d'avec le Seigneur tout pénétré de ses divines lumières, fut obligé de tempérer cet éclat pour converser avec son peuple, et de se tenir caché sous les voiles de la faiblesse humaine) : de même ce saint religieux, qui par la lecture des Pères et par les saintes communications dont Dieu avait déjà commencé à le favoriser, découvrait toutes les beautés de la contemplation, en parlait ordinairement d'une façon si sublime, qu'elle se trouvait au-dessus de la portée de ceux qui l'écoutaient.

Parmi les maîtres de la vie spirituelle qu'on consultait de son temps, il s'en trouva plusieurs qui avaient introduit des pratiques d'oraison fondées plutôt sur l'industrie humaine que sur les divines opérations de la grâce; cela fut cause qu'il s'appliqua plus particulièrement à développer toutes ces choses, dans le temps même qu'il s'employait encore à l'étude de la théologie scolastique. Pour dégager la vérité des ténèbres et lever ce voile obscurci qui dérobaient la lumière aux hommes,

1566 il consulta saint Thomas, que la religion lui avait donné pour maître. Étant tombé sur cet endroit de la Somme, où le Docteur angélique enseigne que, comme deux formes d'une même nature ne peuvent se trouver ensemble dans un même sujet, de même l'entendement ne peut être occupé en même temps de deux différentes espèces intelligibles, qui le fassent opérer diversement, il en tira aussitôt cette conséquence que, quiconque veut s'accommoder aux influences de la divine sagesse, doit laisser les images et les ressemblances qui servent ordinairement aux connaissances naturelles, afin de donner lieu aux opérations de la grâce.

Il se confirma d'autant plus dans la certitude de ce principe, que l'expérience journalière nous apprend que les distractions ne surviennent si souvent dans l'oraison, que parce que l'objet qui se présente à notre entendement nous fait perdre aussitôt la vue de celui qui nous occupait auparavant, parce qu'il est impossible de réfléchir en même temps sur tous les deux. Quant à la conséquence qu'il tirait de ce principe, elle lui sembla très-juste, parce qu'il en éprouvait la vérité dans l'oraison, où il avait déjà quitté la manière d'agir par le discours, pour écouter la voix de Dieu qui opérait et qui parlait à son cœur.

De là vient qu'il établit pour un des principaux points de sa doctrine, et pour le fondement solide des exercices de la vie intérieure, que la foi est le moyen le plus propre pour arriver à l'union divine, parce que, captivant l'entendement, elle l'oblige à éteindre toutes les lumières de la raison, pour écouter le Seigneur et s'attacher avec simplicité à sa parole, conformément à ce que le Saint-Esprit nous apprend par la bouche de saint Paul, *que*

Rom. x, 17.

la foi vient de l'ouïe, et que l'ouïe procède de la parole de Dieu. C'est pourquoi il s'adonna dans la suite à l'exercice de la contemplation avec un grand repos et une quiétude admirable de son âme, se disposant par

la pratique des plus hautes vertus à recevoir de la part du Seigneur ces dons si excellents de sagesse et de perfection, qu'il devait communiquer aux autres avec tant de discrétion, qu'on le regarde avec justice comme un des plus grands maîtres de la vie spirituelle.

Après qu'il eut achevé ses études, comme il avait atteint l'âge de vingt-cinq ans, on songea à l'élever à la dignité du sacerdoce, où de lui-même il n'aurait jamais osé prétendre, parce que la foi lui faisant envisager la qualité de prêtre de Jésus-Christ comme une fonction redoutable dont on ne peut se rendre capable que par la pratique de toutes les vertus, son humilité lui faisait croire qu'il s'en fallait beaucoup qu'il eût les dispositions nécessaires pour obtenir cette faveur. Mais ses supérieurs, pleinement informés du mérite de ce saint religieux, sans avoir égard à tout ce qu'il put leur représenter, lui déclarèrent que l'honneur de l'Ordre demandait qu'il fût élevé à cette dignité, et lui commandèrent expressément de se disposer à l'ordination. Le frère Jean de Saint-Mathias, ne pouvant résister à la volonté du Seigneur, si visiblement manifestée par la bouche de ses supérieurs, s'y soumit sans répliquer; et, ce que l'humilité lui avait fait refuser dans le monde lorsqu'il était occupé au service des pauvres dans l'hôpital de Médine, l'obéissance le lui fit accepter dans le cloître, parce que pour lors il n'avait plus de volonté particulière.

Comme il était persuadé que Dieu veut que tous ceux qui Le connaissent et qui L'adorent en esprit et en vérité soient saints, parce qu'il est saint Lui-même; que, de plus, Dieu veut que le prêtre soit un homme parfait, afin qu'il ne déshonore point son caractère, et qu'il imite Jésus-Christ, auquel il est consacré, Jean de Saint-Mathias tâcha de se préparer à cette grande action par un renouvellement intérieur de tout ce qu'il avait déjà donné au Seigneur pour le reste de ses jours. Il redou-

1566

1567

IX

On l'oblige
à recevoir
la prêtrise.

1567

bla ses austérités et ses prières, afin d'attirer sur son âme cette plénitude de grâces et de dons surnaturels qui rendent le fidèle conforme à son divin Chef, et se disposa par ses saints exercices avec une si grande ferveur, qu'il sembla s'être dépouillé du vieil homme pour devenir un homme nouveau, de sorte que, paraissant sur le Carmel comme un arbre chargé de fleurs, il produisit bientôt les fruits d'une éminente sainteté.

Ce saint religieux était tellement absorbé en Dieu, qu'il ne souhaitait rien autre chose que de pouvoir être uni avec sa divine Majesté d'une manière si étroite, qu'aucun péché ne fût jamais capable de l'en séparer, afin de pouvoir dire avec l'apôtre saint Paul : *Ni la vie, ni la mort, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de la charité qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur*. La pureté inviolable qu'il avait eu soin de conserver depuis son baptême, et la crainte de se voir éloigné par quelque faiblesse de l'objet de ses désirs, le portaient à retenir ses sens dans une contrainte telle, qu'il conçut une profonde et sainte horreur des moindres mouvements de la concupiscence. Pour obtenir cette faveur, il invoqua la sainte Vierge, et ne cessa de supplier Jésus-Christ par des prières ferventes et continuelles, persuadé que Notre-Seigneur se laisserait enfin toucher, et accorderait quelque chose à ses fréquentes sollicitations. Toutes les souffrances de cette vie lui semblaient fort légères, si par cette voie il pouvait obtenir la pureté qu'il demandait.

x

Le jour destiné pour célébrer sa première Messe, ressentant intérieurement de nouvelles ardeurs, et se trouvant pénétré des plus vives lumières de la divine charité, il supplia son divin Maître de ne le point abandonner, et de ne jamais permettre qu'il pût souiller son âme d'un seul péché mortel, demandant de plutôt souffrir en cette vie tous les tourments que mériteraient les offenses dont il demandait d'être délivré. Cette prière fut

Rom. viii,
38.

Grâce
singulière
dont il est
favorisé.

si agréable au Père céleste, qu'au moment où Jean de Saint-Mathias se rendait à l'autel pour commencer le redoutable sacrifice, il entendit au fond de son âme ces paroles consolantes : *La demande que tu m'as faite t'est accordée.* Alors, comblé de joie, et dans les sentiments d'une humilité égale à sa reconnaissance, il sentit de si violents transports, qu'il lui fut impossible de les expliquer dans la suite.

Le saint concile de Trente enseigne formellement que le don de confirmation dans la grâce est un privilège si rare, et accordé sur la terre à si peu de fidèles, que personne ne peut jamais être assuré de l'avoir reçu, sans une révélation particulière. Afin qu'on ne m'accuse pas d'avancer trop légèrement une proposition de cette conséquence, je rapporterai ici les preuves que j'en ai trouvées dans le second volume de l'*Histoire générale des Carmes déchaussés*, imprimée à Madrid, où l'auteur de la *Vie du Père Jean de la Croix*, après avoir fait mention de cette grâce particulière qu'il reçut au moment qu'il allait célébrer sa première messe, en ajoute la preuve en ces termes :

« Cet humble serviteur de Dieu en fit la confidence
 « à la vénérable mère Anne de Jésus, religieuse du
 « monastère de l'Incarnation d'Avila, où il fut appelé
 « en qualité de confesseur. Il reconnut en elle tant de
 « vertus et un secret si inviolable, qu'il voulut bien,
 « pour son édification et pour la gloire du Seigneur, lui
 « faire part de cette insigne faveur du Ciel. Voici le
 « témoignage qu'en rendit cette religieuse en l'an-
 « née 1616, lorsque l'on fit, par ordre de Sa Sainteté,
 « les informations juridiques de la vie du Père Jean de
 « la Croix, pour procéder à sa béatification : *Un jour que*
 « *j'attendais près le confessionnal que le Père Jean*
 « *de la Croix eût écouté une autre religieuse, afin de*
 « *me confesser après elle, et lui découvrir les secrets*
 « *de mon âme, je m'appliquai à l'oraison plus forte-*

Trid. sess.
vi, can. 16.

1567

« ment qu'à l'ordinaire. Notre-Seigneur me ré-
 « véla la sainteté de ce vénérable Père et m'apprit
 « que, le jour qu'il avait célébré sa première messe, la
 « miséricorde infinie de Dieu lui avait fait la grâce
 « de le mettre en pareil état d'innocence que pourrait
 « être un enfant sans duplicité ni malice, et qu'il
 « l'avait, outre cela, confirmé dans cette grâce, en
 « sorte qu'il ne L'offenserait jamais mortellement. Je
 « fus si persuadée du privilège singulier que Dieu
 « avait accordé à cette sainte âme, que, n'en ayant
 « aucun doute, et m'étant mise dans le confes-
 « sionnal, avant que de m'accuser de mes fautes, je le
 « priai très-humblement de vouloir me répondre sur
 « ce que j'allais lui demander ; et, me l'ayant pro-
 « mis, je lui dis ces paroles : Je vous prie, mon Révé-
 « rend Père, de me déclarer quelle grâce vous deman-
 « dâtes à Notre - Seigneur, lorsque vous fûtes prêt de
 « célébrer votre première messe. Il me répondit qu'il
 « avait ardemment supplié sa divine Majesté que,
 « puisqu'Elle l'appelait à un état qui demandait une
 « grande pureté, Elle ne l'abandonnât jamais jus-
 « qu'au point de commettre un péché mortel, et que,
 « si son infinie bonté voulait s'étendre jusque-là, Elle
 « lui fit faire durant cette vie la pénitence des péchés
 « qu'il pouvait avoir commis, et de ceux dont il se-
 « rait préservé, son intention n'étant que d'éviter
 « l'offense, et non pas la peine. Lui ayant demandé,
 « de plus, s'il croyait que Dieu lui eût accordé cette
 « faveur, il me répondit qu'il le croyait ; à quoi je ne
 « voulus rien répliquer, ne jugeant pas qu'il fût à
 « propos de lui déclarer pour lors ce que le Seigneur
 « venait de me révéler.

« Cette religieuse ayant juré sa déposition véritable,
 « il est juste que je rapporte encore ce qui peut servir
 « à la confirmer. Voici donc comme elle continue de
 « s'expliquer sur ce sujet : Dans une autre faveur que

« je reçus quelque temps après de Notre-Seigneur
« Jésus - Christ, Il me confirma entièrement cette
« chose, qui n'était déjà que trop avérée par la con-
« duite et par les entretiens de ce saint homme, qui
« fit assez connaître la vie toute pure et tout inno-
« cente qu'il menait, ayant tellement avancé de vertu
« en vertu, qu'il semblait plutôt vivre dans le ciel
« que sur la terre; en sorte que je crois très-ferme-
« ment que, depuis que le Seigneur lui eut accordé
« cette grâce, il n'a commis aucun péché mortel, ni
« même une faute vénielle, de propos délibéré. Je le
« jurerais sur ce que j'ai connu et expérimenté de sa
« haute perfection, de la sainteté de son âme, et de la
« pureté de sa vie toute céleste. Ce qui me confirme
« encore davantage dans cette pensée, c'est son inno-
« cence, sa candeur et sa simplicité; car le Sauveur
« du monde a dit que ceux qui prétendraient entrer
« dans le royaume des cieux devaient être comme
« des enfants. Or, son abord, ses yeux, ses paroles,
« tout, en un mot, était simple et d'un grand exemple.

« La mère Béatrix de Saint-Michel, Prieure du cou-
« vent de Grenade, religieuse fort estimée de sainte
« Térèse, s'était acquis tant de créance par ses grandes
« vertus, ses révélations, ses prophéties et l'intime
« communication qu'elle avait avec Notre-Seigneur,
« que ceux qui venaient la consulter ajoutaient une foi
« entière à ses paroles, particulièrement lorsqu'il s'a-
« gissait de ces sortes de matières. Cette sainte re-
« ligieuse déclare pareillement, dans sa déposition,
« qu'elle avait eu une expresse révélation de cette
« faveur que le Seigneur avait accordée à ce saint
« homme. Cette déposition est trop longue pour pouvoir
« l'insérer ici.

« Le Révérend Père Alphonse de la Mère de Dieu,
« natif de Lignarès, dans le royaume de Grenade, per-
« sonnage également respecté pour la sincérité de ses

1567

« paroles, comme pour la sainteté de ses œuvres, s'ex-
 « plique en ces termes dans une de ses lettres : Il
 « semble que ce grand serviteur de Dieu, le Père
 « Jean de la Croix, inspirait en même temps la
 « pureté et l'innocence à ceux avec lesquels il avait
 « quelque habitude. Pour moi, je crois que Notre-
 « Seigneur l'avait confirmé en grâce, puisqu'on ne
 « reconnut jamais en lui le moindre indice de péché
 « mortel ; personne ne pouvant même soutenir avoir
 « remarqué des fautes vénielles, mais au contraire
 « une grande sainteté et une pureté angélique. Je
 « l'ai quelquefois entendu en confession, et j'estime
 « qu'il jouit à présent dans le ciel de la couronne
 « des vierges.

« Le Révérend Père Alphonse du Saint-Esprit, qui
 « avait pareillement été son confesseur, a déclaré ce
 « qui suit dans sa déposition : Le vénérable Père Jean
 « de la Croix, se préparant un jour pour gagner le
 « jubilé que l'on avait publié à Ségovie, me fit une
 « confession générale de toute sa vie. Je reconnus
 « une âme si pure, que non-seulement je m'en sentis
 « tout à fait édifié, mais j'eus encore lieu d'être sur-
 « pris de ce que je trouvais en lui une vie plus an-
 « gélique qu'humaine, sans qu'il eût jamais com-
 « mis un seul péché mortel. Cela me confirma
 « dans l'opinion que j'avais conçue de son éminente
 « sainteté ; et, quoique j'eusse déjà entendu rap-
 « porter diverses choses assez extraordinaires de ce
 « saint religieux, je reconnus par là que, bien loin
 « qu'elles fussent exagérées, elles n'avaient pas en-
 « core été portées au degré où elles étaient véritable-
 « ment. Il faut remarquer ici que, quoique ce témoin
 « ne dise pas précisément que ce Saint a été confirmé
 « en grâce, ce qu'il rapporte de son innocence et de la
 « pureté de son âme nous est une preuve assez forte
 « pour nous en convaincre.

« Je pourrais rapporter encore plusieurs autres
 « témoignages de différentes personnes également
 « dignes de foi, qui conviennent toutes de cette fa-
 « veur accordée au Père Jean de la Croix; mais il
 « suffira de joindre ici celui de sainte Tèreſe, parce
 « qu'elle l'appuie sur la déclaration que Dieu lui en
 « avait faite dans ses prières et sur la parfaite con-
 « naissance qu'elle avait de ce vénérable Père. Or cette
 « Sainte assure que *le Père Jean de la Croix était une*
 « *des âmes les plus pures que Dieu tenait en son*
 « *Église, et qu'Il lui avait communiqué de grands*
 « *trésors de lumières et rempli son entendement de*
 « *la science des saints.*

« De plus, dans une lettre que cette même Sainte écrivit
 « au roi Philippe II, au sujet des persécutions dont la ré-
 « forme était alors agitée, parlant de ce fidèle serviteur
 « de Dieu et du bien qu'il avait opéré étant confesseur
 « des religieuses du monastère de l'Incarnation d'A-
 « vila, elle dit en termes formels que *cette ville était*
 « *surprise de tous les grands progrès qu'il avait pro-*
 « *curés, qu'on le tenait pour un saint, et qu'elle le*
 « *regardait comme tel, sachant qu'il l'avait été toute*
 « *sa vie.* D'où l'on doit conclure que c'est avec justice
 « que l'on assure que le Seigneur avait répandu sur lui
 « les riches trésors de sa grâce, mais surtout celui de
 « la confirmation dans la justice.

Jusqu'ici, ce sont les paroles de l'historien que j'ai
 cité ci-dessus, auxquelles je crois ne devoir rien ajou-
 ter, parce qu'elles me paraissent suffisantes pour prou-
 ver ce que j'avais avancé sur son témoignage, qui se
 trouve confirmé par celui de tous ceux qui ont écrit la
 vie de ce saint religieux. J'avoue que plusieurs per-
 sonnes regarderont d'abord comme une exagération ce
 que je viens de rapporter; mais si on veut faire une
 sérieuse réflexion sur toute la vie de ce Saint, sur les
 témoignages que j'ai cités, sur les faveurs que Dieu

1567

accorde quelquefois à ceux qui le servent avec plus de fidélité, et sur la doctrine du concile de Trente, qui ne nie pas absolument que le don de confirmation dans la grâce ne puisse s'accorder à quelques justes dans ce lieu d'exil, mais qui défend seulement d'assurer que l'on a reçu cette faveur, à moins que l'on n'en ait une expresse révélation, on ne sera plus surpris de ce que j'attribue au Père Jean de la Croix.

Ce saint homme ne fut pas plutôt honoré du caractère royal du sacerdoce de Jésus-Christ, qu'il redoubla ses soins pour en acquérir le mérite. Il y travailla avec tant de succès, qu'on peut dire que si cette éminente qualité l'honorait devant les hommes, il en soutenait la grandeur avec éclat. Quoiqu'il fût revêtu de l'étole de la grâce, et que sa vie fût pure et innocente, il ne laissait pas de se laver souvent dans les larmes de la pénitence. Il se préparait toujours à la célébration des saints mystères par des humiliations secrètes, par des jeûnes, des abstinences et d'autres mortifications qu'il pratiquait dans l'intérieur. Il ne croyait pas que l'esprit pût s'élever autrement que par les humiliations du corps; ce qui lui faisait dire assez souvent que, pour nourrir l'âme, il fallait faire jeûner le corps; qu'on devait être tout céleste pour être digne de manger le pain des anges, et que l'homme charnel doit travailler à se transformer en l'homme spirituel, avant que d'entreprendre d'être incorporé à la substance du Fils de Dieu.

XI

Il s'applique
à l'oraison.

Entre les dispositions avec lesquelles il se préparait à la célébration des saints mystères, l'oraison fut toujours la principale et la plus ordinaire, parce qu'il était convaincu qu'elle est une des plus importantes et des plus essentielles. Car, si rien n'est plus propre à nous rendre capables d'approcher de Dieu que ce qui nous unit plus étroitement avec cette divine Majesté, on peut dire que cet avantage est réservé à l'oraison, puisqu'elle unit la créature au Créateur, qu'elle élève l'es-

clave jusqu'au trône de son Souverain, et qu'elle fait couler les trésors de la grâce sur la pauvreté des hommes. C'est dans ce saint exercice que le père Jean de la Croix apprenait tous ses devoirs, et qu'il entraît si avant dans les plaies du Fils de Dieu, qu'il se plaçait jusque dans son cœur. C'est là qu'il se trouvait si souvent transformé, que l'on eût dit qu'il n'avait plus que les apparences de l'homme; c'est là, en un mot, que son cœur liquéfié se perdait en quelque sorte comme une goutte d'eau dans un fleuve, pour se retrouver heureusement dans l'océan immense des grandeurs de Dieu.

L'Apôtre nous commande de nous dépouiller du vieil homme et de renoncer à ses habitudes pour nous revêtir du nouveau et suivre les influences de la grâce, de mourir au monde et à nous-mêmes pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ, de nous ensevelir avec ce divin Sauveur, pour n'avoir plus de retour aux créatures. Il ajoute que ceux qui ont reçu le saint baptême, et qui ont été incorporés à son Église, ont été en même temps revêtus de son Esprit, c'est-à-dire de l'esprit de pureté, de la robe nuptiale et du caractère de l'innocence. Tant qu'ils conservent cet esprit, ils ne perdent point la grâce, et ils ne sont point souillés. Avec cette robe nuptiale ils sont admis au sacré Banquet, où l'on mange le Pain des anges. Tant qu'ils sont revêtus du caractère de l'innocence, ils sont à couvert des flèches de Satan; et, quoiqu'ils appréhendent toujours les insultes du démon du midi, ils ne laissent pas de vivre en repos sous le bouclier de la foi et sous l'étendard de la croix. C'est à quoi le père Jean de Saint-Mathias ne cessa point de travailler.

En effet, c'est bien se dépouiller du vieil homme que de lui déclarer une guerre éternelle et une haine irréconciliable, ne lui donner jamais de trêve, être toujours aux prises avec lui, et s'appliquer continuellement à le

détruire. C'est pareillement se revêtir de l'homme nouveau, que de se nourrir de sa grâce, vivre de son esprit, et former en soi la ressemblance de sa vie et de ses œuvres. Le Père Jean de Saint-Mathias brisait son corps pour élever son esprit : l'oraison l'unissait étroitement à Dieu, et cette sainte union allumait dans son âme une flamme si vive, qu'elle consumait son cœur.

Lorsqu'il était près de recevoir cette manne céleste, qui le soutenait dans son pèlerinage, son esprit se trouvait animé d'une foi vive, son cœur pénétré d'un respect très-profond, son âme liquéfiée d'un amour très-cordial; ses yeux fondaient en larmes, et tout l'homme intérieur s'abandonnait aux gémissements. Il offrait tous les jours le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, et il immolait ce prix inestimable de notre rédemption sur l'autel; mais il offrait en même temps un autre sacrifice, qui ne laissait pas d'être très-agréable au Dieu vivant, quoiqu'il n'eût aucune proportion avec le premier. C'était lui-même qu'il immolait avec Jésus-Christ, et sa propre volonté devenait la victime dont il accompagnait celui de ce divin Rédempteur; car il s'appliquait particulièrement à détruire l'opinion que l'on avait de sa vertu, par les humbles sentiments qu'il concevait de sa bassesse, et à surmonter celle de son indignité par une obéissance respectueuse; en sorte qu'il découvrait partout des marques du soin que Dieu prenait d'anéantir en lui jusqu'aux moindres racines de l'amour-propre, et de lui donner de favorables assurances de sa prédestination.

C'était de cette manière que Dieu disposait ce saint religieux à devenir la pierre fondamentale et angulaire du nouvel édifice du Carmel; et, quoique se sentant alors embrasé d'un si violent désir pour la retraite par une entière séparation de tout commerce avec le monde, qu'il fut près de se retirer dans la Chartreuse de Ségovie, il en fut détourné par sainte Térèse, dont Dieu

se servit pour manifester ses desseins sur le Père Jean de la Croix, en l'employant plus utilement à l'accomplissement des grands projets que son amour pour la gloire de son Ordre lui avait fait concevoir.

Pour donner ici une plus claire notion de toutes ces choses, il ne sera pas hors de propos de raconter comment cette grande Sainte, animée du même zèle qui avait embrasé autrefois le saint prophète Élie, forma la généreuse résolution de rendre au Carmel sa première beauté, en réparant les brèches que le démon, comme un sanglier furieux, avait faites à cette vigne du Seigneur, et par quelle secrète puissance elle réussit dans un projet de cette conséquence, que les plus grands hommes de son Ordre avaient conçu plusieurs fois avant elle sans jamais avoir pu trouver les moyens de le mettre en exécution.

Il faut admettre d'abord que l'ordre des Carmes tire son origine de la fameuse montagne du Carmel, située dans la Palestine, dans la tribu d'Issachar, devenue très-célèbre par la demeure du prophète Élie et par toutes les merveilles qu'il y opéra pour soutenir la gloire du Dieu vivant, ainsi qu'on le peut voir dans le quatrième livre des *Rois*. Cette montagne a environ treize lieues de circuit; elle est couverte de divers arbres toujours verts, avec un grand nombre de sources d'eau et plusieurs cavernes qui ont servi de tout temps à retirer des solitaires. Elle se trouve entre la Galilée et la Palestine, ayant le golfe d'Acre au septentrion, les monts de Nazareth et la plaine d'Esdreton au levant; les montagnes de Samarie au midi, et la mer au couchant.

Comme les saints prophètes Élie et Élisée, aussi bien que leurs disciples (qui sont appelés dans l'Écriture *les enfants des prophètes*, et qui changèrent depuis leur nom, sans néanmoins rien diminuer de leur façon de vivre), ont été dans l'Ancien Testament

1167

XIII

Origine
de l'ordre
des Carmes.IV Reg. 1
24.

la figure des âmes généreuses qui, dans la loi de grâce, ont voulu suivre exactement les conseils, en embrassant la vie religieuse; on doit les regarder avec raison comme les patriarches et les premiers fondateurs de la vie monastique; c'est de ces deux prophètes que l'ordre des Carmes se glorifie de tirer son origine.

Cette opinion a paru chimérique à plusieurs, parce qu'ils s'imaginent que pour la soutenir on veut admettre une succession immédiate de religieux rassemblés dans des communautés, vivant sous l'obéissance d'un chef principal, et professant ce que nous appelons les trois vœux de religion. Il faut cependant convenir que, si on veut faire une sérieuse réflexion sur tout ce qui nous reste de monuments de l'antiquité, on reconnaîtra que, depuis les prophètes Élie et Élisée, il y a toujours eu dans l'Ancien Testament, jusqu'au temps de Jésus-Christ, des personnes qui se sont séparées du monde et qui ont mené une vie tout à fait différente de celle du reste du peuple juif; s'occupant de la méditation de la loi, et observant plusieurs pratiques qui étaient de véritables figures de ce que la grâce de Jésus-Christ devait opérer un jour à l'égard des vrais religieux, pour l'édification de son Église.

Que si nous descendons jusqu'au temps de la loi nouvelle, nous trouvons que, depuis la naissance du Christianisme, il s'est vu des fidèles poussés par des mouvements particuliers du Saint-Esprit, qui ne se sont pas contentés des préceptes de l'Évangile, mais se sont retirés volontairement dans la solitude, à l'exemple d'Élie et de saint Jean-Baptiste, pour servir le Seigneur avec plus de perfection et observer exactement les conseils. C'est ce qui donna commencement à la vie monastique, qui s'est perpétuée de siècle en siècle, et que nous voyons heureusement répandue dans toutes les parties du monde chrétien. C'est pour cela que saint

Basile, saint Jérôme et plusieurs saints Pères qui ont embrassé la même vie, ne font aucune difficulté de regarder le prophète Élie comme leur chef et leur patriarche. Ils lui ont donné cette qualité dans différents endroits de leurs ouvrages, parce que l'exemple de ce saint prophète avait le plus contribué à l'établissement de ce genre de vie particulière, et qu'ils s'étaient formés sur ce modèle pour accomplir avec perfection ce qui ne s'était pratiqué qu'imparfaitement dans l'ancienne loi.

Or, comme la montagne du Carmel a toujours paru très-propre pour une vie solitaire et retirée, plusieurs de ceux qui se sentaient appelés à cet état vinrent y demeurer dès les premiers siècles de l'Église. Ils y vécurent longtemps sans autre discipline que certaines traditions qui leur servaient de règle pour se conduire avec quelque uniformité dans la pratique des plus hautes vertus. Ce fut sur ces traditions, perpétuées de siècle en siècle, que l'on composa depuis le fameux livre qui a pour titre : *De l'Institution des Moines*, attribué à Jean, patriarche de Jérusalem, qui vivait au commencement du cinquième siècle. Mais on peut dire avec plus de probabilité cet ouvrage être d'un auteur plus récent, lequel eut soin de rédiger toutes les coutumes qui s'observaient depuis un temps immémorial parmi les solitaires du mont Carmel, et d'en composer un seul ouvrage en forme de règle, afin qu'elle pût se conserver dans la suite sans aucune altération, et pour introduire une manière de vivre qui fût entièrement uniforme.

Vers le douzième siècle, ces religieux s'étaient tellement multipliés par la venue des Latins, que la confusion commença bientôt à s'introduire parmi eux, de sorte que les différents statuts répandus dans l'institution des moines, qui servait alors de règle, souffrirent de nombreuses difficultés, à cause de la diversité des

1567

génies et des usages différents que le mélange des Grecs avec les Latins avait introduits par une espèce de nécessité. Pour remédier à cet inconvénient, qui crois-sait de jour en jour, et qui aurait entraîné dans la suite la destruction totale d'une vie si parfaite, saint Brocard, alors supérieur de tous ces moines, s'adressa à saint Albert, qui d'évêque de Verceil avait été nommé, par le pape Innocent III, patriarche de Jérusalem. Il le pria de donner à ses religieux une règle précise et parfaite, où il n'y eût aucune nouvelle institution, mais qui fût toute composée des anciennes coutumes, dont il choisirait les plus convenables pour le temps et la disposition des esprits. Albert travailla cette règle, étant alors à Ptolémaïde, où le siège patriarcal avait été transféré depuis la perte de Jérusalem; il la donna aux religieux non-seulement comme patriarche, mais de plus comme vicaire général du Saint-Siège dans tout l'Orient, afin qu'elle fût observée comme la seule qu'on devait suivre dans tous les différents monastères qui pourraient s'établir, et cette règle suffit pour le maintien de l'esprit monastique.

XIV

Règle
donnée
par
saint Albert.

On la peut regarder comme un abrégé des premières coutumes qui s'observaient sur le mont Carmel. Elle n'a rien que de très-louable et de très-parfait; car, outre qu'on n'y remarque aucun doute ni aucune obscurité, elle est de plus accompagnée d'une prudence toute chrétienne, s'accommodant judicieusement à l'usage des temps. Elle renferme les plus saintes institutions de la vie religieuse, étant comme un abrégé de tout ce qu'il y a de plus parfait et de plus austère dans les autres règles. Elle est fondée sur les trois vœux solennels, sur lesquels repose tout l'édifice de l'état religieux, et propose comme une fin plus sublime et plus relevée cette vie que les Pères ont nommée la vie de Marthe et de Marie; c'est-à-dire une vie composée en même temps de la contemplation et de

l'action ; en sorte, néanmoins, que sa plus noble partie, qui consiste dans l'oraison et la méditation continuelle, soit toujours préférée à l'autre. Aussi est-ce en méditant sans cesse la loi du Seigneur que s'accomplissent les paroles de cette règle : *Maneant singuli in cellulis suis die ac nocte in lege Domini meditantes, et in orationibus vigilantes. Que chacun demeure dans sa cellule, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, et s'occupant à l'oraison* ; ce qui nous montre que la fin principale d'un religieux Carme, fidèle disciple du prophète Élie, consiste dans une perpétuelle application de l'âme à Dieu, et dans la contemplation de ses œuvres et de ses mystères.

Cette règle ordonne encore, comme un moyen très-efficace pour conserver la vie de l'esprit, que les religieux s'éloignent des villes autant qu'ils le pourront, et qu'ils n'habitent que dans les solitudes, non-seulement afin qu'ils soient séparés du grand monde, mais parce que l'étant aussi les uns des autres dans des cellules séparées, il leur est plus facile de donner tout leur temps à la contemplation des choses divines. De plus, il est ordonné que tous les religieux observeront un jeûne continu depuis le 14 de septembre (jour auquel la sainte Église célèbre la fête de l'Exaltation de la sainte Croix), jusqu'à la fête de Pâques, à la réserve des dimanches ; qu'ils garderont perpétuellement une abstinence absolue de la chair, hors le cas de maladie : à quoi on ajoute le saint travail des mains et un silence presque continu, comme le moyen le plus sûr pour attirer l'Esprit de Dieu dans l'oraison. Outre cette règle dont nous venons de parler, le patriarche Albert laissa entre les mains du supérieur un recueil d'excellents conseils pour parvenir plus facilement à l'accomplissement des différents préceptes qu'il venait de donner, et pour procurer aux faibles les moyens de les observer avec plus de fidélité.

1567

Quoique cette règle fût jugée si conforme à l'Évangile, et qu'elle eût été composée avec une prudence toute chrétienne, elle ne laissa pas d'être sujette aux injures du temps; car, comme tout ce qui part de l'esprit humain ne peut subsister toujours (soit que les choses n'aient pas d'abord toute la perfection dont elles sont capables, soit que l'inquiétude et la révolution, qui sont si naturelles à l'homme, ne lui permettent pas de demeurer longtemps en un même état), il arriva, vers l'an 1248, que cette règle reçut quelque altération, si toutefois il est permis d'appeler de ce nom les changements ou explications que l'on fut obligé d'y ajouter. Voici quelle en fut l'occasion.

Ces solitaires, ayant passé en Occident, avaient déjà fondé plusieurs monastères en Sicile, en Provence et en Angleterre. Saint Louis, à son retour de la terre sainte, en avait amené quelques-uns, et il les avait établis à Paris, comme il se voit par une lettre du roi Charles le Bel, son arrière-petit-fils, datée de l'année 1322. Ils demeuraient, au commencement, sur le bord de la rivière de Seine. Comme il se trouve des critiques qui révoquent en doute ce point particulier de l'histoire, il est bon de remarquer qu'outre les auteurs de l'ordre des Carmes qui ont rapporté ce fait, pour témoigner leur reconnaissance envers ce saint monarque, le savant M. de Mézeray en fait une expresse mention dans son *Histoire de France*, à la page 341 du second tome de l'édition de l'année 1685. M. l'abbé Fleury prouve la même chose au livre LXXXIV de l'*Histoire ecclésiastique*, n° 44. L'auteur des *Antiquités de Paris*, imprimées en 1640, en convient pareillement; et, après les titres authentiques des archives des Pères de l'Ordre, on ne peut contester cette circonstance.

Quoique les auteurs que je viens de citer ne disent pas les motifs qui engagèrent saint Louis à amener ces

religieux, nous les apprenons dans les annales de l'Ordre, Il y est rapporté que ce vertueux prince, passant à la vue du mont Carmel, fut surpris tout à coup d'une tempête si furieuse, que les matelots désespéraient de pouvoir éviter le naufrage. C'était au milieu de la nuit; le roi entendit le son d'une cloche, ce dont il fut étonné; mais, ayant demandé au sieur de Joinville d'où cette cloche pouvait provenir, on lui répondit que ce devait être la cloche des solitaires qui demeuraient sur le mont Carmel. A cette réponse, saint Louis se souvint que ces religieux honoraient particulièrement la sainte Vierge; c'est pourquoi il s'adressa sur-le-champ à la Mère de Dieu, et fit vœu de fonder dans son royaume une maison de ces saints solitaires, s'il évitait le naufrage. La tempête cessa aussitôt; ce vertueux prince, pour accomplir son vœu, visita le mont Carmel, et en amena six religieux, qu'il établit à Paris.

Les religieux Carmes venus de l'Orient se trouvèrent obligés à converser avec les autres moines occidentaux, afin d'approfondir leur façon de vivre, qui paraissait plus convenable au pays et au gouvernement général, que l'on commençait à introduire dans tous les ordres religieux. Ayant remarqué qu'il se trouvait quelques inconvénients dans la pratique de certains points de la règle de Saint-Albert, ils prièrent saint Simon Stock de les expliquer, et d'avoir égard aux circonstances où ils se trouvaient alors. Le Saint députa deux de ses religieux vers le Saint-Siège, pour supplier le pape Innocent IV de déclarer sa volonté sur cette matière.

Sa Sainteté eut égard aux demandes du général de l'Ordre. Elle commit Hugues de Saint-Victor, cardinal du titre de Sainte-Sabine, et Guillaume, évêque d'Antère, pour examiner cette affaire. Ces deux prélats travaillèrent avec soin au règlement des choses dont le

xv

Modification
de certains
points
de
cette règle.

1567

Souverain Pontife leur avait fait l'honneur de les charger, cherchant tous les moyens convenables pour contenter les religieux Carmes. Après diverses consultations, ils approuvèrent les doutes et les difficultés qui avaient été présentés. Ils examinèrent la règle de Saint-Albert, et, considérant les temps et les lieux, déclarèrent, au nom de Sa Sainteté, que certains points de cette règle devaient être corrigés. Voici en quoi consiste cette correction.

1. Il était simplement marqué dans la règle que l'on pourrait bâtir des monastères dans les solitudes : *Loca autem habere poteritis in eremis* ; c'est pourquoi on ajouta ces paroles : *Vel ubi donata vobis fuerint ad vestræ religionis observantiam apta et commoda*. C'est-à-dire, *ou dans les lieux qui vous seront donnés, pourvu qu'ils soient propres à y maintenir votre observance*.

2. Comme, selon les termes de la règle, on pouvait déduire que les religieux devaient manger chacun séparément dans la cellule, ce qui paraissait opposé à l'ancienne pratique de l'Ordre, qui avait toujours eu soin que l'on mangeât en commun, pour imiter les enfants des prophètes qui observaient cette coutume, comme on le peut voir dans l'Écriture ; au lieu de ces paroles de la règle : *In deputatis cellulis singuli manent, et ex iis quæ sibi distributa fuerint singulariter vivant* ; c'est-à-dire, *que chacun demeure dans la cellule qui lui aura été assignée, et qu'il vive en particulier de ce qu'on lui aura distribué*, on inséra celles-ci : *Singuli vestrum singulas habeant cellulas separatas, etc. Ita tamen quod in communi refectorio, ea, quæ vobis erogata fuerint, communiter aliquam lectionem sacræ Scripturæ audiendo, ubi commode poterit observari, sumatis* ; c'est-à-dire, *que chacun de vous ait une cellule séparée, etc. En sorte néanmoins que vous mangiez tous en commun dans*

un réfectoire, écoutant quelque lecture de la sainte Écriture, lorsque cela se pourra faire commodément.

3. Au sujet de l'office divin, la règle disait formellement : *Hi qui litteras norunt, et legere psalmos, per singulas horas eas dicant, etc. Ceux qui savent lire les psaumes auront soin de les dire à chaque heure, etc.* D'où l'on pouvait conclure que les frères qui ne sont pas élevés à la cléricature étaient obligés à dire les psaumes dès qu'ils pouvaient les lire. Aussi on substitua ces paroles : *Hi qui horas canonicas cum clericis dicere norunt, eas dicant, etc. Qui eas non noverint, etc. Ceux qui peuvent dire les heures canoniques avec les clercs auront soin de les dire, etc. Ceux qui ne le pourront pas diront, etc.*

4. Au sujet de l'abstinence de la chair, la règle portait : *Ab esu carniū abstineatis, nisi pro infirmitatis et nimiae debilitatis remedio sumantur. Vous vous abstenrez de l'usage de la chair, si ce n'est dans une trop grande débilité ou infirmité.* Ce qui causait de grands scrupules, parce qu'on ne pouvait pas décider au juste quand la débilité et infirmité était trop grande. De plus, l'expérience fit voir que cet usage rendait les religieux incommodes à ceux qui exerçaient l'hospitalité à leur égard pendant les voyages ; c'est pourquoi on jugea à propos de retrancher le mot de *nimiae, trop grande* mis avant celui de *debilitatis, débilité*, et on ajouta ceux-ci : *Et quia vos oportet frequentius manducare itinerantes, ne sitis hospitibus onerosi, extra domos vestras sumere poteritis pulmenta cocta cum carnibus : sed et carnibus supra mare vesci licebit ; c'est-à-dire : Et parce que vous êtes obligés de vivre d'aumônes pendant les voyages, de crainte de vous rendre onéreux à ceux qui vous feront la charité de vous recevoir lorsque vous serez hors de vos monastères, il vous sera permis de manger*

1567 *du potage ou légumes cuits avec de la chair, et, sur la mer, vous pourrez manger de la chair.*

5. La règle ordonnait d'observer un silence rigoureux depuis les vêpres jusqu'à tierce du jour suivant; mais parce que cela paraissait impraticable depuis que ces religieux étaient venus en Occident, à cause des affaires de conscience que les personnes du dehors venaient souvent leur communiquer, les commissaires mirent dans la règle que ce silence s'observerait seulement depuis la fin des complies jusqu'après prime du lendemain.

XVI

Grand zèle
d'un général
de l'Ordre.

Cette règle, ainsi expliquée, fut insérée dans les lettres qu'écrivirent les commissaires apostoliques, et le pape Innocent IV y donna son approbation par une bulle expresse.

Malgré toutes ces précautions, qui paraissaient si nécessaires, et auraient dû suffire pour entretenir l'esprit de la vie érémitique, cette règle ne laissa pas de souffrir, peu de temps après, une plus grande altération. Après la mort de saint Simon Stock, les religieux, abusant de la permission qu'ils avaient de s'établir ailleurs que dans les déserts, voulurent se répandre dans le grand monde. Cela causa bientôt de la dissipation dans la plupart des monastères; nous lisons dans les chroniques de l'Ordre que le Père Nicolas, Français de nation, après avoir fait tous ses efforts pour remédier à cet abus sans pouvoir en venir à bout, renonça à sa charge de général. Il voulait, dit-il, pleurer ses péchés dans la solitude et expier les fautes de ceux qui n'avaient pas voulu profiter des exhortations qu'il avait faites pour empêcher les religieux de se répandre ainsi parmi les personnes séculières.

Pour connaître le zèle incomparable de ce saint religieux, il faudrait lire l'ouvrage qu'il a composé sur ce sujet en se démettant du généralat. Ce livre a pour titre : *Ignea Sagitta*. Plein de l'esprit du saint pro-

phète Élie, le Père Nicolas déplore l'abus de ses religieux, qui quittaient les maisons que leurs prédécesseurs avaient bâties dans les campagnes pour conserver l'esprit érémitique, et qui se transportaient dans les villes afin d'élever de plus somptueuses demeures pour converser plus facilement avec les personnes séculières.

Il commence son premier chapitre par les paroles du prophète Jérémie, en ses Lamentations, déplorant la ruine de Jérusalem, et s'écriant : *Quomodo obscuratum est aurum*, etc. Il décrit de quelle manière les religieux de son Ordre qui demeuraient dans les déserts étaient entre les autres ce que l'or est parmi les métaux, c'est-à-dire très-parfaits; parce qu'ils s'occupaient de la contemplation des choses divines, qui unit à Dieu, source de toute excellence. Il ajoute que leur extérieur excitait les personnes séculières à la componction, et inspirait à tout le monde une dévotion solide. Il dit qu'alors on pouvait les nommer les pierres du sanctuaire, solides à cause de leur constance, polies à cause de leur pénitence et de leur mortification, carrées par rapport à leur stabilité dans le lieu de leur retraite, et colorées par la diversité de leurs vertus.

Les voyant donc quitter ces solitudes pour s'établir dans les villes, il ajouta ces paroles : *Præterita recolo, præsentia considero, futura pertimesco*; c'est-à-dire, je rappelle le passé, je considère le présent, je tremble pour l'avenir. Il appréhende que leur or ne se change bientôt en plomb, et qu'à la charité ne succède la cupidité; que leurs déportements ne causent du scandale aux gens du monde, et qu'ils ne soient bientôt transformés en pierres de l'enfer, à cause de leur endurcissement dans le péché. Il confesse que cette pensée le remplissait de tristesse et lui faisait verser des larmes en abondance : *Quoniam zelus domus tuæ comedit*

Thren. iv.

1567

me, hunc statum considerans tuum, mater mea religiosissima, vehementis tristitie compellor suspiria emittere lacrymosa. Parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, lorsque je considère votre état, ma chère mère la religion, je suis saisi d'une grande tristesse, et je ne puis m'empêcher de jeter de profonds soupirs.

Luc. x.

Il continue ses lamentations dans le second chapitre; il applique à l'état de son Ordre la parabole de cet homme de l'Évangile descendant de Jérusalem à Jéricho, et rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, le laissant presque mort de toutes les blessures qu'ils lui avaient faites. Il craint que toute la régularité de son Ordre ne se perde en peu de temps, et que chaque religieux n'expérimente en soi les quatre plaies funestes que le péché a coutume de laisser après lui, savoir : l'ignorance dans l'entendement, la malice dans la volonté, l'infirmité dans ce qu'on appelle l'irascible, et la concupiscence dans la partie inférieure. Dans cette pensée, il se récrie : *Doleo, super te doleo, et quia juvare nequeo, dolens mori desidero ; nam cum te in itinere spoliatam, ac plagis impositis relictam video semivivam, tædet animam ulterius vivere cum languore ;* c'est-à-dire, *je ne fais que pleurer sur vos misères ; et parce qu'il m'est impossible de vous secourir, accablé que je suis de tristesse, je ne cherche qu'à mourir, car lorsque je vous considère dépouillée dans le chemin, toute couverte de plaies et laissée presque sans vie, je m'ennuie de mener une vie languissante.* Il déclare que son désir ne tend plus à autre chose qu'à une mort prochaine, voyant que toutes ses prières, ses commandements et les autres moyens qu'il avait employés n'avaient pu réussir à empêcher la plupart de ses religieux de sortir de leur solitude afin de demeurer dans les villes.

Il répond, dans le chapitre troisième, au prétexte dont

se couvraient ses religieux pour en user ainsi, savoir : d'être plus en état de rendre service au prochain. Il fait voir que le moyen le plus solide de procurer le salut du prochain, c'est de s'éloigner de lui, parce que les gens du monde aiment toujours la vertu dans les autres, et croient qu'elle ne se trouve que parmi ceux qui se séparent d'eux; qu'ainsi ils sont plus édifiés par la vertu des solitaires que par tout ce qu'ils pourraient remarquer de bien dans ceux qui se familiarisent avec eux. Il ajoute que l'expérience nous apprend qu'on trouve tous les jours un grand nombre de religieux qui se pervertissent avec les séculiers, au lieu que l'on voit très-peu de personnes séculières se convertir par la conversation des religieux; sur quoi il rapporte ces paroles du Psalmiste: *Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum, et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum.* Ils se sont mêlés parmi les nations; ils ont appris à les imiter dans leurs œuvres; ils ont adoré leurs idoles, et ils sont devenus une occasion de scandale.

Psalm. cv,
34.

Dans le quatrième chapitre, il s'attaque à ceux qui veulent demeurer dans les villes, afin de pouvoir prêcher, confesser et secourir le prochain; montrant le petit nombre de ceux qui se trouvent en état de remplir dignement ces fonctions redoutables. Il prouve que c'est une grande imprudence de vouloir exposer tout le corps d'une religion à l'occasion prochaine de perdre l'esprit de son institut, sous prétexte que quelques-uns de ses membres peuvent servir le prochain dans des emplois si dangereux.

Au chapitre cinquième, il paraphrase plusieurs versets du psaume xiv, qui montrent quelles sont les occasions de se damner que l'on rencontre dans les villes, où on ne voit qu'iniquité, contradiction, travail, injustice, usure et fraude, et les moyens que l'on a de se sauver dans la solitude, parce qu'on y reçoit

1567

chaque jour le secours du Ciel et la protection des anges, qui s'unissent aux solitaires pour glorifier le Seigneur.

Au chapitre sixième, il rapporte les grâces particulières que l'Ancien et le Nouveau Testament déclarent avoir été communiquées, de tout temps, aux hommes tant qu'ils étaient adonnés à la solitude.

Dans le chapitre septième, il fait voir que la règle de l'Ordre ne dit pas seulement qu'on pourra demeurer dans les déserts et autres lieux qui seront présentés, mais qu'elle ajoute une clause expresse qui insinue qu'il n'est pas permis de s'établir dans le sein des villes : *Loca autem habere poteritis in eremis, vel ubi donata vobis fuerint ad vestræ religionis observantiam apta et commoda.* Vous pourrez demeurer dans des ermitages ou dans les lieux qui vous seront donnés, pourvu qu'ils soient propres à y maintenir votre observance. D'où il infère qu'on ne peut pas accepter les lieux qui sont offerts pour s'établir, lorsqu'ils ne sont ni propres ni commodes pour conserver la régularité ; sur quoi il s'applique à prouver que l'ordre des Carmes ne peut garder comme il faut son institut que dans la solitude, parce que la vie solitaire en fait la différence essentielle, et que c'est par elle qu'on les distingue de tous les autres Ordres religieux.

Il emploie les deux derniers chapitres de son ouvrage à faire voir comment la perfection et l'observance de l'Ordre sera toujours en plus grande sûreté dans la solitude que dans les villes ; il exhorte pour la dernière fois ses religieux à rentrer en eux-mêmes et à reprendre le premier esprit de leur institut, en abandonnant toutes ces demeures qu'ils avaient établies dans le grand monde.

Quelque pathétique que paraisse cette exhortation d'un supérieur si zélé pour la gloire de son Ordre, elle ne produisit presque aucun effet dans les esprits, de sorte

XVII

Relâchements
introduits
dans l'Ordre

que non-seulement on continua de demeurer dans les villes, mais, l'esprit du siècle succédant bientôt à celui de la religion (comme ce saint homme l'avait prédit), les religieux se relâchèrent en peu de temps. Les malheurs arrivés quelques années après achevèrent de ruiner ce grand Ordre et de lui ôter toute sa première beauté.

En effet, nous apprenons de toutes les histoires qui ont traité des affaires de l'Église que, par la grande peste qui désola l'Italie vers le milieu du quatorzième siècle, et qui se répandit par toute l'Europe, les principales lumières de l'Église furent éteintes, la loi de Dieu méprisée; chacun se porta à des licences qui avaient été inouïes jusqu'alors, et le mal passa jusque dans les solitudes. La régularité fut bannie des maisons religieuses; les plus fervents et les plus courageux perdirent le zèle et le cœur; les enfants s'écartèrent des voies que leurs pères leur avaient tracées. Toutes les anciennes institutions furent abolies, les règles foulées aux pieds, et la religion même se vit à deux doigts de sa perte. Les relâchements s'introduisirent de toutes parts, l'amour de l'observance régulière fut arraché de la plupart des esprits, et c'était un spectacle des plus tristes de voir les désordres qui s'étaient glissés dans tous les monastères.

Dans ce naufrage général, l'ordre des Carmes eut de la peine à conserver quelques restes de ce qu'il avait été jusque-là. Tout ce qu'il put faire en cette occasion fut de gémir comme les autres, et d'attendre de la divine miséricorde son salut et son renouvellement. Mais ce qui prouve l'extrême désolation qu'il souffrit par ce malheur, auquel avait succédé le grand schisme qui partagea tout l'Occident, c'est qu'il fut jugé nécessaire, pour conserver un peu de vie à cet Ordre, de mitiger la règle de Saint-Albert dans les trois principaux chefs de sa perfection, et de retrancher tout ce que l'on pourrait

1567 de sa première austérité. Voici comme la chose se passa.

XVIII

Mitigation
accordée
par le pape
Eugène IV.

Cette règle ayant souffert ce que nous venons de dire, Barthélemy de Roquelio, qui remplissait la charge de Général de l'Ordre, sous le pontificat d'Eugène IV, voyant tous les désordres arrivés sur le Carmel, et désespérant d'y remédier par d'autres voies qu'en accordant quelque chose à la faiblesse humaine, présenta une supplique à Sa Sainteté. Il exposa que les forces de ses religieux ne se trouvant plus proportionnées aux rigueurs imposées par la règle, il y avait lieu de craindre que cet Ordre ne vînt à périr tout à fait par l'aversion que chacun témoignait pour des austérités qui paraissaient insupportables. C'est pourquoi il pria Sa Sainteté de condescendre à leur faiblesse en adoucissant les trois points particuliers qui leur faisaient le plus de peine.

1^o C'était d'ôter ce long jeûne qui durait depuis le 14 de septembre jusqu'à Pâques, en sorte que les religieux ne fussent plus obligés à jeûner durant tout ce temps-là, sinon les mercredis, vendredis et samedis, sans toutefois que l'on dispensât du jeûne pendant l'Avent et le Carême.

2^o C'était que les religieux ne fussent plus obligés de s'abstenir de manger de la viande sinon les jours qu'ils jeûneraient; et que, pour le reste de l'année, il leur fût permis d'en manger.

3^o Enfin, que les Carmes ne fussent plus obligés de demeurer retirés dans leurs cellules ni de vaquer continuellement à la méditation; mais qu'il leur fût permis, sans manquer à la règle, de se promener dans les cloîtres et dans les jardins de leurs monastères.

Ces demandes ayant été plusieurs fois examinées par différentes personnes auxquelles Sa Sainteté les avait communiquées, le Souverain Pontife (craignant que, s'il n'accordait quelque chose à la faiblesse de ces religieux,

qui ne pouvaient plus supporter le joug de la règle, ils ne résolurent de s'en décharger eux-mêmes) jugea à propos de remédier aux différents désordres qui s'étaient introduits dans la plupart des monastères en leur octroyant une bulle. Il y permettait les adoucissements demandés sur les trois points dont nous venons de parler. Cette bulle fut exécutée au grand contentement des religieux, parce que cette faveur procura un grand changement dans tout l'ordre. Les particuliers, gagnés par cette indulgence dont on avait usé à leur égard, se rangèrent volontiers à leur devoir pour ce qui concernait les autres points de la règle auxquels on n'avait pas touché.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au temps du bienheureux Jean Soreth, lequel, animé d'un saint zèle pour la réforme de son Ordre, n'oublia rien pour le rétablir dans son ancienne splendeur. Depuis le généralat de ce saint homme, tous les chapitres généraux qui furent tenus jusqu'à la réforme établie par sainte Térèse, s'appliquèrent très-particulièrement à chercher les moyens propres à inspirer aux religieux l'amour de l'observance primitive, et s'efforcèrent pour tâcher de la rétablir dans tous les monastères.

Ce fut sous cette règle ainsi mitigée, et parmi des religieuses qui la gardaient avec assez d'exactitude, que Dieu permit que sainte Térèse fût élevée. Mais, aussitôt que l'amour de la pénitence et le désir de la perfection religieuse eurent embrasé son âme, elle résolut de renoncer à la mitigation et d'observer la règle telle qu'elle avait été donnée par saint Albert, et confirmée par le pape Innocent IV. Cette illustre sainte fut l'organe dont Dieu voulut se servir pour annoncer la solitude et la mortification aux religieux de son Ordre, pour renouveler l'ancien esprit du Carmel, pour rétablir la pratique de l'oraison, pour rallumer le feu de

1567

la charité et pour apprendre aux siècles à venir que les forces procédant de la grâce, et que le Saint-Esprit communique aux fidèles, sont égales en tout temps : que la révolution des saisons ne les diminue point ; que le bras du Seigneur n'est pas affaibli par la durée des siècles, et qu'enfin, si nous sommes moins fervents que nos pères, ce défaut ne peut être imputé qu'à notre paresse et à notre lâcheté. Comme cette sainte eut une si grande part aux merveilles dont nous parlerons dans la suite, il est juste que nous donnions ici un abrégé de sa vie, en faisant connaître le caractère de cette âme généreuse qui a essuyé tant de traverses pour la gloire du Seigneur et la réforme de son Ordre.

Térèse naquit à Avila le 28 mars en l'année 1515. Son père, qui était gentilhomme et soutenait avec honneur l'éclat de sa condition, s'appelait Alphonse de Cépède ; sa mère se nommait Béatrix d'Ahumade, d'une des plus anciennes maisons de la Castille. Le nom que cette sainte reçut au baptême signifie, selon quelques-uns, feu ou prodige ; mais on peut dire que son courage fut encore mieux exprimé par ses actions que par son nom. Dès sa plus tendre jeunesse, on remarqua l'élévation de ses sentiments : à peine sa raison était-elle développée, qu'elle forma des projets et des entreprises extraordinaires. Animée par les exemples des saints martyrs dont elle lisait les actes, elle résolut, avec un de ses frères que les rapports d'âge et de caractère lui rendaient plus cher, de quitter la maison paternelle pour aller chez les Maures, afin d'y donner leur vie pour Jésus-Christ. Ils sortirent, en effet, pour exécuter ce noble dessein ; mais à peine furent-ils hors de la ville qu'ayant été rencontrés par un de leurs oncles, celui-ci les ramena au logis, où leurs parents ne purent s'empêcher d'admirer un tel courage dans des enfants de sept ans.

Elle perdit sa mère à l'âge de douze ans ; quelque

temps après sa sœur aînée s'étant mariée, son père mit Térèse dans une communauté de religieuses afin de la préserver de la contagion du siècle et d'entretenir les premiers sentiments que la grâce avait formés dans son cœur. Dans cet asile, Térèse sentit bientôt toute sa ferveur se renouveler, et la vie religieuse commença à lui paraître la plus sûre et la plus désirable. Elle commença dès lors à y penser sérieusement ; mais ces pensées la quittaient et la reprenaient sans pouvoir se fixer. Ces agitations fatiguèrent tellement son esprit, qu'elle tomba gravement malade, ce qui contraignit son père de la retirer de cette maison au bout d'un an et demi, et de la reprendre chez lui.

Dès que sa santé fut rétablie, elle forma la généreuse résolution de se consacrer à Dieu ; mais, son père faisant beaucoup de difficultés d'y consentir, elle confia son secret à l'un de ses frères, qui depuis entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Elle partit accompagnée de ce seul confident, pour se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. A peine Térèse avait-elle dix-huit ans quand elle exécuta ce dessein. Malgré la grandeur de son courage, elle sentit à ce moment toute la vivacité des mouvements de la nature : la description qu'elle fait de son état et de ce qu'elle endura, donne une idée bien terrible de ce qu'elle souffrit alors. *Il me semble, dit-elle, que sortant du logis de mon père, tous mes os se déboîtèrent et que mon cœur se déchira en mille pièces.* Mais lorsqu'elle eut pris l'habit de religion, toutes ses peines s'évanouirent. Ce changement de sentiments fit sur elle une telle impression, qu'elle demeura persuadée que, quand Dieu nous inspire quelque chose pour son service, les répugnances de la nature ne doivent jamais être écoutées. Elle prononça ses vœux avec une humilité courageuse, et se trouva si parfaitement dé-

Sa vie,
chap. iv.

1567 tachée après ce sacrifice , qu'elle croyait , disait-elle , voir en certains moments tout l'univers sous ses pieds.

Quelque temps après sa profession , elle fut accablée de diverses maladies : son père la fit sortir du couvent , pour la mener dans un endroit où on lui faisait espérer qu'elle recevrait la guérison , par le moyen d'une femme que l'on disait être très-habile. Cette femme ignorante la traita si mal , qu'elle tomba dans une profonde léthargie qui lui ôta tout mouvement. Dans la crainte de la voir expirer à tout moment on lui donna l'extrême-onction , et peu de temps après on ne douta plus qu'elle ne fût morte. Le bruit s'en répandit partout : on fit un service pour elle dans un des monastères de son Ordre , et la fosse dans laquelle on la devait mettre était déjà creusée. Mais son père , qui se connaissait aux battements du pouls , ne voulut jamais croire à sa mort et s'opposa seul à son enterrement. Au bout de quatre jours elle revint et se plaignit tendrement de ce qu'on l'avait éveillée. Elle dit que durant ce long évanouissement Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel , ainsi que les supplices de l'enfer , et qu'Il lui avait révélé beaucoup d'événements futurs sur la réforme de son Ordre. Les faits ont confirmé la vérité de ces prédictions.

Tant de maux , sans parler d'un extrême ennui qui l'accablait , demandaient bien du temps pour la rétablir entièrement. Mais dès qu'elle se crut un peu mieux , elle voulut retourner à son monastère , et personne ne pût l'en empêcher. Elle y fut tourmentée pendant huit mois par des convulsions qui la faisaient souffrir d'une manière incroyable ; elle fut cependant délivrée de toutes ses maladies , après avoir été inspirée de se recommander à saint Joseph , à qui elle se reconnaît redevable de sa guérison. Depuis ce temps elle conserva une dévotion si vive et si fervente pour ce Saint , qu'en toute occasion

elle eut toujours recours à lui , sans l'avoir jamais invoqué en vain.

Cependant , dès que Tèreſe fut guérie , ſa piété ſe ralentit inſenſiblement. Beaucoup de perſonnes qui l'avaient ſouvent viſitée , pour faire diſſerſion à ſes ſouffrances , continuèrent après ſon rétaſſement miraculeux , lequel ajoutait de nouveaux charmes à ſa conſerſation. Les viſites venant à ſe multiplier , les liaiſons agréables ſe formèrent , le cœur ſ'amollit , et le goût pour la prière ceſſa. Mais Dieu avait toujours les yeux ouverts ſur cette épouse choiſie : au milieu d'un entretien qu'elle eut un jour avec une de ces perſonnes du monde , Jésus - Christ ſe préſenta intérieurement à elle , accablé ſous les tourments de la flagellation , et lui fit connaître combien cette conſerſation Lui déplaiſait.

Une autre fois , entrant dans un oratoire , elle aperçut dans le coin un tableau qu'on avait emprunté pour quelque ſolennité prochaine ; c'était une image de Jésus - Christ couvert de ſang et de plaies. En y jetant les yeux , elle fut ſaiſie de la penſée de ſon ingratitude pour les tourments que ſon Sauveur avait endurés pour elle , et cette réſſexion lui cauſa une ſi vive et ſurnaturelle douleur , qu'elle crut que ſon cœur ſ'allait fendre. Frappée de la grâce par ce coup ſalutaire , elle ſe proſterna devant cette image , y répandit des torrents de larmes , et protesta qu'elle ne ſe relèverait point qu'elle n'eût obtenu la force d'être plus fidèle à Dieu. Sa prière fut écoutée ; elle ſe ſentit en peu de moments plus de courage et plus de ferveur que jamais ; non ſeulement elle ne tomba plus dans ſes diſſipations , qu'elle eut toujours depuis en horreur , mais elle fit des progrès étonnants en toutes ſortes de vertus.

Ce fut après avoir brisé avec le monde et ſes conſerſations que Tèreſe fut élevée à cette contemplation ſublime dont elle parle dans l'endroit de ſa vie où elle

1566

décrit les différents degrés d'oraison par lesquels elle est parvenue à de si hautes connaissances et à de si grands sentiments d'amour. Pour connaître plus en détail les faveurs singulières dont le Seigneur voulut bien la prévenir, il faut lire ce qu'elle en a écrit elle-même dans l'histoire de sa vie, qu'elle a composée par ordre de ses confesseurs. Pour répondre aux grandes faveurs qu'elle recevait de son Époux, sainte Térèse s'imposa de nombreuses austérités, et les pratiqua toute sa vie avec beaucoup de constance et de courage. Ni la faiblesse de son tempérament ni ses infirmités continuelles ne l'empêchaient de porter un rude cilice, et elle ne se guérissait des plaies de la pénitence qu'en s'en imposant de nouvelles. Comme elle se trouvait professe dans une maison où, depuis ses derniers projets de retraite et de pénitence, il lui eût été difficile de satisfaire l'étendue de son zèle, Dieu se servit de ce motif pour lui donner la première idée d'une vie retirée et solitaire, afin de s'occuper plus sérieusement à travailler à sa perfection. Durant ses jours de dissipation, elle ne s'était pas aperçu que cette demeure ne lui était pas convenable ; mais dès qu'elle se fut proposé des pratiques et des maximes plus sévères, elle ne s'accommoda plus des libertés qu'on y tolérait. Ainsi le Seigneur la préparait insensiblement, et disposait son cœur afin de le rendre capable d'opérer les grandes merveilles que l'on a vues depuis.

Mais parce que Dieu ne perfectionne pas tout à coup ses créatures, ayant coutume de les former peu à peu, pour imiter l'ordre qu'Il garde dans la nature, et que nous devons envisager comme une figure de celui de la grâce, Il ne lui inspira pas d'abord le dessein de réformer tout son Ordre, mais seulement de bâtir dans la même ville d'Avila, où elle était religieuse, un nouveau monastère, dans lequel on observerait la règle primitive dans toute sa rigueur.

Cette première inspiration lui vint d'une conférence qu'elle eut un jour avec une de ses nièces qui était pensionnaire dans la maison où elle se trouvait. Cette nièce, nommée *Marie d'Ocampo*, fut depuis religieuse carmélite déchaussée, sous le nom de *Marie-Baptiste*. S'entretenant avec sa tante et quelques autres religieuses des douceurs de la vie solitaire (qu'il était bien difficile de goûter dans une maison où il y avait un si grand nombre de personnes, comme au monastère de l'Incarnation, puisqu'on y comptait près de deux cents religieuses), elle ajouta que si quelqu'un voulait entreprendre de fonder une maison dans laquelle, à l'exemple des Déchaussées de Saint-François, on mènerait une vie austère et retirée, elle donnerait mille ducats pour commencer une si bonne œuvre. Cette pensée toucha fortement le cœur de Tèreſe; ravie de ce que sa nièce, au milieu de ses vains amusements, montrait tant de zèle pour une chose qui semblait devoir si peu l'intéresser; elle employa ses prières auprès de Dieu pour en obtenir l'accomplissement.

Un jour qu'elle recommandait avec beaucoup d'instances cette affaire à sa divine Majesté, Notre-Seigneur s'apparut à elle, et lui ordonna de travailler de toutes ses forces à cet établissement. Voici comme la Sainte en parle elle-même dans le livre de sa vie : *Un jour, après avoir communiqué, Dieu me commanda expressément de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère, m'assurant qu'il réussirait, et qu'Il y serait beaucoup servi. Il me dit qu'Il voulait qu'on lui donnât le nom de Saint-Joseph; que ce Saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à l'autre, et que Jésus-Christ ne nous abandonnerait point. Il m'assura que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'Il n'y fût point servi.*

1567

XX

Dieu inspire
à sainte
Tèreſe
le dessein
de réformer
son Ordre.

Vie
de la sainte,
chap. xxxii.

1567

Sans entreprendre ici de rapporter tous les obstacles que sainte Tèreſe fut obligée de surmonter avant que de parvenir à l'exécution du noble dessein que le Seigneur venait de lui inspirer, il suffira de savoir que, pour réussir plus facilement, elle engagea une de ses sœurs à l'aider dans cette bonne œuvre, et à lui donner tous les secours qui seraient à sa disposition. A cet effet, elle fit venir cette dame à Avila, sous prétexte de vouloir y fixer sa demeure; ayant acheté en son nom une maison dans la ville, on la fit accommoder de telle manière qu'elle pût servir à l'occasion pour ce nouvel établissement.

Mais parce que les supérieurs de l'observance mitigée devaient s'opposer dans la suite à cette nouvelle réforme, Notre-Seigneur Jésus-Christ fit connaître à Tèreſe qu'elle devait mettre ce premier monastère sous la juridiction de l'évêque, et qu'il fallait recourir au Saint-Siège, afin d'en obtenir toutes les permissions nécessaires. La Sainte suivit de point en point ce que le Seigneur lui avait ordonné. Le bref fut expédié de Rome l'an 1562, le 7 février de la troisième année du pontificat de Pie IV. Il était adressé à deux veuves de la ville d'Avila, dont l'une s'appelait dona Aldonce de Guzman, et l'autre dona Guyomar d'Ulloa. Comme ce bref est très-important pour la suite de cet ouvrage, on a jugé à propos d'en donner la traduction textuelle :

BREF DE N. S. P. LE PAPE PIE IV

« *RAINUCE*, par la divine miséricorde, cardinal
 « prêtre du titre de Saint-Ange, à Nos bien-aimées
 « en Jésus-Christ, les Dames Aldonce de Guzman et
 « de Guyomar d'Ulloa, illustres veuves qui habitent
 « en la ville d'Avila, salut en Notre-Seigneur.

« La requête qui nous a été présentée de votre part
 « contenait, qu'étant animées par le zèle de la dévotion,

« vous désirez, pour la louange et la gloire de Dieu, bâtir un monastère de religieuses de la règle et de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, en la ville d'Avila, dans un tel nombre, et sous un tel titre que vous jugerez convenables, lequel soit sous l'obéissance et visite du vénérable Père en Jésus-Christ, par la grâce de Dieu évêque d'Avila, qui sera pour lors; que ce monastère soit composé d'une église, d'un clocher, des cloches, d'un cloître, d'un réfectoire, d'un dortoir, d'un jardin et d'autres offices nécessaires; que dans l'église il y ait une ou plusieurs chapelles. Enfin, que vous désirez doter suffisamment de vos propres biens ce monastère, cette chapelle ou ces chapelles; que néanmoins vous doutez que cela ne vous soit point permis sans l'autorisation du Siège apostolique. C'est pourquoi vous Nous avez fait supplier humblement qu'il vous fût pourvu miséricordieusement par le Saint-Siège d'un remède convenable pour toutes ces choses;

« Nous donc, considérant que Nous devons être favorable à ce qui tend à l'augmentation du culte divin, et Nous sentant porté à vous accorder vos demandes, par l'autorité de notre saint Père le Pape, dont la pénitencerie a été commise à Notre soin; et, de son spécial commandement sur cela, lequel Nous a été déclaré de vive voix: par la teneur des présentes, Nous vous accordons cette grâce, que vous puissiez bâtir un monastère de religieuses en tel nombre, et sous tel titre que vous trouverez à propos, lequel sera de la règle et de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, sous l'obéissance et la visite dudit seigneur Évêque, qui sera pour lors; pareillement une église, un clocher, des cloches, un réfectoire, un jardin, et les autres offices nécessaires en quelque lieu que ce soit, dedans ou hors les murs de ladite ville d'Avila, selon qu'il vous sera convenable, en

1567

« sorte néanmoins que cela se fasse sans préjudicier à
« personne; semblablement que vous puissiez fonder
« dans la même église une ou plusieurs chapelles, et
« les doter suffisamment, aussi bien que ledit monastère,
« de vos propres biens. Et, après que ce monastère
« aura été fondé, qu'il puisse, ainsi que ses religieuses,
« jouir et posséder librement et licitement tous et un
« chacun des privilèges, immunités, exemptions, pré-
« rogatives, libertés, concessions et indults, desquels
« par droit, usage et coutume, ou en quelque autre
« manière, généralement, jouissent, usent et possèdent
« d'autres monastères dudit ordre de Notre-Dame du
« Mont-Carmel, et leurs religieuses.

« Item, Nous vous donnons pouvoir d'ordonner ce
« qui concerne cette fondation et dotation, et pour ce
« qui touche le bon gouvernement dudit monastère,
« Nous donnons licence et libre pouvoir à la Prieure et
« aux religieuses qui seront pour lors, de faire des statuts
« et ordonnances conformes au droit canon; et étant
« faites et ordonnées, de les perfectionner, les réfor-
« mer, changer, même ôter et abroger, en tout ou
« en partie, selon la qualité des temps, et pareillement
« d'en faire d'autres nouvelles.

« Nous déterminons aussi, par Autorité apostolique,
« que lesdites constitutions et ordinations, tant celles
« qui auront été faites que celles qui auront été chan-
« gées, réformées et de nouveau établies, ont été et sont
« à présent comme des lois, dès lors comme à présent
« confirmées, doivent être inviolablement gardées, et
« qu'ainsi doit être jugé, interprété, défini par quelques
« juges et personnes, de quelque autorité que ce soit,
« fussent même des personnes d'Autorité apostolique,
« leur ôtant, comme Nous leur ôtons à tous et à chacun
« d'eux le pouvoir et l'autorité de juger, interpréter,
« définir en autre manière; Nous cassons et annulons
« tout ce qui aura été entrepris, ou présumé entre-

« prendre contre les présentes, par quelque personne,
« ou de quelque autorité que cela ait pu être fait, soit
« avec connaissance ou par ignorance.

« C'est pourquoi Nous commandons et enjoignons
« rigoureusement, en vertu de la sainte obéissance, et
« sous peine de suspense, aux Évêques et aux autres
« Prélats supérieurs; et quant aux autres personnes,
« sous peine d'excommunication majeure, comme de
« sentence déjà prononcée, laquelle Nous déclarons
« être par eux encourue dès lors qu'ils auront contre-
« venu à ces présentes, et de laquelle ils ne pourront
« recevoir l'absolution, si ce n'est par Nous ou le Saint-
« Siège apostolique, excepté à l'article de la mort.
« Comme pareillement, Nous défendons à toutes sortes
« de juges et de personnes, tant ecclésiastiques que
« séculières, de quelque Autorité qu'ils se puissent
« prévaloir, fût-ce même d'une autorité apostolique,
« de vous molester, troubler ou inquiéter, soit vous ou
« les religieuses qui seront audit monastère, directe-
« ment ni indirectement, et sous quelque prétexte et
« intention que ce soit; ordonnant que tout ce qui sera
« entrepris contre les présentes, par quelque personne
« ou autorité que ce puisse être, avec connaissance ou
« par ignorance, soit cassé et de nul effet.

« C'est pourquoi, en vertu de l'autorité et comman-
« dement susdits, Nous commettons et commandons à
« discrètes personnes, le Prieur du couvent de Maga-
« cela, qui n'est sujet d'aucun diocèse, et au grand Cha-
« pelain de l'église de Tolède, et à l'Archidiacre de l'é-
« glise de Ségovie, à tous et à chacun, de vous assister
« de leur puissance, tant vous que les religieuses dudit
« monastère, en tout ce qui a été dit, et de faire en
« sorte que vous et lesdites religieuses jouissiez paisi-
« blement et inviolablement de cette concession, indult,
« licence, faculté, et de toutes et chacune des choses
« susdites; ne permettant pas que vous ni lesdites reli-

1367

« gieuses soyez molestées, troublées ou inquiétées, pu-
 « bliquement ou secrètement, directement ou indirecte-
 « ment, sous quelque prétexte et intention que ce
 « soit, par les Supérieurs, Prélats, Prieurs, Réforma-
 « teurs, Visiteurs et Religieux dudit ordre de Notre-
 « Dame du Mont-Carmel, ni par quelque autre
 « personne que ce soit, tant ecclésiastique que sécu-
 « lière, de quelque dignité, état, grade, ordre ou con-
 « dition qu'elles soient, et en quelque dignité qu'elles
 « soient constituées, quand même elle serait Pontifi-
 « cale, ou quelque autorité qu'elles aient, même l'Au-
 « torité apostolique, réprimant tous ceux qui se ren-
 « dront contredisants, par censures ecclésiastiques et
 « par tous les autres remèdes que vous jugerez à pro-
 « pos, sans avoir égard à leur appel, et, s'il est be-
 « soin, ayant recours à l'aide du bras séculier.

« Nonobstant les constitutions de Boniface VIII,
 « d'heureuse mémoire, et nonobstant autres sembla-
 « bles constitutions et ordinations apostoliques, et
 « même celles de l'ordre de Notre-Dame du Mont-
 « Carmel et de ses monastères, quoiqu'elles soient
 « confirmées par serment, par confirmation aposto-
 « lique ou de quelque autre force que ce soit; et
 « pareillement nonobstant tous statuts, coutumes, pri-
 « vilèges et lettres apostoliques qui auraient été accor-
 « dés, confirmés, et souvent renouvelés au même
 « ordre, monastères, et à leur supérieur général, sous
 « quelques termes et clauses que ce soient, quand
 « même ce serait en la forme de dérogoire des déro-
 « gatoires et autres plus fortes, et autres décrets quel-
 « conques, même sous le nom de *Mare magnum*,
 « *Bulla aurea*, et de quelque autre que ce soit; à
 « toutes lesquelles nous dérogeons, pour cette fois
 « seulement, spécialement et expressément, et à toutes
 « autres qui pourraient être contraires à ces présentes,
 « sans préjudicier néanmoins à la forme qu'elles peu-

« vent avoir d'ailleurs, les tenant pour pleinement et
 « suffisamment exprimées, comme si elles étaient in-
 « sérées ici mot à mot.

1567

« Donné à Rome, à Saint - Pierre, sous le sceau
 « de la Pénitencerie, le septième février, la troisième
 « année du pontificat de notre très-saint Père le Pape
 « Pie IV. »

Lorsque sainte Tèreſe eut reçu ce bref si favorable à ses desseins, elle différa quelque temps de s'en servir, ne voulant pas soumettre son monastère à la juridiction de l'Évêque avant qu'elle ne l'eût premièrement offert à son Provincial, qui refusa de l'accepter, et même se montra fort opposé à cette entreprise. Après un refus si positif de la part des supérieurs de son Ordre, elle s'adressa sans aucune crainte à l'Évêque d'Avila, lequel fit d'abord quelques difficultés, parce qu'on voulait établir ce monastère sans revenus. Mais le Père Pierre d'Alcantara, qui secondait la Sainte dans un si pieux dessein, ayant triomphé de cette opposition, l'Évêque accepta avec joie la conduite du nouveau couvent, et donna toutes les permissions nécessaires pour son établissement. Tout étant ainsi disposé, et la maison se trouvant en état, on y célébra la première messe le vingt-quatrième d'août, jour de la fête de saint Barthélemy, l'an de Jésus - Christ 1562 : on posa le très-saint Sacrement dans le tabernacle, comme il est plus amplement marqué dans l'acte de la prise de possession. Sainte Tèreſe avait choisi quatre vertueuses filles pour être les premières novices de cette réforme ; elles se présentèrent à la grille vêtues d'une grosse serge brune, ayant la tête couverte d'une toile qui n'avait pas encore été blanchie, et marchant nu-pieds. Le prêtre qui avait célébré la première messe les reçut dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, observant, au nom de l'Évêque, toutes les cérémonies usitées en ces sortes d'occasions.

XXI

Sainte
 Tèreſe
 commence
 la réforme.

La Sainte n'entra pas alors avec ses filles, parce qu'étant soumise à l'Ordre par sa première profession, elle n'avait pu encore obtenir le consentement de son Provincial; mais elle fit vœu dès ce moment de solliciter de toutes ses forces cette permission dont elle avait besoin, afin de pouvoir demeurer dans cette nouvelle maison et y garder une clôture très-rigoureuse. Pour obtenir plus tôt l'accomplissement de ses désirs, elle employa la médiation du Révérend Père Ybanez, de l'ordre de Saint-Dominique, lequel était ami particulier du Père Provincial. Comme ce supérieur faisait toujours beaucoup de difficultés d'acquiescer à cette demande, un jour qu'elle s'entretenait avec lui sur ce sujet, elle prit la liberté de lui dire ces paroles : *Prenez garde, mon Père, que nous ne résistions au Saint-Esprit*; ce qui fit tant d'impression sur son esprit, qu'il se rendit sur-le-champ, lui accordant tout ce qu'elle désirait, et lui permettant d'emmener avec elle quelques religieuses, auxquelles le Seigneur avait inspiré le même dessein. Tous les obstacles étant ainsi levés, elle partit de son premier monastère au mois de décembre de la même année pour se rendre à celui-ci avec quatre religieuses, qui se déterminèrent à la suivre; là elle commença par introduire dans cette nouvelle réforme toutes les saintes pratiques qui se conservent encore aujourd'hui avec une grande fidélité.

Après avoir terminé si heureusement cette entreprise, Térèse ne pensa plus qu'à vivre parmi ses filles avec plus de perfection, et à y conduire les âmes qui étaient sous son obéissance. Pendant les cinq premières années qu'elle demeura dans cette maison, Notre-Seigneur augmenta le zèle qu'elle avait de leur salut. Les austérités de la règle primitive lui parurent trop douces pour cet esprit de rigueur qu'elle voulait introduire; elle enchérit encore sur les institutions

des anciens Pères, ajoutant à leurs statuts la pauvreté de la nourriture et la nudité des pieds. Elle ordonna que ses filles seraient habillées d'étoffes rudes et grossières, sans se servir de linge; qu'elles couchassent sur la dure, et que, pour se maintenir dans cette ferveur, l'on fit au moins deux heures d'oraison mentale par jour, avec une lecture spirituelle qui pût servir de préparation à ce saint exercice. Pour apprendre plus en détail quelle était la sainteté des premières Carmélites déchaussées, on peut recourir à ce que la Sainte en rapporte elle-même dans le livre de ses fondations. Elle y décrit avec quelle ferveur ces vertueuses filles s'avançaient dans le chemin de la perfection; y avoue que les grâces que Dieu répandait dans leurs âmes étaient si éminentes et en telle abondance, qu'elle reconnut bientôt que sa divine Majesté avait quelque dessein très-relevé, mais que son esprit ne pouvait encore pénétrer.

Elle fut confirmée dans cette pensée par une révélation particulière dont Dieu daigna la favoriser quelque temps après, à l'occasion que voici : Tèreſe et ses religieuses étaient dans la plus grande ferveur de leur zèle, lorsque le Père Alphonse Maldonat, de l'ordre de Saint-François, nouvellement revenu des Indes, passa par Avila. Il y rendit visite à notre Sainte, lui fit la peinture du malheur de tant de peuples idolâtres qui vivaient sans la connaissance du vrai Dieu, et qui périsaient hors de la vraie religion. Frappée de cette nouvelle, après que ce Père l'eut quittée, Tèreſe alla se réfugier seule dans un des ermitages qu'elle avait fait construire aux extrémités du jardin, pour y prier plus en repos. Elle y répandit devant Dieu beaucoup de larmes, Lui représentant la destinée de ces âmes malheureuses, à qui les vérités et les promesses de la foi étaient inconnues; Le conjurant instamment de lui ouvrir quelque voie pour travailler à leur salut, et réitérant

1567

plusieurs jours la même prière, avec une extrême ardeur. Une nuit qu'elle persistait à demander à Dieu cette grâce, Il l'assura que dans peu de temps elle verrait de grandes choses. Cette lumière la consola; mais elle ignorait ce à quoi elle devait s'attendre; néanmoins elle demeura ferme dans l'espérance.

On voit dans la conduite qu'a tenue la Sainte depuis sa conversation avec le Père Maldonat, combien son zèle pour la conversion des âmes la dévotait. Ne pouvant agir par un ministère extérieur ni par les talents de la parole dans les prédications publiques, elle tâcha d'y suppléer, en formant des communautés monastiques où l'on offrirait à Dieu de continuel sacrifices de prières et de pénitences, pour obtenir aux pécheurs les lumières et les miséricordes divines.

Les Généraux des Carmes demeuraient ordinairement à Rome, et n'avaient jamais paru en Espagne; mais, dans le temps que l'on s'y attendait le moins, le Révérend Père Jean-Baptiste Rubéo de Ravenne, Général de l'Ordre, vint à Avila. Cela suffit pour effrayer les religieuses de Saint-Joseph, qui ne se trouvaient pas soumises à son obéissance, vivant sous celle de l'Évêque. Cependant, comme la Sainte n'avait aucun reproche à se faire sur ce point, et qu'elle se reposait sur l'innocence de ses intentions, non-seulement elle ne chercha point à se soustraire à la vue de ce supérieur, mais elle fit même en sorte qu'il pût visiter son monastère. Il fut extrêmement édifié des exercices de pénitence et de retraite qui se pratiquaient dans cette maison. Il y admira l'observance primitive et l'ancienne discipline de la règle, qu'il voyait exactement établie; cela lui fit une telle impression qu'il ne put s'empêcher d'en verser des larmes, témoignage de la joie que lui causaient ces grandes merveilles. Tèreise lui rendit compte de son intérieur, fit un ample récit

de toute sa vie, et, lui découvrant les voies admirables par où il avait plu à Notre-Seigneur de la conduire, elle lui déclara simplement les motifs qu'elle avait eus d'entreprendre la Réforme; en un mot, elle lui ouvrit, comme à son père, tous les replis de sa conscience.

Ce vénérable vieillard, plein d'années et de sagesse, considéra la perfection de ce monastère et les merveilles que le Seigneur avait opérées dans son établissement. Il fut profondément touché de le voir soustrait à l'obéissance de l'Ordre, et, s'affligeant de cet état de choses, il en rejetait toute la faute sur le Père Provincial, qui avait refusé de le recevoir sous sa conduite. Il représenta donc à sainte Térèse le tort que l'on avait fait à son autorité dans cette occasion, ajoutant que, pour remédier à cet inconvénient, il était prêt de la recevoir une seconde fois sous l'obéissance de l'Ordre, avec promesse de ne la point renvoyer au monastère de l'Incarnation, ni de permettre jamais qu'aucun supérieur pût l'obliger d'y retourner.

Térèse, qui ne s'était mise que malgré elle sous la juridiction de l'Évêque, accepta l'offre du Père Général, et rentra de bon cœur sous son obéissance, au grand regret de l'Évêque d'Avila, qui témoigna son profond mécontentement. La peine que ressentit la Sainte du déplaisir de ce bon Prélat, fut une des plus sensibles qu'elle ait souffertes en toute sa vie, parce qu'étant fort reconnaissante des moindres faveurs qu'on lui faisait, elle s'affligeait infiniment de ce que son plus grand bienfaiteur trouvait quelque sujet de se plaindre de sa conduite. Elle supporta néanmoins cette épreuve avec grande paix, de sorte que l'Évêque, ayant reconnu sa patience et sa soumission, excusa son procédé et lui parla avec beaucoup de douceur, désirant conserver l'affection d'une personne pour laquelle il avait autant de respect que d'affection.

Il ne faut pas confondre ici sainte Térèse avec le

1567

monastère de Saint-Joseph d'Avila, ni croire que toute cette communauté s'est soumise avec elle à l'obéissance de l'Ordre. Il n'y eut que Tèreſe qui le fit alors, et le monastère resta sous la juridiction de l'Évêque. Mais en l'année 1577, le Seigneur ayant fait connaître à cette Sainte que sa volonté était que ce premier monastère fût soumis comme les autres aux supérieurs de l'Ordre, elle s'y employa avec tant de succès, qu'elle fit consentir l'Évêque et les religieuses. On peut lire ce qu'elle en a écrit elle-même au chapitre xxxvi du livre de ses fondations.

Le Père Général fut tellement édifié de la conduite des Carmélites du monastère de Saint-Joseph, qu'il donna à sainte Tèreſe un ample pouvoir d'entreprendre de nouveaux établissemens, dans lesquels on garderait la règle primitive et les mêmes observances qui se pratiquaient dans cette première maison. Il ne se contenta pas même de cette permission, car son zèle le pressa si fortement, que, pour obéir aux inspirations de la grâce et satisfaire aux mouvemens de sa conscience, il se crut obligé d'employer toute son autorité pour faire réussir un si louable dessein. Il lui donna un commandement exprès de le poursuivre de toutes ses forces, et de ne rien épargner pour le mettre en exécution. Il serait difficile d'exprimer ici la joie de Tèreſe lorsqu'elle vit que le Révérend Père Général entraît si fort dans toutes ses vues, et qu'il lui fournissait tous les moyens qu'elle aurait pu désirer pour les exécuter, sans rien appréhender de la part des supérieurs de la province; c'est pourquoi elle ne pensa plus qu'à obéir au commandement qu'elle venait de recevoir.

XVII

Elle obtient
permission
de fonder
deux
monastères
de religieuses.

Déjà un second monastère s'établissait dans la ville de Médine-du-Champ, et on la demandait encore à Malagon, lorsqu'elle vint à faire réflexion que ses filles auraient beaucoup de peine à se conserver dans cet

esprit primitif, à moins qu'elles ne fussent conduites par des religieux qui pratiquassent la même observance. Elle sentit en son cœur un grand désir de voir pareillement établir des monastères de Carmes déchaussés, qui pussent affermir ses religieuses dans les pratiques nouvellement inspirées; les instruire dans la connaissance de la règle, les aider et les consoler en leurs nécessités tant spirituelles que temporelles, et les enseigner, par œuvres et par paroles, avec la même cordialité qu'un frère animerait sa sœur qui serait d'une même profession que lui. Après avoir recommandé cette affaire à Notre-Seigneur, elle mit la main à la plume pour en écrire au Révérend Père Général, et lui demander son consentement. Voici comme elle parle du contenu de cette lettre dans le livre de ses fondations :

« Quelques jours après, considérant le besoin qu'il
 « y avait, en fondant des monastères de filles, qu'il
 « y eût aussi des religieux qui gardassent la même
 « règle; voyant qu'il y avait si peu de Carmes dans cette
 « province capables d'embrasser la réforme, et qu'il
 « pourrait bientôt ne pas s'en trouver un seul, je priai
 « beaucoup pour cette affaire. J'écrivis à notre Général
 « le mieux que je pus, pour lui représenter que ce serait
 « rendre un si grand service à Dieu, que les difficultés
 « qui s'y rencontreraient ne devaient pas empêcher cette
 « bonne œuvre, et j'ajoutai que ce serait aussi une
 « chose très-agréable à la sainte Vierge, pour laquelle
 « il avait une particulière dévotion. »

L. des Fond.,
 chap. II.

Cette lettre fut remise au Père Général lorsqu'il était à Valence; elle fit une telle impression sur son esprit qu'il répondit aussitôt à la Sainte, lui accordant la permission de fonder deux monastères de religieux de la première règle, témoignant en cette rencontre combien son zèle était pur, et avec quelle ardeur il désirait lui-même le bien et l'avancement de son Ordre.

1567

Mais comme il craignait qu'une telle permission ne causât quelques troubles parmi les Pères de l'Observance mitigée, il voulut qu'elle fût subordonnée au Père Provincial, qui était alors en charge, et à celui qui venait d'en sortir. Cette clause semblait rendre la chose très-difficile, parce que ces Pères s'étaient fort opposés à ce dessein; mais la Sainte ayant reconnu que Notre-Seigneur avait fait déjà le principal et le plus important, elle eut ferme confiance qu'Il achèverait le reste et qu'Il couronnerait son œuvre. Elle ne fut pas trompée dans son espérance; car l'Évêque d'Avila prit cette affaire à cœur, et la sollicita si fortement près des deux Provinciaux qu'ils furent obligés de se rendre, et de donner le consentement qu'on demandait pour l'exécution d'un si pieux dessein.

XXIII

Térèse ayant ainsi levé tous les obstacles qui s'opposaient à son entreprise, ne pensa plus, après avoir rendu grâces au Seigneur et à la sainte Vierge, qu'à mettre la main à l'œuvre pour la faire réussir. Elle avait besoin pour cela de quelques personnes capables de la seconder, et qui eussent assez de résolution pour embrasser sa réforme; mais elle n'en pouvait découvrir aucune. La province de Castille n'était pas alors fort considérable, ayant très-peu de maisons; et, comme tous les religieux étaient accoutumés à la mitigation, il paraissait difficile de trouver des hommes assez courageux pour commencer ce nouveau genre de vie, qui ne respirait que la retraite et l'austérité. La Sainte, se trouvant dans cette peine, résolut d'en communiquer avec le vénérable Père Antoine d'Hérédie, Prieur des Carmes de Médine, lequel l'avait beaucoup assistée dans la nouvelle fondation qu'elle venait de faire d'un monastère de Carmélites dans cette même ville. Voici de quelle manière elle rapporte la conférence qu'elle eut sur ce sujet avec ce saint religieux :

Elle communique
son dessein
au Père
Antoine.

« Quoique ce que je viens de dire me donnât beau-
 « coup de consolation, je ne laissais pas d'être en
 « peine touchant les monastères de religieux de notre
 « Ordre, dont je désirais avec ardeur la réforme; mais
 « je n'avais personne pour m'aider dans ce dessein.
 « Ne sachant que faire, je résolus de confier ce secret
 « au Révérend Père Prieur du monastère de Sainte-
 « Anne, pour voir ce qu'il me conseillera. Il m'en
 « témoigna beaucoup de joie, et me promit d'être le
 « premier qui embrasserait cette réforme. Je crus
 « qu'il se moquait; car, encore qu'il eût toujours été
 « un bon religieux, recueilli, studieux et ami de la
 « retraite, il me semblait qu'étant d'une complexion
 « délicate, et peu accoutumé aux austérités, il n'était
 « pas propre pour jeter les fondements d'une manière
 « de vie si rude. Je lui dis tout franchement ma pen-
 « sée: il me rassura en me répondant qu'il y avait déjà
 « longtemps que Notre-Seigneur l'appelait à une vie
 « plus laborieuse, qu'il avait résolu de se faire Char-
 « treux, et qu'on lui avait promis de le recevoir. Cette
 « réponse me donna de la joie, mais ne m'assura pas
 « entièrement. Je le pria de différer l'exécution de son
 « dessein, et cependant de s'exercer aux austérités
 « dont il voulait se charger. Il le fit pendant une année.
 « Il eut tant à souffrir durant ce temps, et même par
 « de faux témoignages, qu'il parut que Dieu voulait
 « l'éprouver. Il endura ces persécutions avec beaucoup
 « de vertu, et s'avança de telle sorte, que j'eus grand
 « sujet d'en remercier Dieu, voyant qu'Il le disposait
 « pour une si sainte entreprise. »

Vers cette même époque, le Révérend Père Pierre
 Orosco vint à Médine pour des affaires qu'il devait
 traiter dans cette ville. Il voulut visiter sainte Tère-
 se, que l'on regardait déjà comme le miracle de son siècle.
 Dans l'entretien qu'il eut avec cette Sainte, on parla
 du nouvel établissement qu'elle projetait, mais dont elle

1567

L. des Fond.
chap. II.

XXIV

Le P. Jean
de la Croix
vient
à Médine,
et Tèrese
confère
avec lui.

1567

ne pouvait amener l'exécution faute de trouver des hommes assez fervents pour entrer dans ses vues. Le Père Orosco approuva ce noble dessein : pour encourager la Sainte, il lui dit qu'il avait amené de Salamanque un jeune religieux, nouvellement prêtre, déjà d'une vertu consommée, et qui semblait, à ce qu'on pouvait conjecturer, avoir toutes les qualités nécessaires pour une entreprise de cette importance. C'était du Père Jean de Saint-Mathias qu'il parlait. La Sainte, charmée d'apprendre une telle nouvelle, le pria de lui procurer la connaissance de ce saint religieux, et de faire en sorte qu'elle pût lui parler le lendemain. La nuit suivante, comme Térèse le recommandait à Notre-Seigneur, priant sa divine Majesté de lui accorder un sujet doué de si beaux talents, et d'en former une pierre fondamentale du nouvel édifice qu'elle projetait pour sa gloire, Notre-Seigneur la consola extrêmement, lui donnant à connaître que ce saint religieux serait le premier Carme déchaussé.

Le lendemain, le Père Jean de Saint-Mathias, qui était ennemi des visites, et qui fuyait toutes sortes de communication avec les femmes, même les plus saintes, fut contraint néanmoins de se rendre aux instances qu'on lui faisait, de venir voir sainte Térèse. Elle l'eut à peine examiné pendant quelques moments, qu'elle le reconnut propre à son dessein. Elle admira sa prudence et son courage dans une si grande jeunesse; comme elle songeait au moyen de lui découvrir à propos ses projets, il prévint sa pensée, lui déclarant qu'il se sentait appelé de Dieu à une vie plus austère que celle qu'il professait, et que, ne pouvant suivre tous ses désirs dans l'Ordre où il se trouvait engagé, il désirait de se retirer parmi les Chartreux. Que là, soutenu par l'exemple de ces fervents solitaires et par la commodité de leur retraite, il espérait de Dieu la grâce de travailler plus efficacement et plus parfaitement à

son salut. Il s'étendit fort au long sur ce sujet, faisant connaître à la Sainte combien était fort l'attrait qu'il avait reçu pour la vie solitaire.

La contenance, la gravité et le solide jugement que le Père Jean de Saint-Mathias faisait paraître dans sa conversation, embrasèrent de plus en plus le désir qu'avait sainte Tèrese de gagner un tel sujet pour sa réforme. Elle découvrait à chaque instant les talents et les rares mérites de ce fidèle serviteur, et admirait en lui particulièrement cette divine sagesse et cette profonde doctrine qui lui semblaient si nécessaires pour la conduite de ses filles. Ne pouvant donc plus retenir sa joie ni sa passion, qui se trouvaient également saintes, elle découvrit à ce Père le dessein qu'elle avait de fonder quelques couvents de Carmes déchaussés. Elle le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner un monastère de cette réforme, où il pourrait alors se consacrer entièrement à Dieu, et s'offrir en sacrifice de pénitence et d'oraison. Elle lui fit entendre qu'il rendrait un service beaucoup plus agréable à sa divine Majesté s'il relevait son Ordre en commençant la Réforme que s'il ne faisait que continuer l'observance d'une religion qui lui était tout à fait étrangère.

« Je vous avoue, lui dit-elle, que c'est une chose
 « très-sainte et très-digne de louange de procurer
 « votre avancement et votre perfection, quoique pour ce
 « sujet vous deviez même changer de religion ; mais si
 « dans celle où Dieu vous a appelé vous rencontrez la
 « commodité de satisfaire à votre ferveur, vous devez
 « m'accorder que cette chose est bien plus conforme
 « au conseil de saint Paul, qui nous exhorte à per-
 « sévéraler dans notre vocation. De plus, si vous y
 « trouvez non-seulement les moyens d'exécuter vos
 « pieux desseins, mais encore la glorieuse occasion de
 « commencer une nouvelle réforme, et d'ouvrir l'entrée

1567

XXV

Entretien
de sainte
Tèrese
avec
le P. Jean
de la Croix.

1567

« du chemin du salut et de la perfection à une infinité
 « d'âmes qui imiteront votre exemple, qui peut douter
 « que ce service signalé que vous rendrez en ceci à
 « Notre-Seigneur ne surpasse celui que vous pourriez
 « Lui procurer en passant dans l'ordre des Chartreux,
 « et qu'il ne soit d'autant plus méritoire et plus excel-
 « lent qu'un bien public est préférable à l'utilité parti-
 « culière d'un seul? Ne faites point de cas, je vous
 « prie, de toutes les difficultés de l'entreprise que je
 « vous propose; ce ne sont que de faibles incon-
 « vénients que notre lâcheté a coutume de former
 « quand on veut la presser de trop près. Vous pouvez
 « juger de la facilité du dessein que je vous propose,
 « par son heureuse exécution et par son succès encore
 « plus glorieux et plus remarquable pour des reli-
 « gieuses qui n'ont ordinairement que la faiblesse pour
 « partage. Que s'il appartient au Seigneur d'opérer
 « cette bonne œuvre, la difficulté ne doit pas vous ar-
 « rêter, et nous n'avons aucune raison de douter des
 « moyens dont Il est également le maître comme Il l'est
 « de la fin. Si depuis tant de siècles notre Ordre subsiste
 « jusqu'à présent; s'il a pour patron le prophète Élie,
 « qui, pour le conserver, se tient en la présence du
 « Seigneur; si la cour de ce grand roi est peuplée de
 « tant d'enfants de cette religion qui intercèdent pour
 « la sainteté et prospérité de leur mère, n'avons-nous
 « pas sujet d'espérer un heureux succès avec un si
 1' 68 « puissant secours? Ainsi, mon cher Père, combattons
 « sans crainte, je vous prie, et, puisque vous paraissez
 « avoir tant d'amour pour la croix, embrassez celle-ci
 « pour honorer notre aimable Sauveur et pour le salut
 « de tant d'âmes qui marcheront sur vos pas. »

L'éloquence de Térèse ne fit pas moins d'impression sur l'esprit du Père Jean de Saint-Mathias que le mérite de ce grand religieux en avait produit sur elle. Pendant que cette Sainte animait son cœur par des pa-

roles si vives, il les écoutait fort attentivement, et rap-
 pelait dans son esprit celles qui lui avaient déjà été
 dites en ses premières années, savoir : qu'il serait un
 jour le réformateur d'un Ordre déchu. Ayant donc con-
 féré les unes avec les autres, il reconnut que c'était ici
 une œuvre de Dieu ; et se rendant au conseil de la
 Sainte, il lui donna parole d'entreprendre ce qu'elle lui
 proposait, avec cette seule condition que ce dessein
 s'exécuterait au plus tôt, tant était grande la ferveur qui
 embrasait son âme. Sainte Tère se rapporte ainsi cette
 conférence :

« Peu de temps après, il arriva un jeune religieux L. des Fond.,
 « de notre Ordre, nommé le Père Jean de Saint- chap. III.
 « Mathias, qui étudiait à Salamanque ; son compa-
 « gnon me dit des particularités si édifiantes de sa ma-
 « nière de vivre, que j'eus beaucoup de sujet d'en louer
 « Dieu. Je lui parlai, et appris qu'il voulait, comme le
 « Père Prieur de Sainte-Anne, se faire Chartreux. Je
 « lui communiquai alors mon dessein, et le priai in-
 « stamment de différer jusqu'à ce que Dieu nous eût
 « donné un monastère, lui représentant que, puisqu'il
 « voulait embrasser une règle si étroite, il Lui rendrait
 « un plus grand service de la garder dans son Ordre
 « que dans un autre. Il me le promit, pourvu que le re-
 « tardement ne fût pas grand. »

Sainte Tère se ayant trouvé en la personne du Père XXVI
 Jean de Saint-Mathias un homme selon son cœur, Il se dispose
 ainsi qu'elle le disait souvent à ses filles, le reçut de la à
 main du Seigneur comme le fruit de ses ferventes commencer
 prières. Elle ne pensa plus qu'à disposer toutes choses la réforme
 pour faire naître au plus tôt cette réforme, et donner des
 commencement à cet édifice, puisqu'elle avait la pierre religieux.
 fondamentale. En attendant que Dieu voulût bien four-
 nir une occasion favorable pour faire réussir ce projet, le
 Père Jean de Saint-Mathias redoubla toutes ses austé-
 rités, et s'appliqua très-particulièrement à la lecture des

1368

Pères qui ont parlé de la vie monastique, afin de pouvoir découvrir quelles avaient été les observances des premiers religieux dont son Ordre tirait son origine. Tèreſe fut obligée , pendant cet intervalle, d'aller à Malagon pour y fonder un monaſtère de religieufes, et parce qu'on la preſſait d'en faire autant à Valladolid, elle retourna au plus tôt à Avila, afin d'y préparer toutes les choſes néceſſaires pour ce voyage.

Il y avait alors en cette ville un gentilhomme nommé dom Raphaël Megia Velasquès ; il n'avait jamais parlé à ſainte Tèreſe, et ne l'avait pas même connue. Cependant ayant appris ſon arrivée , et ſachant qu'elle cherchait quelque perſonne qui pût lui fournir une maifon pour fonder un monaſtère de Carmes déchauffés, il ſe ſentit tout à coup inſpiré d'en haut, et vint lui offrir une maifon qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurait un receveur des biens qu'il poſſédait en ces quartiers-là. Quoique Tèreſe n'eût pas une fort grande idée de cette maifon, elle ne laiffa pas d'être ravie des offres que ce gentilhomme lui faiſait de ſon propre mouvement ; et conſidérant que c'était une perſonne inconnue qui lui faiſait un don de cette conſéquence dans la ſituation où elle ſe trouvait, elle bénit les ordres ſecrets de cette aimable Providence qui ſecondait aiaſi ſes deſirs. Ayant donc accepté avec de très-humbles remerciements les offres de ce gentilhomme, elle lui promit de paſſer par cet endroit lorsqu'elle retournerait à Médine.

Elle partit , en effet, avec une religieufſe et le Père Julien d'Avila, qui était un digne eccléſiaſtique dont la Sainte avait coutume de ſe ſervir dans les occasions, et qui l'accompagnait ordinairement dans ſes voyages. Ils ſ'égarèrent ſur la route ; le lieu où ils allaient était ſi peu connu, que perſonne ne pouvait le leur enſeigner, de ſorte qu'ils ſ'en trouvaient éloignés dans le temps qu'ils en croyaient être plus proches. C'était à la fin du

mois de juin, et le soleil avait tant d'ardeur, que Tèreſe avoue cette journée du nombre des plus pénibles qu'elle ait eues. Enfin, ils arrivèrent un peu avant la nuit, mais trouvèrent la maison si sale, à cause de la quantité des gens qui faisaient la moisson, que la Sainte ne put se résoudre d'y coucher. Cette pauvre maison était isolée et située proche d'un petit ruisseau, dans une campagne exposée à la rigueur de tous les vents et aux ardeurs du soleil. Enfin, ce n'était qu'un logis de paysan.

Tout ce bel édifice consistait dans un porche, une chambre retranchée, un gâletas et une cuisine. Lorsque Tèreſe entra dans ce lieu, elle y adora en esprit ce Bethléem du Carmel, ainsi qu'elle l'appela depuis, et avec les lumières extraordinaires que Dieu lui communiqua dans ce moment, elle y trouva tout ce qu'elle désirait. Cette place lui sembla très-propre pour son dessein, et elle y vit assez d'étendue pour l'établissement d'un monastère. Ainsi, sans former en son esprit aucune difficulté, elle destina le porche pour une chapelle, le galetas pour un chœur, la chambre pour le dortoir, et partageant la cuisine en deux, elle en désignait une partie pour servir de réfectoire. Tel fut le lieu que Tèreſe choisit pour y jeter les premiers fondements de la réforme du Carmel, pour en faire une autre demeure d'Élie et pour en former un modèle de sainteté et de pénitence. Sa compagne, quoique des plus vertueuses et très-zélée pour la pénitence et la régularité, ne put accepter qu'elle pensât sérieusement à fonder un monastère dans un si pauvre lieu, et, lui parlant avec franchise, elle lui dit ces mots : *En vérité, ma Mère, je ne crois pas qu'il y ait aucune personne qui puisse comprendre et approuver le dessein que vous nous proposez.* Le Père Julien d'Avila était de ce même avis ; mais, pénétrant dans l'intention de la Sainte, il ne voulut pas lui résister. Cette visite achevée en si peu de temps, Tèreſe et ceux qui l'accompagnaient cherchè-

1568

rent à se reposer le reste de la nuit, et retournèrent de grand matin au monastère de Médine.

Pendant leséjour qu'elle fit en cette ville, Tèreſe avertit le Père Antoine qu'elle avait enfin trouvé un lieu pour fonder un monastère de Carmes déchaussés dans un petit village appelé *Durvelo*, et elle lui demanda s'il aurait assez de courage pour demeurer quelque temps dans un lieu si pauvre; car pour ce qui concernait le Père Jean de Saint-Mathias, comme elle ne doutait pas de sa ferveur, elle se tenait assurée de sa persévérance. Afin de consoler le Père Prieur de Médine et l'animer en cette rencontre, elle l'assura à l'heure même, comme par un esprit prophétique, que Dieu élèverait bientôt de si faibles commencements. Elle lui allégua, de plus, toutes les raisons qui pouvaient l'engager à choisir un lieu si pauvre, lui représentant que, dans les plus grandes entreprises, il n'était besoin que d'une forte résolution et d'un commencement généreux; qu'il fallait commencer la fondation de cette Réforme par de pauvres établissemens, pour ne point exciter la jalousie des Pères de l'Observance, parce que les Provinciaux n'apporteraient aucun obstacle à leur dessein lorsqu'ils verraient que les Déchaussés se retireraient dans de pauvres villages: au lieu qu'ils s'y opposeraient de toutes leurs forces si l'on commençait par de bonnes maisons et si l'on s'établissait dans de grandes villes. Enfin elle ajouta que, puisque Notre-Seigneur ne leur fournissait pas d'autre occasion plus favorable, et qu'il ne se présentait point de lieu plus commode, il fallait nécessairement s'établir dans celui-ci, parce qu'il était trop important de commencer une fois, de peur que le démon ne suscitât quelque trouble ou que les Pères de l'Observance ne missent obstacle à ce dessein.

Comme le Seigneur avait déjà prévenu le cœur du vénérable Père Antoine de cette grâce extraordinaire qui donne une force héroïque pour surmonter tout ce

qui pourrait s'opposer à ses desseins, il n'avait pas besoin de toutes ces raisons pour être convaincu. Il témoigna sur-le-champ plus de courage que l'on n'eût osé se promettre d'une personne qui avait tenu un rang si distingué parmi les Pères de la mitigation, et répondant à Tère'se qu'il était prêt à aller dans un lieu si pauvre, même dans une étable s'il était nécessaire ; il fit voir ce que peut la grâce de Jésus-Christ sur un cœur qu'elle prévient de ses douceurs et qu'elle fortifie de son secours. La Sainte, comblée de joie, chargea ce saint religieux d'amasser quelques aumônes pour servir aux dépenses de la fondation, pendant qu'elle emmènerait le Père Jean de Saint-Mathias à Valladolid, afin de l'instruire de toutes les saintes coutumes qu'elle avait introduites parmi ses religieuses. Voici ce qu'elle dit sur ce sujet dans le livre de ses fondations :

« J'allai ensuite avec le Père Jean de la Croix à la
 « fondation de Valladolid ; comme nous y demeurâ-
 « mes quelque temps sans clôture pendant qu'on tra-
 « vaillait à mettre ce monastère en état, j'eus le loisir
 « d'informer ce Père de toute notre manière de vivre,
 « tant pour ce qui regarde la mortification et la charité
 « fraternelle que pour nos récréations, qui sont réglées
 « de telle sorte, et avec une telle discrétion, qu'elles
 « servent à nous faire remarquer les manquements les
 « unes des autres, et à trouver quelque soulagement
 « dans les austérités auxquelles la règle nous oblige.
 « Ce Père était si vertueux que je pouvais beaucoup
 « plus apprendre de lui que lui de moi. Mais ce n'était
 « pas à quoi je pensais alors, et mon dessein était seu-
 « lement de l'instruire de tout ce qui se passait parmi
 « nous. »

XXVII

Il va
 à Valladolid
 avec sainte
 Tère'se.

L. des Fond.,
 chap. xn.

De ces paroles de la Sainte, quelque sens que son ingénieuse humilité leur veuille donner, il est très-facile de conclure que, comme le bienheureux Père apprenait beaucoup d'elle, aussi bien que de ses illustres

filles, qui n'agissaient que sur ce qu'elle leur avait enseigné, c'est-à-dire sur ses instructions et sur ses exemples, de même cette aimable vierge et ses saintes religieuses trouvaient beaucoup à apprendre du bienheureux Père, conformément à l'aveu qu'elle en fait, tant par ses belles et édifiantes actions que par sa sublime doctrine et par la conduite qu'il commença à prendre de leurs âmes. Si bien que nous pouvons dire qu'il fut dès lors et le disciple et le fils spirituel de la grande sainte Térése, et le père spirituel et le premier maître et directeur que cette même Sainte et ses filles eurent de leur Réforme pour les choses de l'esprit et de l'intérieur. Et, certes, le serviteur de Dieu, quoique jeune, était néanmoins si expérimenté dans les matières d'oraison, et si consommé dans l'exercice des vertus, surtout de la mortification, qu'il leur en donna de grandes preuves et des enseignements très-efficaces durant le temps qu'il fut à Valladolid, et qu'il fut chargé de leurs âmes. Il leur faisait faire de merveilleux progrès dans l'intime communication avec Dieu, les portant toujours à mortifier toutes leurs affections, à vaincre et à déraciner jusqu'aux moindres défauts qu'il remarquait en elles. Une de celles qui communiquèrent alors plus particulièrement avec lui, parmi les autres petites choses qu'elle en racontait (et qu'on pourrait compter pour rien, ou faire tout au plus passer pour des bagatelles, mais qui ne laissent pas d'être d'une assez grande importance pour l'avancement spirituel), rapportait qu'étant sacristine, et ayant une fois oublié de donner à temps les corporaux pour dire la messe, comme il fallait qu'elle passât devant la Sainte pour les aller prendre, et qu'elle n'osait le faire, de peur d'être reprise de son oubli ou de sa négligence, elle pria tout bas le bienheureux Père, qui était présent, à cause qu'elles n'avaient point encore de clôture, de les aller prendre sans faire semblant de rien. Mais le serviteur

de Dieu lui répondit d'un air sévère : *Allez, ma sœur, prenez-les vous-même ; portez-les entre les mains , et passez devant la Mère fondatrice* (car c'était le nom que l'on donnait alors à la Sainte), *et si elle vous demande ce que vous portez, dites-lui ingénument que ce sont les corporaux que vous avez oublié de donner au temps qu'il fallait.*

La religieuse obéit, et elle assurait ensuite que depuis ce temps-là elle avait été si maîtresse de toutes ces petites faiblesses et de tous ces sentiments naturels qui nous font éviter tout ce qui nous peut causer de la honte et de la confusion, qu'elle n'avait plus aucune peine à s'humilier ou à se mortifier dans toutes sortes de rencontres ; ce qu'elle attribuait à l'efficace des paroles du bienheureux Père, et à la vertu de ses admirables instructions. C'était ainsi que ce saint homme allait instruisant et acheminant ces excellentes religieuses vers la perfection, pendant le séjour qu'il fit avec elles à Valladolid, et lors qu'il apprenait lui-même de leur sainte Mère tout ce qu'il était nécessaire qu'il sût, pour établir l'esprit de sa Réforme dans le premier couvent dont il devait aller jeter les fondements.

Le dernier jour du mois de septembre, la sainte maîtresse le voyant instruit au delà de tout ce qu'elle pouvait désirer sur tous les points de la Réforme, lui remit les licences qu'elle avait obtenues du Général, des deux Provinciaux et de l'Évêque d'Avila. Elle le considérait comme le premier de ses enfants spirituels parmi les religieux, comme le chef qui devait influencer sur tous les autres, comme le cep et la souche qui devait produire et pousser toutes les branches et tous les fruits de ce grand Ordre dans la vigne du Seigneur, comme le principe et la source originaire d'où devaient dériver tous les ruisseaux qui arroseraient le beau parterre de l'Église, et, en un mot, comme le véri-

table et légitime fondateur des Carmes déchaussés après elle.

Lorsque le bienheureux Père fut sur le point de partir, avant de prendre congé de la Sainte et de ses religieuses, il adressa la parole à la première devant toutes les autres, en ces termes : *Ma Mère, puisque Votre Révérence a eu tant de part à la bonne œuvre que je vais commencer pour le service de Notre-Seigneur, et que c'est elle qui m'a porté à l'entreprendre, je la supplie de Lui demander qu'Il m'accorde le secours de sa grâce, afin que j'y donne commencement en son nom, pour sa gloire et son honneur, et qu'Il daigne répandre sa bénédiction sur elle et sur moi. Je vous prie encore de me donner la vôtre, et de vous souvenir, aussi bien que toutes les sœurs, de me recommander à sa divine Majesté.* Les yeux de la Sainte et de toutes ses filles se remplirent de larmes lorsqu'elles entendirent parler le bienheureux Père de cette sorte, et qu'elles virent le zèle et la ferveur dont il était animé, faisant réflexion à la grandeur de l'œuvre qu'il allait commencer, œuvre qui devait être si glorieuse à Dieu, à sa très-sainte Mère, et à la religion du Carmel. Aussi la Sainte, tout attendrie, lui répondit au nom de ses sœurs : *Allez, mon cher Père, allez, à la bonne heure; Votre Révérence s'assure que Notre-Seigneur l'assistera, et qu'elle va commencer une œuvre du plus grand service de Dieu, qui se puisse faire dans la suite de plusieurs siècles. Ce Bon Dieu ne manquera point de vous combler de ses bénédictions avec une très-grande abondance. Pour la mienne, il n'est pas juste que je vous la donne. Il faut plutôt que vous nous donniez la vôtre en qualité de Prêtre, et comme Père spirituel et notre confesseur que vous êtes. Tout ce que je puis faire, c'est de vous assurer que vous aurez autant de part en mes pauvres prières et en celles de toutes les*

sœurs, que le contentement et l'avantage que nous recevrons du bon succès de votre entreprise sera grand et extraordinaire. Ce fut en achevant ces paroles que l'héroïque Vierge lui donna les licences du Général, des deux Provinciaux et de l'Évêque. Elle lui remit en outre un habit d'un drap fort grossier et un missel pour célébrer la sainte messe. Le Père partit pour Avila, avec des lettres de cette Sainte pour dom Raphaël Megia et à ses autres amis. Elle n'oublia point non plus le gentilhomme dom François Salcedo, dont elle parle si souvent. Il avait un grand respect pour elle, soutenait alors ses intérêts avec chaleur, et autorisait son esprit avec d'autant plus d'affection et de zèle, qu'il avait mieux reconnu sa sainteté et admiré sa vertu, après le doute qu'il en avait conçu pendant quelque temps. Voici comment elle lui parle dans une lettre qui s'est trouvée entre les mains d'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

« Je vous supplie de parler au Père Jean de Saint-
« Mathias, et de le favoriser dans l'affaire qu'il doit
« vous communiquer, parce que, quoique ce soit un
« petit homme, je crois certainement qu'il est très-
« grand devant Dieu. C'est avec beaucoup de sujet
« que l'on regrette ici son absence; car il y était
« fort nécessaire, à raison de sa prudence et de ses
« rares talents à conduire les âmes dans la perfection
« de notre Institut. C'est pour cela que je pense que
« Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a appelé à notre
« Réforme. Il n'y a point de religieux de son Ordre
« qui n'en fasse une très-grande estime et qui n'en
« dise beaucoup de bien, parce que, durant le peu de
« temps qu'il a vécu parmi eux, il a pratiqué une très-
« sévère pénitence. Il semble qu'il soit toujours dans la
« main du Seigneur, et aucune chose du monde ne le
« trouble jamais. Quoiqu'en ces commencements nous
« ayons ici assez d'occasions de nous troubler parmi

4568

« les embarras d'un bâtiment, et que je sois souvent
 « moi-même un sujet d'inquiétude et de fâcherie pour
 « les autres par ma mauvaise humeur (que je lui ai
 « fait expérimenter plusieurs fois), néanmoins nous
 « n'avons jamais pu remarquer en lui aucune imper-
 « fection. Il a un très-grand courage; mais comme il
 « est seul en cette entreprise, il a besoin de toute la
 « constance que Notre-Seigneur lui a donnée... Je
 « vous supplie derechef de parler à ce Père, et de lui
 « donner tous les conseils que vous jugerez les plus
 « convenables. L'esprit et la vertu qu'il fait paraître
 « m'ont donné une grande joie de voir que nous avons
 « un tel sujet pour commencer notre Réforme. C'est
 « un homme d'une grande oraison et d'un excellent en-
 « tendement. Je prie Notre-Seigneur qu'Il le comble
 « de plus en plus de ses grâces. »

XXVIII

Il se rend
à Durvelo.

Le Père Jean de Saint-Mathias, étant arrivé à Avila, exécuta ponctuellement tous les ordres que sainte Térèse lui avait donnés; il présenta ses lettres à ceux qu'elle avait voulu qu'il visitât de sa part, et se hâta de partir pour arriver au plus tôt à Durvelo. C'était là le centre de tous ses désirs et le lieu de repos après lequel il soupirait avec ardeur. Nous pouvons difficilement nous imaginer quelle fut la joie de ce saint homme lorsqu'il aperçut le village de Durvelo et lorsqu'il entra dans cette pauvre maison, qu'il regarda dès lors comme un paradis de délices, où le Seigneur devait le combler de ses consolations les plus douces et les plus singulières. La première chose qu'il fit, à son arrivée dans ce lieu, fut d'aller visiter le très-saint Sacrement dans l'église de la paroisse, et, après y avoir fait sa prière avec grande dévotion, il se retira dans cette pauvre maisonnette, où il devait commencer la Réforme, baisant plusieurs fois cette terre de bénédiction, que le Seigneur avait destinée à un si glorieux emploi.

Sainte Tèreſe lui avait donné pour ſon ſervice un des manœuvres qui travaillaient au monaſtère de Valladolid, et ils commencèrent à l'heure même à diſpoſer la maiſon ſelon l'ordre que le Père en avait reçu. Son eſprit, qui était de rigueur et de pénitence, ne lui fournit point d'autre idée, pour parer ce lieu, que des images de triſteſſe, quantité de têtes de morts et un grand nombre de croix, qui lui repréſentaient les ſouffrances qu'il devait embrasser avec tant de courage, l'avertiſſant du mépris et de l'oubli général de toutes les choſes du monde, lui rafraîchiſſant la mémoire de la mort, toutes choſes propres à exciter la componction du cœur. Cette occupation lui parut ſi douce, qu'il ne la quitta que lors que la nuit le ſurprit; il lui fut impoſſible alors de continuer, faute de lumière. Se ſouvenant ſeulement alors qu'ils n'avaient pas encore mangé, le Père envoya ſon manœuvre chercher quelques aumônes dans le village, et avec ce petit ſoulagement ils paſſèrent ainſi la première nuit.

Le lendemain, la maiſon ayant été diſpoſée à la façon d'un monaſtère, dans une pauvreté et une ſimplicité admirables, ce ſaint homme ſe revêtit de l'habit de Carme déchauffé que ſainte Tèreſe lui avait donné. Ce vêtement était d'un drap des plus groſſiers, de la couleur naturelle de la laine, et il était ſi court, qu'il ne deſcendait qu'à la cheville du pied. Il portait par-deſſus ſa robe un ſcapulaire de pareille étoffe, mais un peu plus court que la robe. Il avait, outre cela, un manteau ou chape blanche, ſans aucun pli, un peu ſerré par le haut, et qui ne deſcendait qu'aux genoux. Sainte Tèreſe avait taillé elle-même cet habit ſi étroit, fort réformé et très-auſtère. Elle lui avait donné, outre cela, une ſerge aſſez rude, pour mettre ſur ſa chair en forme de tunique; la ceinture était faite d'un cuir large de trois doigts. Voilà quelle fut la forme d'habit avec lequel le premier Carme déchauffé parut

XXIX

Il prend
l'habit
de Carme
déchauffé.

dans le monde pour renouveler, autant dans les vêtements que dans l'esprit, cette rigueur primitive des anciens Pères et des premiers solitaires du Carmel.

Il était raisonnable que celui qui devait rétablir l'austérité primitive de cet Ordre tâchât de ressembler, autant qu'il le pouvait, à celui qui passe pour son instituteur, c'est-à-dire au saint prophète Élie, qui n'était vêtu que de peaux, et qui étonnait tout le monde par la rigueur de sa pénitence. Il était juste que celui qui pouvait se glorifier d'être l'héritier de l'esprit de saint Jean-Baptiste, imitât l'austérité de ce saint précurseur et cet habit de pénitence, avec lequel il touchait les pécheurs et amollissait la dureté de leurs cœurs. Il est vrai que l'esprit et la perfection du christianisme ne consistent pas toujours dans l'austérité du vêtement, et que, de même qu'on a vu plus d'une fois de grands saints sous la pourpre et au milieu de la pompe mondaine, il se rencontre pareillement des personnes fort sensuelles, quoiqu'elles ne paraissent revêtues que de bure; mais il faut cependant convenir, avec un saint solitaire des premiers siècles, que l'austérité de l'habit peut contribuer beaucoup à former le cœur d'un religieux, et à l'entretenir dans un esprit de détachement, de pénitence et de mépris du monde. Car, si l'expérience nous apprend que celui qui porte sur soi toutes les marques du luxe et de la vanité du siècle est disposé naturellement à pratiquer les œuvres du monde, ne faut-il pas reconnaître, par un principe tout opposé, qu'un religieux revêtu d'un habit de pénitence est engagé par cette marque extérieure à mortifier ses appétits, à embrasser les humiliations, et à pratiquer toutes les œuvres de l'état dont il fait une profession publique.

Ce saint pénitent, ainsi revêtu du premier habit de Carme déchaussé, se prosterna incontinent devant le Seigneur, s'offrant à sa divine Majesté comme un holo-

causte de mortification et de charité. Il proféra ces paroles admirables, qui mériteraient d'être gravées sur le marbre avec des caractères ineffaçables, afin d'en conserver la mémoire à toute la postérité.

Ce jour fortuné, ô Seigneur, que j'avais si longtemps et si ardemment désiré, et que Vous aviez si souvent et si miséricordieusement promis et destiné à l'accomplissement de mes désirs, est enfin heureusement arrivé. Voici, mon Dieu, voici Votre serviteur, déjà déchaussé, déjà dépouillé de son ancien habit, et revêtu d'un habit nouveau. Oh! s'il se pouvait et qu'il Vous plût lui faire la grâce qu'il fût en même temps débarrassé de toutes les affections qui tiennent à la terre, dénué du vieil homme, et renouvelé entièrement par la force de votre divin Esprit! Je reconnais et la grandeur et la difficulté de ce que j'entreprends, et la faiblesse et l'insuffisance de mes forces pour en venir à bout; mais, Seigneur, ce n'est pas en elles ni en moi, c'est en Vous seul que je me fie. Si je donne commencement à cette sainte Réforme, si je suis le premier entre les religieux de notre Ordre qui embrasse cette vie si austère et si pénitente, afin que d'autres viennent ensuite à l'embrasser, ce n'est pas une œuvre qu'il me faille attribuer. Non, Seigneur, elle est toute Vôtre, quoique Vous daigniez Vous servir de ma faiblesse pour l'exécuter. Eh bien! mon Dieu, voulez-Vous que j'en sois l'instrument, tout inhabile, tout disproportionné que j'y suis? A la bonne heure, soyons-le, je m'y soumets. Si ce qu'il y a de plus faible est d'ordinaire le plus à propos pour l'exécution de vos plus grands desseins, ah! sans doute qu'il ne me manquera pas de la proportion pour celui-ci. La gloire de ce merveilleux ouvrage Vous sera certainement très-assurée en ma personne, puisque mon indignité et mon insuffisance publieront sans cesse hautement qu'il est tout Vôtre, et que Vous en

1568 êtes le seul auteur. Qu'il soit tout Vôtre, mon Seigneur, sans qu'il y ait rien du tout de moi, qui ne suis qu'un pur néant, de peur que je n'avilisse ce que Vous devez si fort ennoblir. Créez pour cela, ô mon Créateur, créez en moi un cœur nouveau; renouvelez dans mon intérieur un esprit de droiture et de sainteté? Fortifiez-moi de votre Esprit principal et vigoureux; ressuscitez dans mon âme ces ferveurs admirables de vos anciens serviteurs du Carmel: l'esprit de zèle du grand Élie, l'esprit double de son cher disciple Élisée, l'esprit pénitent d'un saint Jean-Baptiste, le contemplatif d'un saint Denis, le solitaire d'un saint Paul, le monastique d'un saint Antoine, le législateur d'un saint Basile, le réformateur d'un saint Berthold, la ferveur d'un saint Ange, la dévotion d'un saint Albert; Votre Esprit, enfin, ô Seigneur, de la plénitude duquel tous ces saints Pères ont reçu les leurs, et dans lequel sont réunis les trésors de toutes les grâces et de toutes les vertus! Entourez mon corps, ô mon très-aimable Jésus, de la mortification dont vous avez chargé le Vôtre, et que Vous avez enseignée; de telle sorte que, dans cette figure extérieure d'un Carme déchaussé, on voie empreinte et représentée au vif celle d'un Jésus-Christ cloué à la croix. C'est cette sainte Croix, ô mon Sauveur, qui doit être mon blason et ma devise; c'est cette Croix que je veux prendre pour surnom et pour unique objet de tous mes desseins; c'est cette Croix qu'il faut que je porte comme une enseigne et une bannière glorieuse, que je dois arborer et planter de nouveau dans ce Carmel renouvelé dont je vais commencer aujourd'hui à exécuter la réparation en Votre nom parmi les religieux. Et c'est enfin en mon propre nom, ô Seigneur, et au nom de tous ceux qui me suivront dans cette entreprise, que je renonce dès ce jour, en votre présence et à vos pieds,

à toutes les dispenses et à toutes les mitigations de l'ordre des Carmes accordées par Votre Vicaire, le pape Eugène IV; et que j'embrasse et promets de garder inviolablement jusqu'à la mort la règle primitive donnée par Albert, Patriarche de Jérusalem, et déclarée par le pape Innocent IV, aussi de ce nom. Recevez, ô mon très-doux Sauveur, mon seul appui, mon seul secours et mon unique espérance, recevez ce sacrifice que je Vous offre, et acceptez-le à Votre honneur, à Votre gloire, à l'honneur et à la gloire de Votre sainte et aimable Mère, à qui cette religion appartient, et à qui doit aussi appartenir cette Réforme.

C'est ainsi que parlait à Notre-Seigneur ce premier Carme déchaussé, ce premier et généreux auteur de leur sainte et glorieuse famille. Il n'en disait pas moins à la sainte Vierge, à laquelle il s'adressa ensuite avec la même ferveur et la même confiance. Ce fut de cette sorte que, fortifié du secours de l'un et de l'autre, il commença ce grand ouvrage pour lequel Ils l'avaient singulièrement choisi.

Ce saint homme demeura seul dans la solitude de Durvelo depuis la fin du mois de septembre jusqu'au commencement de l'Avent, parce que le Père Antoine d'Hérédie différa jusqu'à ce temps-là de le venir trouver. Tous les paysans du village et les laboureurs des métairies voisines furent très-surpris lorsqu'ils remarquèrent cette forme d'habit si nouvelle et si édifiante, qu'ils n'avaient point encore vue dans aucune ville d'Espagne. Ils considérèrent ce saint religieux avec un étonnement qui les jetait dans une grande admiration; ils s'estimaient fort heureux quand ils pouvaient avoir l'avantage de converser avec lui, parce que tous ses discours n'étaient que des paroles de vie, et ils les recevaient comme des oracles qui sortaient de sa bouche, pour les porter avec une sainte douceur à la pratique de la vertu.

Ces bonnes gens venaient souvent visiter le nouveau monastère, et ils ne se lassaient jamais de demeurer dans la chapelle qui, nonobstant sa pauvreté, leur paraissait si dévote. La cloche et le chœur, disposés en si peu de temps, et tout le reste de la maison, qui avait si vite changé de face, attiraient la curiosité des plus grossiers ; la sainteté du lieu, jointe à l'exemple d'un homme si extraordinaire, excitait la dévotion de tous ceux qui venaient pour y recommander à Dieu leurs différentes nécessités. Les habitants de Durvelo s'estimaient si heureux du trésor qu'ils possédaient, qu'ils s'en vantaient partout, de sorte que l'on ne parlait d'autre chose dans toute la contrée que du nouveau Carme déchaussé.

Les démons alors, tout au contraire, en conçurent une envie enragée, et se résolurent de faire tous leurs efforts pour l'en chasser. Ils se liguèrent même pour abattre sa petite cabane ; mais comme elle était fondée et appuyée sur la pierre angulaire ferme et inébranlable de la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, ils furent contraints d'abandonner la place et de lever honteusement le siège. Ils tentèrent ensuite d'effrayer ce généreux soldat, on peut dire même ce vaillant capitaine, tantôt par des visions épouvantables et des spectres terribles, et tantôt par d'horribles fracas et des bruits éclatants. Mais enfin, voyant que toutes leurs tentatives étaient vaines et inutiles, et ne tournaient qu'à leur confusion, ils furent forcés de se retirer, réservant à un autre temps plus favorable les effets de leur rage et les ruses sataniques qu'ils déployèrent un jour, par une plus forte et plus violente batterie, ainsi que nous le dirons en son lieu.

Quoique le Père Jean de Saint-Mathias ait demeuré presque deux mois seul à Durvelo en habit de Carme déchaussé, avec la permission de ses supérieurs, et qu'il mérite pour cette raison d'être regardé dans tout

l'Ordre pour le premier religieux de la réforme, néanmoins on ne compte pas ce temps-là pour marquer l'époque de cet établissement, parce qu'un seul homme ne peut pas former un corps de religion; mais on a seulement égard au temps où ce saint religieux fut accompagné de quelques autres en nombre suffisant pour composer une communauté.

Pendant qu'il était seul, il disposa cette nouvelle fondation, et s'appliqua fort soigneusement à rendre le tout autant régulier qu'il se pouvait. Le Père Antoine travaillait de son côté à Médine, préparant tout ce qu'il pouvait pour les nécessités de ce pauvre monastère, en attendant que le Père Provincial fût venu pour visiter le couvent où il demeurait, et eût accepté la démission de sa charge. Comme ce Provincial diffèrait trop longtemps son retour en cette ville, le Père Antoine se rendit à Valladolid pour profiter des avis de sainte Térèse sur ce qu'il devait faire. Il lui rendit un compte fidèle de tout ce qu'il avait déjà exécuté, lui apprenant qu'entre les choses dont il s'était pourvu, il avait eu soin d'avoir des horloges de sable pour mesurer le temps de l'oraison et les autres exercices de la journée. Ceci causa une grande joie à la Sainte, ne pouvant se lasser d'admirer que ce bon religieux eût plus de soin de se munir d'un tel meuble que de se procurer quelques lits pour le soulagement du corps.

Après cette conférence il retourna à Médine, où le Père Provincial étant arrivé, il remit entre ses mains le gouvernement de la maison, et, renonçant à son office de Prieur et à la mitigation, il fit publiquement profession de la règle primitive. Le Père Provincial fut extrêmement édifié d'une résolution si généreuse dans un religieux âgé de près de soixante ans, et il s'étonnait de voir une si profonde humilité dans une personne d'un si grand mérite, qui pouvait espérer les

1568

emplois les plus considérables de l'Ordre, après les charges qu'il avait déjà exercées au contentement général. Mais si toutes ces pensées de la chair et toutes ces vaines espérances sont capables de gagner un cœur d'une vertu moins solide, elles n'eurent pas assez d'attraits pour arrêter le Père Antoine, parce qu'il soupirait depuis longtemps après d'autres promesses d'autant plus avantageuses qu'elles ne périssent jamais.

XXX

Le P. Antoine vient
joindre
le P. Jean
de la Croix.

Ce vénérable Père partit de Médine pour se retirer à Durvelo, accompagné de deux religieux de son monastère. L'un se nommait le frère Joseph, et désirait embrasser la Réforme; l'autre était un religieux fort débile, qui ne manquait pas de ferveur, mais dont les infirmités ne lui permirent pas de s'engager pour toujours et d'embrasser ce nouveau genre de vie, qui était au-dessus de ses forces. Ils arrivèrent à Durvelo le 27 novembre de l'année 1568, et ils passèrent toute la nuit en oraison, afin de se mieux préparer à l'action solennelle qu'ils devaient faire le lendemain. Le matin du jour suivant, après que le Père Antoine et le Père Jean de Saint-Mathias eurent célébré la sainte messe, s'étant mis à genoux devant le très-saint Sacrement, ils renouvelèrent la profession qu'ils avaient déjà faite de la première règle, et renoncèrent pour toujours à la mitigation, promettant de vivre jusqu'à la mort conformément à la règle primitive, confirmée par le pape Innocent IV. Le frère Joseph promit la même chose avec eux. Ils changèrent ensuite leur nom, selon la coutume que sainte Térèse avait introduite parmi ses filles, et qui s'est toujours pratiquée depuis ce temps-là. Le Père Antoine prit le surnom de Jésus; le Père Jean changea le nom de Saint-Mathias en celui de la Croix, et le frère Joseph eut le surnom de Christ, afin de représenter tous ensemble Jésus-Christ crucifié.

Tel fut le commencement de cette nouvelle Réforme, qui s'est tellement accrue depuis ce temps-là, par les bénédictions que le Seigneur a répandues sur elle, qu'elle se trouve maintenant dispersée dans toutes les parties du monde chrétien. Le Père Provincial les vint visiter quelque temps après, comme il s'y était offert de lui-même, et il nomma pour Prieur le Père Antoine de Jésus, comme le plus ancien d'âge, quoique le Père Jean de la Croix fût venu le premier à Durvelo. Celui-ci fut désigné pour Sous-Prieur, et on donna au frère Joseph du Christ l'office de portier et de sacristain. A ce sujet, il faut remarquer que quelques auteurs qui ont écrit autrefois l'histoire de cette fondation, se sont trompés quand ils ont écrit que sainte Térèse avait fait elle-même la distribution de ces emplois; car, quoique ces saints religieux aient toujours porté un très-grand respect à la Sainte, ils étaient trop bien instruits dans les règles du droit pour ignorer qu'elle n'avait pas le pouvoir de choisir elle-même les supérieurs qui devaient gouverner les Carmes déchaussés.

Cette cérémonie, d'où l'on compte le commencement de la Réforme, eut lieu le 28 novembre 1568, le premier dimanche de l'Avent, sous le pontificat du saint pape Pie V, dont le zèle pour la réformation des ordres religieux méritait que celle-ci relevât de son autorité, et qu'il en reçût toute la gloire qui lui était due. Le roi Philippe II régnait alors en Espagne, et ce grand prince, si remarquable par les éminentes qualités de son esprit, se faisait encore plus admirer par sa piété et par le zèle qu'il avait pour le rétablissement de la discipline monastique. Dom Alvarez de Mendoza gouvernait en ce même temps le diocèse d'Avila, dans le territoire duquel le monastère de Durvelo se trouvait situé, et ce saint Prélat multipliait tous les jours ses bontés et ses charités envers cette réforme

1568

XXXI

Comme ce-
ment de
la Réforme
des Carmes
déchaussés.

1568 établie depuis quelques années parmi les religieuses. Le Révérend Père Jean-Baptiste Rubéo de Ravenne était Général de l'Ordre, et la province de Castille était alors gouvernée par le Révérend Père Alphonse Gonzalès, lesquels méritent d'être à jamais respectés pour avoir donné les mains à une œuvre si sainte.

XXXII Description du premier monastère des Carmes déchaussés. Il n'était pas juste que la vie sainte et admirable du Père Jean de la Croix, et des deux autres premiers Carmes déchaussés, fût écrite par une plume moins savante et louée par une bouche moins pure que celle de sainte Térèse. Elle en parle au chapitre treizième de ses fondations, comme témoin oculaire ; ainsi, je ne ferai que rapporter ses paroles, pour donner une connaissance particulière d'une vie si héroïque :

« Lorsque je me vis assurée de ces deux religieux,
 « il me sembla que tout était fait, et nous résolûmes
 « que le Père Jean de la Croix irait dans cette maison,
 « pour travailler le mieux qu'il pourrait à la rendre
 « logeable. Je ne voulais point perdre de temps à
 « commencer cette fondation, tant je craignais d'y ren-
 « contrer des obstacles, comme cela arriva. Le Père
 « Antoine, de son côté, avait déjà préparé quelque
 « chose de ce qui était nécessaire, et nous l'aidions en
 « ce que nous pouvions ; mais ce que nous pouvions
 « était peu. Il vint me trouver à Valladolid, et me
 « dit avec grande joie ce qu'il avait fait, que l'on pou-
 « vait dire n'être presque rien, puisqu'il ne consistait
 « qu'en cinq horloges, et je ne laissai pas d'en être
 « bien aise. Il ajouta qu'il avait désiré d'en avoir beau-
 « coup, afin que les heures fussent bien réglées ; mais
 « je crois qu'il n'avait pas seulement pourvu à avoir de
 « quoi se coucher. Encore que le Père Jean de la Croix
 « et lui ne négligeassent rien de ce qui dépendait d'eux,
 « le manque d'argent fit que la maison ne put être mise
 « sitôt en état. Lorsqu'elle le fut, le Père Antoine se
 « démit de sa charge de Prieur du monastère de Sainte-

« Anne, fit avec grande ferveur profession de la pre-
« mière règle, sans vouloir s'éprouver auparavant,
« comme je le lui avais conseillé, et s'en alla avec un
« extrême contentement dans cette petite maison où
« le Père Jean de la Croix était déjà. Il m'a dit depuis
« qu'en y arrivant il avait senti une très-grande joie,
« dans la pensée qu'il avait entièrement renoncé au
« monde pour finir ses jours dans la solitude.

« Le Père Jean de la Croix et lui, non-seulement ne
« furent point effrayés de la pauvreté de cette mai-
« son, mais elle leur parut très-agréable, et ils s'y
« trouvaient parfaitement bien. Seigneur, mon Dieu,
« que les superbes bâtiments et les plaisirs extérieurs
« sont peu capables de donner des consolations inté-
« rieures ! Je vous conjure, mes sœurs, et vous, mes
« Pères, par l'amour que vous portez à sa suprême
« Majesté, de demeurer toujours dans un grand déta-
« chement à l'égard de ces maisons magnifiques et
« somptueuses, et d'avoir sans cesse devant les yeux
« ces saints Fondateurs de notre Ordre, qui sont nos
« Pères, que nous savons être arrivés, par la pauvreté
« et l'humilité, à la jouissance éternelle de la présence
« de Dieu.

« J'ai éprouvé que, quand le corps a moins ses
« commodités, l'âme ressent plus de joie. Quel avan-
« tage pouvons-nous tirer de ces grands logements,
« n'ayant l'usage que d'une cellule ? Et que nous im-
« porte qu'elle soit belle et spacieuse, puisque nous
« ne devons pas nous occuper à en regarder les mu-
« railles ? Considérons combien peu de temps il nous
« reste à demeurer dans ces maisons matérielles. Il
« faut les quitter avec la vie, qui, quelque longue
« qu'elle soit, passera si vite ! Tout ce qui paraît le
« plus dur ne doit-il pas nous sembler doux, lorsque
« nous pensons que moins nos sens auront eu de con-
« tentement ici-bas, plus nos âmes en recevront dans

« cette heureuse éternité, dont les divers degrés de
 « gloire seront proportionnés à l'amour qui nous aura
 « fait imiter les actions de notre divin Époux? Puisque
 « nous disons que ces commencements ne tendent qu'à
 « rétablir la pureté de la règle de la sainte Vierge,
 « notre Patronne, témoignons-lui notre respect, et aux
 « saints Pères nos Fondateurs, en nous conformant à
 « la vie qu'ils ont menée sur la terre. Si notre fai-
 « blesse nous rend incapables de marcher en toutes
 « choses sur leurs pas, faisons du moins ce qui n'in-
 « téresse pas tellement notre santé qu'il y aille de no-
 « tre vie. Il ne s'agit que d'un peu de travail, et d'un
 « travail agréable comme il l'était à ces grands saints.
 « La résolution n'en est pas plutôt prise, que la diffi-
 « culté que l'on y trouvait s'évanouit, et la peine n'est
 « que dans le commencement.

« Le premier ou second dimanche de l'Avent de
 « l'année 1568, car je ne me souviens pas précisément
 « du temps, on dit la première messe dans le porche
 « de cette petite maison, qui ne me paraissait guère
 « différente de la crèche de Bethléem. Le carême
 « suivant, passant un matin par là pour aller à la fon-
 « dation de Tolède, je trouvai le Père Antoine de Jésus
 « qui balayait devant la porte de la chapelle avec un
 « visage gai, comme il l'a toujours, et je lui dis :
 « *Qu'est-ce que cela, mon Père, et qu'est devenu le*
 « *point d'honneur?* — *Je ne saurais*, me répondit-il
 « en me témoignant sa joie, *penser sans horreur au*
 « *temps que j'en étais touché.* Quand je fus entrée
 « dans la chapelle, j'admirai l'esprit de piété que
 « Notre-Seigneur avait répandu sur cette nouvelle
 « maison, et je n'étais pas seule dans ce sentiment ;
 « deux marchands de Médine, de mes amis, qui étaient
 « venus avec moi, n'ayant pu voir, sans répandre quan-
 « tité de larmes, que tout y était plein de croix et de
 « têtes de morts.

« Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix
« de bois qui était proche du bénitier, sur laquelle était
« collée une image en papier de Jésus-Christ qui don-
« nait plus de dévotion que si elle eût été fort carieu-
« sement travaillée. Le galetas qui était au milieu du
« logis servait de chœur, et l'on pouvait y dire l'office ;
« mais il fallait se baisser bien bas pour y entrer et
« pour entendre la messe. Il y avait aux deux côtés de
« la chapelle deux petits ermitages où on ne pouvait
« demeurer qu'assis ou couché. Il y faisait si froid qu'il
« avait fallu y mettre quantité de foin. Le plancher en
« était si bas, qu'on y touchait presque de la tête, et
« deux petites fenêtres regardaient sur l'autel. Ces
« bons Pères n'avaient pour chevet que des pierres,
« au-dessus desquelles étaient des croix et des têtes
« de morts. Depuis matines jusqu'à prime, ils de-
« meuraient en oraison, Dieu leur faisant la grâce de
« s'y beaucoup occuper, et lorsqu'ils allaient dire prime,
« leurs habits étaient souvent tout couverts de neige
« sans qu'ils s'en aperçussent. Ils récitaient l'office avec
« un Père de l'observance mitigée qui s'était retiré
« auprès d'eux, mais sans changer d'habit, à cause qu'il
« était fort infirme, et avec un jeune frère qui n'avait
« pas encore pris les Ordres.

« Ils allaient prêcher dans les lieux circonvoisins qui
« manquaient d'instruction. C'était une des raisons
« qui m'avaient fait désirer l'établissement de cette
« maison, parce que j'avais su qu'il n'y avait aucun
« monastère aux environs, d'où ce pauvre peuple pût
« recevoir de l'assistance, ce qui me touchait très-sen-
« siblement. Ils acquirent en peu de temps une grande
« réputation, et je ne le pus apprendre sans ressentir
« beaucoup de joie. Ils allaient jusqu'à deux lieues de
« là faire ces prédications, marchant les pieds nus sur
« la neige et sur la glace (car ce ne fut que depuis
« qu'on les obligea d'avoir des sandales), et, après avoir

1568 « passé presque tout le jour à prêcher et à confesser,
 « ils s'en retournaient sans avoir mangé, ce travail,
 « quelque extraordinaire qu'il fût, ne leur paraissant
 « pas considérable. On leur apportait des lieux d'alen-
 « tour de quoi vivre plus qu'ils n'en avaient besoin, et
 « des gentilshommes, qui venaient se confesser à eux,
 « leur offraient des maisons plus commodes et mieux
 « assistées...

« Après avoir remarqué dans cette première maison
 « si peu habitable la dévotion qui y paraissait partout,
 « je fus extrêmement édifiée de leur manière de vivre,
 « de leur mortification, de leur oraison et du bon
 « exemple qu'ils donnaient. Un gentilhomme et sa
 « femme que je connaissais, étant venus me trouver,
 « ne se pouvaient lasser de me parler de la sainteté de
 « nos Pères et de l'avantage que ce pays en recevait.
 « Ainsi, ne doutant point que ce ne fût le commence-
 « ment d'un grand bien pour le service de Dieu et pour
 « notre Ordre, j'en rendais sans cesse grâces à Notre-
 « Seigneur. Plaise à sa divine Majesté que cela aille tou-
 « jours croissant comme Elle a fait jusqu'à cette heure.
 « Ces marchandés dont j'ai parlé disaient qu'ils n'au-
 « raient voulu pour rien au monde n'avoir point vu
 « ce qu'ils avaient vu, et l'on peut juger par là quel est
 « le pouvoir de la vertu, puisqu'ils estimaient plus cette
 « pauvreté que leurs richesses.

« Lorsque j'eus communiqué avec ces Pères de cer-
 « taines choses, ma faiblesse et mes imperfections me
 « les firent beaucoup prier de modérer la rigueur de
 « leurs pénitences, parce qu'ayant demandé à Dieu
 « avec tant d'ardeur et de prières de me vouloir donner
 « des personnes capables d'entreprendre ce grand ou-
 « vrage, et le voyant si bien commencé, je craignais que
 « le diable, pour empêcher qu'il ne s'achevât, ne les
 « portât à des austérités excessives qui ruineraient en-
 « tièrement leur santé. Si j'avais eu plus de foi,

« j'aurais dû considérer que, puisque c'était une œuvre
 « de Dieu, Il la soutiendrait et la pousserait encore
 « plus avant. Mais comme ces bons Pères avaient
 « les vertus qui me manquent, ils considérèrent peu ce
 « que je leur dis. Je pris congé d'eux, et partis extrê-
 « mement consolée. Néanmoins, quelque action de
 « grâces que je rendisse à Dieu d'une faveur si singu-
 « lière, ce n'était pas autant que je l'aurais dû et qu'elle
 « le méritait, car je voyais bien qu'elle était plus
 « grande que celle qu'Il me faisait de fonder des mo-
 « nastères de religieuses. Je Le prie de tout mon cœur
 « de me faire la grâce de m'acquitter de quelques-unes
 « des obligations si multiples dont je Lui suis rede-
 « vable. »

Quoique sainte Térèse, par le discours que je viens de rapporter, nous fasse assez connaître quelle était la perfection du Père Jean de la Croix et des autres premiers Carmes déchaussés, néanmoins, pour ne rien omettre de ce qui regarde la fidélité de l'histoire, il ne paraît pas hors de propos d'ajouter ici ce qui se trouve de plus particulier dans les annales que les Pères de la congrégation d'Espagne nous ont laissées sur la vie que ces saints religieux menaient au commencement de la Réforme, afin que le souvenir d'une vertu si héroïque puisse se conserver plus longtemps dans l'esprit de ses enfants, et qu'il se perpétue, s'il est possible, jusqu'à la fin des siècles.

Après que le Père Jean de la Croix et le Père Antoine de Jésus eurent pris sur leurs épaules le pesant joug de la règle primitive, ils jugèrent à propos d'établir d'autres pratiques également rigoureuses qui pussent leur servir de soutien pour porter plus facilement le poids d'une si austère observance. Ils ajoutèrent à la rigueur de la règle primitive une nudité totale des pieds, qui fut cependant modérée depuis par l'usage des sandales dont on ordonna de se servir, parce que l'ex-

XXXIII
 Diverses
 pratiques
 introduites
 dans
 la réforme.

périence leur fit connaître que ce tempérament était absolument nécessaire pour prévenir différentes incommodités qui mettaient les religieux hors d'état de poursuivre la règle.

Ces hommes apostoliques choisirent pour leur vêtement ce qu'il y avait de plus rude et de plus grossier. Ils ordonnèrent deux heures d'oraison par jour, qu'ils faisaient à genoux dans le chœur, outre deux temps particuliers que l'on avait destinés pour l'examen de la conscience. Ils établirent les différentes espèces de mortification qui se pratiquent encore aujourd'hui dans la Réforme, et, quoique la plupart ne soient pas d'obligation, comme l'usage de la haire, du cilice, des chaînes et bracelets de fer garnis de pointes, elles se conservent néanmoins avec beaucoup d'exactitude pour entretenir la ferveur et l'amour de la pénitence. Leur lit était construit de la même façon qu'il est encore en usage parmi les Carmes déchaussés : deux planches et deux couvertures suffisaient pour le dresser ; encore ne se servaient-ils dans ces commencements que d'une seule couverture. Leur grande ferveur ne pouvant pas se contenter des jeûnes qui sont prescrits par la règle, et qui durent depuis le quatorzième de septembre jusqu'au dimanche de la Résurrection ; par une sainte coutume qui est devenue depuis une loi inviolable, ils introduisirent les jeûnes de tous les vendredis de l'année, comme aussi des vigiles de plusieurs fêtes, où la sainte Église n'impose point cette pénitence à ses enfants.

Leur solitude et leur retraite fut d'abord des plus exactes, et, pour mieux suivre en cela les termes de la règle qui le commande expressément, ils ordonnèrent qu'il n'y aurait que le Supérieur et le Procureur qui auraient la permission de sortir du monastère pour les besoins les plus pressants de la maison, et auxquels on ne pourrait remédier autrement. Encore eurent-ils grand soin de recommander très-fortement que l'on fit

en sorte que ces cas fussent rares, tant ils étaient convaincus que, l'esprit se dissipant presque toujours dans le dehors, l'amour de l'observance régulière demandait que l'on prît toutes les mesures les plus convenables pour prévenir les moindres abus. Quoique cette grande rigueur ait été modifiée depuis ce temps-là, on s'est néanmoins toujours appliqué à exhorter les supérieurs de veiller avec soin pour empêcher que ce point particulier de la règle, qui recommande aux religieux d'être retirés dans leur cellule, à moins que l'obéissance ne les emploie autre part, ne souffrît une trop grande altération.

On était si exact dans ces commencements à observer la loi du silence, que les religieux ne se parlaient ordinairement que par de certains signes particuliers dont ils se servaient pour se faire comprendre ; et si une pressante nécessité obligeait quelquefois de s'expliquer plus clairement, on prenait bien garde que cela se fit toujours à voix basse, et en peu de paroles. En certains temps de l'année, ils avaient coutume de se retirer dans des cellules écartées pour vaquer plus à loisir à la contemplation des choses divines, et s'exciter par ce moyen à une plus grande ferveur. Enfin, pour se conformer à l'usage des anciens moines dont parle Cassien, ils s'assemblaient quelquefois en commun, afin de se consoler les uns les autres, et de s'instruire par des conférences, où chacun exposait avec une admirable simplicité tous les saints mouvements que la grâce avait opérés dans son cœur.

Telles furent les grandes pratiques de la plus haute perfection que le Père Jean de la Croix établit dans le premier monastère des Carmes déchaussés, et qui ont servi depuis de fondement pour travailler à l'accroissement de la Réforme et la faire fleurir au milieu des relâchements que l'amour-propre introduit de toutes parts, par toutes les fausses maximes qu'il tâche

1563

d'insinuer dans les esprits. Comme les supérieurs de cette réforme étaient animés de ce zèle primitif qui embrasait le cœur de saint Jean de la Croix, ils eurent toujours grand soin d'introduire les mêmes usages dans les différents monastères qu'ils ont fondés depuis, et on les regarde encore aujourd'hui comme autant de maximes qu'il faut nécessairement observer si on veut élever son esprit à la vie contemplative, qui est la véritable fin de cet Institut.

XXXIV

Ferveur
du P. Jean
de la Croix.

Le Père Jean de la Croix demeura un an et demi dans le monastère de Durvelo, pratiquant avec ferveur tous les saints exercices qu'il venait d'y établir, ajoutant même à ces austérités des rigueurs encore plus grandes dont il macérait continuellement son corps, afin de le réduire en servitude, et de porter sur lui les plaies de Jésus-Christ, à l'exemple du grand apôtre. Il se formait sans cesse sur la vie pauvre et souffrante du Sauveur du monde, qu'il aimait uniquement, et il tâchait, par toutes sortes de moyens, de devenir une vive image de ce Dieu crucifié. Ce fut par une contemplation assidue des mystères de la Croix qu'il éleva son âme à un si haut degré de perfection, qu'elle paraîtrait incroyable si des auteurs, également vertueux et sincères, qui furent les témoins de toutes ces merveilles, ne nous en avaient assurés. C'était dans cette fontaine d'eau vive qu'il puisait ces grâces fécondes et ces divines lumières qu'il communiqua depuis avec tant d'abondance. Le Seigneur l'ayant destiné dès sa naissance à devenir un jour un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, à former des enfants au nouveau Carmel, en les nourrissant par sa doctrine toute céleste et en les animant par l'efficace de ses exemples; il ne faut pas s'étonner s'il lui communiqua dès lors les divines lumières de sa sagesse et toutes les qualités nécessaires pour un emploi de cette conséquence.

Enfin, on peut dire que le Père Jean de la Croix et

ses autres compagnons retraçaient dans leur vie un tableau naturel des anciens religieux dont saint Grégoire de Nazianze rapporte ce qui suit : *Tout ce que je voyais en mes frères servait à m'animer et à m'encourager, à savoir : les jeûnes, les veilles, les oraisons, les larmes, la dureté de leurs genoux, les profonds soupirs, l'oraison durant toute la nuit, l'élevation de l'âme abîmée en Dieu, les doux gémissements de la prière qui excitent la componction du cœur. On entendait des voix célestes qui chantaient sur la terre les louanges du Seigneur, méditant sa loi jour et nuit, et se rassasiant des divines consolations ; tout ce que l'on remarquait en leurs personnes était une preuve et un témoignage authentique de la vie sainte qui rend l'âme agréable à sa divine Majesté, savoir : les cheveux négligés, les pieds nus, à l'exemple des apôtres, l'habit humble, le manteau court et étroit, les yeux bas, le visage joyeux et modeste, les paroles modérées, la louange discrète, la correction tempérée par la douceur. Leurs richesses sont dans la pauvreté, leur possession dans la nudité, leur gloire dans les mépris, leur puissance dans la faiblesse. Ils s'humilient sur la terre pour acquérir le royaume céleste ; ils ne cherchent rien de ce qui appartient au monde ; ils sont au-dessus du monde comme s'ils en étaient les maîtres et les seigneurs. Ce sont des personnes lesquelles, étant dans la chair, vivent hors de la chair, ayant pris le Seigneur pour leur héritage, souffrant la pauvreté pour régner par elle, et qui règnent, en effet, par le moyen de cette admirable vertu.*

Comme c'était le bienheureux Père qui, par sa doctrine toute céleste et par ses lumières surnaturelles que Dieu lui communiquait avec tant d'abondance, avait établi tous ces exercices réguliers qui se pratiquaient alors dans ce premier couvent de Durvelo, et qui ont

1568 passé depuis en pratique dans tous les autres, c'était lui aussi qui, par ses actions, s'efforçait de les appuyer et d'en affermir l'observance exacte et rigoureuse, ne pouvant souffrir qu'on s'en relâchât le moins du monde. Il en donna un jour un bel exemple dans cette maison de Durvelo, avant qu'elle eût été transférée à Manzère, et il est trop remarquable pour n'en pas faire mention. Les pénitences extraordinaires qu'il exerçait continuellement contre son corps l'abattirent de telle sorte qu'il en fut quelques jours indisposé, et que sa santé s'altéra. Avec la licence et l'agrément du Père Antoine, à qui le Provincial avait donné l'office de Prieur, il alla un soir collationner avant la communauté. Dès qu'il eut pris ce petit soulagement, il en fut si honteux et si affligé, craignant d'avoir eu trop de condescendance pour la faiblesse de son corps, craignant aussi d'avoir, par là, donné mauvais exemple et occasion d'introduire des singularités dans la Réforme, qu'animé d'un saint zèle et plein de ferveur, il supplia le Père Antoine, comme son supérieur, de lui laisser faire satisfaction et pénitence devant toute la communauté. Lorsqu'elle fut assemblée au réfectoire à l'heure de la collation, il y entra les épaules découvertes, se traînant à deux genoux devant tous les religieux. Il déchargea sur son dos maigre et décharné de terribles coups de discipline; après quoi, avec un visage mortifié et une voix humble, interrompue de sanglots, il leur parla en ces termes : *Me voici devant vous, ô mes Pères et mes Frères; mais c'est pour y confesser publiquement que je ne suis pas digne de paraître en votre présence, et moins encore de jouir de votre sainte compagnie, puisque je vous ai scandalisés par ma lâcheté et mon mauvais exemple. Moi qui devais plutôt perdre mille vies que de me laisser gagner et de me rendre à la compassion de mon corps; oui, moi-même, pour avoir plus d'égard à ma faiblesse, ou pour mieux dire*

à ma lâcheté, qu'à mon devoir et à mon obligation, j'ai commencé à introduire parmi vous le vice et la singularité en prenant mon repas avant le temps prescrit et l'heure déterminée à la sainte communauté. Je reconnais ma faute, et je rougis de honte d'avoir commis un si grand manquement. Que peut-il y avoir de plus nuisible en la personne d'un religieux que de donner commencement à une si grande imperfection dans les débuts d'une vie si parfaite? que de planter le relâchement avec la réforme? que d'y mêler le mauvais grain avec la bonne semence? que d'infecter et de corrompre les très-pures eaux de cette petite fontaine du grand Élie, dès son origine (lorsque nous ne faisons que la nettoyer et la renouveler), en y faisant couler les égouts bourbeux et les eaux croupissantes de l'amour-propre? Ne souffrez pas, ô mes Pères, qu'un tel manquement d'observance, qu'un exemple, qu'un scandale si pernicieux demeure sans châtiment. Faites qu'avec le souvenir de la faute dure aussi celui de la peine. Je viens ici pour me la donner de ma propre main, en cas que la vôtre soit trop pitoyable pour le faire. Je ne me lèverai pas que je n'aie reçu et le pardon que je vous demande et le châtiment que je mérite. Et j'espère, du moins, que j'y vais donner commencement par cette discipline qui va couvrir mes épaules. En achevant ces mots, et fondant en larmes, il recommença, en effet, à décharger une grêle de coups de discipline sur ses épaules nues, mais d'une si cruelle manière qu'il en fit ruisseler le sang de tous côtés. De plus, étant tombé soit de faiblesse, soit à dessein, sur un amas de pierres et de tuiles rompues sur lesquelles il était à genoux (et qu'il avait préparées auparavant à cet effet), il renouvela ses plaies et ensanglanta le pavé d'alentour. Le Père Prieur et les autres religieux, effrayés d'un spectacle si étrange et si pénitent, restèrent immobiles comme des statues,

1568 considérant un modèle si nouveau et si surprenant. Ils furent frappés d'un étonnement indicible, touchés d'une très-intime componction et ravis comme en extase de voir en la personne de ce saint homme, et pour un si léger manquement, un sentiment de douleur si vif et si pénétrant, un zèle si ardent et si embrasé, une ferveur d'esprit si grande et si extraordinaire. Ils demeurèrent quelque temps dans le silence ; après quoi, le président eut à peine assez de force pour lui dire de se lever, de s'en aller au nom de Dieu, de Lui demander pardon pour tous et de les recommander à sa divine Majesté. Ce fut ici la première mortification extraordinaire qui se fit dans la Réforme parmi les Carmes déchaussés, sur laquelle on a réglé depuis toutes celles qui s'y pratiquent. Il était convenable qu'elle fût dans ces commencements accompagnée de quelque chose d'extrême en sa rigueur et en toutes ses autres circonstances extérieures, afin que les tièdes vinsent ensuite se ranimer par un exemple si touchant et si plein de ferveur de leur premier Père.

LIVRE SECOND

Dieu fournit les moyens d'étendre la Réforme. — Abrégé de l'histoire du Père Marian. — Fondation du noviciat de Pastrane. — Le Père Jean de la Croix gouverne la maison de Durvejo. — Dieu le dispose à une sublime contemplation. — Faveurs spirituelles qu'il reçoit du Seigneur. — Fondation de Manzère. — Miracle opéré en cette nouvelle maison. — Conduite du Père Jean de la Croix dans le couvent de Manzère. — Il va remédier à quelques excès qui s'étaient glissés à Pastrane. — Fondation du collège d'Alcala. — Gouvernement du Père Jean de la Croix dans le collège. — Indiscrétion d'un maître des novices. — Le Père Jean de la Croix y remédie. — Lettre du Père Bannez à ce sujet. — Le Saint-Siège nomme des visiteurs pour l'ordre des Carmes. — Le Saint-Siège envoie sainte Térèse au monastère de l'Incarnation en qualité de Prieure. — Opposition des religieuses. — La Sainte surmonte toutes ces oppositions. — On lui donne le Père Jean de la Croix pour confesser ses religieuses. — Conduite du Saint dans cet emploi. — Il s'applique avec succès à la conversion des âmes. — Il est ravi en extase. — Différentes espèces de ravissements. — Il connaît les illusions du malin esprit. — Histoire surprenante d'une jeune fille séduite par le démon. — Le Saint découvre les artifices du père du mensonge. — Sa pénétration dans le discernement des esprits. — Deux extrémités fort à craindre en matière de spiritualité. — Principes de saint Jean de la Croix sur ce sujet. — Le démon cherche à le perdre.

Pendant que le Père Jean de la Croix s'appliquait avec tant de ferveur à enrichir son âme de tous les

1569

I

Dieu fournit
les moyens
d'étendre
la Réforme.

dons de la vertu et à s'avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection, sainte Tère se trouvait d'autre part dans une grande sollicitude, cherchant tous les moyens d'augmenter ce petit troupeau, qui ne faisait que de naître. Elle désirait avec ardeur un second établissement qui pût servir de pépinière pour dresser de nouvelles plantes et les former de bonne heure à la pratique des plus hautes vertus. Animée d'un saint zèle, elle se sentait assez de résolution pour oser tout entreprendre, ayant à sa disposition un religieux aussi éclairé qu'était le Père Jean de la Croix; et comme elle était convaincue que ce saint homme était toujours prêt à seconder ses généreux desseins, elle se donnait toutes les peines nécessaires pour trouver une occasion favorable de consommer une si sainte œuvre.

Dans cette sainte préoccupation, qui ne lui donnait aucun repos, Tère se adressa avec confiance à son divin Époux, Lui demandant avec de vives instances qu'Il daignât regarder du haut des cieux cette nouvelle vigne plantée sur le Carmel, et qu'Il en multipliât les ceps, qui contribueraient à sa gloire et orneraient cette sainte montagne, sur laquelle Il avait autrefois été si fidèlement servi par tant d'illustres solitaires. Notre-Seigneur, qui la chérissait tendrement, ne la laissa pas soupirer longtemps. Sensible aux marques d'amour qu'elle ne cessait de Lui témoigner avec une constance admirable, Il se hâta de seconder ses desseins; et, pour lui faire connaître combien son entreprise était agréable à Ses yeux, Il versa sur ses travaux une bénédiction si abondante, que les fruits qu'ils produisirent par les soins du Père Jean de la Croix surpassèrent bientôt toutes les espérances qu'on avait conçues. Voici de quelle manière la divine Providence fit naître cette occasion, que sainte Tère et le Père Jean de la Croix demandaient au Seigneur avec tant d'instances.

Il y avait en ce temps-là un gentilhomme encore plus

recommandable par sa piété que par toutes les autres qualités de son esprit, lequel, après avoir été honoré de plusieurs emplois considérables à la cour de Philippe II, s'était retiré du monde pour s'exercer avec moins d'embarras à la pratique des plus hautes vertus. Ce gentilhomme se nommait Ambroise Marian, né à Bitonte, ville du royaume de Naples. Il y avait étudié les humanités et la jurisprudence, et on l'avait appliqué ensuite à la lecture des livres saints. Il avait beaucoup de vivacité d'esprit et de pénétration. Ce fut particulièrement dans l'étude de l'éloquence et de la poésie latine que parut la beauté de son génie ; il aimait fort les mathématiques, et s'était aussi rendu excellent géomètre.

Ayant été député au concile de Trente, les Pères de cette assemblée connurent bientôt ses talents extraordinaires, et le chargèrent d'une importante négociation pour les intérêts de l'Église dans la Flandre, dans l'Allemagne et dans d'autres États du Nord. Il réussit parfaitement dans cet emploi ; la reine de Pologne, qui remarqua son mérite, voulut le prendre pour son conseil, ce qu'Ambroise ne put refuser. Cependant le monde avait peu d'attraits pour lui, et Dieu, qui voulait le détacher de la cour et le retirer du siècle, lui inspira de faire vœu de chasteté. Il se fit chevalier de Malte, et fut bientôt commandant dans cet Ordre. Il suivit à la guerre le roi Philippe II, qui l'honora de sa confiance, ayant souvent recours à ses conseils.

Pour lui rendre le monde encore plus à charge, Dieu permit qu'Ambroise Marian fût accusé d'avoir assassiné un homme de qualité, quoiqu'étant très-innocent. Des faux témoins déposèrent contre lui ; il fût arrêté, mis dans une étroite prison, et eut beaucoup à souffrir. Durant sa captivité, il fit de profondes réflexions sur le néant des choses humaines, et prit une dernière résolution, de renoncer entièrement au monde dès que le

1369

Seigneur aurait fait connaître son innocence. Les témoins, ayant été interrogés, se coupèrent, et Ambroise, qui n'avait rien voulu entreprendre pour sa justification, sollicita fortement, et dépensa beaucoup pour obtenir la grâce de ces misérables.

Dès qu'Ambroise Marian fut élargi, le dessein de renoncer au siècle le pressant toujours plus, il examina le parti qu'il devait prendre, et, pour avoir le loisir de peser toutes choses devant le Seigneur, il se retira chez les Pères Jésuites de Cordoue pour y faire les exercices spirituels. Cette retraite lui donna de nouveaux désirs pour la solitude. Un jour qu'il regardait par la fenêtre de sa chambre, il aperçut un ermite fort vénérable, habillé très-austèrement; il l'envoya supplier aussitôt de monter à sa chambre pour s'entretenir avec lui. Ce saint homme vint l'y trouver : c'était le supérieur des ermites de Tardon, célèbre par sa sainteté. Ayant fait le récit de la manière dont on vivait dans sa solitude, Ambroise en approuva les exercices, et résolut de visiter cet ermitage pour en examiner plus particulièrement toutes les observances. Dès qu'il fut sorti de sa retraite, il se rendit au désert de Tardon. Touché vivement des exemples de vertus qui le frappèrent, il témoigna tant d'ardeur de se voir au nombre de ces saints ermites, qu'ils lui donnèrent leur habit l'an 1562.

Après avoir passé quelques années dans cette solitude, les ermites furent contraints de se séparer, parce que, depuis le concile de Trente, il n'était plus permis de s'assembler en communauté pour vivre sous une forme de religion que le Saint-Siège ne voulait pas approuver. Ambroise Marian se retira, à cette époque, avec un de ses compagnons, dans un ermitage de Pastrane, que le prince Ruy-Gomez, son ancien ami, et seigneur de ce lieu, lui avait donné avec plaisir, afin qu'il pût suivre sans aucun obstacle les saintes impressions qu'il recevait de la grâce. Sainte Tèrese, ayant

achevé sa fondation des Carmélites de Tolède, eut occasion de converser avec ce saint ermite. Dans cette conférence, qui fut assez longue, ces deux âmes si éclairées connurent réciproquement toutes les grâces dont elles étaient enrichies. Le Père Marian confia à la Sainte les particularités les plus considérables de sa vie, et lui déclara le dessein dans lequel il était d'aller à Rome, solliciter les permissions nécessaires, afin de pouvoir retourner au désert du Tardon avec les autres ermites, et y continuer ses premiers exercices.

Le grand zèle qu'il avait pour cette profession était fondé sur trois raisons qui la lui faisaient préférer aux autres formes de vie religieuse, dans lesquelles il remarquait trois défauts essentiels à éviter.

Le premier défaut qu'il rencontrait dans les religions les plus saintes et les plus généralement approuvées, c'était la possession des revenus. Il l'appelait un soin ennuyeux, une ouverture de convoitise, une matière de procès et une source d'inquiétudes continuelles.

Le second défaut : c'était la trop grande communication avec les personnes séculières, ce qui amène peu à peu les religieux à se séculariser et à perdre l'estime de la solitude, l'amour du cloître, l'affection pour leur cellule, la dévotion du chœur, la retenue dans les paroles et la gravité dans leurs actions.

Le troisième défaut qu'il n'approuvait pas dans plusieurs ordres religieux, c'était la coutume de quêter pour vivre et de rechercher des aumônes, parce que, disait-il, quoique la quête soit en elle-même un acte généreux d'humilité et de pauvreté évangélique, un grand nombre d'abus s'étaient glissés dans de si saintes actions et en avaient corrompu toute la bonté. A son avis, ce n'était plus qu'un certain commerce et une espèce de trafic, qui devenait le plus souvent une pierre de scandale, une occasion de chute

pour les religieux imparfaits et une source d'oisiveté pour les lâches, bien coupables, au jugement du Seigneur, de s'être nourris aux dépens de la sueur du prochain, au lieu de s'entretenir de leur propre travail et de leur industrie.

Tels étaient les premiers sentiments du Père Ambroise Marian; car alors il ne trouvait que la seule vie des ermites du Tardon qui fût exempte de ces trois défauts; mais Dieu changea ses pensées quelque temps après, en lui donnant d'autres lumières. Cela fait voir jusqu'où vont les préjugés dans les esprits les plus solides, et qu'il suffit d'avoir fait choix de quelque genre de vie particulière pour la préférer à toutes les autres et pour s'imaginer qu'elle est seule exempte des défauts qui se rencontrent ailleurs.

Térèse, adroite et insinuante, remarqua les paroles de ce bon ermite, et vit d'abord par où il le fallait prendre. « Mon Père, lui répondit-elle, je veux vous « faire connaître aujourd'hui ce que vous cherchez « depuis si longtemps. Vous travaillez à faire approuver « une vie pauvre et solitaire dont on ne veut pas en- « tendre parler à Rome, puisque après toutes les dé- « marches que vous avez faites jusqu'à présent, on « vous a toujours refusé, et je vous offre un état sem- « blable, approuvé depuis plusieurs siècles, autorisé « par des miracles sans nombre et confirmé diverses « fois par le Saint-Siège. » A ces mots, elle lui présenta la règle primitive de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, lui apprenant de quelle manière cette règle, qui avait été mitigée par le pape Eugène IV, s'était renouvelée et rétablie depuis peu; qu'elle s'observait en quelques maisons de religieuses qui vivaient dans une grande perfection; qu'il y avait à Durvelo un monastère de religieux qui l'avaient reçue avec ferveur et la pratiquaient avec fidélité. Elle ajouta qu'il trouverait dans cette règle toute la perfection qu'il désirait;

c'est-à-dire la pauvreté en commun, la retraite du monde et le travail des mains.

Le Père Marian, après avoir examiné fort attentivement tous les points de cette règle, connut qu'elle renfermait tout ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Il déclara à la Sainte qu'il était disposé à consacrer non-seulement sa personne et celle de son compagnon pour servir Dieu dans cette réforme, mais qu'il désirait encore offrir à l'Ordre l'ermitage que le prince Ruy-Gomez lui avait donné, et qui était fort propre pour en faire un monastère de Carmes déchaussés, parce que c'était un lieu fort commode et fort solitaire.

Ce fut un surcroît de consolation et de joie pour sainte Térése de voir tant d'avantages réunis ensemble. Se confiant en l'amitié du prince Ruy - Gomez, elle se promit de sa bonté qu'il consentirait avec plaisir au transport du don de cet ermitage, et qu'il ne lui refuserait pas la faveur de le changer en une maison de Carmes déchaussés. Dans cette vue, elle envoya deux courriers : l'un, porter ses lettres aux supérieurs de la province, afin d'avoir leur consentement, selon la clause que le R. P. Général avait mise dans sa dernière patente; l'autre, pour prier l'évêque d'Avila d'employer son crédit auprès des deux Provinciaux, afin de réussir dans cette entreprise. Ayant ensuite engagé le Père Marian à attendre à Madrid les réponses à ces lettres, elle prit le chemin de Pastrane.

Le Père Marian et son compagnon reçurent, peu de temps après, le consentement des deux Provinciaux de l'Ordre. Ils vinrent trouver la Sainte à Pastrane, où elle eut une nouvelle consolation; car en même temps arriva un des meilleurs sujets de l'Ordre, qui avait aussi le dessein d'embrasser la Réforme. C'était le Père Balthasar de Jésus-Niéto, profès du monastère des Carmes de Séville : il passait pour un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, ayant

III

Fondation
du noviciat
de Pastrane.

1569

paru avec éclat dans le royaume de Portugal et dans l'une et l'autre Castille. Ce Père était très-estimé à la cour, et le roi Philippe II, prince des plus éclairés, en faisait un état très-particulier. Il y avait quelque temps que ce vertueux religieux désirait embrasser la Réforme, et il avait communiqué son dessein au Père Antoine de Jésus un jour que celui-ci vint de son petit couvent de Durvelo à celui de Médine pour quelques affaires. Depuis qu'il avait formé cette résolution, il avait mis tous ses soins à en faciliter l'exécution ; car il craignait fort de rencontrer de grandes difficultés. Les supérieurs, connaissant son mérite, paraissaient fort résolus de s'opposer de tout leur pouvoir à ce qu'un sujet si distingué ne les quittât pour passer dans la nouvelle Réforme ; mais la divine Providence ayant fait naître une occasion favorable pour exécuter son dessein, le Père Balthasar voulut en profiter, et vint dans ce même temps se présenter à sainte Térèse.

La Sainte écrivit sur-le-champ au père Antoine de Jésus pour lui donner avis de l'arrivée de trois sujets si excellents et de la donation que le prince Ruy-Gomez avait eu la bonté de faire d'un ermitage pour y construire un nouveau monastère de Carmes déchaussés. Ce Père partit peu de temps après, et se rendit à Pastrane pour en prendre possession, en qualité de premier supérieur de cette nouvelle Réforme. Après avoir examiné si toutes les permissions qui sont nécessaires dans cette occasion étaient en forme, il y posa le très-saint Sacrement le 13 juillet de l'année 1569, avec toute la pompe et la solennité que l'on pouvait attendre de la piété du prince Ruy-Gomez et de la dévotion du peuple.

Les Pères Balthasar, Marian, et le compagnon de ce dernier avaient déjà pris l'habit de la Réforme avant l'arrivée du Père Antoine de Jésus, l'empressement

qu'ils avaient de servir Dieu dans un état si parfait ne leur ayant pas permis de différer. On employa pour cet effet le ministère du Père Muriel, délégué du Provincial, et qui était pour lors à Pastrane. La cérémonie se fit dans la chapelle du château du prince Ruy-Gomez, et le Père Balthasar fit une éloquente prédication, dont le prince et la princesse furent très-touchés, ainsi que les officiers de leur maison qui s'y trouvèrent. Tous les juges et les fonctionnaires de la ville y assistèrent. Parmi eux, un gentilhomme fut si soudainement frappé de ce spectacle, qu'il voulut s'unir aux fervents solitaires. On les conduisit solennellement en procession jusqu'à leur ermitage, avec un grand concours de peuple.

Le monastère de Pastrane est construit sur une montagne toute ronde, presque entièrement séparée des autres collines qui sont alentour. Elle est au milieu de trois vallées qui se terminent à ses pieds, et forment trois différents aspects. La première s'étend depuis la ville de Pastrane jusqu'à cette montagne. La seconde, qui commence au-dessous de celle-ci, va finir au courant du Tage, et n'a pas moins d'une lieue de longueur. La troisième est une plaine unie et fort agréable, cultivée, couverte de vignes, de blés, de toutes les richesses de la nature, et coupée d'un grand chemin. On voit à un quart de lieue la ville de Pastrane, située sur un coteau, le plus beau du monde, tout orné de verdure et de fleurs. Les collines qui bordent les vallées de part et d'autre sont couvertes d'oliviers, de pins et d'autres arbres toujours verts, qui forment une vue des plus agréables. Les religieux qui habitent cette montagne, et ceux qui contemplent la disposition de ce paysage, découvrent en ce lieu la plus belle perspective qui se puisse imaginer, parce que les plants d'arbres étant grands et fort pressés, ils ont toute la beauté d'une peinture, et sont

1569 à une distance si proportionnée, qu'ils ne se dérobent point à la vue pour être trop éloignés, et ne la blessent pas non plus pour être trop proches.

IV Lorsque le Père Antoine de Jésus partit de Durvelo pour aller accepter la nouvelle fondation du monastère de Pastrane, il laissa le Père Jean de la Croix dans ce premier établissement, pour y gouverner en sa place en qualité de vicaire de la maison. A ce nouveau titre, le Père Jean de la Croix commença à dévoiler les trésors de sa sagesse et toutes les divines lumières qui devaient éclairer le Carmel. Le Seigneur lui envoya pendant ce temps des sujets admirables qui, par leurs grandes vertus, firent voir qu'ils étaient dignes d'être les disciples d'un maître si habile; car, à peine le Père Antoine fut-il sorti de cette maison, que plusieurs novices se présentèrent au Père Jean de la Croix pour se sanctifier sous sa conduite. Le saint homme, les ayant revêtus de l'habit de la Réforme, leur donna des instructions si efficaces, que l'on reconnut bientôt, par le progrès qu'ils firent dans la vie spirituelle, que ce nouveau maître était véritablement puissant en œuvres et en paroles, et qu'il avait un talent particulier pour conduire les âmes à la plus haute perfection.

Eccli. XLVIII. Semblable au prophète Élie, dont il est dit dans l'Écriture qu'il portait le feu dans la bouche, toutes les paroles du Père Jean de la Croix paraissaient animées d'un feu intérieur; elles imprimaient tant d'ardeur dans l'esprit de ceux qui étaient sous sa discipline, qu'au lieu de ressentir ce qu'il y a de pénible et d'austère dans la pratique des vertus, ils préféraient toujours l'exercice de celles qui paraissent les plus difficiles et les plus rigoureuses. Son exemple ne contribuait pas peu à maintenir cette ferveur, parce qu'il était si exact à se rendre à tous les actes de la communauté, que l'on ne put jamais le trouver en défaut de ce côté-là, quoique ses grandes occupations eussent pu lui

fournir très-souvent des motifs légitimes pour s'en dispenser.

Lorsqu'il entendait sonner la cloche pour quelque exercice particulier, il quittait sur-le-champ toutes ses occupations. Il avait coutume de dire qu'il y a deux exercices particuliers où un supérieur ne doit jamais manquer de se trouver, savoir : celui du cœur, afin d'assister avec les autres aux louanges du Seigneur qui se chantent en commun, et de veiller sur les autres pour qu'une si sainte action se fit toujours avec la gravité et la dévotion qui sont absolument nécessaires ; et au réfectoire, pour y maintenir une égalité de traitement envers tout le monde. Car ce saint homme ne pouvait souffrir que les personnes qui étaient en charge eussent quelque chose de distingué dans le réfectoire, estimant que ce serait trop vilement payer ce qui n'a pas de prix, et qu'une telle pratique introduirait bientôt l'ambition dans les esprits, parce que les faibles seraient tentés de désirer ces sortes de dignités, afin d'avoir des privilèges et d'être mieux traités que les autres. C'est pourquoi il s'appliquait avec un soin particulier à purifier le cœur de ses disciples de toutes ces recherches basses et sensibles, afin de les élever plus facilement à l'amour et au zèle de la vertu, sans désirer d'autres récompenses que celles que le Seigneur a préparées dans sa gloire.

Il avait une prudence et un discernement admirables pour connaître les esprits, et il s'en servit toujours avec beaucoup de succès dans la conduite de ses novices. Il nous en fournit un bel exemple en la personne d'un docteur de l'université de Salamanque, auquel il avait donné l'habit dès le commencement de la réforme. Cet homme, enflé de la vaine opinion de sa capacité, dit un jour au Père Jean de la Croix qu'il trouvait étrange de voir si peu de livres dans le monastère, cesecours lui paraissant très-nécessaire pour former

les esprits et les entretenir dans la piété. Alors le Saint, connaissant de quel principe procédait un tel discours, et jugeant qu'il était très-important de réduire le superbe disciple à une solide pratique de l'humilité et de la simplicité religieuse, lui ôta le peu de livres qu'il avait, et ne lui donna que le petit catéchisme des enfants, voulant lui faire connaître qu'il n'avait embrassé la vie religieuse que pour devenir enfant. Il lui ordonna de commencer son étude par ces premières paroles du catéchisme : *Êtes-vous chrétien?* le portant à faire de sérieuses réflexions sur la profondeur du sens qu'elles renferment, et lui défendant de passer outre, jusqu'à ce qu'on eût remarqué s'il les avait bien pénétrées.

Ce disciple se rendit si docile et si soumis à cet ordre, qu'il venait tous les jours rendre compte au Saint des réflexions qu'il avait faites sur ces paroles; il s'en acquittait avec tant de joie, qu'il versait en sa présence des larmes de dévotion et d'une sainte confusion de l'ignorance dans laquelle il avait vécu jusqu'à ce temps. Cela fut cause que ce Père s'appliqua de telle sorte à prendre le véritable esprit de la religion, qu'il devint un homme très-accompli, et remplit avec fruit les premières charges de la Réforme.

Pour faire connaître sur cette matière la merveilleuse ressemblance qui se trouve entre les lumières des deux premières colonnes du Carmel réformé, je veux dire sainte Tère et saint Jean de la Croix, il faut remarquer ici ce qui est écrit dans l'histoire générale de cette Réforme. Cette Sainte apparut après sa mort au Père provincial des Carmes déchaussés, lui ordonna d'ôter tous les livres à celles de ses filles qui se trouveraient trop curieuses, et de ne leur donner que le petit catéchisme destiné pour les enfants. Cette Sainte connaissait le talent particulier que le Père Jean de la Croix avait reçu de Dieu pour former la jeunesse dans

un esprit intérieur. C'est ce qui l'engagea dans les commencements à recommander qu'on le choisit plutôt pour Maître des novices que pour Prieur ou Provincial, parce qu'elle savait par expérience que le point le plus important d'une religion consiste dans l'éducation de la jeunesse; car les bons principes que l'on reçoit dans le noviciat s'imprimant plus avant, produisent ordinairement les fruits avantageux que l'on a sujet d'espérer.

Aussi, tout ce que l'on remarquait en la personne du Père Jean de la Croix, concourait à lui attirer l'amour et le respect de ceux dont il avait la conduite. Ses œuvres, qui étaient saintes; ses paroles, qui étaient graves; ses instructions, qui étaient ferventes; sa vigilance, qui était infatigable; ses exhortations, qui étaient vives; ses conversations, qui étaient également douces et consolantes : tout cela, dis-je, lui donnait un si grand empire sur les esprits, qu'il les gagnait aussitôt et en faisait des modèles de sainteté et de perfection. Comme le Seigneur avait choisi ce saint homme pour en faire un des plus habiles docteurs dans la théologie mystique, et un guide très-éclairé pour conduire les vrais contemplatifs de son temps, il ne lui donna pas seulement les vertus particulières et la sagesse nécessaires à cette fin, mais il en fit encore un parfait modèle de tous les degrés par lesquels on arrive à la perfection dans cet exil, état qui imite en quelque sorte la félicité des bienheureux.

Pour ne rien retrancher de ce qui peut contribuer à faire connaître les rares mérites de ce saint religieux, il faut l'étudier sous les degrés différents qui ont servi à le purifier des moindres imperfections, nous servant de ce qu'il en a laissé par écrit, sans néanmoins nous étendre beaucoup sur une matière trop abstraite pour un ouvrage comme celui-ci; cherchant simplement à rapporter ce qui paraît nécessaire

1569 pour faire concevoir quelques idées des grâces particulières dont Dieu le favorisa, et de l'éminente perfection que le Père Jean de la Croix acquit par ce moyen, car c'est ici un des points les plus importants de l'histoire de sa vie.

V Dieu le dispose à une sublime contemplation.
 Pour bien entendre toutes les merveilles que le Seigneur, par sa divine miséricorde, voulut opérer dans le Père Jean de la Croix, il faut supposer, avec l'auteur de *la Céleste Hiérarchie*¹, que l'on distingue dans notre âme certains ordres, qui sont comme des sphères de différents degrés par lesquels on monte, selon le langage du Prophète, d'une illumination à une autre, jusqu'à ce que l'âme vienne s'unir à Dieu, en cette vie, par la béatitude commencée, et, dans le ciel, par une félicité consommée.

Or c'est une règle générale que l'âme ne peut s'élever d'un degré inférieur à un autre plus sublime qu'elle ne soit purifiée auparavant, et qu'elle n'acquière toute la perfection que demande l'excellence de Celui qui doit lui être communiqué. Ainsi, comme le Père Jean de la Croix passa par tous les degrés différents de la vie contemplative, jusqu'à être favorisé d'une union très-intime avec le Seigneur, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que son âme a essuyé toutes les épreuves qui devaient la disposer à cette haute perfection. Il y en a trois principales, dont il fait mention dans les écrits qu'il a composés d'après l'expérience qu'il avait de ces états, comme il l'avoue lui-même dans quelques-unes de ses lettres à des personnes qui lui étaient fort familières.

saïe, xxviii. La première épreuve dans laquelle ce saint homme

¹ Addiderim non incongrue quia et secundum seipsum unusquisque, et cœlestis animus, et humanus speciales habet, et primas, et medias, et ultimas ordinationes, et virtutes addictas, per quas proportionaliter in participatione fit super incognitissimæ purgationis plenissimi luminis, et ante perfectionis. (*De Cœlesti Hierar.*, cap. x, § 2.)

fut exercé, c'est celle dont parle le prophète Isaïe, lorsqu'il dit : *Dieu enseignera la sagesse à ceux qui sont sevrés des mamelles des choses sensibles, et leur ouvrira l'oreille afin qu'ils puissent la recevoir.* Il passa d'abord par cette première épreuve de la partie sensitive où résident les passions, afin de la régler parfaitement et la spiritualiser en quelque sorte, de peur que par sa matérialité elle n'empêchât son esprit de s'élever jusqu'à la contemplation des choses divines. Il sentit souvent dans cet état de grands dégoûts, des afflictions et des sécheresses accablantes, jointes à de fortes tentations de la part du démon, qui a coutume d'employer tous ses efforts dans ces commencements pour décourager les âmes et les forcer de retourner en arrière. Car le Seigneur ayant permis à ce prince des ténèbres de tourmenter son serviteur, comme il en avait usé autrefois envers le saint homme Job, afin de l'aider par ces combats à accroître ses mérites, cet ennemi du genre humain déclara une guerre des plus cruelles à notre Saint, mettant tout en usage pour le faire succomber, le tourmentant sans relâche par de violentes tentations contre la foi, et lui suggérant tant de scrupules et de défiances, qu'il lui semblait souvent que l'enfer était ouvert pour l'engloutir. Saint Jean de la Croix discourt fort au long de tous ces travaux dans son premier livre *De la Nuit obscure*, tirant de sa propre expérience les avis et les consolations qu'il donne aux âmes qui se trouvent en cet état.

Par cette première épreuve il fut disposé à la seconde, qui s'exerça dans la partie spirituelle, afin de la purifier de toutes les habitudes qu'elle avait contractées par le désordre des passions et la communication des sens. C'est de cette grâce que parle Jésus-Christ dans l'Évangile, lorsqu'il nous dit : *Je suis la vigne, et je purgerai bientôt le sarment qui donnait le fruit, afin qu'il fructifie davantage.* Comme cette

1569 seconde manière de purifier l'âme réside dans la partie spirituelle, elle s'opère par le moyen d'une motion surnaturelle, qui la sépare de tout ce qu'elle a de défectueux; et, parce que ces habitudes acquises dont on veut la dépouiller se trouvent si étroitement unies avec sa substance qu'elle ne peut en être séparée sans ressentir des douleurs qui, quoique spirituelles, ne laissent pas d'être très-vives, cette sorte d'épreuve est des plus sensibles et des plus accablantes. Le Père Jean de la Croix en ressentit toute la violence, ce qui lui servit de disposition pour le rendre capable des faveurs extraordinaires qu'il devait recevoir de la part du Seigneur. Il nous donne une ample connaissance de toutes ces choses, dans les premiers chapitres du second livre *De la Nuit obscure*.

Isaïe, I.

La troisième épreuve se consomme dans l'esprit où nous portons l'image de Dieu, et c'est de cet état que l'on doit entendre ce que dit le Seigneur par son prophète Isaïe : *Qu'Il exercera l'âme pour la purifier de son écume et la priver de tout son étain, jusqu'à ce qu'Il l'ait laissée dans la pureté que la nature avait en son premier état*. Le Saint-Esprit nous enseigne, par ces paroles, qu'Il achève dans ce degré de purifier l'âme de l'écume de ses habitudes vicieuses et de la dépouiller du naturel imparfait, qui sont les habits du vieil homme, pour la revêtir de l'innocence et de la pureté du nouveau, qui est le Fils de Dieu, avec lequel elle doit s'unir d'une manière très-étroite, pour demeurer en Lui et Le glorifier dans toutes ses actions.

On peut juger, par ce qui est dit ci-dessus, de ce que souffre l'âme dans une épreuve si pénible, puisqu'on la dépouille en quelque manière de sa forme naturelle, quant à ce qu'elle conserve d'imparfait, pour la perfectionner et la polir comme une pierre précieuse dont on retranche tout ce qui est brut et grossier, afin de la rendre plus lumineuse. Le Père Jean de la

Croix traite fort au long de ce pénible état dans tout le second livre *De la Nuit obscure*, et nous apprend de quelle manière son esprit y fut purifié de toutes ses habitudes, souffrant des douleurs si véhémentes, que tous les saints ont coutume de les comparer à celles dont Dieu tourmente les âmes dans le purgatoire. Ces peines et ces travaux, dont nous ne parlons ici qu'en passant, durèrent plusieurs années; Dieu préparait cette grande âme par des épreuves si sensibles, afin de la remplir de ses divines influences, ainsi que le même Seigneur le déclara à sainte Tèreſe, lorsqu'elle aussi se trouva dans un pareil état.

Ce saint homme, après s'être ainsi dépouillé du vieil Adam pour être revêtu des splendeurs du Fils de Dieu, avec lequel l'âme doit être très-étroitement unie, passa jusqu'aux plaies d'amour, qui disposent immédiatement à cette union tant désirée, et qui ont coutume de pénétrer l'âme pour la transformer en Dieu. Pour juger plus sainement des effets admirables que ces blessures d'amour opéraient dans l'esprit de ce saint contemplatif, voici ce qu'il en écrit lui-même dans son livre de l'exposition du Cantique : *Entre plusieurs différences des visites dont Dieu favorise l'âme, il a coutume de faire de certains contacts amoureux et très-ardents qui, comme autant de flèches de feu, blessent et transpercent cette âme, la laissant toute consumée d'amour, ce qui s'appelle proprement plaies ou blessures d'amour. L'âme en est tellement embrasée, qu'elle semble sortir d'elle-même et passer à un être tout nouveau, comme un phénix qui renaît de ses cendres. David a fait, sans doute, l'heureuse expérience de ce changement, parce que, dit-il, mon cœur s'est enflammé de votre amour, et que mes reins ont été changés, j'ai été réduit au néant, et j'ai été humilié sans le savoir. Le prophète veut dire que ses affections chernelles, qu'il exprime par ses reins, ont été*

1569

VI

Faveurs
particulières
qu'il reçoit
du Seigneur.

Cant. 1,
v. 4.

Psal. LXXII,
21.

changées par l'amour en affections spirituelles, et que la véhémence de l'amour a tellement épuisé et vidé son âme de toutes choses, qu'elle ne connaît plus que l'amour divin... Lorsque Dieu blesse l'âme de ces traits enflammés, elle aspire incontinent à la possession de son Bien-Aimé, dont elle a senti le mouvement ; mais elle déplore aussitôt son éloignement, et s'abandonne aux gémissements et aux soupirs. Car ces visites sont très-différentes de celles où Dieu réjouit l'âme, et la rassasie de plaisirs tranquilles et continuels. Il la visite alors pour lui causer de nouvelles peines, parce qu'Il veut augmenter ses connaissances, ses désirs et sa douleur. Comme ces nouvelles plaies d'amour la remplissent de contentement, elle mourrait volontiers mille fois, s'il était possible, pour obtenir la jouissance de son Dieu.

Le Père Jean de la Croix nomme ces blessures *des contacts amoureux*, parce que ce sont des effets du contact virtuel du Seigneur dans les âmes contemplatives, par le moyen de ses dons les plus excellents. Ces blessures d'amour se firent très-longtemps sentir à ce saint homme ; et il explique fort au long les effets qu'elles produisirent dans son âme, ce qui le réduisait souvent dans un état qu'il nous donne à entendre par ces paroles tirées du même endroit : *Cette peine et ce ressentiment de l'absence de Dieu a coutume d'être si véhément dans ceux qui s'approchent de plus près de la perfection. dans le temps de ces divines blessures, que si le Seigneur ne venait à leur secours, ils expireraient bientôt, parce qu'en ces communications Il leur donne une connaissance si sublime de la douceur de cet amour, après lequel ils soupiraient par-dessus toutes choses, qu'ils souffrent au delà de tout ce qui se peut exprimer ; car Il leur découvre un bien infini comme par une fente, ce qui fait que la peine et le tourment sont inconcevables.*

Avec des moyens si efficaces de la vertu divine, Notre-Seigneur purifiait et divinisait, pour ainsi dire, l'esprit de ce grand contemplatif pour l'élever à la plus haute perfection et se le rendre conforme par la communication de tous les dons surnaturels dont Il voulait l'enrichir; et quoiqu'il ait reçu plusieurs de ces dons si excellents, je ne parlerai ici que de ceux qui sont propres à cet état particulier où l'âme se trouve disposée à l'union divine, parce que je ferai mention des autres lorsqu'il s'agira des degrés plus sublimes dont je serai obligé de parler dans la suite.

Voici de quelle manière il exprime l'excellence de ces premiers dons qui disposent à obtenir l'union divine, et les effets merveilleux qu'il en ressentit lui-même : *Cette manière de vision, ou pour mieux dire ces connaissances de vérités toutes nues sont de deux sortes. Les unes regardent le Créateur; les autres concernent les créatures. Et, quoique toutes deux soient agréables à l'âme, néanmoins le plaisir que celles qui ont Dieu pour objet lui causent est si grand, que l'on ne peut rien trouver qui nous en donne une juste idée. Les paroles mêmes nous manquent pour l'exprimer. Car ce sont les connaissances et les délices de Dieu même, à qui rien ne saurait être semblable, selon le langage de David. Ces connaissances se font dans l'esprit directement à l'égard de Dieu, lorsque l'on conçoit de très-hauts sentiments de ses attributs, par exemple, de sa toute-puissance, de sa bonté, etc. Toutes les fois pareillement que cette divine intelligence éclaire une âme, Elle lui imprime et lui fait sentir ce qu'Elle découvre et sent Elle-même. Car cette âme étant alors élevée à une pure contemplation, elle connaît qu'il est impossible de ne rien avancer de Dieu, si ce n'est en des termes généraux que l'abondance des délices intérieures et des biens spirituels lui fait prononcer, tandis qu'elle souffre*

La montée
du Mont-
Carmel,
liv. II,
c. XXVI.

1369 *cette opération ; ainsi on ne peut comprendre qu'im-*
parfaitement ce qu'elle expérimente en cet état. Le
 Psalm. XVIII, *Prophète royal, ayant expérimenté quelque chose de*
 10, 11. *semblable, n'a pu s'en exprimer que d'une manière*
 Exod. XXXIV, *commune... Moïse n'explique aussi qu'en termes gé-*
 6, 7. *néraux ce qu'il éprouva dans la connaissance que*
 II Cor. *Dieu lui donna de soi-même... Saint Paul ne peut,*
 XII, 4. *non plus que David et Moïse, faire entendre ce qu'il*
avait vu dans Dieu lorsqu'il fut ravi jusqu'au troi-
sième ciel.

Personne ne peut aussi acquérir ces connaissances éminentes et amoureuses avant que de jouir de l'union divine, puisqu'elles appartiennent à cette union, et qu'elles consistent en un certain contact spirituel qui se fait entre Dieu et l'âme. Car c'est Dieu Lui-même que l'on voit et que l'on goûte. Et quoique cette vue soit différente de celle des bienheureux dans le ciel, on peut dire néanmoins que ce contact spirituel est si sublime, qu'il pénètre tout l'intérieur ou, pour ainsi parler, toutes les moelles de l'âme. Le démon ne peut se mêler dans ces divines opérations, n'ayant pas le pouvoir de rien produire de semblable, puisqu'il n'y a rien qui puisse se comparer à un bien si avantageux. Il ne peut pas non plus verser dans l'âme une pareille douceur ni un plaisir égal ; car cette connaissance fait goûter par quelque participation l'essence divine et la vie éternelle. Cependant le démon pourrait quelquefois représenter à l'âme des perfections et des goûts sensibles qui sembleraient la rassasier et la remplir. Il pourrait encore s'efforcer de lui persuader que ce serait Dieu même qu'elle sentirait ; mais il ne pourrait pas faire couler ces fausses images et ces consolations imaginaires dans le fond de l'âme, ni l'enflammer subitement de l'amour de Dieu, comme les douceurs divines le font ordinairement. Car quelques-unes de ces con-

naissances et de ces touches intérieures que Dieu produit dans l'âme l'enrichissent de telle sorte, qu'une seule suffit non-seulement pour la délivrer des imperfections qu'elle n'avait pu encore vaincre, mais aussi pour l'orner avec profusion des vertus chrétiennes et des dons surnaturels. Ces saints mouvements sont si agréables et procurent à l'âme une si douce consolation, que toutes les peines de sa vie et toutes ses douleurs lui semblent bien récompensées ; elle devient si courageuse, et elle est tellement animée à souffrir pour le Seigneur, qu'elle s'afflige lorsqu'elle ne se voit pas assaillie de toutes ces sortes de souffrances.

Ce que je viens de rapporter des écrits de saint Jean de la Croix nous fait connaître que le Seigneur lui accorda la même faveur qu'à l'épouse des Cantiques, qui nous assure que son Époux la fit entrer dans ses celliers, afin de pouvoir jouir de sa présence, appelant *des celliers* ces communications si hautes et si relevées qu'Il accorde à l'âme contemplative dans les actes sublimes des puissances spirituelles, par le moyen des dons d'entendement et de sagesse ; la disposant ainsi par ces faveurs, afin de l'introduire dans la divine union et dans la demeure que Dieu veut faire dans l'âme qui est en grâce avec sa divine Majesté, et qui s'efforce de travailler tous les jours à sa perfection.

C'était par ces admirables dispositions de la vie contemplative que le Père Jean de la Croix s'avancait de jour en jour pour arriver à ce qu'il appelle lui-même une divine ressemblance de toute l'âme, par le moyen des dons surnaturels qui doivent toujours en procéder ; et lorsqu'il fut une fois régénéré à ce qui est de divin selon l'état le plus heureux de cette vie, Dieu l'unit avec Lui-même par la participation d'un même esprit, comme l'Apôtre nous l'apprend dans sa première aux 1 Cor. vi, 17. Corinthiens. Sur quoi il faut bien remarquer que cette

1569

union étant une des plus rares faveurs, et qui demande nécessairement des dispositions très-sublimes, plusieurs personnes dévotes s'abusent ordinairement, en ce que, pour peu de récollection sensible qu'elles expérimentent dans l'Oraison, elles ont coutume de qualifier l'état où elles se trouvent du nom célèbre d'union avec le Seigneur, quoique cependant elles ne soient pas encore parvenues à la première disposition, je veux dire à la mortification de leurs passions.

Ce célèbre docteur en la théologie mystique, voulant nous apprendre, dans son exposition des Cantiques, quel est cet acte souverain de la vie contemplative auquel il fut enfin élevé, pour récompense de toutes les peines et des plaies amoureuses qu'il avait essuyées, s'explique en ces termes : *Cette petite colombe de l'âme allait volant par l'air de l'amour sur les eaux des souffrances et des plaies amoureuses qu'elle avait reçues jusqu'ici sans trouver où se reposer ni mettre ses pieds. Le charitable Noé étendit la main de sa miséricorde et la reçut dans l'arche de son amour, où elle jouit de l'abondance de ses trésors, et trouve le repos et le contentement qu'elle peut désirer, entendant des secrets admirables de la part du Seigneur, ce qui est une des choses qui Le font mieux connaître. Elle sent en Dieu un pouvoir si terrible et une force si grande, qu'elle ôte toute autre sorte de pouvoir. Elle goûte en cet état une douceur admirable et un très-grand contentement d'esprit; elle trouve le vrai repos en la divine lumière, et pénètre très-avant dans la sagesse de Dieu qui reluit en ses œuvres; enfin elle se trouve en même temps enrichie de biens surnaturels et dépourvue de toutes ses anciennes habitudes; mais surtout elle connaît et jouit avec plaisir d'une inexplicable réfection d'amour, qui la confirme et l'assure dans la pensée où elle est qu'elle possède le Seigneur.*

Cant. xiv, 1.

Ainsi parle cette âme privilégiée pour faire connaître la sublimité de l'état où elle fut élevée, et nous expliquer les admirables effets que l'union divine et cette entrée au lit fleuri des noces causèrent en elle. Ce saint homme emprunte ici le langage de l'Épouse des Cantiques, lorsqu'elle nous dit que l'Époux avait ordonné en elle la charité, après quoi il poursuit de la sorte : *Ce lit est déjà fleuri pour l'âme, à raison de son union avec Dieu, par le moyen de laquelle on lui communique les vertus et les dons surnaturels, qui la rendent si belle, si riche et si pleine de consolation, qu'il lui semble être dans un lit paré de diverses fleurs, dont l'odeur réjouit et qui font plaisir à toucher. C'est pour cela qu'elle appelle cette union un lit fleuri, lorsqu'elle dit à son Époux : Notre lit est fleuri. Elle se sert du terme de notre, parce que les mêmes vertus, le même amour et les mêmes contentements leur sont déjà communs par la participation des biens de l'aimé, qui nous assure que ses délices sont de demeurer avec les enfants des hommes.*

1569

Cant. II, 4.

Cant. XVI, 1.

Cant. I, 15.

Prov. VIII,
31.

Nous apprenons par ces paroles que je viens de rapporter combien l'âme du Père Jean de la Croix fut enrichie lorsqu'elle fut introduite dans le temple de la sagesse, où l'on participe de si près aux biens de l'Époux. C'est pourquoi on ne doit pas s'étonner si elle se trouva abondante en richesses spirituelles, puisqu'elle avait le bonheur de puiser tant de dons célestes dans les trésors de la Divinité ; d'où nous devons conclure que Dieu se comporta à l'égard de ce Saint comme Il avait fait autrefois avec les Apôtres. Car si saint Thomas enseigne que, quoique les disciples eussent déjà reçu le Saint-Esprit avec une grâce particulière qui préparait leurs cœurs et les sanctifiait au dedans, le Seigneur voulut encore leur en donner la plénitude au jour de la Pentecôte, afin de les perfectionner au dehors et d'en faire des hommes capables de tout entreprendre pour

In 4. Sent.
dist. 7, q. 1,
a. 2, q. 2.

1569

annoncer la gloire de son nom et publier la foi de l'Évangile par toute la terre : on peut dire pareillement que la divine miséricorde éclata d'abord dans sainte Térèse et saint Jean de la Croix, les remplissant de son esprit pour leur perfection particulière, dans laquelle ils faisaient tous les jours de nouveaux progrès ; mais parce qu'ils étaient destinés à renouveler le Carmel et à rallumer de toutes parts le feu du divin amour, Dieu leur donna dans la suite la plénitude de son Esprit pour en faire des maîtres très-éclairés et des colonnes inébranlables sur lesquelles on pût avec sûreté établir ce nouvel édifice.

Sainte Térèse, au chapitre xxxviii de sa vie, rapporte fort au long les différents témoignages qu'elle reçut du Ciel et les assurances particulières que le Seigneur lui avait données de cette insigne faveur ; et quoique le père Jean de la Croix ait toujours eu grand soin de cacher toutes les grâces dont son âme était embellie, parce qu'il ne fut jamais obligé, comme la Sainte, d'en rendre compte à son confesseur, il est sûr, néanmoins, qu'elles se sont manifestées diverses fois pendant sa vie. Dieu permit que cette profonde sagesse parût souvent au dehors pour faire connaître la sainteté de son serviteur et le talent particulier qu'il avait pour former les âmes à la perfection de la vie religieuse. Or, de même que sainte Térèse fut enrichie de ce précieux don dans le temps qu'elle était près de jeter les premiers fondements du monastère d'Avila, selon qu'elle le déclare dans ses écrits, afin qu'elle pût être en état d'instruire ses filles et de les former à la pratique des plus hautes vertus ; nous pouvons pareillement assurer que cette faveur fut accordée à saint Jean de la Croix, dans le temps qu'il travaillait à la fondation de Durvelo, puisque ce fut alors qu'il commença à instruire les âmes et à les conduire dans le chemin de l'esprit. Ce fut cause, comme nous l'avons déjà remarqué, que l'on

chargea plus particulièrement ce Saint du soin d'élever les novices et de conduire les religieuses, parce que ces deux emplois étant les plus importants de la religion, il ne se trouvait personne de plus capable que le Père Jean de la Croix, et dont on eût lieu d'espérer de plus grands fruits.

Comme le bruit de la sainteté des premiers Carmes déchaussés de Durvelo s'était répandu partout, les personnes de qualité qui avaient des terres aux environs venaient souvent en ce lieu de bénédiction pour se consoler avec ces saints religieux et profiter des avis qu'ils leur donnaient pour travailler plus efficacement à leur sanctification. Le Père Jean de la Croix passait dès lors pour un homme doué d'un talent merveilleux pour ces sortes d'entretiens. On le regardait déjà comme un Saint que le Seigneur favorisait de ses plus intimes communications; et, à son seul aspect, on jugeait aussitôt de la ferveur qui embrasait son cœur, vu qu'elle sortait de sa bouche par des paroles toutes de feu, et qu'elle rejaillissait quelquefois sur son visage d'une manière si admirable, qu'il paraissait environné de lumières.

Quoiqu'il ne fût pas d'une belle apparence à l'extérieur, sa manière d'agir était ordinairement accompagnée d'une humble gravité qui imprimait du respect. Son port simple était majestueux; et lorsque l'on s'approchait de lui pour recevoir les oracles qui sortaient de sa bouche, on apercevait tout à coup des lumières si sublimes, qu'il ne paraissait plus un homme, mais plutôt quelque intelligence céleste et un chef-d'œuvre de la grâce. Il ne semblait tenir de la nature que son corps comme un instrument, afin de pouvoir s'exercer dans les pratiques les plus rigoureuses de la mortification. Son humilité lui fit inventer cet innocent artifice, de faire venir auprès de lui son frère, nommé François de Yépès, qui était un fort pauvre garçon, quoiqu'il fût

1569 très-vertueux. Et comme il y avait en ce commencement fort peu de religieux à Durvelo et à Manzère, il le prenait souvent pour l'accompagner dans les lieux où il allait prêcher, et, à dessein, le faisait connaître pour son frère, afin qu'en voyant que ses plus proches parents étaient si pauvres, le monde, qui ne prise que les grandeurs et les richesses, vint à rabattre beaucoup de l'estime qu'il faisait de sa personne.

1570
VII
Fondation de Manzère.

Entre les principaux gentilshommes qui visitaient souvent le monastère de Durvelo, celui qui prenait plus de plaisir en la conversation du Père Jean de la Croix fut don Louis de Tolède, proche parent des ducs d'Albe, encore plus distingué par ses belles actions que par la noblesse de ses ancêtres. Ce seigneur avait cinq villes sous son domaine. Comme il s'était aperçu que Durvelo était un village fort malsain, et que l'ermitage des Carmes déchaussés se trouvait trop étroit pour tous ceux qui se présentaient chaque jour pour embrasser cette Réforme, il fit observer à ces bons religieux qu'ils seraient beaucoup mieux à Manzère. Il leur offrit une place jointe à une église toute bâtie, et dédiée à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge, qui s'y trouvait représentée dans un beau tableau, tenant son fils entre ses bras, et ayant deux anges à ses côtés. Lorsque sainte Tère se parle de cette église dans le livre de ses Fondations, elle dit qu'elle estime si fort ce tableau, que don Louis avait reçu de Flandre comme un riche présent de son père, qu'elle avoue ingénument n'en avoir jamais vu de si bien peint, ni qui inspirât en même temps plus de dévotion.

Livre des
Fond.,
ch. XIII.

Les Carmes déchaussés témoignèrent d'abord beaucoup de répugnance à quitter ce premier couvent de la Réforme, parce qu'ils recevaient en ce lieu de si grandes consolations, qu'il leur semblait un paradis terrestre, et que, de plus, il leur paraissait conforme à l'esprit de leur Institut, qui est un esprit d'oraison et de retraite.

Mais , accablés dans la suite par les fréquentes sollicitations des principaux de la ville de Manzère, et prévoyant, d'autre part, qu'ils ne pourraient subsister longtemps dans ce premier établissement sans s'exposer à souffrir les dernières incommodités, ils acceptèrent, quoiqu'à regret, les offres de ce gentilhomme, et firent bâtir une maison auprès de cette église dont nous venons de parler. Ils se transportèrent à Manzère au mois de juin de l'année 1570, fort résolus de rétablir l'ermitage de Durvelo, et d'y bâtir un monastère lorsque le temps et les commodités pourraient leur permettre, comme ils ont fait depuis.

Lorsque ces saints religieux furent établis dans la ville de Manzère, il se présenta plusieurs excellents sujets pour embrasser la réforme, et le Père Jean de la Croix les instruisait avec tant de sagesse, que cette maison devint bientôt une école céleste de personnes spirituelles fort avancées dans la perfection. La position de ce monastère et tout le terrain des environs est une rase campagne, qui s'étend plusieurs lieues de tous les côtés de la ville; de sorte que les religieux ayant rencontré un fond sec, où il n'y avait aucune source d'eau, ils se trouvèrent dans une extrême nécessité, à laquelle on ne voyait point de remède. Tous les puits que l'on creusait en cette mauvaise terre ne fournissaient qu'une eau bourbeuse et malsaine; les religieux étaient obligés d'aller en chercher à un ruisseau fort éloigné, d'où ils la portaient au monastère avec beaucoup de peine, encore ne paraissait-elle pas meilleure que celle des puits de la maison. Une si fâcheuse incommodité exerça quelque temps la patience de ces saints solitaires; mais le Père Jean de la Croix donnait du courage à tous par son exemple, se livrant à un si pénible travail, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de faire cesser tant de fatigues, et de les soulager dans un si grand besoin.

4370

VIII

Miracle
opéré
en cette
maison.

Ch. XIII.

Pour donner plus de créance à un miracle de cette conséquence, que Dieu voulut bien opérer dans cette occasion, en faveur de ses serviteurs, il faut en laisser faire le récit à sainte Tèreſe, dont les paroles ont tant de poids qu'elles sont reçues avec un respect particulier. Voici le témoignage qu'en rend cette Sainte dans le livre de ses Fondations. « Je ne veux pas passer sous
« silence la manière dont Notre-Seigneur les pourvut
« d'eau, et que l'on considéra comme un miracle. Un
« jour, après souper, le Père Antoine, qui était Prieur,
« se trouvant dans le cloître avec ses religieux, et par-
« lant du besoin qu'ils avaient d'eau, il se leva, mar-
« qua une croix avec son bâton dans un endroit de ce
« cloître, l'y planta et dit : *Fouillez ici*. On lui obéit;
« et après qu'on eut un peu creusé il en sortit une si
« grande quantité d'eau, excellente à boire, qu'on a
« peine à la tarir lorsque l'on veut curer le puits qu'on
« y a fait. Ayant ensuite fermé un jardin, ils ont fait
« tout ce qu'ils ont pu pour y trouver de l'eau, et em-
« ployé même pour cela une machine, mais inutile-
« ment, quoiqu'ils y aient beaucoup dépensé. »

Si les commencements de cet édifice matériel parurent si merveilleux, il ne faut pas douter que les premiers fondements de vertus et de perfection ne les aient encore surpassés. L'observance régulière s'y pratiquait avec la dernière exactitude; et comme il est nécessaire, pour la bonne conduite d'une maison religieuse, qu'elle soit remplie d'un nombre suffisant de personnes ferventes, et qu'elle soit conduite par des maîtres éclairés qui puissent enseigner aux autres les voies du salut, Dieu voulut qu'il ne manquât aucune de ces conditions dans le monastère de Manzère. La communauté se trouva bientôt composée de seize religieux, animés d'un même désir de perfection et d'une ferveur égale; les uns étaient venus de Durvelo, et les autres, attirés par l'odeur de leur bon exemple, s'y

étaient rendus de Salamanque et de quelques autres villes, pour renoncer aux vanités du siècle et se consacrer au service du Seigneur, en la compagnie de ces nouveaux disciples d'Élie et d'Élisée.

Le Père Jean de la Croix était comme le chef de cette sainte famille, qu'il gouvernait en qualité de Sous-Prieur et de Maître des novices; car, quoique le Père Antoine fût le premier supérieur, duquel dépendent ordinairement les divers règlements qu'il faut faire, il crut avec raison ne pouvoir rien faire de plus sage ni de plus prudent que de suivre en cela les lumières du Père Jean de la Croix, et de s'en rapporter à lui pour le gouvernement. Le saint homme ne permettait pas aux religieux de sortir pour faire la quête dans la ville ou dans les environs, parce qu'il voulait qu'ils observassent à la rigueur cette grande retraite qui se trouve recommandée dans la règle. Il cherchait en même temps à retrancher les occasions d'amour-propre et les matières de sensualité que ces sortes d'emplois ont coutume de produire, lorsque l'on n'a point d'autres vues que de satisfaire sa convoitise et de se procurer l'abondance. Aussi le Seigneur versa ses bénédictions sur le gouvernement de ce sage directeur; car les charités des fidèles augmentaient à proportion de la confiance et de la résignation que ces saints solitaires témoignaient en la Providence. Les bourgeois de Manzère et les paysans des environs venaient, à l'envi les uns des autres, pour les secourir de leurs aumônes; et quelquefois ces charités devenaient si excessives, que les religieux étaient obligés de les refuser; ce qui doit nous apprendre qu'une grande exactitude à remplir ses devoirs touche beaucoup plus les séculiers que tous les autres moyens que peut suggérer la prudence humaine.

Le supérieur ne déterminait personne en particulier pour travailler au jardin, parce que les religieux s'y

1570

IX

Conduite
du Saint
dans
le Couvent
de Manzère.

1570

portaient d'eux-mêmes avec beaucoup de ferveur ; mais le Père Jean de la Croix, pour animer les autres par son exemple, choisissait ordinairement le travail le plus pénible ; et durant les ardeurs du soleil, qui sont très-fortes en ce pays-là, il se plaisait à tirer de l'eau et à arroser les herbes du jardin, supportant avec joie toutes les fatigues de cet exercice. Les incommodités de ce travail corporel paraissaient pleines de douceur à cet homme véritablement spirituel ; il s'entretenait intérieurement des plaisirs du ciel, où il avait continuellement l'esprit élevé ; et on remarquait en lui de si grands transports de joie et de ferveur au milieu de cette pénible occupation, qu'il semblait sans cesse être dans une sublime contemplation, et comme ravi hors de lui-même. Lorsqu'il parlait de Dieu, c'était toujours avec une force mêlée de tant de douceur, qu'il touchait vivement ceux qui avaient l'avantage de l'écouter, de sorte que ses discours suffisaient pour donner de la ferveur et engager les religieux à se corriger des moindres négligences qu'ils pouvaient apporter au service du Seigneur. Comme ces sortes d'entretiens faisaient toujours le sujet des récréations accordées à la nature pour se délasser, il y parlait ordinairement d'une manière si touchante, que l'on se retirait souvent tout embrasé d'amour.

Ces excellents religieux, qui se formèrent sur son exemple et vécurent dans ces maisons furent tels, que le grand saint Vincent Ferrier, lumière éclatante de l'ordre de Saint-Dominique, les avait prévus en esprit, et que saint Grégoire de Nazianze décrit ceux de son temps, qu'il assure avoir été les enfants et les successeurs du grand Élie et des prophètes. Pour en donner une idée exacte, nous allons mettre ici le passage de saint Vincent Ferrier dans son livre de *la Vie spirituelle*, au chapitre XIX, où il parle en ces termes :

La troisième chose que nous avons particulière-

ment à considérer, c'est l'état religieux et la vie toute céleste de ces hommes évangéliques qui doivent venir après nous et paraître bientôt au monde. Ce sera une communauté de pauvres, simples et sincères, doux et bénins, humbles et amis du mépris, mais unis entre eux par des liens d'une très-ardente charité. Ils n'auront point d'autres pensées, ils ne tiendront point d'autres discours, soit en public et en prêchant, soit en particulier et dans les entretiens ordinaires, que de Dieu seul. Ils ne sauront et ne s'appliqueront à savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié. Ils ne seront touchés d'aucune affection pour les choses de la terre. Ils se déclareront ennemis mortels de leur propre corps; et, demeurant dans un éternel et général oubli d'eux-mêmes, ils seront toujours élevés et très-intimement enfoncés dans la contemplation de la gloire du Dieu vivant. Aussi leur vie ne sera-t-elle proprement que dans le ciel, et leur conversation qu'avec les bienheureux, ce qui les fera soupirer sans cesse après le jour qui doit terminer leur exil, et souhaiter l'heure de leur mort comme celle de la délivrance de leur prison, avec une sainte ardeur et une impatience amoureuse, s'écriant avec l'apôtre saint Paul : Je voudrais bien, ô mon Dieu, que tous ces liens qui m'attachent à la chair fussent brisés, et que je pusse être avec Jésus-Christ. Il me semble que je les vois qui sont remplis et comblés d'une infinité de grâces et de faveurs, comme d'autant de richesses qui leur sont versées du haut des cieux, et qui boivent à longs traits de cette eau vive dont les bienheureux sont enivrés, et nagent agréablement dans ce torrent de plaisir et dans ce fleuve de délices qui est le doux partage des saints et l'unique objet de leur envie. Oui, je les vois, et vous pouvez les regarder avec moi dans cet état fortuné, comme des anges visibles qui, par leurs voix et par leurs cantiques

1570

forment une musique céleste, et envoient du fond de leur cœur, jusqu'au trône de Dieu, les louanges de sa majesté, publient et annoncent à tous les hommes les merveilles de sa gloire.

Voilà comment ce brillant flambeau de l'ordre des Frères-Prêcheurs nous déclare la prévision qu'il eut des premiers religieux de l'illustre et sainte réforme des Carmes déchaussés. Aussi, dans l'ordre de Saint-Dominique attendait-on, par tradition, cette réforme de l'ordre des Carmes, ainsi qu'un Père grave de cet Ordre le déclara quelque temps après au Père Ambroise Marian, un des premiers et des plus célèbres Carmes déchaussés.

N

Il va remédier à quelques excès qui s'étaient glissés à Pastrane.

Pendant que le Père Jean de la Croix travaillait avec tant de fruit à instruire les religieux qui étaient sous sa conduite, le noviciat de Pastrane recevait pareillement plusieurs sujets excellents qui ne manquaient pas de ferveur, et qui cherchaient avec sincérité à s'exercer dans les pratiques de la perfection. Mais comme on manquait dans cette maison d'un guide assez éclairé pour conduire ces jeunes religieux, ils donnaient dans des excès si surprenants, qu'il y avait grand sujet d'en craindre les suites, si l'on n'y remédiait au plus tôt. En effet, nous remarquons ordinairement dans tous les ouvrages, tant de l'art que de la nature, des commencements imparfaits qui se polissent peu à peu, et qui n'arrivent à leur perfection qu'après plusieurs années et beaucoup de travail. On ne devient jamais parfait en un moment, et les diverses réflexions que l'homme doit faire sur ses propres défauts lui sont d'un grand secours pour le former insensiblement et lui apprendre à se conduire.

Si cette expérience est nécessaire pour toutes sortes de personnes, elle le paraît davantage à l'égard des communautés, où la diversité des sentiments fait ordinairement commettre plusieurs fautes, lorsque Dieu

ne dirige pas les esprits par sa divine lumière, et qu'il permet des manquements pour faire connaître à l'homme la faiblesse de sa nature et le besoin qu'il a d'être conduit par la divine sagesse. Dans les affaires d'importance, chacun s'étudie à faire passer son sentiment pour le plus judicieux; les uns font attention à une circonstance, les autres considèrent des choses tout à fait opposées; de sorte que si le Saint-Esprit ne préside pas dans ces assemblées, toutes les vues des hommes, qui sont faibles et bornées, ont coutume de donner dans l'erreur, lors même qu'ils paraissent être les plus éclairés.

Il n'y a rien qui soit d'une plus grande importance pour contribuer à la perfection d'un Ordre religieux, que la bonne éducation des novices. Les premiers Carmes déchaussés firent à ce sujet plusieurs assemblées, qui ne réussirent pas au commencement; et cette belle idée de réforme, étant envisagée de différents côtés, ne put alors être peinte en son naturel. Il fut besoin de quelque temps pour découvrir le juste point de vue dans lequel elle devait être considérée, parce qu'il y avait peu de personnes, dans ces commencements, à qui Dieu eût donné l'intelligence du véritable esprit de cet Institut. Le noviciat de Pastrane était gouverné alors par un religieux qui avait un très-rigoureux esprit de pénitence; et, quoique tous les novices eussent assez de ferveur et d'amour pour supporter les grandes austérités qu'il leur faisait pratiquer, la nécessité d'y apporter de la modération devint pressante, afin de changer un joug si pesant en une loi supportable. C'est ce qui fit juger à propos d'envoyer dans cette maison un maître sage et prudent, qui fût expérimenté dans la conduite des âmes.

On jeta les yeux sur le Père Jean de la Croix, parce qu'il avait jusqu'alors fort heureusement réussi dans cet emploi, qu'il exerçait actuellement dans le couvent

1570

de Manzère, avec l'estime et l'admiration de tout le monde : ainsi on l'obligea de se rendre à Pastrane, pour y régler l'observance et tous les exercices de la maison avec cette profonde sagesse que l'on admirait en sa personne. Comme cet emploi était de conséquence, par rapport au grand nombre de sujets excellents qui avaient été reçus dans ce monastère, on ne pouvait choisir une personne plus éclairée, ni un maître plus capable de former des novices dans les véritables sentiments de cet Institut. Il partit de Manzère au mois d'octobre de l'année 1570, et arriva à Pastrane avec l'autorité de Vicaire de la maison, parce que celui qui en était Prieur avait été obligé de s'absenter pour une affaire dont nous parlerons bientôt. Il mena avec lui un nouveau profès, dont il avait reconnu la prudence et le bon exemple, deux qualités qu'il jugeait nécessaires pour contribuer à l'établissement des règles de conduite et des principes de perfection qu'il devait introduire à Pastrane.

Il trouva, à son arrivée, le noviciat composé de quatorze religieux, savoir : dix novices et quatre profès. Cette communauté était remplie de bons sujets, qui avaient un fonds de vertu très-excellent, mais qui demandait à être cultivé par une main fort habile, parce qu'il avait laissé jeter ses fleurs et ses fruits, dans l'abondance de sa ferveur, sans y avoir apporté aucun ordre. Ce sage directeur reconnut bientôt d'où provenait ce défaut. Pour y remédier avec prudence, il commença par donner à ses novices les premières instructions de la règle; il leur fit voir sur quels fondements la Réforme était établie, et il fit en sorte, par ses instructions et par ses exemples, qu'ils en prirent en peu de temps le véritable esprit. Ses paroles furent si efficaces, et elles étaient si puissamment animées, qu'elles imprimaient en même temps dans le cœur les grandes vérités qu'il leur annonçait.

Après leur avoir fait connaître leurs plus essentielles obligations, le Père Jean de la Croix apprit à ses novices les moyens de les accomplir avec fidélité; et, pour leur faire concevoir une plus haute estime et un plus grand respect pour tous les points de la règle, il leur fit voir de quelle importance était l'observance exacte des moindres choses que l'on avait jugé à propos d'y ajouter pour eux. Comme ce Saint n'était qu'esprit, et qu'il s'entretenait continuellement avec le Seigneur, à l'exemple d'Élie, il s'appliqua particulièrement à rendre ses novices spirituels et intérieurs, sachant par sa propre expérience qu'une âme s'avance bien plus par la communication avec Dieu que par les exercices corporels et tous les travaux de la pénitence. On ne fut pas longtemps sans remarquer le changement considérable qui s'était fait dans ce noviciat; les religieux instruits dans une si savante école devinrent bientôt très-élevés dans l'oraison; et, semblables à des aiglons célestes, ils s'efforçaient de suivre le vol du Père Jean de la Croix, qui les animait par son exemple.

Si je ne craignais de donner dans l'hyperbole, je lui appliquerais ici ce que rapporte la Fable de l'aveugle qui s'était imaginé avoir vu sortir de la bouche d'Apolon des chaînettes d'or, dont il garrottait les auditeurs sans qu'ils pussent se débarrasser. En effet, cet excellent Maître des novices parlait toujours des grandeurs de Dieu d'une manière si sublime, que les religieux et les séculiers, les doctes et les ignorants étaient ravis de l'entendre s'expliquer sur cette matière. Jamais personne ne s'ennuyait dans son entretien; tout le monde y prenait toujours un extrême plaisir, et on apportait une si fidèle attention à ses paroles, que les heures s'écoulaient sans que l'on s'en aperçût. Sainte Térèse honora de sa présence le monastère de Pastranc, qu'elle visita cette même année 1570. Elle témoigna une grande joie de voir croître cette petite famille

1570 composée d'hommes de grand mérite, dont les uns étaient sortis d'entre les mitigés, et les autres étaient venus directement du monde.

XI Le monastère des Carmélites de cette même ville florissait aussi en sainteté, sous la conduite d'une des plus illustres filles de sainte Térèse, nommée Isabelle de Saint-Dominique. Dans l'un et dans l'autre monastère on souhaitait ardemment de fonder un collège de la Réforme dans l'université d'Alcala, afin de s'étendre davantage par ce moyen et d'attirer des hommes savants, capables d'instruire les autres, et de rendre service à cette religion naissante. Il se rencontrait un grand obstacle à ce dessein, parce que la permission que le Père Général avait donnée pour fonder deux couvents de Carmes déchaussés se trouvait remplie par les deux établissements faits à Manzère et à Pastrane, et il n'y avait pas d'apparence que le Père Provincial, tout ami qu'il paraissait de la Réforme, voulût étendre une permission que le Père Général avait si précisément limitée. Ayant mûrement considéré cet inconvénient, et sachant de plus que les Pères de la Mitigation témoignaient hautement leur aigreur, se plaignant que l'on enlevait leurs meilleurs sujets, et que par le seul éclat du nom de Réformés et de Primitifs, on semblait obscurcir leur honneur et les taxer de relâchement, les Carmes déchaussés ne voulurent pas que ce commencement de jalousie, qui était déjà remarquée par les séculiers, causât quelque scandale à leur occasion. Ils crurent qu'il était plus convenable, dans cette circonstance, de représenter au Visiteur apostolique le besoin qu'ils avaient de cette nouvelle fondation, afin que, suivant les lumières que le Seigneur lui communiquerait là-dessus, il usât de son autorité pour leur donner une permission bien authentique de fonder un nouveau monastère dans la ville d'Alcala.

Lorsque le Père Visiteur eut examiné la requête des

Carmes déchaussés, il reconnut l'importance, pour le bien de la Religion, d'accorder ce qu'on demandait de lui. Il se sentit une forte inclination pour les Carmes déchaussés, et résolut de les obliger dans cette rencontre, où, à son avis, il s'agissait de la gloire de Dieu et de la perfection des âmes. Le prince Ruy-Gomez apprit bientôt le dessein des Carmes déchaussés; voulant faire connaître combien il les estimait depuis qu'ils s'étaient établis à Pastrane, il leur offrit une somme considérable, afin qu'ils pussent acheter une maison commode; et ne bornant pas ses libéralités à cette somme, il y ajouta une rente perpétuelle pour fournir à l'entretien de dix-huit écoliers. Les Carmes déchaussés acceptèrent une offre si charitable et si avantageuse; et, pour témoigner leur reconnaissance envers leur bienfaiteur, ils lui donnèrent le titre de Fondateur de ce collège. Ce fut dans le temps que l'on traitait de cette fondation, que le Père Jean de la Croix fut envoyé à Pastrane avec l'autorité de Vicaire, en l'absence du Père Balthasar, qui s'était transporté à Alcalá, afin de presser l'affaire dont il s'agissait, et de terminer l'établissement de ce nouveau collège. Tout réussit selon les désirs des Carmes déchaussés, ils prirent possession de cette troisième maison au mois de novembre de l'année 1570.

Cette nouvelle fondation achevée, le Père Balthasar retourna à Pastrane pour reprendre le gouvernement. Il trouva le noviciat dans un ordre admirable, et fut surpris de voir le changement que le Père Jean de la Croix avait fait dans cette maison en si peu de temps, par les sages règlements qu'il y avait établis. Comme il était de conséquence de donner un digne supérieur au nouveau collège d'Alcalá, il n'y eut pas à hésiter sur le choix de la personne que l'on devait envoyer en cette maison : les talens du Père Jean de la Croix, universellement reconnus, réunirent de suite

1570

tous les suffrages en sa faveur, et il fut nommé, par un consentement unanime, pour introduire dans ce collège la même forme de vie qu'il avait si heureusement établie à Manzère et à Pastrane. Jésus-Christ l'avait choisi Lui-même pour être un vrai modèle de toutes les vertus nécessaires à cet Institut; dans cette vue, Dieu lui avait donné l'esprit et la vertu d'Élie pour allumer de toutes parts le feu du divin amour. On ne doit donc pas s'étonner qu'on l'employât dans les principales maisons du nouveau Carmel, pour y faire régner le même esprit et pour jeter les fondements des vertus qui le composent, c'est-à-dire l'oraison, la retraite, l'humilité et la pénitence, en un mot, tout ce qui semble capable de disposer une âme à s'unir avec le Seigneur, et à entrer dans la participation de ses adorables attributs.

XII Le Père Jean de la Croix trouva dans ce collège des

Gouvernement
du P. Jean
de la Croix
dans
ce collège.

âmes capables de recevoir ses grandes lumières et ses excellentes instructions. Ce fut pour cette raison qu'il leur communiqua avec plus d'abondance les trésors de sagesse que le Seigneur avait renfermés dans son esprit. Comme ses disciples étaient plus avancés et plus capables de pratiquer de solides vertus que les novices de Pastrane, ils profitèrent extraordinairement sous la conduite d'un maître si habile, et ils conçurent plus de courage et de ferveur pendant le cours de leurs études qu'ils n'en avaient ressenti dans le noviciat. Leurs jeûnes étaient presque continuels, et surpassaient toutes les rigueurs qui se pratiquaient à Pastrane. Leurs veilles étaient très-longues; pour se dédommager du temps que les études leur dérobaient dans la journée, ils employaient la plus grande partie de la nuit en oraison. Leur vie semblait surnaturelle, et Dieu se communiquait à eux avec tant d'abondance, que l'on en a vu plusieurs demeurer au chœur après matines, pour s'appliquer au saint exercice de la prière. C'était par ce

moyen qu'ils se privaient des soulagemens qu'ils auraient pu légitimement accorder à leurs corps, préférant être continuellement devant Dieu et l'adorer en la compagnie des Anges.

Ce fut dans cette grande ville que la Réforme commença à paraître avec plus d'éclat, et à faire voir au monde une profession inconnue jusqu'alors, renouvelant aux yeux des hommes tout ce qu'ils avaient pu entendre expliquer de la sainte Écriture sur la voie étroite qui conduit au ciel, savoir : le mépris des choses de la terre, la pauvreté évangélique, la pénitence continuelle, l'oraison et la contemplation des vérités éternelles. C'était un spectacle admirable de voir des hommes dont la vie semblait prodigieuse, et de considérer ces modèles vivants de la perfection, bien supérieurs à ce que tous les historiens peuvent faire comprendre avec leur éloquence.

On remarquait chez eux une pratique si exacte des conseils de l'Évangile, que tout le monde les respectait comme des Apôtres, et les regardait comme des hommes envoyés du Ciel pour le service de l'Église.

Lorsque les jeunes religieux sortaient du monastère pour se rendre aux cours du collège de la ville, il se trouvait toujours une grande foule de différentes personnes qui venaient les considérer avec édification ; et quoique la continuation des choses les plus remarquables fasse ordinairement cesser l'attention, ils furent cependant admirés, durant plusieurs mois, avec la même surprise et la même estime que les premiers jours.

On voyait en ces hommes vivants l'insensibilité des morts ; dans ces morts une vie de bienheureux qui jouissent de la vue agréable de la Divinité ; et si autrefois Rome possédait des statues inanimées qui représentaient la modestie et les différentes vertus païennes,

1570

on considérait avec plus de plaisir en ces saints religieux des images vivantes de la vertu et de la sainteté des premiers siècles. Personne n'osait s'approcher d'eux par respect, craignant d'interrompre leurs entretiens avec le Seigneur, et chacun révérait en eux la majesté de Dieu qui habitait dans leurs âmes.

Une si sainte vie, qui était admirée de tout le monde, causait un étonnement particulier à ceux de la ville d'Alcala, où il y avait beaucoup de personnes de qualité et de grand esprit, capables d'en porter un jugement sain et équitable. Ils en faisaient d'autant plus d'estime, qu'ils savaient que la plupart de ces fervents religieux avaient été, selon leur naissance, nourris et élevés dans les délices et les commodités du siècle; et, pour ce sujet, leur humble et austère vertu était encore d'une plus grande édification. On ne parlait partout que de la vie admirable de ces hommes apostoliques. Les exemples qu'ils donnaient tous les jours furent si efficaces, que l'on remarqua bientôt une réforme générale dans les mœurs du peuple, jointe à la conversion d'un grand nombre d'hommes savants et de condition, qui se résolurent de quitter le monde pour entrer dans cette nouvelle Réforme.

Nous ne saurions donner une preuve plus convaincante de ce que nous venons de dire, qu'en rapportant le témoignage d'un grand homme étranger à l'Ordre, et par conséquent désintéressé. Le Révérend Père maître Ferdinand de Castille, natif de Grenade, de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur du roi d'Espagne Philippe II, commissaire apostolique, écrivant l'histoire de son Ordre, voulut voir de près la manière de vivre des Carmes déchaussés, que le prince Ruy-Gomez, duc de Pastrane, leur fondateur en cette ville, lui avait hautement louée, et, pour s'en former une idée vraie, passa quelques jours dans ce couvent. Ce Père en considéra attentivement toute la disposition et l'économie. Il remarqua

soigneusement les actions et toute la conduite des religieux, leurs exercices, leurs cérémonies, leurs usages au chœur, au réfectoire et dans leurs cellules. Après quoi, étant retourné à Madrid, rempli d'admiration d'avoir trouvé dans ce saint lieu ce qu'il n'avait jamais pensé y rencontrer; comme le prince Ruy-Gomez lui demanda quelle était son appréciation sur ces religieux, il répondit : *Il faut que je vous avoue, Monseigneur, qu'à considérer ces hommes pénitents et solitaires selon les apparences extérieures et avec les yeux de la chair, il semble que ce sont des fous, des hommes qui ont perdu le sens et la raison; mais à les regarder à fond, selon la réalité des choses et avec les yeux de l'esprit éclairés des lumières de la foi, il est facile de juger que ce sont des anges incarnés et des ministres du grand Dieu, tout brûlants, tout embrasés du feu de sa divine charité, qui ne sont revêtus d'un corps qu'afin de nous être visibles, et, en l'accommodant à la faiblesse de notre vue, nous découvrir à travers ce corps, comme d'un milieu qui nous est proportionné et qui tempère leur éclat, l'esprit de feu et de lumière dont ils sont animés.*

Lorsque le Père Jean de la Croix avait quitté le noviciat de Pastrane pour établir l'Observance primitive dans le Collège d'Alcala, on avait mis à sa place un religieux fort zélé pour toutes sortes de pénitences. Celui-ci, se voyant le pouvoir de gouverner cette maison selon ses propres maximes, suivit si absolument les mouvements particuliers de son esprit de rigueur et d'austérité, qu'il aurait bientôt ruiné tout ce noviciat, si les supérieurs lui en eussent laissé plus longtemps la conduite. Il se nommait Père Ange de Saint-Gabriel, et faisait consister toute la vertu dans la pratique des mortifications les plus inouïes. Sans faire de discernement ni d'âge ni de complexion, il voulait assujettir indifféremment tous les religieux aux mêmes exercices

1571

XIII

Indiscrétion
d'un
Maître
des Novices.

1571

de pénitence, et, mettant en cela tout l'esprit de la Réforme, il estimait comme plus parfaits et plus vertueux ceux qui paraissaient à l'extérieur se mortifier davantage. De plus, il envoyait les novices et les profès par les villages, pour enseigner la Doctrine Chrétienne, et il leur faisait apprendre les différents exercices des autres Religions qui ne sont pas solitaires et retirées, comme celle du Carmel, afin de les rendre, à ce qu'il disait, plus utiles au public.

Cet esprit de rigueur dont il était animé, et qu'il suivait en toute rencontre, lui faisait inventer tous les jours de nouvelles pratiques, dont il exerçait ses religieux sans leur donner de relâche; et, pour inspirer une plus grande dévotion aux personnes de dehors, il prétendait que l'on devait faire à la vue du public certaines mortifications inventées de sa tête, recommandant toujours celles qui paraissaient les plus extraordinaires et les plus étonnantes à raison de leur nouveauté, comme si elles eussent été les plus parfaites. Il arriva de cette conduite que ce qui avait fait d'abord le sujet de l'admiration du public, se tourna bientôt en raillerie, parce qu'il faisait pratiquer tous les jours un si grand nombre de pénitences, que les plus simples paysans en firent des sujets de risée. Il semblait que ce religieux, assez vertueux d'ailleurs, eût formé le dessein de renverser l'Institut des Carmes Déchaussés, les envoyant continuellement hors du monastère, sous le spécieux prétexte de travailler à la conversion du prochain et de gagner des âmes à Dieu; en quoi il était si fort attaché à son propre sentiment, que, quoi que l'on pût lui représenter, il ne voulut jamais changer sa manière de gouverner.

1572

Dieu, qui veillait particulièrement sur cette nouvelle Réforme, ne permit pas que des abus de cette conséquence eussent un plus long cours. Les Supérieurs furent bientôt instruits de toutes ces nouveautés. Sur-

XIV

Le P. Jean
de la Croix
y remédie.

pris de ce que ce religieux préférait ainsi ses propres lumières aux sages règlements que le Père Jean de la Croix avait établis dans ce noviciat, ils songèrent à y remédier au plus tôt; c'est pourquoi, étant d'avis que le saint homme serait plus utile à Pastrane qu'à Alcalá, où il avait si solidement établi l'observance primitive, on le pria de retourner à ce noviciat pour le régler une seconde fois et remédier aux abus qui venaient de s'y glisser par l'indiscrétion du Maître des Novices.

Le serviteur de Dieu, qui n'avait autre chose à cœur que la gloire du Seigneur et l'avantage de la Réforme, exécuta ponctuellement les ordres des Supérieurs, et partit d'Alcalá au commencement de l'année 1572, pour retourner à Pastrane. Il examina d'abord d'où provenaient tous ces excès; parla plusieurs fois au Maître des novices pour lui faire connaître son erreur, et lui représenta les conséquences de sa manière d'agir; mais, le voyant incapable de soumission et d'amendement, il crut plus à propos de le démettre de son emploi, que d'exposer cette maison à des inconvénients auxquels il serait difficile de remédier dans la suite. Ce fait particulier doit nous apprendre quel était le vrai caractère du Père Jean de la Croix, et servir de modèle à tous les Supérieurs, pour leur faire voir avec quelle discrétion il faut se comporter dans la conduite des autres. Car, quoique ce saint homme fût beaucoup porté de lui-même pour toutes les pratiques de rigueurs et de mortifications, il ne pouvait cependant approuver que l'on suivît son propre esprit dans la conduite des autres, et il soutint toujours qu'il valait mieux, à l'exemple de saint Paul, se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Ce maître des novices voyant que le Père Jean de la Croix ne le ménageait pas davantage, en fut sensiblement touché; et comme il ne pouvait se captiver en rien, ni assujettir ses sentiments à la conduite d'un

homme si éclairé, il ressentit vivement le coup qui lui était porté. Mais il fut froissé bien autrement, lorsqu'il vit que l'on agissait à son égard comme avec un novice ; car on ne se contenta pas de lui ôter le pouvoir d'exercer les autres, mais on lui défendit encore de continuer ses pénitences ordinaires. Ce fut alors qu'il s'échappa en plaintes et en murmures, accusant le Père Jean de la Croix de témérité et d'imprudence pour l'avoir ainsi non-seulement déposé de son office, mais pour, outre cela, lui gêner si fortement l'esprit, par la défense qu'il lui avait faite de continuer ses mortifications.

Pour se dédommager de cette prétendue vexation et de la peine qu'elle lui causait, il prit le parti de recourir à sainte Térèse, parce que tout l'Ordre la respectait et la considérait comme Fondatrice. Il crut que s'il pouvait obtenir l'approbation de cette Sainte on prendrait aussitôt son parti, et l'on condamnerait la conduite que le Père Jean de la Croix avait eue à son égard. Il lui écrivit donc une lettre, dans laquelle il lui exposa toutes les raisons qu'il croyait les plus propres à le justifier, alléguant les motifs, ou, pour mieux dire, les faux prétextes sur lesquels il s'était fondé, pour introduire tant de pratiques que l'on ne voulait pas approuver.

La Sainte n'eut pas de peine à décider qui des deux avait tort dans cette occasion ; elle reconnut d'abord que le changement que le Père Jean de la Croix avait ordonné était plus conforme à l'esprit de la Règle, qui veut que l'on soit attentif à fuir toute occasion de distraction, et qui recommande la discrétion, comme nécessaire à toutes les vertus, pour les retenir dans le juste milieu qui leur est propre. Mais, parce que son humilité ne lui permettait pas de s'arrêter à son propre sentiment, afin de répondre avec plus d'assurance à ce maître des novices, et de le mettre entièrement dans son tort, elle consulta sur ce sujet le Révérend Père

Dominique Bannez, un des plus célèbres directeurs de l'Ordre de Saint-Dominique, espérant de sa sagesse et de sa piété une réponse décisive sur cette matière.

Comme la Réponse que lui fit ce savant Religieux est fort instructive, et qu'elle justifie pleinement la conduite du Père Jean de la Croix, nous la rapporterons ici dans son entier.

LETTRE

DU R. P. DOMINIQUE BANNEZ A SAINTE TÉRÈSE DE JÉSUS

*A ma Très-Révérènde Mère, la Mère Tèrese
de Jésus.*

« Jésus soit avec Votre Révérence. J'eusse bien voulu
« être moins occupé que je ne suis, pour répondre plus
« à loisir à la lettre du Père Maître des Novices de
« Pastrane. L'Office que j'occupe par obéissance me
« laisse si peu de temps pour faire autre chose, qu'il
« faut que je manque à ce que demande mon em-
« ploi. Cependant le zèle trop ardent du Père Maître
« des Novices de Pastrane mérite bien que je fasse ici
« quelques efforts pour avoir moyen de lui répondre.
« Votre Révérence sait bien que mes propres imper-
« fections ne m'empêchent pas de me réjouir de la
« vertu d'autrui, et que je ne refuse jamais mes pa-
« roles à ceux qui ont besoin que l'on défende leur
« piété. On m'a toujours trouvé disposé à favoriser ce
« qui avait apparence de vertu, quelques mauvais trai-
« tements et quelque ressentiment que l'on me fit souf-
« frir; et tout le regret que j'ai maintenant, c'est de
« n'avoir pas enduré davantage, et de n'avoir pas assez
« purifié mon intention en de semblables rencontres.
« Notre nature est si accoutumée à se flatter si fort

XV

Lettre du
P. Bannez
à ce sujet.

« dans ses sentiments, que je crains que l'amour-
 « propre ne m'ait plutôt fait agir que le zèle de l'esprit
 « de Dieu. Ce qui me cause cette appréhension, c'est
 « qu'il nous arrive souvent, même en matière de
 « vertu, de n'avoir égard qu'à notre humeur, et, après
 « avoir commencé quelque bonne œuvre purement
 « pour Dieu, nous la poursuivons ordinairement par
 « un motif d'intérêt qui est, ou l'estime que nous fai-
 « sons de notre action, ou l'envie d'y faire paraître
 « notre adresse et notre conduite, sous l'apparence de
 « quelque bon zèle.

« Cette faute n'est pas petite ; mais celle de ceux qui
 « ne peuvent rien approuver de ce qui vient d'autrui,
 « s'il n'est conforme à leur imagination, est encore plus
 « grande. Ces sortes de personnes se servent d'un faux
 « zèle qui les aveugle, pour taxer d'ignorance et de
 « lâcheté les actions vertueuses de leur prochain, qui
 « sont réglées sur la prudence ; ou bien, s'ils re-
 « marquent de la ferveur, ils disent que c'est une pré-
 « cipitation d'un esprit fougueux, ou une saillie de
 « passion. Ce qui me donne lieu de faire ce jugement,
 « c'est que ces personnes n'ayant d'estime que d'elles-
 « mêmes, se persuadent aisément que celui qui veut
 « les reprendre persécute la vertu, ou qu'il leur porte
 « envie, ou enfin qu'il manque des lumières néces-
 « saires pour les éclairer dans les voies de l'esprit ;
 « ainsi elles demeurent incapables de correction, avec
 « d'autant moins d'espérance d'amendement, qu'elles
 « s'imaginent plus fortement que l'on prend occasion
 « de leur vertu, et non pas de leurs fautes, pour les
 « persécuter ; en quoi elles sont fort à plaindre, vu
 « qu'elles font gloire d'être reprises et humiliées, sans
 « songer à se convertir, s'entretenant de plus en plus,
 « avec obstination, dans leur propre estime, et se flat-
 « tant d'être bienheureuses, parce qu'elles sont persé-
 « cutées pour leur justice prétendue et imaginaire.

« Que si quelquefois elles semblent vouloir s'humilier
 « en leurs paroles et en leurs pensées, c'est plutôt de-
 « vant l'idole de leur propre suffisance, qu'elles adorent
 « en leur cœur, que devant la Majesté du Seigneur,
 « qu'elles ne savent pas reconnaître. De là vient que
 « l'amour-propre ne leur paraissant plus autrement
 « que sous l'apparence de la vertu, elles prennent pour
 « des mouvements de l'esprit de Dieu tout ce qui leur
 « est suggéré par leur propre inclination. Quand on
 « les reprend, elles s'affligent par une orgueilleuse
 « compassion de ce que l'on n'adore pas avec eux leur
 « idole, et que l'on ne reçoit pas leurs maximes comme
 « des oracles. Quoique l'on méprise leurs vaines ima-
 « ginations, elles se persuadent toujours que l'on en
 « veut à leur prudence, et elles sont si fort prévenues
 « et préoccupées de leur propre estime, que, malgré
 « toutes les corrections qu'on leur puisse faire, elles
 « continuent toujours à vouloir faire passer leurs ima-
 « ginations et leurs rêveries pour des vertus.

« Ceci une fois supposé, si le Père Maître des No-
 « vices de Pastrane, qui témoigne avoir un bon zèle et
 « être bien intentionné, demande d'être bien éclairci,
 « il n'est pas juste de lui refuser ce peu de lumière
 « que Notre-Seigneur nous a donnée, et je prie le
 « Père céleste de lui vouloir enseigner le sommaire de
 « la perfection : *Discite a me quia mitis sum et hu-*
 « *milis corde.* Un cœur doux et humble, qui recon-
 « naît l'abîme de sa misère, est tellement attaché à la
 « miséricorde du Seigneur, qu'il lui semble n'être pas
 « digne de l'air qu'il respire, ni de la terre qui le sou-
 « tient. La pensée de la justice de Dieu le fait toujours
 « trembler, et, tenant ses petits manquements pour de
 « grands crimes, il appréhende sans cesse d'être dés-
 « agréable à sa divine Majesté, et de devenir l'objet dé-
 « plorable de ses rigoureux châtimens. Pour acquérir
 « ce degré d'humilité, les humiliations et les mortifi-

Matth. xi,
29.

1572

« cations extérieures sont d'un grand secours, pourvu
 « qu'elles soient pratiquées selon la règle de la pru-
 « dence des Saints, qui consiste à s'acquitter des obli-
 « gations de son état, à l'exemple du Sauveur, qui s'est
 « humilié en accomplissant tous les décrets de la vo-
 « lonté de son Père.

« Il est aisé maintenant de conclure que lorsqu'un
 « Religieux obligé à la retraite établit des mortifications
 « qui consistent à parcourir des lieux saints et à porter
 « l'Évangile par le monde, il se trompe lourdement. Il
 « s'ensuit aussi que c'est un abus intolérable de vou-
 « loir élever dans un esprit de liberté et dans des mor-
 « tifications publiques des novices solitaires, comme
 « sont ceux qui professent la Règle primitive du Carmel.
 « C'est détruire absolument cette Règle, et en substi-
 « tuer une autre toute nouvelle, que de vouloir imiter
 « les Pères de la Compagnie de Jésus dans l'emploi
 « extérieur. Ces Pères ne font pas profession, comme
 « les Carmes Déchaussés, de vivre dans la solitude ;
 « ils ne sont pas revêtus comme eux d'un habit de
 « pénitence ; ils ne sont pas obligés à un long et rigou-
 « reux silence, et leur vie commune n'est pas un jeûne
 « continuel, ni une Oraison et une assistance au Chœur
 « presque perpétuelle. C'est leur devoir et leur propre
 « obligation de converser familièrement avec les gens
 « du monde, afin de pouvoir instruire les peuples, et
 « leur enseigner la Doctrine Chrétienne, dont ils font
 « profession ; aussi personne ne s'étonnera jamais,
 « comme d'une chose extraordinaire, de voir les Pères
 « Jésuites traiter et converser avec le monde. Mais que
 « des Religieux qui professent la vie monastique et soli-
 « taire, cherchent des occupations extérieures et s'en-
 « gagent dans des emplois qui sont contraires à la re-
 « traite, c'est ce qui doit être repris comme une chose
 « tout à fait scandaleuse. Les Religieux solitaires ont
 « des exercices intérieurs pour se sanctifier dans le

« Cloître; il faut qu'ils suivent leur vocation et qu'ils
« gardent le silence, sans faire connaître aux personnes
« séculières leurs pratiques et leurs austérités, et, par
« ce moyen, ils deviendront Saints.

« Je ne puis donc, en aucune manière, approuver
« ces beaux prétextes de charité, ni ces belles préten-
« tions d'édifier les peuples par des pénitences pu-
« bliques; ce zèle, à mon avis, n'est pas bien réglé. Ce
« n'est pas que je ne reçoive avec beaucoup de respect
« ce qui est rapporté de saint François, à savoir qu'il
« se fit passer pour un insensé, et qu'il se revêtit de
« vieux haillons, afin de se rendre semblable à un
« pauvre mendiant. Je ne suis pas surpris de ces ac-
« tions extraordinaires, étant assuré, d'ailleurs, que
« ce grand Saint les a faites par une impétuosité parti-
« culière de l'esprit de Dieu. Mais de vouloir, sans au-
« cune discrétion, imiter des actions si rares sans que
« le même esprit nous y pousse, c'est une chose des
« plus ridicules, et plus propre à un comédien sur le
« théâtre qu'à un sage Religieux.

« Lorsque saint François fit ces actions que je viens
« de rapporter, il n'avait pas un habit de Religieux, et
« ne professait pas encore cette vie sainte et auguste
« qu'il aurait pu déshonorer par un si étrange procédé.
« De sorte qu'étant à lui-même, et vivant en son parti-
« culier, il pouvait être le maître de son honneur, et
« exposer sa réputation à la risée du public, sans pré-
« judicier à personne. Que si le Père Maître de Pastrane
« répond qu'il sent dans son cœur de semblables mou-
« vements du Saint-Esprit, qui le poussent aux mêmes
« pratiques de pénitence extérieure, mon avis est qu'il
« fera toujours mieux de demeurer dans les règles de
« sa vocation, et de s'exercer dans des actions qui
« soient généralement approuvées.

« Que ces personnes qui présument d'être conduites
« de Dieu comme les Saints, imitent à la bonne heure

1572

« les mêmes Saints dans leurs Oraisons , dans leurs
 « veilles et dans leurs jeûnes. Elles répondent sans
 « doute que Dieu ne les y pousse pas ; ce que je croirai
 « facilement, parce qu'elles n'ont pas ce zèle véritable,
 « ni cet esprit de charité qu'ont eu ces grands Saints.
 « Mais il faut que ces gens-là se condamnent ici, et
 « qu'ils avouent que ces mouvements et ces empresse-
 « ments qu'ils ont pour l'extérieur et pour les péni-
 « tences publiques ne leur viennent point du Saint-
 « Esprit, d'autant que le premier effet qu'il produit
 « dans une âme, c'est l'amour des jeûnes, des veilles
 « et de l'Oraison.

« Au reste, je ne suis point satisfait de ce que ce
 « Père représente, à savoir qu'il tombera en mélan-
 « colie, si on lui refuse ce qu'il désire. Il fait trop pa-
 « raître en cela son attachement à une chose nouvelle
 « et inusitée. Qu'il fasse voir par expérience qu'il aime
 « véritablement la mortification et qu'il pratique celle
 « qui se rencontre en cette occasion, captivant son es-
 « prit et confessant humblement qu'il s'est trompé dans
 « ses propres lumières. Je prie néanmoins Votre Révé-
 « rence de consoler ce bon Père, et de lui conseiller, en
 « deux mots, de suivre plutôt l'obéissance que son hu-
 « meur. Qu'il donne bon exemple en se faisant, afin
 « d'imiter Notre-Seigneur, qui a gardé le silence pen-
 « dant plus de trente années, n'en ayant réservé que
 « deux pour prêcher. Je serai bien aise que Votre Révé-
 « rence lui envoie cette lettre pour l'assurer du désir
 « que j'ai de le servir en son bon zèle. Je prie Notre-
 « Seigneur de continuer ses grâces à Votre Révérence,
 « et de nous les départir à tous, afin que nous connais-
 « sions et accomplissions sa sainte volonté.

« A Salamanque, ce vingt-troisième avril 1572.

« Votre serviteur en Jésus-Christ,

« F.-DOMINIQUE BANNEZ. »

Si cette savante lettre du Père Bannez nous fait connaître le grand jugement de son auteur, sa prudence à discerner les mouvements de l'esprit de Dieu d'avec les saillies et les emportements d'une nature violente, sa sagesse à enseigner les remèdes à ces abus, et sa discrétion à parler d'une manière si profonde des choses divines, il faut avouer en même temps qu'elle contient en abrégé un parfait éloge de la conduite du Père Jean de la Croix, puisque ce Saint n'avait point d'autres principes que ceux qui se trouvent expliqués avec tant de netteté dans cette lettre. Aussi, la profonde sagesse de ce grand maître de la vie spirituelle ne parut jamais avec plus d'éclat que dans cette occasion, où il s'agissait de prescrire des Règles sûres et convenables pour ce qui regarde l'exercice des mortifications. Car on peut dire que jamais Saint n'a peut-être ressenti plus d'attrait pour tout ce qui peut mortifier le corps et humilier l'esprit, que le Père Jean de la Croix; et cependant il eut toujours un soin particulier de ne pas se régler en cela sur les inspirations secrètes qu'il recevait du Ciel, pour y contraindre indifféremment tous ceux à qui de semblables pratiques pouvaient ne pas convenir. Dans les différents emplois qu'il exerça pour le service de la Réforme, il fut toujours si attentif à observer cette maxime, qu'il n'obligea jamais personne à entreprendre des choses extraordinaires; il examinait soigneusement les forces et les attraits de chacun, et se réglait après sur ce que le Seigneur pouvait exiger de chaque particulier.

Le Père Jean de la Croix demeura quelques mois dans ce noviciat, pour y affermir la discipline régulière par les sages réglemens qu'il eut soin de prescrire, donnant une nouvelle vie à ces jeunes plantes, qui devaient fructifier un jour pour se répandre en divers lieux. Lorsqu'il eut suffisamment remédié aux inconvénients que l'indiscrétion de ce maître des novices avait causés dans

1572

le Monastère de Pastrane, Notre-Seigneur, qui voulait qu'une lumière si éclatante se communiquât davantage, lui ordonna, par l'organe de ses Supérieurs, de prendre le chemin d'Avila pour secourir Sainte Tère'se, et lui aider dans une entreprise des plus difficiles dont elle était chargée pour le service de son divin Époux. Pour mieux comprendre le motif de ce voyage, il faut parler ici, en quelques mots, des Commissaires Apostoliques qui visitaient en ce temps-là l'Ordre du Carmel, et faire connaître par quelle autorité le Père Jean de la Croix fut contraint de se charger de la conduite des Religieuses de Saint-Joseph d'Avila.

XVI

Le Saint-
Siège
nomme
des
Visiteurs.

Le Roi Catholique désirait depuis longtemps le rétablissement de la Perfection Religieuse dans plusieurs Ordres qui se trouvaient répandus dans les Espagnes. Pour réussir plus facilement dans un dessein de cette importance, il s'était adressé au Pape saint Pie V, le priant de nommer des Commissaires avec autorité Apostolique, pour remédier aux différents abus qui s'étaient glissés dans plusieurs religions par la succession des temps. Sa Sainteté reçut avec plaisir la demande de Philippe II, et voulut seconder les intentions de ce sage monarque; elle ordonna que tous les religieux, et en particulier les Carmes de l'Andalousie, seraient visités par les Évêques, qui auraient soin de prendre toujours avec eux quelques Pères Dominicains, lorsqu'il s'en trouverait dans leurs Diocèses.

Le décret du Souverain Pontife fut très-mal reçu, et causa de grands bruits dans la plupart des monastères. Les religieux souffrirent impatiemment de se voir assujettis à la visite de leurs Évêques. Comme il y avait toujours eu quelques disputes entre les Communautés et ces Prélats, touchant la juridiction spirituelle, ils craignirent de perdre, par ce moyen, une partie de leurs privilèges, et se plainquirent hautement de ce qu'on voulait les assujettir à la visite de personnes dont la vie était

fort différente de celle qu'ils menaient eux-mêmes. Le Roi, informé de cette opposition générale que l'on formait aux décisions du Souverain Pontife, après avoir fait examiner les raisons des religieux, comprit qu'ils pouvaient avoir quelques fondements dans les plaintes qu'ils faisaient. Ces difficultés furent cause qu'il récrivit à Rome pour représenter au Saint-Père qu'il était plus à propos de choisir une autre voie qui pût mieux réussir.

Le Pape écouta volontiers les désirs de Sa Majesté, et entrant aussitôt dans toutes ses vues, Il nomma différents Religieux pour exercer cette fonction. Les Carmes du Royaume de Castille eurent pour visiteur le R. P. Ferdinand, de l'Ordre de Saint-Dominique. C'était un homme d'une piété et d'une science universellement reconnues, et qui gouvernait alors une maison de son Ordre dans la ville de Madrid. Mais, afin que ce sage Religieux pût être en état d'exécuter tout ce qu'il jugerait plus convenable pour seconder les intentions de Sa Majesté, le Saint-Père lui envoya un Bref par lequel il l'établissait Commissaire Apostolique, et lui continuait sa commission durant quatre années, avec cette clause, que s'il venait à être empêché par quelque accident imprévu, il pourrait substituer en sa place un autre Religieux qu'il jugerait capable d'exécuter une commission de cette importance.

Le R. P. François de Vargas, Religieux du même Ordre, reçut une semblable Commission pour visiter les Carmes de l'Andalousie; et quoique le Bref de Sa Sainteté ne fit aucune mention des Carmes Déchaussés, lesquels n'avaient aucun besoin de Réforme, puisqu'ils conservaient encore leur première ferveur, cependant ces bons Religieux ne firent aucune difficulté de reconnaître cette autorité. Ils obéirent avec d'autant plus de joie, que les deux Commissaires étaient très-bien disposés à leur égard, et cherchaient même les occa-

1572 sions de leur témoigner l'estime qu'ils avaient conçue pour leur nouvelle Réforme.

Le R. P. Ferdinand avait déjà commencé à exercer sa commission par la visite de plusieurs monastères de Carmes et de Carmélites, tant Déchaussés que de l'Observance mitigée, lorsqu'il vint à Avila pour visiter celui de l'Incarnation, où sainte Tèreise avait fait sa première profession, mais qui était de la mitigation. Il reconnut de suite l'extrême nécessité de cette maison, et le besoin pressant d'une Supérieure qui pût rétablir cet édifice qui paraissait si proche d'une entière décadence, vu que le temporel et le spirituel du monastère dépérissaient tous les jours. La cause de ce malheur était que les religieuses manquaient du nécessaire; il n'y avait plus de fonds suffisants pour les entretenir; de sorte qu'elles étaient résolues de demander permission aux Supérieurs de se retirer chez leurs parents pour y être secourues.

La nécessité de ce couvent paraissait sans remède, parce que le nombre des religieuses excédant celui de cent, il n'y avait nul moyen de fournir à une dépense si excessive. On ne doit pas s'étonner si ce malheur en causait un second plus considérable encore, et si ce désordre du temporel de la maison entraînait avec soi, par une fatale nécessité, celui de l'observance régulière. Les religieuses se servaient de ce prétexte pour s'abs tenir des actes de la Communauté et ne plus observer de clôture, parce que, disaient-elles, la nécessité n'a point de loi. Il était donc important d'user, en cette rencontre, d'un remède efficace pour guérir un mal qui semblait presque incurable.

XVII Le Père Visiteur, ayant considéré toutes ces choses, jugea sagement que la Mère Tèreise de Jésus était la seule sur laquelle on pût jeter les yeux pour rétablir ce monastère et remettre quelque ordre dans une confusion si générale. Ayant communiqué sa pensée aux

Le Visiteur
envoie
sainte
Tèreise
en qualité

Supérieurs des Carmes de l'Observance, il en délibéra avec eux et tous résolurent, d'une voix unanime, d'envoyer la Sainte au Monastère de l'Incarnation en qualité de Prieure, afin qu'elle pût le remettre en bon état, par l'exemple de sa vertu et par la prudence de sa conduite.

Sainte Tèreſe fut bien surprise et se trouva fort affligée de cette nomination. Elle regrettait de se voir privée de sa douce quiétude et du repos dont jouissait son âme dans les monastères de sa Réforme. L'affection qu'elle avait pour ses chères filles la pénétrait jusqu'au cœur, car la Sainte ressentait vivement la peine qu'elles éprouveraient de se voir orphelines par suite de son absence. Ce qui augmentait son affliction, c'est qu'elle ne se faisait pas illusion sur la pesanteur de la charge que l'on voulait lui imposer, les oppositions qu'elle aurait à surmonter, et toutes les autres difficultés qu'elle prévoyait, et qui étaient inévitables dans une maison où tout était en décadence, parce que l'observance et les saintes pratiques qui s'y gardaient lorsque Tèreſe l'habitait, semblaient en avoir été bannies. Elle se soumit néanmoins à la volonté de ses Supérieurs; elle accepta avec une humble résignation cet emploi si difficile, parce que le Seigneur lui avait fait connaître qu'Il le souhaitait ainsi, et qu'Il en serait glorifié.

Quand les Religieuses de l'Incarnation apprirent cette nouvelle, elles commencèrent à murmurer, non-seulement de ce que l'on voulait les soumettre à une Prieure dont elles n'avaient pas fait le choix, mais encore parce qu'elles appréhendaient que la Sainte ne les voulût obliger à l'austérité de la Règle primitive, telle qu'elle se pratiquait dans le monastère de Saint-Joseph; ce qui leur semblait d'autant plus insupportable, qu'elles en avaient moins d'envie. Dans les premiers mouvements que leur causa cette inquiétude, elles convinrent toutes ensemble de s'opposer absolument à cette élection, et

1572

de Prieure
au Monastère de l'Incarnation
d'Avila.

XVIII

Oppositions
des
Religieuses.

1572 de ne jamais recevoir la Mère Tèreſe, de quelque violence que l'on voulût user à leur égard pour les y contraindre.

Sainte Tèreſe apprit aussitôt l'extrême résolution que venaient de prendre ces religieuses, avec plusieurs autres circonstances qui seraient trop longues à rapporter. Mais toutes ces difficultés ne furent pas capables d'ébranler son courage, parce que le Seigneur lui avait déclaré trop positivement qu'elle réussirait dans cette maison, et qu'elle y rétablirait l'Observance. Elle mit donc toute sa confiance dans cette promesse et dans la vertu de l'obéissance; elle se transporta dans ce couvent accompagnée du Père Provincial, auquel le Visiteur Apostolique avait ordonné de se servir de toute son autorité pour la faire recevoir. Lorsqu'elle fut arrivée au monastère de l'Incarnation, le Père Provincial fit assembler le chapitre dans le Chœur, et il exposa en peu de mots le sujet de sa venue. Il lut lui-même les patentes de la nomination de la Mère Tèreſe de Jésus, nomination qui avait été faite et confirmée par le Père Visiteur, du consentement du Père Provincial et de ses Définites. Après la lecture de ces patentes, la plupart des religieuses se levèrent confusément, et, ne se contentant pas de refuser d'obéir, elles s'emportèrent contre cette nouvelle Supérieure avec une chaleur si violente et des paroles si vives, que le Père Provincial en fut extrêmement affligé. Les plus prudentes, dont le nombre était petit, ayant honte du scandale de leurs sœurs, allèrent chercher la croix pour recevoir la Sainte, et entonnèrent le *Te Deum laudamus* en action de grâces, pour une élection si sainte et si conforme aux volontés du Seigneur.

XIX

La Sainte surmonte ces oppositions.

Il serait difficile de rapporter ici les différents excès auxquels ces filles irritées se livrèrent dans les commencements, pour empêcher que sainte Tèreſe ne demeurât plus longtemps dans leur maison; mais cette

sage Supérieure, sachant ce qui convenait à ces esprits rebelles, les rassembla une seconde fois dans le chapitre où elle fit mettre l'Image de la Sainte Vierge à la place de la Prieure ; et, s'étant assise de l'autre côté, elle leur fit cette exhortation.

« Mesdames, mes Mères et mes Sœurs, il a plu à
« Dieu et à nos Supérieurs de m'envoyer en cette mai-
« son, pour y exercer l'office de Prieure. J'y songeais
« d'autant moins, que je me vois fort éloignée de le
« mériter. Cette élection m'afflige, non-seulement parce
« que l'on me donne une charge dont je ne puis digne-
« ment remplir les obligations, mais parce qu'on vous
« ôte le droit que vous avez d'élire une Prieure, et que,
« malgré vous, on vous en donne une qui ferait beau-
« coup si elle pouvait apprendre de la dernière de la
« Communauté les vertus et ses devoirs. Je ne viens
« donc ici que pour vous servir, et pour vous satisfaire
« en tout ce qui dépend de moi. J'espère que le Sei-
« gneur m'aidera dans ce dessein ; car pour ce qui re-
« garde l'Observance régulière, la moindre de vous
« peut me réformer et m'instruire. Ainsi voyez, Mes-
« dames, ce que je puis faire pour vous, soit en géné-
« ral, soit en particulier ; je le ferai volontiers, quand il
« s'agirait même de répandre mon sang et de sacrifier
« ma vie. Je suis professe et fille de cette Maison, et
« par conséquent votre Sœur. Je connais l'esprit et les
« besoins de toutes, du moins de la plus grande partie ;
« vous n'avez donc pas sujet de craindre le gouverne-
« ment d'une personne dévouée à vous par tant de
« titres, et vous ne devez pas appréhender ma con-
« duite. Car, bien que j'aie demeuré jusqu'à présent
« parmi mes Religieuses Déchaussées, je sais néan-
« moins, grâce à Dieu, comment il faut gouverner
« celles qui ne le sont pas. Je désire seulement que
« nous tâchions toutes de servir Dieu avec douceur, et
« que pour un Maître à qui nous sommes si redevables,

1572

« nous fassions ce peu d'observance que votre Règle et
 « vos Constitutions vous ordonnent. Je connais l'excès
 « de notre faiblesse; mais, après tout, si nos œuvres
 « ne peuvent parvenir à cette exactitude de notre Rè-
 « gle, du moins efforçons-nous d'avoir un désir sincère
 « d'y arriver : car Jésus-Christ est bon, et Il nous don-
 « nera la force d'exécuter et de mettre en pratique ce
 « que nos bons désirs et nos bonnes intentions auront
 « conçu. »

Sainte Térèse prononça ce discours avec cet air libre et prévenant, qui lui soumettait les esprits en toutes occasions : aussi les religieuses les plus opiniâtres se sentirent calmées dès qu'elle eut fini; de sorte qu'il n'y en eut pas une qui ne se soumit avec joie à son obéissance.

Peu de jours après que la Sainte eut pris le gouvernement de ce monastère, les religieuses qui avaient été auparavant les plus opposées à sa réception, confuses de toutes les bontés dont elle usait à leur égard, la prièrent elles-mêmes de prendre les clefs des parloirs, et de mettre dans les différents emplois celles qui paraîtraient les plus capables de les remplir. Sainte Térèse fut ravie de recevoir ces dispositions et se rendit la maîtresse de cette maison, où il y avait beaucoup de jeunes religieuses de qualité, et sorties des familles les plus considérables de tout le pays. Dès que son autorité fut pleinement établie, elle pensa à l'employer à la gloire de Dieu, en travaillant à la réforme de ce monastère. Comme elle s'était aperçue qu'il y avait plusieurs abus dans la fréquente conversation avec certaines personnes du dehors, elle défendit expressément à toutes les religieuses ces sortes d'entretiens, et leur fit remarquer combien ils étaient préjudiciables à leur salut.

Cette maison ainsi délivrée de la fréquentation des personnes qui n'y portaient que l'air du monde, la Sainte

pensa à y attirer celles qui lui semblaient nécessaires pour l'avancement spirituel de ses filles, en quoi elle eut la consolation de se voir prévenir par elles. Commençant à reconnaître, par l'exercice de l'Oraison, de combien de douceurs elles avaient été privées pendant un si long temps, les religieuses supplièrent leur nouvelle Prieure de leur procurer des Directeurs capables de les conduire et de les remettre dans le bon chemin. Térèse, instruite par sa propre expérience des riches talents que Dieu avait renfermés dans le Père Jean de la Croix, et combien il était propre pour conduire les âmes dans les sentiers de la perfection, se persuada que si elle pouvait l'obtenir pour confesseur de ses religieuses, il lui serait d'un grand secours pour en achever la réforme. Dans cette pensée elle écrivit au Père Visiteur, l'informant de la vie sainte et parfaite de cet humble religieux, et des fruits admirables qu'elle avait sujet d'espérer de son ministère.

Le Père Visiteur connaissait par lui-même le mé-
rite du Père Jean de la Croix : dans la Visite faite depuis peu au Collège d'Alcala, il n'avait pu se lasser d'admirer les prodiges que ce saint homme y opérait, et depuis ce temps-là ne manquait pas de faire connaître dans les occasions le respect qu'il portait à son éminente sainteté; ainsi il accorda avec plaisir ce que sainte Térèse demandait. Le Visiteur expédia un ordre à cet effet à ce saint religieux, par lequel il lui enjoignait de se transporter incessamment au monastère des religieuses Carmélites de l'Incarnation d'Avila, pour y demeurer en qualité de Confesseur. Quelque vénération qu'eût le Père Jean de la Croix pour sainte Térèse, il sentit beaucoup de peine à la lecture de ces ordres. Comme il n'avait d'autres désirs que de servir Dieu avec ses frères, il souffrait étrangement de s'en voir séparé; mais l'obéissance réglant toutes ses démarches, il n'hésita pas un moment, et partit dès le lendemain pour se

XX

On lui donne
le P. Jean
de la Croix
pour
confesser
ses
Religieuses.

1372

rendre à Avila. La seule démarche qu'il fit en cette occasion, ce fut de prier le Père Visiteur de lui donner un Compagnon, afin d'avoir la facilité de suivre ensemble les Observances de la Communauté. On lui accorda volontiers une demande qui paraissait si juste; et celui qui eut l'avantage d'être associé à ce saint homme se nommait le Père Germain. On leur donna dans Avila une petite maison qui était proche le monastère des Carmélites de l'Incarnation, où ils menèrent une vie sainte et retirée, répandant par toute la ville la bonne odeur de leurs vertus, par les exemples édifiants et les salutaires avis qu'ils donnaient à tous ceux qui s'adressaient à eux.

Lorsque le Père Jean de la Croix eut demeuré quelque temps dans cette maison, on remarqua bientôt le bien qu'il y fit, par la sainteté de sa doctrine et la profonde sagesse avec laquelle il conduisait les âmes; aussi, à voir la ferveur extraordinaire que les religieuses commencèrent à témoigner, on eût dit qu'un séraphin fût descendu du ciel, pour répandre dans cette maison le feu du divin amour dont ces Esprits célestes sont embrasés. C'est pour cela que sainte Tèreise avait coutume de dire à ses filles que le gouvernement de cette communauté lui avait été beaucoup moins pénible depuis que le Père Jean de la Croix en était le Confesseur, parce qu'il avait rendu les religieuses si prompts à obéir, qu'elle semblait travailler sur de la cire.

Au commencement, les religieuses trouvèrent de la difficulté dans ce nouveau gouvernement, parce qu'elles considéraient les Carmes Déchaussés comme des personnes trop austères; mais lorsqu'elles eurent expérimenté la prudente douceur du Père Jean de la Croix, et avec quelle discrétion il s'efforçait de les conduire à la fin de leur Institut, par les voies les plus courtes et les plus proportionnées à leurs dispositions particulières, elles jugèrent bientôt qu'il était envoyé de Dieu pour

leur enseigner la doctrine de Jésus-Christ, et leur rendre facile et agréable ce qui leur paraissait auparavant semé de ronces et d'épines.

Une ancienne compagne de sainte Térèse, voulant parler de la douceur et de l'affabilité de ce sage directeur, s'explique en ces termes dans sa déposition : « J'ai
« entendu quelquefois rapporter à notre sainte Mère
« Térèse le grand profit que le Père Jean de la Croix fit
« aux religieuses de l'Incarnation pendant le temps
« qu'il y demeura, non - seulement en ce qui est de
« l'Oraison, où il les avançait beaucoup, et par le moyen
« de laquelle il les tenait fort recueillies et les rendait
« saintes, mais aussi en ce qui touche la conversation
« et la communication de ceux du dehors. Elles le
« louaient toutes de sa manière d'agir et de la sainteté
« éminente par laquelle il les attirait avec douceur, et
« les rendait entièrement contentes. »

Si cette personne rapporte ce témoignage de la conduite du Père Jean de la Croix, comme l'ayant seulement entendu proférer à sainte Térèse, les anciennes religieuses qui vivaient encore lorsque l'on fit les informations pour la béatification de ce Saint, s'expliquèrent d'une manière bien plus ample. J'ai jugé à propos de citer ici quelques-uns de ces témoignages, pour faire connaître la rare prudence et la discrétion admirable avec laquelle il se servait de son zèle, parce que ce sont des témoins oculaires et irréprochables. Une de ces religieuses s'explique en ces termes.

« Le Père Jean de la Croix avait un grand amour
« pour le prochain, et faisait connaître par son dévoue-
« ment combien il en désirait les progrès dans la vie
« spirituelle et la plus haute perfection. Il tâchait tou-
« jours de la procurer autant qu'il lui était possible,
« parce qu'il considérait que Dieu avait créé ces âmes
« pour les posséder un jour. Attiré par cet unique
« motif, sans avoir aucune vue d'intérêt, il communi-

1572

XXI

Conduite
du Saint
dans
cet emploi.

1572

« quait avec elles, les confessait et s'efforçait de les ga-
 « gner au Seigneur. Il leur enseignait avec beaucoup
 « de soin la manière de faire Oraison, et par cette dis-
 « crétion et le talent particulier qu'il avait reçu de Dieu,
 « il faisait en sorte que les religieuses de ce monastère,
 « qui étaient en grand nombre, laissaient toutes les
 « curiosités et les bagatelles du siècle pour embrasser
 « la pratique de l'Oraison et tous les autres moyens qui
 « conduisent à la perfection.

« Ces religieuses, vaincues par les paroles discrètes
 « et pleines de douceur avec lesquelles il s'insinuait
 « dans leurs esprits, se laissaient aller à tout ce qu'il
 « leur persuadait, quittant les visites et tout autre em-
 « pêchement, menant une vie austère et pénitente, et
 « faisant consister leur principal devoir dans la fidélité
 « à la prière, à quoi il les exhortait très-particulière-
 « ment, ayant reçu pour ce sujet des talents extraor-
 « dinaires.

« Un jour, tout étonnée d'un si prompt changement,
 « je lui demandai ce qu'il faisait pour gagner si facile-
 « ment les religieuses, vu qu'en si peu de temps il les
 « amenait à tout ce qu'il voulait et les faisait entrer
 « avec tant de facilité dans la voie de la perfection; sur
 « quoi il me fit cette réponse : *C'est Dieu seul qui*
 « *opère ces merveilles, se servant de ce vermisseau*
 « *comme d'un instrument, et afin qu'elles accom-*
 « *plissent leur devoir, il faut qu'elles m'écoutent et*
 « *que je leur agrée.*

« Il édifia beaucoup en ce monastère, et lui fit un
 « bien considérable par sa doctrine et sa vie exem-
 « plaire, de sorte qu'on en reconnut bientôt les fruits
 « par ses confessions, ses discours et ses avis charita-
 « bles; il portait toutes les religieuses à la retraite et
 « aux vertus les plus héroïques qui furent pratiquées
 « depuis ce temps-là dans cette maison. Sainte Tèrese,
 « voyant un si grand bien, et connaissant la perfection

« et le rare esprit du Père Jean de la Croix , l'avait en
« grande vénération. 1572

« Les discours qu'il faisait aux religieuses étaient
« toujours de Dieu et de la pratique des vertus qui nous
« approchent de plus près de sa divine Majesté. Je re-
« marquai cela particulièrement une nuit qu'il fut
« obligé de rester au dedans du monastère pour assis-
« ter une religieuse en danger de mort ; car il ne fit
« autre chose , tout le temps qu'il demeura avec nous ,
« que de nous enseigner les moyens d'être humbles ,
« charitables et obéissantes, et après avoir donné d'ex-
« cellents avis sur cette matière , il conclut par ces
« paroles : *Quand vous aurez acquis toutes ces vertus,*
« *croyez que Dieu vous les a données gratuitement,*
« *quoiqu'elles vous aient coûté beaucoup à obte-*
« *nir.* »

Lorsque le Père Jean de la Croix se fut chargé de la conduite des religieuses de l'Incarnation , il conseilla à sainte Térèse d'éloigner de cette maison certaines personnes qui , sous le nom de confesseurs et de maîtres spirituels , causaient plus de dommages que de profit , par les opinions différentes et relâchées qu'ils avaient introduites , et qui contribuaient à fomenter la tiédeur en empêchant les fruits de salut qu'il se proposait de produire avec le secours de la grâce. Ce ne fut pas sans peine que l'on vint à bout de ce dessein. Comme ces directeurs s'étaient depuis longtemps emparés des consciences des religieuses , les ayant conduites selon des maximes entièrement opposées à celles du Père Jean de la Croix , ils ressentirent vivement cet affront , mirent tout en usage pour décréditer la doctrine du saint homme , et pour en dégoûter les religieuses.

Ils parurent d'abord réussir dans leur dessein. Les religieuses , accoutumées à des maximes commodes et qui flattaient leur amour-propre , balancèrent quelque temps ; mais quand elles eurent expérimenté que la

doctrine du Père Jean de la Croix se trouvait conforme à ce qu'elles commençaient à reconnaître , par les mouvements intérieurs que Dieu leur communiquait, elles quittèrent bientôt d'elles - mêmes tous ces guides aveugles, pour se mettre entre les mains d'une personne si éclairée, et l'on s'aperçut sensiblement depuis combien il leur avait été avantageux d'être conduites par un si saint homme. Cet exemple doit servir d'instruction aux Supérieurs, et leur apprendre à être fort circonspects dans le choix des personnes qu'ils destinent à la conduite des religieuses. Il arrive tous les jours qu'un homme sans expérience et dont les maximes ne viennent pas de l'esprit de Dieu, fait de grands ravages dans une communauté. Les filles sont aisées à être surprises : pour peu qu'un confesseur soit assez habile pour s'insinuer dans leurs esprits, elles se laissent aussitôt prévenir en sa faveur, et quand on veut remédier aux abus qui se sont introduits par cet artifice, ce ne sont que plaintes, que murmures et troubles continuels.

Entre les louanges différentes dont les religieuses de cette maison voulurent honorer la mémoire du Père Jean de la Croix, elles exaltèrent beaucoup la patience avec laquelle il se comportait dans la conduite des âmes, supportant leurs défauts après les en avoir reprises plusieurs fois, et les faisaient marcher sans aucune violence, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à cet état de force et de vigueur que Dieu demande, pour faire éclater les merveilles de sa grâce. La ferveur devint si grande dans ce monastère et le feu du divin amour que ce Saint allumait dans les cœurs par ses paroles fut si ardent, que l'on ne parlait plus que de faire des confessions générales, pour réparer celles qui avaient été défectueuses, et de s'adonner à toutes sortes de pratiques de mortifications, tant intérieures qu'extérieures. On y exerçait la pénitence avec tant d'ardeur, que le Saint fut obligé d'y mettre des bornes.

La retraite et le silence étaient si fidèlement gardés , que tous les parloirs devinrent déserts. Ceux qui n'aimaient qu'à y parler de choses inutiles n'y trouvaient plus d'accès, et personne n'osait s'y présenter que pour des nécessités inévitables et des affaires d'importance. Enfin, la vie de ces religieuses parut telle, que sainte Térèse ne trouvait plus de différence entre elles et les autres filles de sa Réforme. Cela fit qu'elle en tira plusieurs de cette maison pour les répandre dans les divers couvents où l'on professait la Règle primitive, et ces saintes âmes furent d'un grand secours à cette Fondatrice, dans les différentes occasions où elle jugea à propos de s'en servir pour étendre sa Réforme.

1572

Un changement si admirable, opéré en très-peu de temps sur des cœurs qui avaient paru si opposés dans les commencements, fit connaître à tout le monde le pouvoir que le Seigneur avait communiqué au Père Jean de la Croix; et les merveilles de sa sainteté le mirent en grande vénération dans l'esprit de ceux qui avaient l'avantage de converser avec lui. Il plut au Seigneur de déclarer, par une espèce de miracle, combien son Serviteur était agréable à ses yeux. Voici ce qu'une ancienne religieuse de cette maison a déposé sous serment :

1573

« Une des principales mères du monastère tomba
 « alors malade, et le mal devint tout à coup si vio-
 « lent, qu'elle parut expirer avant que l'on pût la
 « secourir. Nous avions fait appeler le Père Jean de la
 « Croix pour lui administrer les Sacrements; mais
 « elle était déjà passée de cette vie à l'autre quand le
 « Saint arriva; du moins elle fut jugée telle par toute la
 « communauté, qui était des plus nombreuses. Comme
 « le Père s'approchait du lit de cette religieuse, je
 « lui dis ces paroles: *Mon Père, est-ce ainsi que Votre*
 « *Révérance a soin de ses filles, puisque celle-ci est*
 « *morte sans confession?* Alors ce saint Religieux,

« sans me répondre une seule parole, s'en alla droit
 « au cœur, où s'étant mis à genoux devant le très-
 « saint Sacrement, il y demeura un long espace de
 « temps, après lequel on vint le chercher, parce que
 « la religieuse qui avait paru morte donnait des signes
 « de vie et était revenue à elle. Alors il me fit cette
 « réponse : Ma fille, *êtes-vous contente?* Et s'appro-
 « chant de la malade, qui avait repris ses esprits,
 « il entendit sa confession et lui administra les autres
 « Sacrements de l'Église. Elle expira ensuite, et nous
 « tenons toutes pour une chose miraculeuse que cette
 « fille ait eu le moyen de recevoir ses Sacrements, ne
 « doutant point que ce saint religieux n'ait obtenu de
 « Dieu cette faveur par ses prières. »

Cette religieuse, après avoir rappelé cet événement, poursuit sa déclaration en faisant le récit des services que le Père Jean de la Croix leur rendait à toutes; c'est pourquoi elle continue en ces termes : « Il nous montrait
 « aussi par les œuvres la charité qu'il nous enseignait
 « par ses paroles, particulièrement à l'égard de celles qui
 « étaient atteintes de quelque infirmité, jusqu'à cher-
 « cher ce qui était nécessaire pour leur soulagement. Il
 « vint une autre fois au monastère pour confesser une
 « malade, et ayant remarqué qu'une religieuse avait
 « grand besoin d'un habit, il en eut compassion, et,
 « sans rien faire connaître de ce qu'il avait aperçu, il
 « lui en procura un par le moyen de quelques aumônes
 « qu'il demanda pour ce sujet. Quoique tous ces of-
 « fices extérieurs de charité fussent très-fréquents, on
 « peut dire néanmoins que les intérieurs dont il ob-
 « tenait de Dieu la perfection l'étaient encore davan-
 « tage. »

Quant à ce qui concerne la vie particulière qu'il mena pendant qu'il gouvernait les religieuses de ce monastère, nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'une d'entre elles en a laissé par écrit. Voici comme

elle s'est expliquée : « Le Père Jean de la Croix garda
« fort exactement la Règle primitive dans toute sa ri-
« gueur pendant le temps qu'il demeura dans cette
« maison, où il n'avait pour tout meuble qu'une simple
« planche avec une couverture, sur laquelle il reposait
« très-peu de temps. Son habit était d'un drap des plus
« grossiers. Il était fort modéré dans son manger; car
« il ne prenait que très-peu de nourriture, sans se sou-
« cier de la qualité des viandes, étant toujours satisfait
« du peu qu'on lui donnait; et, bien loin de se plaindre
« lorsque les choses étaient mal assaisonnées, il avait
« coutume de renvoyer ce qui lui paraissait ressentir la
« bonne chère.

« Il faisait toujours paraître une profonde humilité
« dans ses paroles et dans ses actions; et quoiqu'il fût
« très-avancé dans la vertu, on l'entendait toujours par-
« ler de lui d'une manière fort désavantageuse, ayant
« grand soin de ne rien omettre de ce qu'il croyait ca-
« pable de le faire mépriser. Son extérieur était si
« grave, que son seul regard touchait les cœurs, et ses
« paroles exprimaient la pureté et la mortification de
« tous les sens. Suivant ce que j'ai vu en lui, il me
« semble qu'il n'a jamais offensé Dieu, du moins mor-
« tellement, pendant toute sa vie, ayant été prévenu de
« si bonne heure du secours de la grâce, qu'il a tou-
« jours vécu d'une manière très-édifiante.

« D'ailleurs, au milieu de cette modestie et de cette
« gravité qu'il faisait paraître dans ses actions et dans
« ses paroles, il ne causait aucun ennui dans la con-
« versation, témoignant, au contraire, de la douceur et
« de l'affabilité, parce que le Seigneur lui avait donné
« un talent si particulier pour parler des grandeurs
« divines, qu'il ravissait ordinairement tous ceux qui
« l'écoutaient. »

Les fruits de sa doctrine et de son exemple ne se bornaient pas seulement à ce monastère, mais ils s'é-

1573

tendaient encore sur plusieurs personnes de la ville. Étant en si grande vénération dans le public, on venait souvent le prier d'annoncer la parole du Seigneur, en quoi il excellait si particulièrement, qu'il produisait toujours quelque changement notable dans le cœur de ceux qui l'entendaient. Dans les différents monastères où on le faisait venir pour profiter de ses avis, il se trouvait diverses personnes dont les unes étaient rongées de scrupules, les autres accablées de mélancolie, d'autres combattues de différentes tentations; mais dès que le Père Jean de la Croix avait pris la conduite de ces âmes affligées, il y remédiait si promptement et par des voies si extraordinaires, qu'il causait de l'admiration à ceux qui en étaient témoins.

On rapporte tant d'exemples de ces sortes de succès, qu'il serait impossible d'en faire ici un exact dénombrement. Comme il avait reçu de Dieu un talent particulier pour dissiper les ennuis et toutes les perplexités d'esprit, il suffisait de conférer avec lui pour en être entièrement délivré; et il semble que le Seigneur a donné après sa mort la même vertu aux choses qui avaient été à son usage, puisqu'il s'est fait quantité de miracles par leur moyen, en faveur de ceux qui étaient affligés de ces sortes de peines.

XXII

Il s'applique
avec succès
à la
conversion
des âmes.

Il ne se contentait pas seulement de ces devoirs de charité pour secourir le prochain, il s'appliquait encore à lui rendre d'autres services également importants, s'opposant de toutes ses forces aux diverses tentatives du père du mensonge, qui emploie tant d'artifices pour perdre les âmes. On l'a vu même chasser les démons des corps des possédés, se servant pour cet effet du secours de la prière, du jeûne et de la pénitence. Instruit, par le témoignage du Fils de Dieu, que la pratique de ces vertus fournissait les armes nécessaires pour entrer en lice avec ces monstres de l'enfer, il remporta sur eux tant de victoires, qu'ils tremblaient

au seul nom de ce fidèle Serviteur. Ces esprits de ténèbres étaient si convaincus de l'efficace des paroles du saint religieux, qu'ils faisaient tous leurs efforts pour détourner les âmes d'aller écouter ses oracles, de peur qu'elles ne leur échappassent par ce moyen. Voici un de ces faits merveilleux qui s'est suffisamment prouvé dans ses informations.

1573

Il y avait dans Avila une jeune demoiselle fort riche et si occupée de sa beauté, qu'elle mettait tout en usage pour corrompre le cœur de ceux qui l'approchaient. Comme la coquetterie faisait son unique occupation, le démon se servait de cet artifice pour faire tomber les âmes et les livrer entre ses mains. Plusieurs personnes, touchées du scandale qu'elle causait, et désirant la faire renoncer à toutes ses vanités, lui avaient conseillé plusieurs fois de communiquer avec le Père Jean de la Croix, dont la Sainteté était universellement reconnue. Le démon appréhendait cette entrevue, et s'y opposait de toutes ses forces; il lui remettait devant les yeux les grandes austérités et la rigueur de ce saint religieux, et lui représentait sans cesse la violence qu'elle serait obligée de se faire pour quitter toutes ses parures. Pour augmenter ses répugnances, il lui inspirait chaque jour un plus violent amour de ses propres satisfactions, ce qui lui donnait une plus grande horreur pour la pénitence qu'elle prévoyait lui devoir être imposée. Dans cette agitation, elle résista quelque temps; mais enfin, vaincue par les instances de ceux qui désiraient son salut, elle surmonta toutes ses craintes, et vint se confesser au Père Jean de la Croix. Elle en fut très-satisfaite, parce qu'il engageait les personnes d'une manière si affable, qu'il les forçait comme malgré elles de pratiquer la vertu; ce qui fut cause qu'elle se mit sans aucune réserve sous sa conduite. Elle se convertit de telle sorte que, quittant bientôt toutes ses vanités, elle employa le reste de ses jours à pleurer les égarements de sa jeunesse, et

1574

donna de si grands exemples de pénitence, que ceux qui l'avaient connue auparavant ne pouvaient se lasser d'admirer un changement si merveilleux.

Entre les âmes qu'il ravit au démon dans Avila, il y en eut encore une autre dont cet ennemi ressentit très-vivement la perte. Il existait un commerce honteux entre un homme riche et une personne consacrée au Seigneur : les exhortations du Père Jean de la Croix eurent tant de force sur cette femme, qu'après avoir fait une confession générale de toute sa vie avec de grands sentiments de douleur et de repentir, elle évita depuis si constamment l'occasion de sa chute, qu'elle ne voulut jamais parler au complice de son crime. Ce malheureux, poussé par le démon, chercha l'occasion de s'en venger; et rencontrant un soir le Père Jean de la Croix, qui sortait du monastère de l'Incarnation pour se retirer dans son logement, il le frappa si rudement de son bâton, qu'il le laissa à demi mort. Le Saint reconnut d'où lui venait un traitement si indigne; mais son excessive charité ne lui permit pas de le déclarer pour lors. Il avoua depuis que, dans toute sa vie, il n'avait pas reçu de consolation plus grande que celle dont son âme fut alors favorisée, voyant qu'il souffrait pour la justice.

Tant de vertus héroïques qu'il pratiquait lui acquirent en peu de temps la réputation d'un Saint que le Seigneur favorisait de ses plus intimes communications. Toute la ville le considéra bientôt comme une personne extraordinaire, et spécialement sainte Térèse, parce que l'expérience de ce qu'elle voyait tous les jours s'accordait admirablement avec ce que Jésus-Christ lui avait révélé, touchant les dons et les trésors qu'il avait renfermés dans cette belle âme. C'est pourquoi beaucoup de religieuses ont entendu plusieurs fois témoigner à cette Sainte que le Père Jean de la Croix était une des âmes les plus pures et les

plus saintes que Dieu eût alors en son Église, et que sa divine Majesté l'avait comblé de grandes richesses de sa sagesse. De là vient que la plupart de ces religieuses ont déposé beaucoup de choses de l'estime particulière que faisait sainte Térèse du Père Jean de la Croix, et du respect qu'elle lui portait dans toutes les occasions.

Saint Thomas, dans un de ses opuscules, parlant des faveurs que Dieu accorde aux âmes qui Le recherchent avec plus d'ardeur dans l'exercice de la contemplation, avoue qu'Il se comporte à leur égard comme un époux avec son épouse, leur témoignant de grandes caresses, et leur faisant connaître ses infinies perfections par des communications si intimes, qu'Il les unit à Lui d'une manière en quelque sorte indissoluble. Comme le Père Jean de la Croix se trouvait alors dans cet heureux état, il ne faut pas douter qu'il n'ait été extraordinairement favorisé du Seigneur, selon qu'il l'insinue lui-même par ces paroles, que nous lisons dans son livre des Cantiques : *L'âme, dans cette divine union, voit et goûte une abondance de richesses inestimables, et trouve tout le repos et contentement qu'elle peut souhaiter; elle entend des secrets de Dieu merveilleux, car c'est une réfection à peu près semblable à celle des bienheureux qui Le connaissent dans le Ciel.*

Cette communication de Dieu avec son serviteur lui causait, en ce temps-là, des extases et des ravissements si extraordinaires et si fréquents, que sainte Térèse assure que l'on ne pouvait lui parler de Dieu qu'il ne fût soudain transporté et ravi hors de lui. C'est pourquoi lorsque ces deux grandes âmes, également favorisées du Seigneur, se trouvaient ensemble pour se communiquer réciproquement les merveilles que Dieu opérail en leur intérieur, il arrivait souvent qu'elles se transportaient toutes les deux, et demeuraient en extase au milieu de leur entretien. Une religieuse du monas-

1574

S. Thom.
opusc. 61,
in gradu 7,
circa
medium.

Cant. XIII.

XXIII

Il est ravi
en extase.

1574

tère de l'Incarnation fut témoin de cette merveille, lorsque, venant une fois au parloir pour demander quelque chose à sainte Térèse, elle les trouva tous deux transportés et ravis; et elle remarqua que le Père Jean de la Croix était élevé en l'air de plusieurs pieds.

A ces ravissements du Père Jean de la Croix se doivent rapporter les paroles que nous venons de citer, à savoir, *qu'il entendait des secrets merveilleux*; parce que, selon saint Thomas, l'acte d'union durant fort peu de temps, l'âme découvre alors des choses si admirables, qu'elle en demeure ravie hors d'elle-même. Voici de quelle manière sainte Térèse s'est exprimée sur ces sortes de ravissements : *Je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets, ce ne sont pas de véritables ravissements, mais des effets de la faible complexion des femmes qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens, ainsi que je l'ai dit dans l'Oraison de quiétude. Or cela ne peut se nommer un véritable ravissement. Car je tiens pour certain que, lorsque c'en est un, Dieu attire toute l'âme à Lui; et que, la traitant comme Son épouse, Il lui fait voir quelque petite partie de ce royaume éternel, qu'Il a acquis au prix de son Sang, et qui, étant indivisible, se trouve tout entier dans chacune de ses parties.*

En ce même temps, Dieu fit une grâce à notre bienheureux Père, bien propre à confirmer la haute opinion qu'on avait de lui. Un jour qu'on célébrait la fête de la très-sainte Trinité, il se rendit au parloir du monastère pour parler à sainte Térèse, et, à l'occasion de la fête, leur entretien tomba sur cet adorable mystère. Le bienheureux Père en parla si hautement, qu'en voulant expliquer les secrets incompréhensibles, sa sainte âme s'engagea d'une manière si élevée dans cet immense

2. 2. q.
180. art. 8.
ad 2.

Château
de l'âme,
6 dem.,
chap. iv.

océan de grandeur et de perfection, et s'embrasa de telle sorte dans les ardeurs des nouvelles connaissances et des souveraines lumières que Dieu lui en fournit, que la faiblesse des sens ne le pouvant supporter, ils furent contraints de se rendre à la force divine. La profonde humilité du Père voulut en empêcher l'effet, et le porta à y résister ; mais, à mesure qu'il résistait, la force de la céleste et surnaturelle impression augmentait, si bien que son âme, étant ravie, enleva son corps après soi avec la même facilité qu'un aigle emporterait en l'air un petit oiseau ! Il était assis au dehors sur une chaise, et, voulant s'opposer à la tyrannie de cette douce violence qui lui était faite, il l'avait saisie des deux mains, et s'y était attaché de toute sa force. Cela, néanmoins, ne lui servit à rien, et il enleva la chaise en l'air après lui, jusqu'à ce que sa tête atteignit le plafond. La Sainte, qui était de l'autre côté de la grille, assise sur un banc et attentive aux paroles du divin théologien, éprouva en elle les mêmes effets, souffrit la même violence, fut ravie et transportée en extase aussi bien que lui. Une religieuse de ce monastère, qui passa depuis dans la Réforme et mourut à Occagne, appelée Béatrix de Jésus, différente par conséquent d'une nièce de la Sainte qui porta le même nom et qui mourut avant elle, à Madrid, fut témoin de ce dévot et surprenant spectacle. Elle allait faire un message à la sainte Prieure, et, en ouvrant le parloir, elle fut bien étonnée de voir une si prodigieuse merveille. Elle en demanda depuis la cause à la Sainte, qui la lui avoua. C'était pour ce sujet et pour plusieurs autres semblables rencontres où elle expérimenta la continuation de ces suspensions et de ces ravissements d'esprit du fidèle serviteur de Dieu, qu'elle avait coutume de dire : *Qu'il n'était pas possible de parler de Dieu avec le Père Jean de la Croix, parce qu'aussitôt il allait en extase et y faisait aller les autres.*

1575

XXIV

Différentes
espèces.

Pour mieux concevoir quelle est l'excellence de ces divines communications, il faut remarquer qu'il y a deux sortes de ravissements, dont les effets sont bien différents. Le premier se fait par une vision imaginaire de quelque objet sensible, vivement considéré; et ceux de cette nature peuvent arriver à des personnes qui ont peu de capacité spirituelle. C'est pour ce sujet que Sainte Tèreſe, parlant de ces sortes de visions, les appelle ordinairement des faiblesses de femmes dévotes. Elles peuvent aussi procéder des artifices du démon, qui se sert assez souvent du pouvoir qu'il a sur l'imagination et sur l'appétit sensitif, pour abuser les âmes et leur faire croire que ces effets sont des faveurs dont Dieu se plaît à récompenser leur vertu. Le Père Jean de la Croix n'eut jamais de ces sortes de ravissements. Éclairé comme il l'était, il n'avait garde de donner dans cette illusion; et son Oraison étant toujours un acte pur de son esprit abîmé dans les grandeurs de Dieu, il était à couvert de tous ces pièges.

La seconde espèce de ravissement consiste dans une vision intellectuelle, qui est propre aux âmes pénétrées d'un saint amour, et qui n'ont rien de plus à cœur que de glorifier Jésus-Christ et de contempler ses infinies perfections. Dans cet état, on reçoit ordinairement de la part du Seigneur des communications très-hautes et très-sublimes, qui se font par des espèces infuses, que l'on peut dire être à peu près semblables à celles des célestes intelligences qui sont au pied du trône du Dieu vivant; et lorsqu'il plaît à la divine Majesté de favoriser une âme de ces sortes de grâces, Il a coutume, dans ces occasions, de l'élever jusqu'au Sanctuaire céleste, pour la rendre participante des douceurs inexprimables dont Il remplit ses élus, afin que, par l'impression passagère de cette gloire qui leur est préparée, ils puissent supporter avec joie toutes les souffrances qui doivent les y conduire.

Le démon ne peut pas causer ces sortes d'effets si surprenants, parce que, la communication naturelle qui est entre l'imagination et l'entendement se trouvant suspendue, il n'a aucun moyen de tromper l'âme par ses prestiges, ni de la surprendre par ses illusions. C'est à cette sorte de ravissement que l'âme du Père Jean de la Croix était ordinairement élevée, et ce fut par ce moyen qu'il fut souvent favorisé du Seigneur. On peut juger de l'excellence de ces divines communications par les sublimes connaissances qu'il recevait alors, puisqu'il avoue lui-même que c'était l'aube du jour éternel qui éclairait son esprit.

Sainte Térèse, parlant de cet état selon l'expérience qu'elle en avait, s'explique ainsi : « Étant une nuit dans « un Oratoire, et assez recueillie, mais si malade que « je croyais ne pouvoir faire Oraison, je me contentai « de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il « parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles « quand Dieu veut opérer quelque chose en nous ; car « je tombai dans un si grand ravissement, que je me « trouvai hors de moi-même. Il me sembla que j'étais « dans le Ciel, et que les premières personnes que j'y « rencontrai furent mon Père et ma Mère. J'y vis aussi « des choses merveilleuses dans le peu de temps que « dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus « d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, « j'appréhendai que ce ne fût une illusion, quoiqu'il « ne me parût pas que cela en fût une, et je ne savais « que faire, tant j'avais honte d'en parler à mon confes- « seur, non pas, ce me semble, par humilité, mais de « peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât « si j'étais un saint Paul ou un saint Jérôme, pour sa- « voir ce qui se passe dans le ciel ; car les visions qu'ont « eues ces grands Saints augmentaient encore ma « crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir « de telles faveurs, et je ne faisais que pleurer. Enfin,

Vie
de la Sainte,
ch. xxxviii.

1575 « malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me
 « fit aller trouver mon confesseur, à qui je n'osais rien
 « cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola
 « beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

« Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quel-
 « quefois, que Notre-Seigneur me montre de grands
 « secrets, sans que je puisse en voir davantage que ce
 « qu'il Lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit
 « pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mé-
 « pris de toutes les choses de la terre, et je voudrais
 « pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il Lui a plu
 « de me faire voir. Mais cela est impossible, parce qu'il
 « y a tant de différence entre ces célestes lumières, qui
 « sont comme des rayons de la lumière éternelle, et les
 « lumières d'ici-bas, que celle du Soleil leur étant
 « comparée, ne peut passer que pour des ténèbres.
 « Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle
 « soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se re-
 « présenter aucune des choses que Notre-Seigneur me
 « faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir,
 « que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi, je suis
 « contrainte de demeurer, sur cela, dans le silence.

« Je passai une fois plus d'une heure en cet état,
 « Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner
 « de moi, des choses merveilleuses et inconcevables,
 « et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent*
 « *ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et*
 « *ne manquez pas de le leur dire.* »

Voilà ce que sainte Térèse rapporte des divines com-
 munications qui se font dans ces sortes de ravissements;
 et, pour confirmer ce témoignage par celui du Père
 Jean de la Croix, il faut joindre ici les paroles de ce
 Saint, que nous lisons dans son Cantique : « Lorsque
 « l'âme prend son sommeil spirituel dans le sein de
 « Dieu, elle jouit d'un repos fort tranquille, et elle re-
 « çoit en même temps une connaissance de Dieu très-

« profonde, mais obscure; c'est pourquoi elle compare
 « son bien-aimé à une nuit calme et paisible, *qui ap-
 « proche de l'aurore naissante*. Elle dit encore que
 « cette nuit est, non pas une nuit obscure, mais une
 « nuit où l'aurore commence à paraître; parce que
 « l'âme possède cette paix dans la lumière qui lui dé-
 « couvre Dieu, de telle sorte que l'entendement est
 « élevé, avec une admirable douceur, à la connaissance
 « du Créateur. L'Épouse appelle cette lumière *l'au-
 « rore qui se lève*, c'est-à-dire, le crépuscule du ma-
 « tin. Car l'esprit tranquille sort des ténèbres de son
 « intelligence naturelle, et entre dans la lumière sur-
 « naturelle de la connaissance de Dieu, non pas tout
 « à fait claire, mais un peu mêlée d'obscurité, comme
 « est la nuit, dont les ténèbres commencent à se dis-
 « siper aux approches de l'aurore. On peut dire que
 « l'entendement est alors semblable à un homme qui
 « voit la lumière en s'éveillant. Le Prophète-Royal
 « semble parler de cette connaissance, quand il dit :
 « *J'ai veillé, et je suis devenu semblable à un passe-
 « reau qui demeure seul sur le toit d'une maison*.
 « Comme s'il disait qu'il s'est élevé au-dessus des
 « créatures, demeurant seul dans une sublime con-
 « templation. En cet état, comme ce petit oiseau se
 « tient d'ordinaire dans les lieux les plus hauts, comme
 « il tourne son bec vers le vent, comme il est communé-
 « ment seul, comme il se plaît à chanter, comme il n'a
 « point de plumes d'une couleur particulière; de même
 « l'âme demeure dans la plus haute contemplation,
 « tourne ses affections vers Dieu, se sépare des créa-
 « tures, chante avec plaisir les louanges de son Époux,
 « ne reçoit d'impression particulière d'aucune chose,
 « c'est-à-dire, qu'elle n'a rien de sensible, parce qu'elle
 « est tout abîmée dans la contemplation, etc. »

De tout ceci, on doit conclure que l'âme du Père
 Jean de la Croix jouissait alors des plus rares faveurs

1575 dont Dieu a coutume de récompenser ceux qu'il a choisis de toute éternité pour nous fournir, par la sainteté de leur vie, une image des plus sensibles de la pureté et de l'innocence qu'il demande pour opérer les grandes merveilles de sa puissance. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si ce Saint parut dans Avila comme un prodige de vertus, qui le rendirent recommandable dans l'esprit de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et s'il opéra tant de merveilles pour la gloire du Seigneur et le service de son Église.

Greg. Mag.
lib. XXXIII.
Moral,
cap. xxii.

Saint Grégoire expliquant ces paroles du chapitre xli du Livre de Job : *Qui est-ce qui découvrira la superficie de son vêtement?* assure que quand le démon veut se transfigurer en Ange de lumière pour tromper les serviteurs de Dieu, sous le voile d'une sainteté apparente, il faut être éclairé de la divine lumière, et doué d'une grâce extraordinaire de la discrétion des esprits, pour découvrir les pièges et les artifices de cet ennemi. Or le Père Jean de la Croix avait reçu du ciel un talent si particulier pour faire ce discernement, qu'il a secouru plusieurs âmes que le démon avait séduites, soit par de fausses révélations, soit par des goûts imaginaires par lesquels il les trompait afin de les précipiter dans des malheurs inévitables.

XXV

Il connaît
les illusions
du malin
esprit.

Il lui en coûta beaucoup pour découvrir ces illusions, et on peut dire qu'il avait besoin d'une plus grande application pour tirer ces sortes de personnes de l'erreur où elles étaient engagées, que pour réduire de grands pécheurs, parce que, comme ces âmes étaient prévenues de la fausse idée qu'elles avaient que toutes ces faveurs imaginaires provenaient de l'Esprit-Saint, elles ne pouvaient comprendre que tant de personnes qui les avaient approuvées, fussent pareillement dans l'illusion, et le Père Jean de la Croix passait ordinairement dans leur esprit pour un homme de peu d'expérience et qui n'avait pas les lumières nécessaires pour

juger de ces sortes d'effets. Mais son ardente charité le pressant continuellement de secourir le prochain, loin de se rebuter à la vue de tant d'obstacles, il s'animait plus fortement et travaillait avec plus d'ardeur pour retirer ces aveugles de leurs égarements.

Il s'appliqua si constamment à cette sorte d'emploi, qu'à force d'exorcismes le démon confessa une fois publiquement, que depuis saint Basile personne ne l'avait tant persécuté que le Père Jean de la Croix. Voici un fait des plus singuliers, qui s'est passé dans le temps qu'il demeurait encore au Monastère des religieuses de l'Incarnation, et qui nous fera connaître le talent particulier qu'il avait reçu du Ciel pour découvrir les artifices du démon, et le pouvoir que le Seigneur lui avait donné pour dissiper ses illusions. Ce fait est si extraordinaire, qu'il pourra paraître incroyable à ceux qui se font gloire de révoquer tout en doute; mais les preuves en sont si authentiques, qu'il est impossible de le contredire, attendu le grand nombre de personnes qui en furent témoins, et dont la plupart l'ont attesté sous serment.

Une jeune fille âgée seulement de sept ans, avait vu le démon en forme humaine, et l'ayant trouvé aussi aimable qu'il lui paraissait beau, elle prenait un plaisir singulier dans sa conversation. Comme elle avait beaucoup d'esprit, on ne parlait, dans toute la ville, que du mérite de cette enfant. Elle apprit avec facilité à lire et à écrire; mais elle n'employa ces connaissances prématurées qu'à la lecture des romans et des autres livres dangereux, à ce point qu'elle faisait des collections de tout ce qui lui paraissait de meilleur goût dans tous ces livres, afin de mieux briller dans les conversations.

Le démon observait cette fille, et ne perdait aucune occasion de tirer avantage de la vanité qui croissait en elle avec l'âge. Pour cet effet, il lui apparut une seconde

1575

1576

XXVI

Histoire
surprenante
d'une fille
séduite
par
le démon.

fois, s'offrant de lui apprendre en peu de temps, non-seulement tout ce qui convenait à une personne de son sexe, mais de lui donner, de plus, la connaissance des belles-lettres et des secrets les plus cachés de la nature, ce qui la ferait passer pour un prodige. Cette âme vaine et pleine d'elle-même accepta une offre si avantageuse, et qui flattait son ambition. Elle se rendit avec d'autant plus de facilité, que cet esprit de ténèbres ne lui demandait rien autre chose qu'un écrit de son sang, par lequel elle s'obligeait d'être toujours à lui, et de n'en jamais aimer d'autres.

Il arriva, dans la suite, que ses parents, par de certaines considérations, la firent entrer dans une maison religieuse, et l'obligèrent à prendre le Voile. Sous cet habit, elle parut d'abord comme une personne des plus extraordinaires, parlant toutes sortes de langues, expliquant les saintes Écritures, développant tous les endroits les plus obscurs avec une si grande netteté, que la plupart des savants qui la connurent s'imaginèrent que le Seigneur lui avait donné cette science par infusion, de sorte que l'on venait de toutes parts la consulter comme un oracle.

Ses Supérieurs y furent trompés pendant quelques années, jusqu'à ce qu'ayant remarqué que la conduite de cette fille ne correspondait, en aucune manière, à tant de grâces dont elle se disait favorisée, ils cherchèrent les moyens d'approfondir ce qu'il y avait de mystérieux dans sa personne. Après avoir épuisé tout ce que la prudence humaine pouvait leur suggérer sans être plus éclaircis, ils s'adressèrent au Père Jean de la Croix, dont la sainteté et la doctrine leur étaient suffisamment connues, et le prièrent d'examiner cette religieuse et de leur en dire son sentiment.

Le Saint refusa d'abord ce que ces personnes voulaient exiger de son ministère, disant que, puisque tant d'habiles gens s'étaient déjà mêlés de cette affaire, il ne con-

venait pas à un pauvre religieux d'aussi peu de capacité que lui d'entreprendre de prononcer après eux. Mais enfin, pressé par les fréquentes sollicitations de ceux qui avaient intérêt à être éclaircis de la vérité du fait, et soupçonnant qu'il y avait de la tromperie dans cette fille, le désir de la remettre dans le bon chemin lui fit accepter cette commission; et, pour en venir à bout, il commença par redoubler ses prières et ses austérités, afin d'engager le Seigneur à l'assister dans cette rencontre, où il s'agissait de sa gloire et du salut d'une âme.

Le jour marqué, il ne manqua pas de se rendre au monastère, et on avertit la religieuse qu'on la demandait au parloir. Cette fille, pleine de son faux mérite, sans s'informer autrement de la personne qui la demandait, vint se présenter dans ce lieu où elle avait triomphé jusqu'alors; mais, par un miracle des plus surprenants, celle qui avait discouru jusqu'à ce jour sur toutes sortes de matières avec une admirable facilité, n'eut pas plutôt salué le Père Jean de la Croix, qu'elle fut saisie d'un tremblement semblable à celui d'un criminel lorsqu'il est présenté devant ses juges pour entendre sa condamnation; et, quoi qu'on pût lui alléguer pour l'engager à s'expliquer, il ne lui fut pas possible de proférer une seule parole.

Le saint homme connut aussitôt que cette fille était séduite par le démon, et l'ayant déclaré aux Supérieurs, il leur dit qu'il était à propos d'en venir aux exorcismes de l'Église, et que peut-être on serait obligé de les réitérer plus d'une fois, parce que cette fille était possédée depuis longtemps. Après cette réponse, il crut être quitte de sa commission, et ne pensait qu'à se retirer; mais on lui fit de nouvelles instances, lui représentant que, puisqu'il était le seul qui avait pu découvrir le mal, c'était à lui pareillement à y apporter le remède. S'étant rendu à cette réponse, il ne pensa plus qu'à se disposer à cette fonction par de nouvelles austérités, sachant que

XXVII

Le Saint découvre les artifices du démon.

ce sont les armes les plus propres pour terrasser le démon.

Dans le premier exorcisme, le Père Jean de la Croix connut qu'il y avait réellement de la possession, et que, dès l'âge de six ans, le démon avait attaqué cette âme. Lui ayant ensuite demandé s'il y prétendait quelque chose, cet ennemi commun lui fit réponse qu'elle était en son pouvoir en vertu d'une cédule qu'elle lui avait donnée, et que, pour conserver cette conquête, il était soutenu de plusieurs légions de ses esprits infernaux. La religieuse n'était privée de ses sens que dans le temps des conjurations; hors de cela, elle répondait librement à tout ce qu'on lui demandait.

Le Père Jean de la Croix, ayant si heureusement commencé cette grande œuvre, jugea plus à propos d'agir avec douceur auprès d'une âme qui avait eu la faiblesse de se laisser ainsi tromper par cet esprit séducteur. Il lui représenta, le plus charitablement qu'il put, l'énormité de la faute qu'elle avait commise, le danger auquel elle s'était exposée, étant demeurée si longtemps dans ce malheureux état, et la reconnaissance qu'elle devait à Dieu, Notre-Seigneur, de l'avoir soufferte avec tant de patience. Exaltant ensuite les grandes miséricordes du Seigneur, qui reçoit toujours favorablement les pécheurs qui ont recours à lui, il lui fit voir combien le service d'un Dieu si bon et si plein de tendresse, surpassait celui du démon, qui n'a point d'autre vue que notre perte et notre damnation. Les paroles du Saint touchèrent le cœur de cette fille, et, commençant à reconnaître la grandeur de son mal, elle le pria de vouloir y remédier, ce que le Saint lui promit; et, après l'avoir assurée qu'il reviendrait le lendemain, il se retira au monastère de l'Incarnation.

Quelques heures après cette entrevue, le démon voulant renverser tout ce que le Père Jean de la Croix avait déjà gagné sur l'esprit de cette personne séduite,

usa de son artifice ordinaire ; il prit pour cet effet la figure du saint homme , retourna au couvent de cette religieuse , et demanda à lui parler , sous prétexte d'avoir oublié quelque chose de la dernière importance. La religieuse se rendit sur-le-champ au parloir , croyant véritablement que celui qui paraissait devant ses yeux était le Père Jean de la Croix. Alors le diable dit à cette âme affligée qu'il venait de faire une sérieuse réflexion sur toute sa malheureuse vie , et que ses crimes lui paraissaient si énormes , qu'il était impossible de la retirer de la puissance du démon , vu la promesse qu'elle lui avait donnée , parce que ce malin esprit saurait bien la lui faire exécuter malgré elle. Un discours si peu attendu étonna si fort la religieuse , que , se fondant en larmes , elle était près de tomber dans le désespoir.

Le serviteur de Dieu était pour lors en prières dans sa chambre , et le Seigneur lui ayant révélé ce qui se passait à l'égard de la Religieuse pour laquelle il intercédait auprès de sa divine Majesté , il courut incontinent au monastère , et demanda à lui parler. La tourrière , sans trop examiner la personne qui demandait cette religieuse , répondit assez brusquement que l'on ne pouvait lui parler alors , parce qu'elle était avec le Père Jean de la Croix. Le Saint lui répliqua sur-le-champ qu'elle se trompait , puisque c'était lui-même qui la demandait ; ce qui causa un si grand étonnement à la tourrière , qu'elle ne put jamais s'imaginer comment cela s'était fait.

Le Père Jean de la Croix monta au parloir , et le diable disparaissant tout à coup , il trouva la religieuse dans un état déplorable. Alors , profitant de cette tromperie pour faire connaître à cette âme affligée la malice du démon , et le peu de pouvoir qu'il avait , puisqu'il était obligé de prendre la fuite devant un pauvre religieux comme lui , il la remit dans un état plus tranquille. Comme il craignait quelque nouveau stratagème

de la part du démon, il voulut, dans ce moment même, achever de le terrasser ; ainsi, il lui ordonna de nouveau de laisser la religieuse en repos, et de rendre la cédule qu'elle lui avait donnée.

Toutes les religieuses de la maison, averties par la tourière, accoururent aussitôt pour secourir leur sœur ; il se trouva pareillement plusieurs personnes de la ville, qui étaient venues par occasion. On fut d'abord saisi d'une grande frayeur, lorsque l'on entendit le bruit épouvantable que faisaient les démons pour ne point abandonner cette conquête ; mais enfin, après bien des contestations, la cédule fut rendue en présence de toute l'assemblée, qui était fort nombreuse, et la religieuse étant entièrement délivrée par ce moyen, on en rendit de publiques actions de grâces.

J'ai rapporté ce fait si extraordinaire comme étant très-certain, puisqu'il eut un si grand nombre de témoins qui en ont donné des déclarations les plus authentiques que l'on puisse désirer, et qu'il s'est passé à la vue de toute la ville d'Avila, qui conçut une si grande vénération pour la sainteté du Père Jean de la Croix, que tout le monde venait le consulter, afin de trouver dans ses réponses le soulagement que l'on désirait. Aussi expérimentait-on tous les jours la force et le pouvoir de ce Saint pour dissiper les artifices du démon, et il serait impossible de faire un exact détail de toutes les victoires qu'il a remportées sur cet ennemi du genre humain.

Le diable, de son côté, enragé de ce que cet invincible capitaine des nouvelles troupes du ciel lui faisait faire de si notables pertes, et emportait tous les jours sur lui de si belles et importantes dépouilles, se résolut d'en avoir raison et d'employer de nouvelles ruses pour le perdre. Il se servit, pour cet effet, d'une jeune fille de grande naissance et d'une beauté merveilleuse qui, s'étant confessée à lui, au lieu de s'enflammer en l'a-

mour de Dieu , par ses paroles toutes célestes , s'était embrasée , à sa vue , d'une affection coupable.

Elle sut , un jour , que le Père Germain , compagnon du bienheureux Père , était absent , et la nuit suivante , pendant que le serviteur de Dieu était en prières dans sa petite retraite , elle trouva moyen d'y entrer à la dérobée. Dès qu'elle fut devant lui , voulant calmer l'épouvante que sa présence lui causait , et ne pas lui laisser le doute que ce pouvait être quelque spectre ou fantôme , elle lui déclara la passion dont elle brûlait , et contre laquelle , ni la considération de son honneur , ni la crainte de Dieu , ne lui avaient de rien servi. Le chaste religieux se trouva bien en peine , dans une conjoncture si délicate et si dangereuse tout ensemble. Animé , néanmoins , d'un grand zèle pour le salut de l'âme de cette jeune aveuglée , il leva les yeux au ciel , implora le secours divin , et , ouvrant sa bouche purifiée tous les jours par le sang du Fils de Dieu , et accoutumée à ne proférer que des oracles , il combattit l'action honteuse de cette infortunée par des raisons si vives et si efficaces , qu'il la fit rentrer en elle-même , la remit parfaitement dans son bon sens , et la réduisit entièrement dans la connaissance et le repentir de sa faute. Elle s'en retourna donc chez elle toute trempée de larmes , toute brûlante du feu de l'amour divin , et moins couverte des ténèbres de la nuit qui favorisaient sa retraite , que de la honte et confusion qu'elle avait de son effronterie et de sa hardiesse criminelles. Depuis ce temps-là , elle mena une vie très-chrétienne et très-exemplaire.

La rage que les démons conçurent de ce que les filets qu'ils lui avaient tendus étaient restés sans effet , que les embûches qu'ils lui avaient dressées avaient si mal réussi , éclata horriblement contre le serviteur de Dieu. Ils n'usèrent plus de ménagements , ni de ruses , ni d'artifices , pour l'attaquer secrètement et à la sour-

1576

dine. Ils passèrent à une guerre ouverte, l'assailirent sans se cacher, le tourmentèrent épouvantablement et sans relâche, comme un autre saint Antoine, par des coups, de mauvais traitements, des visions effroyables, et par toutes les inventions que la haine et la fureur purent leur inspirer. Mais ils ne réfléchissaient pas qu'en le battant, ils le polissaient; qu'en l'accablant de coups, ils le chargeaient de palmes et de lauriers; qu'en augmentant leurs persécutions et leurs tourments, ils faisaient croître ses victoires et ses triomphes, ses mérites et ses couronnes.

Voici un avis qu'il donna sur ces matières, on en conserve soigneusement l'original, parce qu'il contient une doctrine et un préservatif assuré contre les ruses du malin esprit.

XXVIII Une certaine religieuse qui s'adonnait beaucoup à l'Oraison, sans veiller sur elle-même et sans pratiquer l'humilité, désirait depuis longtemps de pénétrer de grands secrets et de découvrir des choses surnaturelles. Cet esprit de curiosité donna moyen au démon de la séduire; il produisait en elle certains effets si surprenants qu'ils paraissaient provenir de l'esprit de Dieu; il lui donnait des goûts, des douceurs et des sentiments extraordinaires, y ajoutant plusieurs visions et tous les autres artifices qu'il a coutume d'employer, pour tromper ceux qui ne sont pas en garde contre ses illusions, et qui se laissent trop facilement emporter à ces sortes de désirs.

Sa pénétration dans le discernement des esprits.

La subtilité dont cet esprit de ténèbres cachait ses tromperies était si enveloppée, que plusieurs personnes très-savantes et fort capables de juger ces sortes de matières auxquelles elle avait communiqué son esprit, l'avaient unanimement approuvé, estimant qu'il venait de Dieu. Cependant cette religieuse ayant mis par écrit toutes les connaissances qu'elle prétendait recevoir dans l'Oraison, et tous les effets si merveilleux qui parais-

saient une suite de son état, elle envoya ce papier au Père Jean de la Croix, se flattant qu'il imiterait les autres personnes qui avaient approuvé sa manière d'agir, et qu'il se conformerait à leurs sentiments.

Le Père Jean de la Croix n'eut pas plutôt lu ce papier, qu'il reconnut d'où provenaient toutes ces lumières prétendues. Pour dessiller les yeux de cette personne, il voulut mettre par écrit ce qu'il en pensait, et il le fit en termes si positifs, qu'ils découvrent assez combien son esprit était éclairé pour distinguer la fausse lumière d'avec celles qui procèdent du Père céleste. Comme le sentiment de ce Saint Docteur sur une matière si délicate peut être d'une grande utilité pour les personnes qui s'adonnent à la vie spirituelle, j'ai cru qu'il était à propos de le rapporter en entier. Voici donc de quelle manière il s'exprime :

« Il me semble qu'il y a cinq défauts dans la manière affective dont se conduit cette âme, qui me font croire qu'elle n'est pas animée du bon esprit.

« Le premier défaut que je remarque, c'est qu'il y a beaucoup de désirs et d'affections contraires à la nudité de l'appétit, que porte toujours avec soi le véritable esprit.

« Le second défaut, c'est une assurance démesurée, et le peu d'appréhension que cette personne paraît avoir de se tromper, quoique le Saint-Esprit ne marche jamais sans cette crainte, pour préserver l'âme du mal, comme le Sage nous en assure.

« Pour le troisième, il semble qu'elle a un grand désir de pouvoir persuader à tout le monde que ce qu'elle possède est excellent, ce qui est absolument opposé au véritable esprit, qui veut que l'on méprise et que l'on fasse peu de cas de ces sortes d'effets.

« Le quatrième défaut, qui est le principal, c'est que l'on n'y remarque point les effets de la vertu d'humilité, qui ne se communique jamais à l'âme qu'en

1576 « l'anéantissant absolument et l'humiliant dans son
 « intérieur, lorsque les faveurs qu'elle reçoit sont vé-
 « ritables. Car, si ces grâces avaient produit en elle de
 « semblables effets, elle aurait dû en faire quelque
 « mention, vu que ces sortes d'effets ont coutume de
 « faire une telle opération sur l'âme qu'elle ne peut les
 « dissimuler; et, quoique dans toutes les divines com-
 « munications il ne se trouve pas toujours des effets si
 « remarquables; cependant celles qui sont honorées
 « du nom d'union sont toujours accompagnées d'une
 « profonde humilité, selon ces paroles de l'Écriture :

PROV. XVIII,
12.

PS. CXVIII,
71.

« *Antequam conteratur, exaltatur cor hominis; et*
 « *antequam glorificetur, humiliatur;* etc. *Bonum*
 « *mihî quia humiliasti me.* C'est-à-dire que l'âme est
 « toujours humiliée avant d'être exaltée, et que c'est un
 « véritable bonheur que de se voir dans l'humiliation.

« Quant au dernier défaut que j'ai remarqué dans
 « l'état de cette âme, c'est que son langage ne paraît pas
 « provenir de l'esprit de Dieu; car cet esprit enseigne
 « ordinairement un style plus simple, plus sincère et
 « exempt de toute exagération, au lieu que le sien
 « paraît fort affecté. Et lorsqu'elle dit qu'elle a parlé au
 « Seigneur de cette manière, et que le Seigneur lui a
 « répondu telle et telle chose, je crois que c'est une
 « impertinence et une pure rêverie; de sorte que si
 « j'avais à donner quelque avis là-dessus, je voudrais
 « qu'il fût absolument défendu à cette personne de
 « rien écrire de toutes ces choses, et qu'elle ne s'en-
 « tretint jamais sur ce sujet. Elle a besoin d'être
 « beaucoup exercée dans la pratique des vertus les
 « plus solides, telles que sont le mépris de soi-même,
 « et l'obéissance. Car lorsqu'on est fidèle à pratiquer
 « ces vertus, on est assuré de la solidité de son état, et
 « l'on n'est pas exposé aux tromperies du démon. »

Ces paroles du Père Jean de la Croix paraissent contenir une doctrine si profonde, qu'il n'y en a point qui

ne jette une lumière très-éclatante pour dissiper toutes les illusions de l'esprit des ténèbres, comme il arriva dans cette occasion. Sa pénétration était si grande, qu'il découvrait les artifices du démon, non-seulement à l'égard de ceux avec qui il communiquait de paroles ou par écrit, mais encore envers d'autres avec lesquels il n'avait aucune relation, soit par une spéciale révélation de la part du Seigneur, soit par ce qu'il en entendait rapporter. Nous en citerons plusieurs exemples dans la suite de sa vie; il suffira de reconnaître ici que le Seigneur lui avait donné le don de discernement des esprits dans un degré très-éminent.

Quoique ce saint homme fût très-exact dans tout ce qui pouvait regarder la conduite des âmes qui s'adonnaient à l'Oraison, afin de les préserver des différentes illusions du malin esprit, il ne laissait pas de s'appliquer particulièrement à encourager toutes les personnes auxquelles il remarquait que le Seigneur voulait communiquer ses faveurs. Il tâchait de les conduire avec prudence, et d'éviter deux extrémités également dangereuses, fort ordinaires à ceux qui n'ont aucune expérience des consolations surnaturelles dont Dieu favorise quelquefois les âmes qui sont fidèles à contempler ses infinies perfections, et qui s'exercent dans la pratique des plus hautes vertus.

Le premier défaut de ces directeurs ignorants consiste dans une aveugle condamnation de tout ce qui paraît surnaturel, traitant toutes ces choses de chimères et d'illusions d'une imagination trop vive, qui se trouve échauffée par une violente application à quelque objet, dont les traces s'impriment si fortement, qu'il en reste des idées qu'elles prennent pour des faveurs du Père céleste.

Le second défaut se rencontre dans ceux qui, suivant une conduite tout opposée, donnent à l'aveugle dans tout ce qui paraît extraordinaire; approuvent sans

XXIX

Deux
extrémités
à craindre
sur la
spiritualité.

1576 aucun autre examen toutes les visions et autres choses de cette nature, que les personnes dévotes s'imaginent avoir reçues de Dieu, et n'estiment véritablement saintes que celles qui reçoivent de ces faveurs particulières.

Il est assez difficile de décider laquelle de ces deux extrémités donne plus d'entrée aux illusions du démon : car de même que l'imprudente assurance de ces derniers rend les âmes moins attentives à se préserver de toute illusion, les ombrages et les frayeurs des premiers, lorsqu'ils entendent parler de communications surnaturelles, épouvantent et abattent de telle sorte, que ces âmes se renferment dans le silence et perdent ainsi le profit des salutaires avis qu'elles pourraient recevoir de leur Directeur, pour se conduire avec précaution et profiter de ces dons ineffables de la magnificence du Seigneur.

Sainte Térèse, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint fort de cette conduite, parce qu'elle a connu elle-même, par sa propre expérience, le tort que cela fait aux âmes et les divers inconvénients qui peuvent en résulter. Tantôt elle nomme ces sortes de personnes des demi-savantes; tantôt elle dit qu'ils refusent d'accorder au Seigneur ce que leur esprit ne peut comprendre, ne pouvant pas s'imaginer que son infinie bonté se communique avec tant de profusion; tantôt elle fait un long dénombrement de toutes les peines qu'elle a souffertes dans le temps qu'elle était conduite par ces guides aveugles, de sorte qu'elle assure qu'un seul de ces demi-savants est plus à craindre que plusieurs démons unis ensemble; enfin en un autre lieu, traitant plus amplement de cette matière, elle s'explique en ces termes :

L.desFond., chap. VIII. « Je sais que le seul nom de visions et de révélations
 « épouvante certaines personnes, et j'avoue ne com-
 « prendre pas d'où leur vient cette frayeur, ni pour-

« quoi elles trouvent tant de péril à être conduites de
 « Dieu par ce chemin. Je ne veux pas traiter mainte-
 « nant des marques par lesquelles j'ai appris, de per-
 « sonnes fort savantes, que l'on peut connaître si ces
 « visions et ces révélations sont bonnes ou mauvaises.
 « Je me contenterai de dire ce que doivent faire ceux
 « qui les auront, parce qu'il y a peu de confesseurs
 « qui rassurent ces âmes dans leurs craintes, et ils
 « s'étonnent moins qu'on leur dise que le démon a
 « suggéré mille pensées de blasphème et de choses
 « extravagantes et déshonnêtes, que lorsqu'on leur dit
 « qu'un ange s'est présenté à nous, ou nous a parlé,
 « ou que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a apparu
 « crucifié...

« J'ai vu une personne à qui ses Confesseurs don-
 « nèrent d'étranges peines dans une semblable rencon-
 « tre; on connut dans la suite par les grands effets et
 « les bonnes œuvres que ces visions produisirent en
 « elle, qu'elles venaient véritablement de Dieu. Néan-
 « moins ces confesseurs lui ordonnaient de s'en moquer
 « et de faire le signe de la Croix; mais depuis, commu-
 « niquant avec le Père Dominique Ybannès, qui était un
 « homme fort savant, elle sut de lui qu'il ne fallait jamais
 « en user ainsi, parce que l'on doit respecter l'image de
 « Jésus-Christ en quelque lieu qu'on la voie, fût-ce
 « même un artifice du démon; à cause que alors contre
 « son intention il nous fait du bien au lieu de nous nuire,
 « en nous représentant si au naturel un crucifix ou
 « quelque autre objet de notre piété, que cette image
 « demeure imprimée dans le cœur. »

Cette même Sainte, voulant instruire ces sortes de
 confesseurs, qui n'ont aucune expérience des choses
 surnaturelles, leur parle de la sorte : « C'est une erreur
 « de croire que le temps nous puisse faire comprendre
 « ce qu'il n'est possible de connaître que par l'expé-
 « rience. Ainsi il ne faut pas s'étonner si plusieurs se

La Vie
 de la Sainte,
 ch. xxxiv.

1576

« trompent lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans
 « être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui
 « ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins
 « que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet es-
 « prit, ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourvu qu'ils
 « soient savants, et que, réglant par le jugement et par la
 « raison les choses tant extérieures qu'intérieures, qui
 « sont dans le cours ordinaire de la nature, ils se con-
 « forment à l'Écriture Sainte dans ce qui regarde les
 « choses surnaturelles. Mais, quant au reste, ils ne
 « doivent nullement prétendre de juger de ce qu'ils
 « n'entendent pas, ni de gêner les âmes qui sont con-
 « duites par ce suprême directeur, dont la science aussi
 « bien que la puissance est infinie.

« Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer
 « cela comme impossible, se souvenir que tout est pos-
 « sible à Dieu; agir par la foi et prendre sujet de s'hu-
 « milier de ce qu'il pourra arriver, que Jésus-Christ
 « donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne
 « femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est
 « le moyen de profiter beaucoup davantage aux âmes
 « qu'ils conduisent et à eux-mêmes, que s'ils faisaient
 « les contemplatifs ne l'étant pas. Je le répète encore :
 « si ces directeurs n'ont de l'expérience et assez d'hu-
 « milité pour reconnaître qu'ils n'entendent pas ce
 « qu'ils n'entendent point (mais qui ne laisse pas pour
 « cela d'être possible), ils n'avanceront jamais et fe-
 « ront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent.
 « Mais, pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent
 « pas craindre que Dieu permette qu'ils se trompent,
 « ou qu'ils trompent les autres. »

xxx

Principes
 du Saint
 sur ce sujet.

Comme le Père Jean de la Croix avait beaucoup d'ex-
 périence dans ces sortes de matières, et qu'il était très-
 versé dans toutes les questions de la théologie, il con-
 duisait les âmes sans aucune crainte, faisant toujours le
 discernement nécessaire pour découvrir ce qui pouvait

provenir de l'esprit de Dieu. Son soin principal était de préserver les âmes qui étaient sous sa conduite de tout ce qui pouvait servir d'instrument au démon pour les abuser. De là vient qu'il s'appliquait très - particulièrement à leur faire pratiquer de bonnes œuvres; car, une de ses maximes fondamentales et à laquelle il faut faire une grande attention, c'est que l'on ne doit pas tant s'arrêter aux visions et aux révélations, qu'aux exercices des plus solides vertus, parce que ce sont les vertus qui nous sanctifient et qui nous élèvent à la perfection de notre état, et non pas simplement les dons extraordinaires, Jésus-Christ ayant déclaré dans son Évangile que ce n'est pas par les miracles qu'Il reconnaîtra ses vrais disciples, mais par leur obéissance aux volontés de son Père, par leur renoncement à eux-mêmes, par leur humilité, leur charité et toutes les vertus qui font le caractère du vrai chrétien.

Matth. vii,
21.

Si les faux mystiques avaient fait attention à cette maxime, que le Père Jean de la Croix a toujours regardée comme le fondement de toute la vie spirituelle, et qu'il établit dans plusieurs endroits de ses ouvrages, ils ne se seraient pas laissé abuser comme ils l'ont fait, et au lieu de donner dans toutes les erreurs qui ont été justement condamnées et contre lesquelles on ne peut trop prendre de précautions, ils auraient puisé dans cette source les eaux pures de la vérité, qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Les âmes que Dieu voulait élever au sublime degré de la communication et de son amour, trouvaient dans les lumières de ce Saint Docteur une règle sûre pour se conduire avec prudence au milieu des épreuves qu'elles essayaient pour se rendre dignes des faveurs du Père céleste. C'est pour cela que toutes les personnes qui avaient souffert plusieurs travaux et afflictions d'esprit dans leurs exercices spirituels, sans avoir pu rencontrer un directeur capable de les comprendre,

avaient ordinairement recours au Père Jean de la Croix, et, dès qu'elles lui avaient fait connaître ce qui se passait dans leur âme, il leur enseignait de suite par quelle voie elles devaient marcher; et la lumière qu'il leur donnait dans ces occasions leur faisait trouver le soulagement et le calme d'esprit qu'elles désiraient.

Nous pourrions donner ici un nombre infini d'exemples de ces personnes qui avait été tourmentées pendant plusieurs années, sans rencontrer quelqu'un qui connût la voie par laquelle Dieu les conduisait dans la vie spirituelle, jusqu'à ce qu'elles se fussent adressées au Père Jean de la Croix. Il suffira de rapporter les paroles de la Mère Marie de Jésus, une des deux premières Novices et Fondatrices des Carmélites de Véas, qui fut toujours en grande vénération pour ses vertus et ses rares mérites. Voici le témoignage qu'elle rend : *La première fois que je vis le Père Jean de la Croix, il y avait quelques années que je souffrais de grands travaux d'esprit que Dieu m'avait envoyés sans aucun soulagement, parce que mes confesseurs n'y pouvaient rien entendre. Mais je ne l'eus pas plutôt envisagé, que mon âme entra dans le calme, et, avec la satisfaction que je ressentais pour lors, je lui communiquai et découvris tout mon intérieur. Sitôt qu'il en eut une entière connaissance, il me donna des assurances du chemin dans lequel je marchais, et m'encouragea beaucoup à souffrir : c'est pourquoi, tant qu'il a vécu, je me suis toujours gouvernée par ses sages conseils.*

Sainte Térèse fit la même expérience après qu'elle eut communiqué avec ce saint homme; elle reconnut, par la manière dont il lui expliqua les différents degrés par où Dieu fait passer une âme avant que de l'élever à l'état de perfection où il la demande, combien de temps elle avait perdu pendant vingt années qu'elle n'avait pu trouver de directeur capable de l'instruire

comme il fallait. Elle rendit au Seigneur de justes actions de grâces de lui avoir envoyé un homme selon son cœur, non-seulement pour son avantage particulier, mais encore pour le bien de ses filles, puisque le Père Jean de la Croix s'est toujours appliqué depuis à les conduire avec sagesse, et à leur communiquer toutes les lumières dont elles avaient besoin pour arriver à la perfection de leur état.

Entre les différentes personnes dont ce Saint avait pris la conduite, il y en avait de deux sortes qui lui donnaient beaucoup de peine : les unes s'occupaient à discourir ; les autres, au contraire, ne pouvaient former aucun discours lorsqu'elles voulaient faire Oraison. Les premières s'excusaient ordinairement sur ce qu'elles ne se croyaient pas capables de devenir contemplatives, parce qu'elles avaient trop de peine à fixer leur entendement ; c'est pourquoi elles prétendaient qu'elles devaient se contenter, selon la doctrine de sainte Tèrese, de la simple oraison mentale sans chercher à s'élever à un degré plus sublime.

Le Père Jean de la Croix avait coutume de répondre à ces sortes de personnes, qu'il leur conseillait de s'en tenir au principe de sainte Tèrese, sur lequel elles voulaient s'appuyer ; mais il leur faisait voir en même temps qu'elles devaient considérer que ce que la Sainte nommait Oraison mentale était une espèce de contemplation qu'elles pouvaient exercer par le moyen de la foi et par les secours ordinaires qu'elles recevaient, en demeurant devant Dieu dans un saint repos, et considérant qu'Il nous voit, que nous L'accompagnons et que nous demeurons en Lui. Par ce moyen ce Père les disposait peu à peu à devenir plus spirituelles, et à se détacher insensiblement de tout ce qui pouvait les empêcher d'avancer dans la voie de l'esprit.

Pour celles qui prenaient une route différente, comme elles ne pouvaient former aucun discours, quoiqu'elles

s'appliquassent fortement à s'élever jusqu'à Dieu avec un saint désir de Lui plaire dans toutes leurs actions, elles s'imaginaient perdre leur temps et avaient besoin d'être rassurées dans leurs démarches. C'est pourquoi le Père Jean de la Croix ne cessait de les instruire et de les encourager à persévérer dans cet exercice, leur déclarant qu'elles étaient dans la bonne voie, et qu'elles recevaient les impressions de la divine sagesse, encore qu'elles ne s'en aperçussent pas : en quoi il était entièrement conforme au sentiment de sainte Tère'se, qui exhorte ses filles à ne pas se rebuter à la vue des difficultés qui se rencontrent dans cette manière d'Oraison, parce que, selon cette grande Sainte, Notre-Seigneur voit notre persévérance, et Il ne manque pas de la récompenser dans le temps qu'Il a marqué dans les décrets de sa sagesse éternelle.

Il assistait avec le même succès tous ceux dont la conscience était troublée. Voici ce qu'un religieux de grande autorité a déposé sur ce sujet, dans les informations qui furent faites après sa mort pour sa béatification : *Le Père Jean de la Croix avait un don particulier pour conduire les consciences. Un jour, une personne de considération, troublée par quantité de scrupules qui ne lui donnaient aucun repos, vint me trouver, disant qu'elle avait consulté beaucoup de confesseurs, mais que pas un n'avait pu la satisfaire, ce qui lui causait bien du trouble. Pour remédier à ses peines, je la présentai au Père Jean de la Croix ; et après s'être confessée à ce Saint, elle demeura si paisible et avec une telle liberté d'esprit, que depuis lors elle n'a jamais ressenti le moindre trouble, ce dont elle remercie tous les jours le Seigneur.*

Avec une conduite si pleine de sagesse et de prudence, il ne faut pas s'étonner si le Père Jean de la Croix fut toujours considéré comme un des plus grands docteurs que Dieu ait donnés à son Église pour conduire

les âmes dans les voies surnaturelles, et s'il fit tant de bien aux religieuses du monastère de l'Incarnation. Aussi sainte Térèse se crut-elle obligée de prier le Révérend Père Visiteur de continuer le Père dans son emploi, quoiqu'elle se retirât elle-même de cette maison, lorsque le temps prescrit par les Constitutions de l'Ordre pour la charge de Prieure fut expiré.

Les religieuses de ce Monastère, se voyant à leur grand regret privées du gouvernement de cette Sainte, la prièrent, par dévouement pour elles, de leur laisser le Père Jean de la Croix, et, outre cela, de leur donner une Prieure de sa main. Elle le leur accorda volontiers, choisissant une très-vertueuse religieuse de leur Communauté, qu'elle jugeait capable d'entretenir la vertu et l'Observance qui avait été rétablie dans cette maison; de sorte que toutes pussent se mieux consoler de la perte qu'elles faisaient, dans le riche trésor que sainte Térèse leur laissait en la personne de ce sage directeur.

Comme l'amour de ces vertueuses filles pour sainte Térèse fut très - ardent, je ne puis passer sous silence ce qu'elles voulurent entreprendre pour en donner des marques authentiques. Le temps de la Prieure qui avait succédé à la Sainte étant expiré, la Communauté s'assembla pour procéder à une nouvelle élection, et sainte Térèse fut élue par les suffrages de la plus grande et de la plus saine partie des religieuses. Celles qui ne lui avaient pas donné leurs voix étaient en fort petit nombre; mais parce qu'elles ne pouvaient s'accommoder de la rigueur de l'esprit de la Réforme, elles s'adressèrent au Révérend Père Provincial, dont elles réclamèrent l'autorité, pour empêcher la Sainte de venir une seconde fois dans cette Maison, alléguant pour toute raison que, n'étant plus de leur communauté, on ne pouvait pas la choisir pour la mettre leur Prieure.

Le Père Provincial, pour entrer dans les vues des religieuses opposantes, se transporta dans leur monastère avec une commission signée par le Vicaire Général. Après avoir fait assembler la Communauté, il signifia ses ordres, et les obligea de procéder sur-le-champ à une nouvelle élection. Malgré toutes les menaces dont il se servit pour les intimider, il ne put changer les cœurs, et il s'étonna de voir que sainte Térèse était élue en sa présence pour la seconde fois, avec autant de suffrages qu'à la première. Alors le déplaisir qu'il eut de voir échouer son dessein par cette nouvelle démarche le jeta dans un emportement si furieux contre ces pauvres religieuses, qu'il mit les unes en prison et excommunia les autres.

Ces innocentes victimes étaient disposées à souffrir plutôt les dernières extrémités que de renoncer à leurs prétentions; et ; quoi que l'on voulût entreprendre pour les pousser à bout, elles se soutenaient dans l'espérance d'obtenir leur chère Mère. Mais voyant que leur patience devenait inutile, et qu'elles ne réussiraient jamais sans le secours de quelques personnes influentes capables de prendre leur cause en main, elles signèrent toutes une procuration qu'elles donnèrent à Don Rodrigue de Augustina, pour demander justice au Roi contre une oppression si étrange et si tyrannique. Leurs voix se firent entendre du fond des prisons dans le cabinet du Roi, qui fit rapporter la cause à son Conseil; et Don Rodrigue ayant présenté sa requête aux juges, leur exposa les demandes des religieuses Carmélites de l'Incarnation.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, et il se voit, par les actes, qu'un an après elle n'était pas encore terminée. Les Carmes Déchaussés ne prirent aucune part à cette dispute; ils parurent même s'opposer au dessein de ces religieuses, afin d'ôter aux Pères de la Mitigation tout sujet de plainte contre eux. Ainsi ces pauvres

filles, qui avaient expérimenté tant de bien sous le gouvernement de sainte Térése, demeurant toujours dans la résolution de la posséder, poursuivirent seules le droit de leur élection, malgré toutes les peines que l'on pouvait leur faire souffrir.

Il faut avouer que leur constance fut admirable, et il est surprenant de voir que celles qui, quelques années auparavant, s'étaient exposées à toutes sortes de peines pour ne pas avoir sainte Térése, en souffraient alors de plus terribles pour l'obtenir. Cependant, après avoir poussé bien avant ce procès, elles s'apaisèrent peu à peu, voyant que la Sainte en faveur de laquelle elles souffraient tant de persécutions s'était retirée dans le monastère de Saint-Joseph, sans vouloir intervenir dans leur requête, ni condescendre en aucune façon à leurs désirs; ce qui les affligea beaucoup, quoiqu'elles demeurassent fort contentes d'avoir si généreusement témoigné leur zèle, et fort consolées dans leurs âmes de ce que cette rude persécution leur avait procuré beaucoup de mérites devant le Seigneur.

Sainte Térése témoigne l'affliction qu'elle souffrit de voir ces bonnes religieuses si fort en peine par rapport à elle. C'est dans une lettre qu'elle écrivit à Don Teutonio de Bragance, Archevêque d'Eborá, où elle lui parle de la sorte : *J'ai eu une extrême peine de voir qu'à cause de moi il y avait tant de trouble et tant de désordre en cette ville. Ma plus grande souffrance était de voir de si saintes âmes persécutées à mon sujet, et de considérer plus de cinquante-quatre religieuses excommuniées, à cause de l'amour qu'elles me portaient. J'ai néanmoins cette consolation devant Dieu que je n'ai en rien contribué à leur dessein, et par conséquent au mal qui leur est arrivé, car j'ai fait tout ce que j'ai pu afin de n'être pas élue Supérieure de leur maison. Pour m'en dégoûter davantage, Dieu a permis que je n'aie pas eu une heure de*

1576

santé pendant que j'y suis demeurée ; et je crois que ce me serait une des plus grandes afflictions que je puisse recevoir au monde, si l'on m'obligeait à y retourner. Il est vrai que j'ai beaucoup de compassion et de tendresse pour plusieurs vertueuses filles de ce couvent ; et je puis dire qu'il y en a de très-parfaites, comme elles l'ont assez témoigné, par la force et la constance avec lesquelles elles ont généreusement supporté une si longue persécution.

LIVRE TROISIÈME

Troubles excités contre la Réforme. — Occasion de ces troubles.

— La Réforme s'étend dans l'Andalousie. — Description de la montagne des Saints-Martyrs. — Fondation de Grenade. — Abrégé de l'histoire du Père Gratien. — Il prend l'habit de la Réforme. — Il est fait Visiteur apostolique. — Fondation de Séville. — Fondation d'Almadoñar. — Chapitre général tenu à Plaisance. — Nouvelles plaintes contre la Réforme. — Les Mitigés prennent des mesures contre les Déchaussés. — Assemblée d'Almadoñar. — Quel est le véritable esprit de la Réforme. — Orage dont la Réforme est menacée. — Le Roi s'oppose au Vicaire Général. — Desseins contre le Père Jean de la Croix. — Il est enlevé de nuit. — Lettre de sainte Térése à ce sujet. — Il est conduit à Tolède. — On le met dans une prison. — Conduite du Saint pendant sa prison. — Faveurs qu'il reçoit de la part de Dieu. — Il compose un cantique mystérieux. — Il reçoit un commandement de se sauver. — Délivrance miraculeuse de saint Jean de la Croix. — Il va chez les Carmélites. — Nouveau miracle opéré en sa faveur.

Pendant que le Père Jean de la Croix remplissait toute la ville d'Avila de la bonne odeur de ses vertus, le démon, outré des progrès que la nouvelle Réforme des Carmes Déchaussés faisait de jour en jour, n'épargna rien pour la détruire dès son commencement, et suscita contre elle une si furieuse tempête, qu'elle se vit bientôt à deux doigts de sa perte. Comme c'est ici l'endroit le plus délicat de cette histoire, et que la vé-

1577

I

Troubles
excités
contre
la Réforme.

1577 rité oblige de dire les différentes persécutions que ce Saint a souffertes pour soutenir ce qu'il avait si heureusement commencé, je prie ceux qui liront cette vie d'excuser les violences qui furent exercées dans ces commencements, et de se ressouvenir que les plus grands hommes ne sont pas à l'abri de certaines faiblesses, qui leur font souvent persécuter les serviteurs de Dieu, par un faux zèle d'une justice mal entendue ; en quoi ils se laissent d'autant plus facilement prévenir, qu'ils s'imaginent en ces rencontres ne travailler que pour le service du Seigneur et pour la défense des intérêts de leur Ordre.

C'est ce qui va paraître dans tout son jour, lorsque l'on aura reconnu que ceux d'entre les Pères de la Mitigation qui étaient les plus animés contre la Réforme étaient des personnes de mérite et d'une vertu éprouvée ; qu'ils furent fâchés dans la suite de tout ce que leurs préventions leur avaient fait entreprendre ; et qu'ils contribuèrent eux-mêmes au repos et à la paix que Dieu fit succéder aux troubles et aux persécutions que nous allons raconter.

Pour mettre au fait de toutes ces choses, je suivrai ici la même méthode que j'ai observée dans les deux livres précédents. Je rapporterai les diverses fondations que les Carmes Déchaussés avaient entreprises, et les heureux progrès que cette Réforme faisait de jour en jour, parce que ce furent ces différents succès qui parurent aux Pères de la Mitigation d'une trop grande importance, et qui leur servirent de motifs pour exciter une guerre d'autant plus dangereuse, que chacun croyait avoir la justice de son côté.

Quoique le Père Général Jean-Baptiste Rubéo, dans sa lettre adressée à sainte Térése, n'eût accordé sa permission que pour fonder deux Monastères de Carmes Déchaussés dans la Castille, il y en avait déjà quatre entièrement établis, savoir : celui de Durvélo

II

Occasion
de ces
troubles.

transféré à Manzères , le Noviciat de Pastrane , le Collège d'Alcala , et la nouvelle maison construite en 1571 sur montagne d'Altomire , qui divise la province de Tolède d'avec celle de Cuença. Le Père Pierre Ferdinand , qui avait été nommé par le Souverain Pontife Visiteur Apostolique de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel dans la Castille , avait donné sa permission pour la fondation des deux derniers monastères ; il cherchait tous les moyens d'étendre davantage cette nouvelle Réforme , convaincu que sa qualité de Visiteur Apostolique lui donnait un pouvoir suffisant pour toutes ces choses , sans qu'il fût nécessaire de recourir au Père Général. Celui-ci avait fait connaître qu'il refuserait les nouvelles permissions qu'on demanderait , dans l'appréhension que si la Réforme s'étendait davantage , elle ne contribuât à la ruine des anciens monastères de la Mitigation.

Ces quatre monastères ayant été fondés de cette manière avec la satisfaction de toute la Castille , les Carmes Déchaussés acquirent en peu de temps une si grande réputation , qu'ils attirèrent un nombre considérable de religieux de l'observance mitigée , lesquels , animés par l'exemple de ces saints Solitaires , voulurent embrasser la Réforme et reprendre le premier esprit de leur Institut. Ces nouveaux Carmes Déchaussés n'eurent pas plutôt goûté les douceurs de la vie primitive , qu'ils reconnurent la différence qu'il y avait entre la Règle prise dans toute sa pureté , et cette même Règle tempérée par la mitigation. Ce qu'ils en dirent à ceux de leurs frères qu'ils venaient de quitter , excita dans ceux-ci un grand désir de les imiter , et chaque jour était marqué par de nouvelles conquêtes que faisait la Réforme.

Ces premières bénédictions répandues dans la Castille firent naître le dessein d'introduire des Carmes

1577

Déchaussés dans l'Andalousie. Le Père François de Vargas, Visiteur Apostolique de cette province, souhaitait d'autant plus l'exécution de ce dessein, qu'il espérait s'acquitter plus glorieusement de sa commission, quand il aurait des religieux Réformés et pleins de zèle pour le rétablissement de l'esprit primitif. Dans cette vue, il écrivit au Père Balthazar de Jésus, dont nous avons parlé dans le livre précédent, et qui était Prieur du noviciat de Pastrane. Il lui montra l'obligation où il était de rendre à sa Province d'Andalousie les biens dont elle l'avait enrichi, et de lui procurer la Réforme, pour reconnaître l'éducation qu'elle lui avait autrefois donnée.

Le Père Balthazar fit réponse au Commissaire Apostolique, lui témoignant la joie qu'il avait de le voir si bien disposé en faveur de la Réforme. Il le remercia des offres avantageuses qu'il avait la bonté de lui faire, et qu'il eût désiré être en état d'accepter. Comme il avait alors quelques empêchements, il lui confia toutes les raisons particulières qui ne lui permettaient pas de seconder un si louable dessein. Le Père Vargas trouva ces motifs légitimes, et remit l'exécution de son projet à une occasion plus favorable.

111

La Réforme
s'étend
dans
l'Andalousie

Peu de temps après cette réponse, un religieux de mérite nommé le Père Diègue (qui de la Mitigation était passé dans la Réforme, et avait fait profession dans le noviciat de Pastrane), fut obligé de retourner dans l'Andalousie pour quelques affaires de piété qui l'appelaient à Grenade, lieu de sa naissance. Le Père Commissaire de la Castille, instruit du sujet de ce voyage, lui avait ordonné de partir avec un autre religieux, nommé Frère Ambroise de Saint-Pierre, lequel n'était pas encore prêtre. Lorsqu'ils furent arrivés à Cordoue, où demeurait le Père de Vargas, ils lui présentèrent leur obéissance, et en furent reçus avec beaucoup de civilité. Le lendemain matin, lorsqu'ils vou-

lurent prendre congé du Père Visiteur pour continuer leur voyage, celui-ci les retint par ce discours : *Sachez, mes Pères, que vous êtes maintenant sous mon obéissance, puisque cette Province est soumise à ma juridiction ; c'est pourquoi, avant de penser à en sortir, il faut que vous travailliez pour le service de Dieu et de votre Religion, en tout ce que je vous ordonnerai. Il y a déjà quelque temps que je souhaite que l'on fonde dans l'Andalousie des couvents de Carmes Déchaussés, comme on vient de le faire dans la Castille. Ainsi, puisque le Seigneur vous a conduits ici, et que vous êtes déjà exercés dans l'Observance primitive qui se pratique à Pastrane, il est juste que vous m'aidiez à commencer une si sainte œuvre, dans un pays auquel vous et moi sommes redevables de notre naissance.*

Le Père Diègue, surpris d'un discours si peu attendu, s'excusa d'abord sur son peu de capacité pour un emploi de cette conséquence, et, pour refuser le plus convenablement possible, il alléguait toutes les raisons qu'il crut capable de faire impression sur l'esprit du Visiteur. Mais celui-ci, ayant répondu à ces difficultés, le Père Diègue fut obligé de se rendre, et de se soumettre à tout ce que le Visiteur jugerait à propos de lui ordonner pour le service de son Ordre. Le Père Commissaire n'ayant point alors d'occasion de fonder de nouveaux monastères, offrit à ces deux religieux l'une des deux maisons de l'Observance qui leur paraissait plus convenable, savoir : le couvent de Jaën, qui se trouvait hors de la ville, ou celui de Saint-Jean-du-Port. Le Père Diègue préféra la maison de Saint-Jean-du-Port à celle de Jaën, parce que celle-là, n'étant pas si considérable que la dernière, il crut que les Pères de l'observance n'en auraient pas tant de ressentiment. Ce choix ainsi arrêté, le Père Visiteur donna les ordres nécessaires pour les mettre en possession de ce

nouveau monastère, ce qui s'exécuta vers le commencement de novembre de l'année 1572.

Le Seigneur versa d'abord ses bénédictions sur ce nouvel établissement. Plusieurs personnes de mérite, tant séculières que de la Mitigation, se présentèrent pour augmenter le nombre de ces âmes choisies qui renouvelaient, au milieu du monde, la ferveur des premiers Solitaires au commencement de l'Église. On ne parlait, dans l'Andalousie, que de la sainteté des religieux de Saint-Jean-du-Port; et le bruit de tant de merveilles s'étant répandu jusque dans la ville de Grenade, Dieu toucha si fortement un religieux nommé le Père Gabriel, issu d'une des plus illustres familles du pays, et qui était entré depuis peu dans l'Ordre, qu'il forma aussitôt le dessein d'employer tout son crédit pour procurer à cette grande ville un monastère de cette Réforme, afin de s'y renfermer lui-même et de suivre l'exemple de ces saints Solitaires.

Dans ce dessein il s'adressa au Père Visiteur, et, après avoir obtenu son consentement, il partit pour Madrid, résolu de demander à Sa Majesté Catholique les patentes nécessaires pour exécuter son projet. Le Roi Philippe II le reçut très-favorablement, et dès le lendemain il lui fit expédier ses provisions, auxquelles il ajouta deux lettres, l'une pour le Président et l'autre pour l'Archevêque de Grenade, avec injonction au Président d'appuyer ce bon religieux, et de le favoriser de tout son pouvoir dans l'exécution de ses pieux désirs.

Le Père Gabriel, satisfait, ne voulut pas s'en retourner sans visiter auparavant les deux monastères de Pastrane et d'Alcala, suivant le conseil qu'on lui en avait donné avant son départ de Grenade. Il fut ravi de remarquer, dans ces deux maisons de la Réforme, encore plus de vertus qu'on ne lui avait dit. Il admira cet Ordre ancien du Carmel qui, selon le cours des années, devant paraître comme une souche

toute desséchée, et presque sans vigueur et sans force, poussait encore de si belles tiges et produisait d'aussi beaux fruits de sainteté qu'une nouvelle vigne. Les rigoureuses austérités qu'il vit pratiquer à ces nouveaux disciples d'Élie, ne ralentirent point son ardeur; il s'anima, au contraire, à la vue de ces vifs exemples, et se trouva tout embrasé de ferveur nouvelle, au milieu de tant de feux et d'amour.

Il demeura dans ces deux maisons tout le temps nécessaire pour se former aux exercices de la Réforme; mais ayant considéré que, pour réussir dans son projet, il avait besoin d'un homme d'autorité et d'expérience qui pût conduire cette affaire, il fit tous ses efforts pour engager le Père Balthazar à s'en charger lui-même, et à venir avec lui, afin d'entreprendre cet ouvrage. Le Père Balthazar se serait rendu à la force de ses sollicitations, et n'aurait fait aucune difficulté d'accepter une semblable commission, où il allait du service de Dieu et de l'accroissement de la Réforme, si les raisons très-importantes qui déjà l'avaient retenu ne l'eussent empêché d'y condescendre. Il répondit au Père Gabriel qu'il lui était impossible de lui donner pour lors la satisfaction qu'il désirait, et lui représenta qu'il devait néanmoins s'en retourner en son pays, pour sonder quels seraient les sentiments des principaux de la ville, avec la promesse que si cette affaire réussissait selon leurs désirs, il ferait tous ses efforts pour le venir trouver, afin de contribuer de sa part à l'exécution d'une si sainte entreprise.

Ce Père, content de cette réponse, se mit en chemin pour retourner à Grenade. Il passa en retournant par l'ermitage de la Pegnuela, où les ermites le reçurent avec beaucoup de charité. Ce lieu est, à proprement parler, un ermitage, qui se trouve dans un désert de la montagne de Morene, qui est de la juridiction de la ville de Baëce, et dont il est éloigné de six

lieues. Il y avait alors quatorze ermites pleins de ferveur, qui cherchaient depuis quelque temps à se faire tout à fait religieux, afin de vivre avec plus de perfection et se conformer au Concile de Trente, qui n'avait pas voulu approuver la forme de vie qu'ils pratiquaient dans ce désert. Dès que le Père Gabriel eut considéré la vie de ces Solitaires, et qu'il eut examiné tous leurs exercices, il fut fort étonné de voir que le Seigneur leur avait inspiré un esprit en tout conforme à l'Institut des Carmes Déchaussés. Il loua la divine Providence, et remercia le Seigneur de trouver tant d'ouverture à son dessein, voyant déjà de si heureux commencements. Il conféra avec eux durant quelques jours, et les ayant entretenus de toutes les pratiques de la Réforme, il obtint un acte signé de toute la Communauté, par lequel ces Solitaires faisaient une donation de leur ermitage aux Carmes Déchaussés, à condition qu'ils seraient reçus dans la Réforme.

Les choses étant ainsi disposées, le Père Gabriel fut de suite trouver l'Évêque de Jaën, pour lui faire approuver la donation et lui demander son consentement. Mais cet Évêque ne voulut rien entendre, et refusa d'abord tout ce qu'on put lui proposer sur cette matière; soit que ce Prélat n'eût pas confiance dans le Père Gabriel, à cause que celui-ci ne lui montrait aucune commission des Supérieurs qui lui donnât le pouvoir de traiter d'une affaire de cette conséquence, soit qu'il voulût s'informer auparavant de l'état de cette nouvelle Réforme, et savoir dans quelle estime elle était auprès du Roi. Cette petite disgrâce n'étonna point ce bon religieux. Plein de confiance en la protection qu'il espérait du Seigneur, il résolut de faire un second voyage à Madrid; mais il retourna auparavant à Grenade, où les officiers de Sa Majesté lui promirent un heureux succès de toutes ses démarches.

Lorsqu'il fut arrivé à la Cour, le Père Gabriel trouva le Père Balthazar dans le palais du Prince Ruy-Gomez, qu'il était venu assister dans une grande maladie, et lui ayant déclaré le sujet de son second voyage, il le pria de ne pas laisser perdre cette occasion que Dieu leur présentait pour l'avancement de la Réforme. Ce Père fit encore difficulté de se rendre, et lui représenta qu'il ne lui convenait pas de s'engager dans cette affaire : premièrement, parce que les Pères de l'observance mitigée étaient alors fort mécontents, et ressentient vivement que les Carmes Déchaussés cherchassent ainsi à se multiplier malgré eux ; secondement, parce que la maladie du Prince Ruy-Gomez ne lui permettait pas de s'absenter, au lieu qu'en différant un peu, les esprits s'apaiseraient d'eux-mêmes, et l'on ferait naître quelque occasion avantageuse pour employer l'autorité de ce Prince lorsqu'il serait guéri. Il lui persuada donc de se retirer à Pastrane, où il aurait soin de l'avertir, lorsque le temps serait propre pour travailler à cette entreprise, l'exhortant à ne point se décourager, mais à continuer ses prières auprès de Dieu, afin qu'Il bénît ses louables desseins.

Le Prince Ruy-Gomez ne fut pas plutôt relevé de sa maladie, que le Père Balthazar lui représenta le besoin où il se trouvait de faire un voyage dans l'Andalousie, pour conclure la fondation de deux monastères, l'un dans la ville de Grenade, l'autre dans le désert de la Pegnuéla. Le Prince, trouvant cette raison excellente, le lui permit de bon cœur, avec condition, néanmoins, de revenir auprès de lui le plus tôt qu'il pourrait, afin de lui continuer ses services. Pour mieux cacher le véritable motif de ce voyage, le Prince eut la bonté d'en demander lui-même la permission au Père Provincial, sous prétexte qu'il avait besoin du Père Balthazar dans l'Andalousie, afin de traiter en son nom de quelques affaires avec le duc Medina-Sidonia, qui était son

1577

gendre ; ainsi, ils partirent de Madrid sans que l'on pût rien soupçonner de leur dessein.

Lorsqu'ils furent arrivés à Grenade, les principaux de la ville leur firent un excellent accueil. Le Père Commissaire se trouvant dans la ville, profita de cette occasion pour commettre son autorité au Père Balthazar, lui donnant tout son pouvoir pour visiter et gouverner en son nom les Couvents de Carmes Déchaussés, faits ou à faire dans l'Andalousie. En vertu de cette commission, le Père Balthazar commença à traiter de la Fondation de Grenade, et ayant accepté l'ermitage des Saints-Martyrs, situé hors de la ville, il en prit possession et le changea en monastère le 19 mai de l'année 1573, après avoir obtenu toutes les permissions nécessaires. Comme cet ermitage était fort renommé, il est bon de rapporter ici ce qu'on trouve, à ce sujet, de plus remarquable dans l'histoire.

IV

Description
de la
Montagne
des Saints-
Martyrs.

Parmi le grand nombre de montagnes qui environnent la ville de Grenade, celle qui se nomme la montagne des Saints-Martyrs est fort fréquentée, tant à raison de sa vue, qui est des plus agréables, qu'à cause de la vénération de ce lieu, où une infinité de Martyrs ont donné leur sang pour la confession de Jésus-Christ, durant la persécution des Maures. Elle est environnée de plusieurs autres montagnes du côté qui regarde entre l'orient et le midi, et son étendue, qui est de plus de cinq cents pas, finit entre l'occident et le septentrion. Quand vous êtes sur le milieu de cette montagne, vers le couchant d'été, où elle aboutit, vous apercevez une autre montagne, encore plus haute, où les rois maures avaient bâti leur palais, qui était entouré de jardins très-délicieux. Ces deux montagnes sont séparées par un chemin très-profond en certains endroits ; mais on y a si soigneusement pourvu, que l'on peut y aller en carrosse jusqu'à Grenade. De ce même côté, vous découvrez cette grande ville, avec les deux montagnes qu'elle renferme

dans son enceinte, et les belles plaines qui sont à leurs pieds, ce qui forme le plus magnifique coup d'œil que l'on puisse rencontrer.

Du même lieu on voit, à main gauche, une très-belle plaine, large de trois lieues, et environnée d'une espèce de cercle formé par différentes collines. Elle s'étend en longueur, vers l'occident, l'espace de plus de sept lieues, et aboutit au pied des montagnes qui sont aux avenues de Loscia. On voit, de ce même côté, un grand nombre de gros bourgs et de villages, dont les uns sont situés en plusieurs endroits de cette fameuse plaine, et les autres sont placés sur les cimes des collines; de sorte qu'il semble, à les voir, qu'ils ont été bâtis pour servir de gardes à la ville de Grenade.

Cette même plaine est arrosée du fleuve Genil, qui coule doucement vers le milieu, après être tombé comme un torrent du sommet du Mont-Nevate. C'est un plaisir extraordinaire de regarder, de cette éminence, les agréables circuits que fait ce fleuve en se promenant, et, pour fertiliser davantage ce pays, il se grossit, dans le même lieu, de plusieurs torrents qui l'enrichissent. De quelque côté que l'on tourne la vue, on rencontre des objets charmants, qui sont comme autant de merveilles qui surprennent. Les étrangers qui visitent ce pays avouent tous unanimement que sa perspective est des plus belles, et qu'elle mérite d'être mise au nombre de celles qui sont le plus estimées dans l'Europe.

Mais, si cette noble montagne est devenue si célèbre par les avantages qu'elle a reçus de la nature, il faut convenir que les glorieux privilèges dont le Ciel l'a favorisée la rendent encore plus illustre et plus recommandable. Comme le Seigneur l'a choisie pour être la demeure de ses Saints, le témoin de leurs gémissements et de leurs soupirs, la confidente de leurs vœux et de leurs prières, le théâtre de leurs actions, le sanctuaire de leurs larmes et de leur sang, la dépositaire de leurs

reliques, c'est avec raison qu'elle est appelée, par excellence, la Sainte-Montagne.

Le lieu qui sert de situation au monastère des Carmes Déchaussés, était autrefois une grande place entourée de pieux, que les Maures avaient disposés pour renfermer les chrétiens, lesquels n'en pouvaient sortir qu'en payant leur rançon, ou en faisant profession de la loi de Mahomet. Ce lieu s'appelait la cour des prisonniers. On y avait creusé des cavernes profondes, qui servaient de prisons souterraines. C'était là que ces barbares enfermaient tous ceux qui témoignaient plus de constance, afin de les tourmenter plus cruellement. On a trouvé, dans cette cour, plusieurs tombeaux dans lesquels étaient renfermés les corps des chrétiens qui avaient succombé sous les différentes persécutions de ces barbares, et qui avaient eu le bonheur de persévérer dans la foi jusqu'au dernier soupir. Aussi, les habitants de ce pays ont cet endroit en grande vénération, à cause du grand nombre de saints qui l'ont consacré par leurs triomphes. Je passe sous silence les divers miracles que le Seigneur a opérés jusqu'à présent par leurs intercessions.

Les Rois catholiques, ayant conquis la ville de Grenade, en 1442, aidèrent à la dévotion que les fidèles avaient pour cette sainte montagne. Pour cet effet, ils firent bâtir un ermitage fort richement orné, pour honorer la mémoire de tous ces glorieux Martyrs, qui avaient donné leur vie pour Jésus-Christ; on y établit un chapelain, avec des revenus suffisants, afin d'y célébrer tous les jours la messe et entretenir la dévotion que l'on portait à un lieu si digne de vénération. Il ne faut pas s'étonner si les Carmes Déchaussés, auxquels on avait laissé le choix du lieu où ils devaient s'établir, préférèrent celui-ci à tout autre, tant à cause de sa belle position et des glorieux saints qui y sont honorés, qu'à raison de la solitude qui excite les cœurs à s'élever au ciel par la contemplation des choses de Dieu.

Pendant que le Père Balthazar travaillait à Grenade pour la fondation de ce monastère, on fit de nouvelles instances auprès de l'Évêque de Jaën pour le faire consentir à celle de la Pegnuëla. Les ermites de ce lieu étaient impatients de voir leur ermitage transformé en solitude du Carmel, et ne cessaient de soupirer après l'heureux moment qui devait les revêtir de l'habit de la Réforme. Le Père Gabriel, qui était retourné avec eux pour les consoler et leur enseigner les diverses pratiques qu'ils devaient observer dans la suite, n'épargnait aucun soin pour avancer cette fondation. Sa ferveur fut si grande, qu'il fit faire tous les habits dont on devait revêtir les ermites, et prépara toutes les choses nécessaires pour l'établissement de cette maison. Le Père Balthazar étant, d'un autre côté, fort pressé de retourner en Castille, sortit promptement de Grenade, après y avoir établi un Prieur, et fut trouver l'Évêque de Jaën. Ce Prélat donna, pour lors, la permission qu'on lui demandait depuis si longtemps ; de sorte que, sans perdre de temps, le Père Balthazar arriva, sur la fin du mois de juin, à la Pegnuëla, où, ayant trouvé la maison disposée, il donna l'habit de la Réforme aux ermites, et posa le Saint-Sacrement dans la chapelle le 29 juin 1573. Il retourna ensuite en Castille, laissant cette maison pourvue d'un Supérieur qui imprimait vivement l'esprit de la règle dans le cœur de ces fervents religieux, et les animait encore plus par ses exemples que par ses paroles ; ce qui fut cause qu'en très-peu de temps cette nouvelle fondation acquit une si grande réputation de sainteté, qu'on y venait de toutes parts pour demander l'habit, afin de participer aux prémices de cet esprit que le Seigneur y avait communiqué avec abondance.

Lorsque le Père Balthazar fut de retour à Madrid, il trouva le prince Ruy-Gomez à l'extrémité par une rechute, ayant auprès de soi le Père Marian, son ancien ami, l'encourageant et le fortifiant par de solides entre-

1577

v

Fondation
de Grenade
et de la
Pegnuëla.

1577

tiens. L'arrivée du Père Balthazar leur causa beaucoup de joie; mais elle ne fut pas de longue durée, car le vertueux prince décéda le 29 juillet de la même année. Cette mort causa bien du trouble parmi les Carmes et les Carmélites de Pastrane, par rapport à l'esprit inquiet de la princesse, qui, dans les premiers mouvements de sa douleur, avait pris le parti de se retirer dans le monastère des Carmélites. Le Père Marian connaissait l'inconstance de cette dame, il prévint toutes les suites d'une retraite si précipitée; et, jugeant dès lors que toutes les plaintes retomberaient sur lui, parce qu'il avait un grand crédit dans cette cour, il voulut s'éloigner d'un lieu où il savait ne pouvoir demeurer sans s'exposer au furieux orage qui semblait le menacer.

Il prit, pour prétexte de sa retraite, une lettre qu'il reçut en ce temps-là du Visiteur Apostolique de l'Andalousie, par laquelle ce Commissaire le pria de venir dans cette province le plus tôt qu'il le pourrait, et d'amener avec lui un religieux habile, qui n'eût jamais demeuré dans la mitigation, afin de pouvoir être mieux reçu dans les maisons de l'Ordre, et travailler plus efficacement à l'accroissement de la Réforme. Ayant approuvé les motifs du Père Visiteur, il choisit le Père Jérôme de la Mère de Dieu, ou le Père Gratian, qui avait embrassé depuis peu la Réforme, et faisait espérer de grands secours de ses rares talents. Le Père Balthazar approuva fort ce choix, et, pour lui donner une plus grande autorité, il lui substitua la commission qu'il avait reçue du Père Vargas, pour le gouvernement de la Réforme dans l'Andalousie; de quoi il ne faut pas s'étonner, car le Père Marian n'étant pas encore Prêtre, il ne pouvait posséder aucune charge.

Le mérite singulier du Père Gratian et les louanges extraordinaires que sainte Térèse lui donne dans ses livres, nous obligent ici à quelques réflexions. Il est juste de reconnaître les grands services qu'il a rendus à

cette Sainte et à toute la Réforme, durant les troubles qu'elle a soufferts avant sa séparation d'avec les Pères Mitigés, en un mot, l'affermissement qu'il a donné à cette Religion naissante et le calme qu'il lui a procuré après de si furieuses tempêtes. C'est ce qui lui fit donner le nom de grand; car, aussi bien dans la conduite que dans l'exécution, il a fait paraître également sa force et sa prudence. Ceci nous oblige à rapporter ici sa vie, depuis sa naissance, réservant le reste pour la suite de cette histoire.

Le Père Jérôme Gratian naquit à Valladolid, le 6 juin de l'année 1545. Son père s'appelait Didace Gratian d'Alderete, secrétaire des rois Charles V et Philippe II. Pour honorer sa noblesse et récompenser ses services, l'Empereur le fit Chevalier. Sa mère se nommait madame Jeanne d'Antisco, fille d'un gentilhomme polonais, qui avait été envoyé par son Roi en qualité d'ambassadeur auprès de l'Empereur. Le fils hérita de son père, non-seulement la grandeur de sa naissance, mais encore ces hautes vertus qui sont le partage des âmes nobles, et qui les distinguent des autres. Il étudia à Madrid, où la cour d'Espagne avait établi sa demeure, et fit ses humanités chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Dès son enfance, il fit paraître une capacité extraordinaire, et un esprit relevé qui ne s'attachait qu'aux grandes choses, de sorte qu'à l'âge de quinze ans il commença sa philosophie dans l'Université d'Alcala, où il profita si bien, qu'il fut gradué à dix-neuf ans, avec les acclamations universelles de cette fameuse école.

Ayant été reçu théologien collégial, qui est une dignité fort estimée dans cette Université, il fut admis le premier, avec un tel applaudissement, que plusieurs de ses maîtres se déchargeaient sur lui du travail de leurs leçons, quand quelques affaires les empêchaient de s'en acquitter. En un mot, il ne passait pas seulement pour un homme de mérite, mais on le regardait comme un

esprit aussi remarquable qu'extraordinaire. Il excellait encore davantage dans la vertu que dans la science; et, comme sa modestie, sa piété et sa dévotion particulière envers la sainte Vierge portaient un chacun à le respecter, son humeur agréable et sa douceur insinuante le faisaient aimer de tout le monde. Quoique sa doctrine n'ait peut-être pas été si profonde que la grande réputation qui lui fut faite, on peut dire cependant qu'il s'est servi de sa science et de ses lumières avec tant d'adresse et tant d'avantage, que le récit que l'on en fait n'a point surpassé la vérité.

La théologie scolastique, qui ouvre notre esprit aux vérités éternelles, et la communication qu'il avait avec les Pères de la Compagnie de Jésus, le disposèrent à la science de la théologie mystique. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'il se perfectionna dans la vie chrétienne, et s'éleva à l'état excellent d'un homme spirituel et apostolique, brûlant du désir du salut des âmes, et travaillant pour cette fin avec un zèle merveilleux et une application infatigable. Lorsqu'il se vit élevé à l'Ordre de Diacre, il s'adonna à la prédication, et s'en acquitta si bien, qu'il mérita l'applaudissement de tous. Aussi était-il doué de grands avantages et de talents tels, que ses compagnons et ses maîtres mêmes ne faisaient aucune difficulté de les reconnaître en sa personne. Son extérieur était agréable, ses actions pleines de modestie, sa voix charmante, son discours éloquent, son zèle ardent, ses pensées sublimes et fort recherchées.

Il reçut l'Ordre de Prêtrise en l'année 1561, et, avec cet accroissement de dignité, il crût tellement en toutes sortes de vertus, qu'il donna bien à connaître qu'il désirait correspondre à l'excellence de son ministère par la perfection de sa vie. Il fut ardemment pressé du désir de la sainteté. Pour l'acquérir, il résolut d'embrasser une condition où, dégagé des liens du monde, il pût se

donner tout à Dieu, dans les exercices de la pénitence, dans la pratique de l'Oraison, et dans le soin du salut des âmes.

Il communiqua son dessein à quelques Pères de la Compagnie de Jésus, qui étaient ses confesseurs, lesquels étant bien aises d'avoir un si excellent homme parmi eux, non-seulement lui offrirent l'entrée dans leur Compagnie, mais cherchèrent à lui persuader qu'il n'y avait, dans l'Église, aucun Ordre religieux qui lui fût plus convenable que le leur. Les raisons qu'ils lui apportèrent furent : qu'il était d'une humeur sociable, d'un abord gracieux, d'une complexion délicate, et que Dieu lui ayant donné beaucoup de prudence et de discrétion pour converser avec le prochain, et un grand désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, il semblait qu'il fût particulièrement appelé à leur Compagnie, puisqu'il possédait, dans un degré si éminent, toutes les qualités qui font un Jésuite accompli. Le Père Gratian se rendit à tant de raisons ; mais il arriva certaines circonstances qui lui firent différer l'exécution de son projet, et Dieu permit que l'ardeur de cette vocation se refroidît, parce qu'il l'avait destiné pour embrasser la nouvelle Réforme.

Les premières inclinations qu'il se sentit pour les Carmes Déchaussés, lui vinrent dans l'Université d'Alcala, où il admirait tous les jours les exemples de vertu dont ces Religieux frappaient les yeux et ravissaient les cœurs de toute la ville. La sainte Vierge, qui est la patronne de cet Ordre, lui donna en même temps de fortes atteintes ; et lorsque, selon sa coutume, il faisait sa prière dans son Oratoire, devant une image de la Mère de Dieu, il entendit une voix intérieure qui lui commandait de se faire Carme Déchaussé. Il ressentait en lui-même une grande horreur pour une vie si extraordinaire, et, parce qu'il ne pouvait plus regarder cette image de la Vierge qu'il ne se trouvât vaincu sans

1577

oser répliquer, il s'avisa de la couvrir d'un rideau pendant qu'il priait, afin de pouvoir, en toute liberté, délibérer sur ce qu'il devait faire.

Ce combat intérieur fut très-long et très-violent, parce que sa nature faible et délicate ne pouvait se rendre qu'avec toutes les peines du monde à la loi de l'esprit. Enfin, après avoir bien travaillé à surmonter ses répugnances, Dieu se servit d'une pauvre femme de village pour animer son courage, et lui faire connaître le prix inestimable des austérités. Quoique le Père Gratian fût ébranlé par cette rencontre, il ne demeurait pas encore bien résolu. La sainte Vierge poursuivait toujours son serviteur, et, pour le presser de se rendre, elle fit naître une autre occasion qui le toucha vivement.

Les Carmélites étaient établies depuis peu dans la ville d'Alcala, et, comme elles avaient entendu parler du Père Gratian, elles le prièrent de leur donner un sermon le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'affection particulière qu'il portait à la sainte Vierge, jointe au désir qu'il avait de paraître, ou plutôt à l'envie de s'éclaircir sur les doutes que l'on formait contre l'antiquité de cet Ordre, l'obligèrent à composer ce discours avec beaucoup de travail. Il y réussit si parfaitement que, non-seulement il remplit toute la ville d'admiration et de respect pour un Ordre si vénérable, mais il gagna de plus à la Réforme un de ses meilleurs sujets, nommé Jean de Jésus Rocca, qui sortit si touché de cette prédication, qu'il se fit Carme Déchaussé.

VII

Il prend
l'habit
de Carme
Déchaussé.

Quelque temps après, le Père Gratian fut obligé d'aller à Pastrane pour solliciter l'admission d'une demoiselle parmi les Carmélites de cette ville. Ayant proposé cette affaire à la Mère Isabelle, qui était Prieure, et aux religieuses de cette maison, il les laissa si prévenues de son rare mérite, qu'elles conçurent toutes un saint désir que Dieu l'attirât à la Réforme. Les Carmes Déchaussés de Pastrane formèrent les mêmes souhaits, lorsque ce

grand homme alla les voir pour assister à la vêtue du Père Jean de Jésus Rocca, de sorte que ces deux maisons ayant joint leurs vœux et leurs prières pour obtenir un sujet si rare et si accompli, Dieu leur accorda cette grâce, et triompha du Père Gratian, sans lui laisser même le loisir de retourner à Alcalá. Ainsi, cet homme étant venu à Pastrane pour voir prendre l'habit à un de ses amis, y fut retenu par un mouvement efficace de la grâce, et y reçut le même habit le 25 mars de l'année 1572. Il se nomma, en Religion, le Père Jérôme de la Mère de Dieu.

Dès son noviciat, on jugea à propos de l'employer à de grands travaux. Il confessait les séculiers de la ville et les religieux de la maison; et, quoiqu'il fût obligé de prêcher souvent dans Pastrane et dans les environs, il marchait toujours les pieds entièrement nus, ce qui incommodait notablement sa santé. Pour surcroît à toutes ces fatigues qui paraissaient surpasser les forces d'une personne si délicate, on lui donna le soin de conduire le noviciat, qui était alors composé de trente novices, ce qui lui attira l'envie et les murmures de plusieurs religieux profès, qui ne pouvaient souffrir qu'on eût élevé un novice à un emploi si considérable.

Lorsque le Père Gratian se vit ainsi accablé de travaux, il lui vint un grand dégoût de sa vocation, et la nature lui livra de nouveaux combats pour lui faire quitter un état où il avait tant à souffrir. Il se représenta le travail continuel dont on l'accablait; il considéra les fâcheuses occupations où les Supérieurs l'engageaient tous les jours (à cause de la nécessité où cette nouvelle famille se trouvait dans ces commencements), et dont il ne voyait point la fin qu'avec celle de sa vie. Tout cela l'affligea de telle sorte, les trois derniers mois de son noviciat, qu'il fut souvent tenté de tout quitter, et de renoncer à la vie religieuse. Néanmoins il s'animait de temps en temps par de saintes réflexions, et repre-

1577

nait courage en s'adressant à la sainte Vierge, qui le consolait dans ces rencontres. Pour se fortifier contre une tentation si dangereuse, il renouvelait ses premières résolutions, et, ayant eu le bonheur de surmonter toutes ses répugnance, il prononça ses vœux le 28 mars 1573, au grand contentement de toute la Communauté, qui ne cessait de rendre au Seigneur de justes actions de grâces, pour la grandeur du bienfait qu'elle venait d'en recevoir, en leur envoyant un sujet capable de rendre à la Réforme les services les plus importants.

J'ai fait cette digression parce qu'elle m'a paru nécessaire, pour faire connaître quel était le Père Jérôme Gratian, que le Père Marian avait choisi pour venir en Andalousie, et auquel le Père Balthazar venait de substituer sa Commission pour gouverner les maisons de la Réforme qui se trouveraient dans cette province. Ils partirent au commencement du mois de septembre, et passèrent par Tolède, où le Père Marian recut un commandement du Père Général, par lequel il lui était enjoint de recevoir la prêtrise; ce qui fut cause qu'ils demeurèrent plus longtemps dans cette ville, pour exécuter cet ordre. Ils visitèrent, en passant, le monastère de la Pegnuëla, où ils reconnurent que ce lieu, plein de vertu et de sainteté, était encore plus digne d'admiration, et méritait beaucoup plus d'estime que la renommée n'en publiait. Ce merveilleux spectacle les consola extrêmement, et ils demeurèrent ravis de voir la manière de vivre et tous les saints exercices de ces parfaits solitaires.

VIII

Ces deux Carmes Déchaussés ayant demeuré quelque temps à la Pegnuëla, en partirent pour Grenade, où ils furent reçus avec une joie particulière de tous les religieux du monastère des Saints-Martyrs. Il serait impossible d'exprimer ici quel fut le contentement du Père Vargas, lorsqu'il se vit en possession de deux hommes si excellents, et dont il pouvait se promettre beaucoup

Il est fait
Visiteur
Apostolique

de succès pour l'exécution de ses projets. Il laissa passer quelques jours, pour avoir le temps de les bien examiner et reconnaître leur esprit et leurs talents; ayant donc remarqué que le Père Gratian était capable d'exécuter de hautes entreprises, il lui déclara le dessein qu'il avait de se décharger sur lui de sa Commission, et de lui donner la conduite générale de tous les Carmes, tant Mitigés que Réformés.

Le Père Jérôme résista fortement à cette proposition, prévoyant qu'il en arriverait beaucoup de troubles. Cependant, après avoir considéré que l'autorité de Commissaire Apostolique lui serait fort utile pour le gouvernement de la Réforme, et que, quels que fussent les ennemis qui s'élevassent contre lui, il trouverait toujours dans sa dignité assez de pouvoir pour se défendre, il se rendit aux instances du Père Vargas, et reçut la démission qu'il lui fit de sa Commission. Les choses ainsi disposées, ils convinrent de tenir cette délégation secrète, jusqu'à ce qu'il se présentât quelque occasion favorable pour la faire connaître. Ainsi, le Père Gratian ayant reçu la Bulle du Souverain Pontife, avec une Patente particulière pour le gouvernement des Carmes et Carmélites Déchaussés, il ne parut d'abord que sous le nom de Visiteur Apostolique des monastères de la Réforme, et voulut commencer son office par un acte de générosité qui pût lui concilier les cœurs des Pères de l'Observance mitigée.

Dans cette vue, il ordonna que l'on restituerait aux anciens Carmes la maison de Saint-Jean-du-Port, que le Père Vargas avait donnée à la Réforme, parce qu'il savait que cette donation était une source de division entre eux, et que, tandis qu'elle subsisterait, on ne pourrait jamais espérer une paix solide. Cette restitution se fit sans aucune difficulté, et tous les Carmes Déchaussés étant sortis du monastère sans emporter quoi que ce fût de tous les meubles, à la réserve de

1577 leurs bréviaires et des instruments de pénitence, les anciens Carmes y rentrèrent en même temps; et le Père Provincial ayant visité sur-le-champ toutes les officines de la maison, demeura fort édifié de voir toutes choses dans un si bel ordre, qu'il jugea de l'observance que l'on y avait gardée par la régularité de ce qui paraissait à ses yeux.

IX
 Fondation de Séville. Les Carmes Déchaussés, qui avaient occupé le monastère de Saint-Jean-du-Port, se retirèrent d'abord à Séville, dans la maison des Pères de l'Observance, qui les reçurent avec d'autant plus de cordialité, que l'action qu'ils venaient de faire leur paraissait généreuse. Le Père Jérôme Gratian, ayant traité quelque temps après, avec l'Archevêque de Séville, d'un ermitage fort considérable bâti hors de la ville, et qui lui parut très-propre pour un monastère de la Réforme, il en prit possession la veille de l'Épiphanie, l'an 1574, et tous les Carmes Déchaussés qui se trouvèrent dans la ville vinrent s'y retirer l'après-midi, sans que les anciens Carmes eussent la moindre connaissance de ce nouvel établissement. Le lendemain matin, la nouvelle de cette fondation étant venue au couvent des Carmes Mitigés, tous les religieux furent étrangement surpris, et se plainquirent hautement de cette entreprise, qui leur paraissait un attentat contre l'autorité des Supérieurs légitimes. Chacun commença à blâmer ceux-ci de leur trop grande condescendance, et de leurs ménagements envers les Carmes Déchaussés. Ils leur reprochaient de souffrir que des nouveaux venus osassent s'accroître ainsi, contre toutes les règles et malgré le Père Général, qui n'avait accordé sa permission que pour deux monastères. La maison étant ainsi tout en alarmes, les Supérieurs mirent l'affaire en délibération, et il fut résolu que l'on enverrait des députés vers le Père Gratian, pour lui demander satisfaction d'une telle faute, qu'il ne pouvait désavouer, puisqu'il en était le princi-

pal auteur. Cela s'exécuta le lendemain ; mais le Père Gratian leur répondit avec beaucoup de douceur ; et pour leur faire connaître qu'il avait l'autorité nécessaire pour faire des fondations, il les renvoya à l'Archevêque, auquel il avait confié tous ses pouvoirs. Les religieux demeurèrent plus embarrassés que satisfaits de cette réponse ; mais ils différèrent leur opposition, et la remirent à une occasion plus favorable.

Pendant que ces choses se passaient dans l'Andalousie, le Père Antoine travaillait avec la même ardeur dans la Castille, en faisant de nouveaux établissements, et n'épargnant rien de ce qui pouvait dépendre de sa vigilance pour augmenter la Réforme et l'étendre de tous côtés. Il se présenta vers ce temps-là une fondation dans la ville d'Almadoûar, qui est une des principales de celles qui dépendent de l'Ordre de Calatrava. Un saint Ecclésiastique de cette ville, très-affectionné aux religieux réformés, ayant connu quelle était la vertu des Carmes Déchaussés, résolut de s'employer pour leur procurer un établissement. Il écrivit pour cet effet des lettres si pressantes au Père Antoine, qu'il l'engagea à venir le trouver. Alors ils concertèrent ensemble les moyens les plus propres pour réussir dans une entreprise de cette conséquence ; et comme ils eurent bientôt gagné le cœur des habitants, ils obtinrent facilement ce qu'ils demandaient. Il fallut plus de temps pour avoir les expéditions du conseil et le consentement de l'Ordre ; mais le Père Antoine ménagea si bien les esprits de tous ceux dont il avait besoin, que la fondation se fit dans Almadoûar, le 7 mars de l'année 1575, au grand contentement de toute la ville, qui a toujours témoigné depuis une dévotion particulière pour la Réforme.

Le Père Général Jean-Baptiste Rubéo célébra cette même année un Chapitre général à Plaisance, en Italie, où il lui fut représenté que les Carmes Déchaussés, aux-

1577

X

Fondation
d'Alma-
dour.

XI

Chapitre
général
tenu

1577
à
Plaisance.

quels il n'avait donné sa permission que pour fonder deux monastères, avaient non-seulement excédé dans le nombre, mais que de plus ils s'étaient étendus dans l'Andalousie, où ils possédaient déjà trois nouveaux monastères, l'un à Grenade, l'autre à Séville, et le troisième dans le désert de la Pegnuëla. Le Chapitre considéra cette entreprise comme une faute de la dernière conséquence, et qu'il était à propos de punir très-sévèrement; ainsi on résolut de traiter tous les Carmes Déchaussés comme des rebelles, s'ils refusaient d'obéir à ce qui serait arrêté sur ce sujet.

Le Père Général fit lire devant toute l'Assemblée un Bref qu'il avait obtenu de Grégoire XIII, par lequel la commission des Visiteurs Apostoliques paraissait révoquée : après quoi, ayant demandé avis de tous ceux qui composaient le Chapitre, il fut résolu que l'on ferait sortir tous les Carmes Déchaussés des monastères qu'ils possédaient hors de la Castille, et de tous ceux qu'ils avaient fondés dans cette province contre les ordres du Père Général. De plus, on convint qu'ils seraient visités comme les autres religieux, par les supérieurs légitimes, et que l'on réduirait leur forme de vie à des observances convenables et qui paraîtraient plus conformes à l'esprit de la Règle que celles qu'ils avaient établies.

Pour faire exécuter ce règlement, le Père Général, du consentement de ce Chapitre, choisit un homme des plus capables, nommé le Père Jérôme Tostat, Portugais, qui avait un esprit et un cœur à l'épreuve des plus grandes difficultés. Il fut fait Visiteur Général des Carmes Déchaussés, et il reçut toute l'autorité dont il pouvait avoir besoin pour se faire obéir. On lui donna les instructions nécessaires touchant la conduite qu'il devait observer dans cet emploi, et, entre autres choses, on lui recommanda de faire tous ses efforts pour obtenir le consentement de Sa Majesté Catholique, pour faire

passer parmi les Carmes Déchaussés ceux d'entre les mitigés qu'il jugerait les plus fervents, et de mettre parmi les mitigés plusieurs Carmes Déchaussés, afin qu'ils ne fissent plus ensemble qu'un même Corps de Religion, et d'ôter par ce moyen tout prétexte de division.

Dans le temps que l'on prenait à Plaisance toutes ces mesures contre la nouvelle Réforme, il se passait en Espagne des choses opposées, et les Carmes Déchaussés, protégés par le Roi Philippe II, se trouvaient en état de se maintenir dans leurs nouveaux établissements, malgré tout ce que leurs adversaires oseraient entreprendre à leur désavantage. Voici comment l'histoire de cet Ordre rapporte cette circonstance, qui fut cause de tous les troubles dont nous serons obligés de faire mention.

Le Père Jérôme Gratian reçut des ordres exprès du Nonce pour se rendre à Madrid. Pour obéir à ce commandement, il partit aussitôt après avoir prêché le Carême à Séville avec un fruit merveilleux et un applaudissement général. Ayant appris que sainte Térèse était à Véas, il voulut la voir pour la première fois de sa vie, ne comptant pas la peine de se détourner de son chemin, parce qu'il crut que Dieu lui présentait cette occasion de conférer avec une Sainte, qu'il n'avait encore connue que par quelques lettres. Sainte Térèse parle ainsi de cette visite.

« Lorsque le Père Gratian vint me visiter à Véas, nous nous étions seulement écrit, mais nous ne nous étions encore jamais vus, quoique je le souhaitasse extrêmement, à cause du bien que l'on m'avait dit de lui. Son entretien me donna beaucoup de joie, et me fit voir que ceux qui me l'avaient tant loué ne connaissent qu'une partie de ses vertus. Je me sentis dans nos conférences soulagée de mes peines. Dieu me fit comprendre que je tirerais de grands avantages de sa

1577

XII

Nouvelles
plaintes
contre
la Réforme.L. des Fond.,
ch. xxiii.

1577

« communication, et je me trouvai si consolée et si
 « contente, que je ne me connaissais plus moi-même.
 « Sa commission ne s'étendait pas plus loin que l'An-
 « dalousie. Mais le Nonce l'ayant envoyé quérir, il lui
 « donna le même pouvoir sur les Carmes Déchaussés et
 « les Carmélites de la Castille, et j'en eus une telle joie,
 « que je ne pouvais assez en remercier Notre-Seigneur.»

Le Père Jérôme Gratian, étant arrivé à Madrid, se présenta devant le Nonce pour recevoir ses ordres. Ensuite il alla saluer le roi, et, lui ayant baisé la main, l'instruisit du véritable état de la Réforme et de l'édification que les religieux et les religieuses donnaient dans tous les lieux où ils étaient établis. Il remercia Sa Majesté de toutes ses bontés passées, la suppliant de vouloir bien leur continuer sa protection. Il visita encore les premiers Ministres de l'État, qui lui firent plusieurs questions touchant la situation des Carmes de la mitigation et de la manière dont ils en usaient envers la Réforme. Le Père Gratian leur déclara sincèrement l'état des affaires et leur dit la vérité, sans cependant manquer à ce que demandent la modestie et la prudence dans ces sortes de rencontres.

Après l'avoir gardé presque trois mois à la Cour, pendant lesquels les ministres l'appelèrent plusieurs fois pour sonder son esprit et découvrir s'il était propre à exécuter les intentions du Roi, tous demeurèrent fort satisfaits de son mérite et de ses belles qualités, qui étaient au-dessus de son âge. Aussi le Nonce, ayant traité avec eux de cette affaire en la présence du Roi, expédia un Bref par lequel il lui donnait un plein pouvoir et autorité Apostolique pour visiter, réformer, punir et faire tout ce qu'il jugerait de plus convenable pour le bien des Carmes mitigés de l'Andalousie, et augmenta de plus sa Commission, le faisant Supérieur des Carmes et Carmélites Déchaussés, tant de Castille que d'Andalousie.

Le Père Gratian, ayant reçu ce nouveau Bref, accompagné de plusieurs lettres du Roi pour différents Officiers de son royaume, partit aussitôt de Madrid pour travailler à ce que Sa Majesté désirait de lui. Il commença à exécuter sa Commission par la visite des Monastères de Carmes et de Carmélites Déchaussés de la Castille, et, comme il remarqua parmi les Religieux une grande diversité d'exercices, qui provenait de la différente conduite des Prieurs qui les ordonnaient dans leurs maisons, il les régla par une même forme de Constitution, afin que l'on observât partout cette unité de vie, à l'exemple des Carmélites qui se gouvernaient par de semblables Statuts établis par sainte Térése.

Les Carmes mitigés, ayant appris que le Père Jérôme Gratian avait reçu une si ample Commission, ne purent dissimuler le ressentiment qu'ils avaient de voir un jeune Carme Déchaussé établi sur leur tête. Ils se plaignaient hautement que l'on renversait toutes les règles, en choisissant une personne si jeune d'âge et de religion, pour gouverner tant de Religieux plus anciens et remplis de vertu et d'expérience; que c'était réduire les pères à l'état de l'enfance et les maîtres à la condition de disciples. L'intérêt de tout l'Ordre leur paraissait blessé dans cette occasion, puisque l'autorité du Père Général semblait foulée aux pieds; en un mot, c'était leur faire à tous un affront des plus sensibles, de choisir ainsi un Carme Déchaussé, puisque c'était donner à penser que dans toutes les Espagnes il ne se trouvait pas un seul homme, entre les mitigés, capable de cette importante Commission.

Outre ces sujets de plaintes qui paraissaient si justes à ceux qui aimaient le plus la paix et la tranquillité, il y avait encore un autre motif également important, et qui contribuait davantage à animer tous les esprits, savoir la nouvelle forme de vie qui était introduite

1577

parmi les Carmes Déchaussés. Pourquoi, disaient-ils, cette diversité dans les habits, et tant de pratiques différentes qui ne se lisent point dans la Règle? A la bonne heure, que l'on rétablisse l'esprit primitif dans toute sa pureté; qu'ils renoncent à toute mitigation, et qu'ils observent à la rigueur ce qui se pratiquait autrefois dans la Religion, nous ne pourrions que les louer. Mais à quoi bon tous ces changements qu'ils ont faits, comme s'il voulaient nous accuser d'un relâchement considérable, puisqu'ils donnent lieu de croire que ces austérités sont absolument nécessaires pour observer la Règle dans sa première pureté.

Tels furent les principaux motifs qui commencèrent cette grande querelle, qui se passa entre des Saints, et, si on fait un peu de réflexion sur la nature de ce différend, où les parties avaient réciproquement à maintenir leurs droits, et par conséquent où elles trouvaient occasion de s'animer, on ne sera pas surpris d'y remarquer quelques faiblesses. L'expérience nous apprenant que dans les grandes entreprises les moyens doivent toujours être proportionnés, et qu'il est difficile de ne pas excéder lorsqu'il s'agit de traiter des affaires de cette délicatesse.

Quoique la défense de ses propres intérêts soit permise de droit naturel, il arrive ordinairement que l'on s'y laisse emporter à quelques saillies, et il s'en trouve très-peu qui gardent toute la retenue et la modération nécessaires. Il n'est pas besoin de recourir aux histoires passées pour découvrir cette vérité, et, sans proposer l'exemple de tant de Communautés si saintes et si vertueuses, qui n'ont pu dans l'occasion s'exempter de cette naturelle fragilité, nous pouvons nous convaincre par l'expérience de ce qu'on a vu, de tout temps, des querelles et des disputes entre des personnes également respectables pour leur vertu et les autres talents de la nature et de la grâce.

La raison est que, dans de semblables rencontres, les parties ayant également des intentions droites et sincères, il ne faut pas s'étonner si leur zèle s'échauffe un peu vivement, et si, étant une fois allumé, il s'y mêle de l'amertume. Un différend de cette nature ne peut pas ordinairement se terminer sans quelques saillies; ce serait un grand miracle si des hommes faibles et fragiles comme nous le sommes, ne tombaient pas dans cet écueil. De plus, il est constant que le démon, ennemi de la paix, ne manque jamais de se mêler dans ces sortes de disputes, pour convertir en levain de scandale l'intention que chacun a de soutenir son droit; ainsi il fait tous ses efforts dans ces occasions pour persuader la vengeance et faire porter les choses aux dernières extrémités.

Après ces réflexions générales, il faut considérer que les Carmes mitigés, aussi bien que les Déchaussés, avaient de quoi se fonder en raison, pour entreprendre de réduire leurs frères. Il est vrai que ces derniers marchaient dans la droiture, n'ayant jamais rien fait de considérable sans le consentement du Père Général, ou, à son défaut, sans une permission expresse du Commissaire Apostolique, et, par conséquent, il paraissait impossible de sévir contre eux, sans commettre une injustice manifeste. Mais, comme l'autorité de ces Visiteurs était disputée dans l'Ordre, après le dernier Bref obtenu par le Père Général, et que, d'ailleurs (d'après ce qui venait de se passer à Plaisance dans le dernier Chapitre), les Carmes Déchaussés passaient, dans la plupart des esprits, pour des rebelles qui voulaient se prévaloir d'une protection mendrée à force de prières et obtenue par surprise, pour opprimer les mitigés et les réduire sous une forme de gouvernement qui paraissait trop outrée; il ne faut donc pas s'étonner si des raisons si plausibles en apparence portèrent quelques religieux à commettre certains excès qui furent désapprouvés

1577 depuis. Si les Supérieurs se crurent eux-mêmes obligés de s'opposer de toutes leurs forces aux entreprises des Réformés et d'user de violence, ce fut pour les contraindre d'obéir aux ordres qu'ils avaient reçus du Chapitre Général.

XIII Les nouvelles de ce qui s'était passé à Plaisance étant venues en Espagne, le Père Provincial des Carmes Mitigés assembla tous les Supérieurs de la Castille, et indiqua un Chapitre Provincial dans le monastère de Saint-Paul de Moralaja, afin de délibérer sur les moyens de mettre plus facilement à exécution ce qui avait été ordonné dans le Chapitre Général. Il fut arrêté dans cette assemblée que les Carmes mitigés quitteraient leurs habits noirs et en porteraient de couleur tannée, et que, pour se rendre uniformes avec les Réformés, ils porteraient aussi des manteaux ou Chapes plus courtes. D'autre part, on conclut que les Carmes de la Réforme seraient chaussés, et qu'ils prendraient la même forme d'habits que les autres, n'y ayant rien en cela de contraire à la Règle primitive; qu'ils seraient mêlés indifféremment les uns avec les autres; qu'ils pourraient être changés, savoir les mitigés à la place des réformés, et réciproquement les réformés à la place des mitigés. Que chacun dans ce mélange vivrait selon sa profession, sans être obligé de se conformer aux pratiques des autres, et que les réformés ne seraient plus appelés du nom de Déchaussés, mais de celui de contemplatifs, au lieu que les mitigés prendraient le nom d'Observantins, ou de Pères de l'Observance.

Ceux d'entre les mitigés dont l'intention était plus droite, s'imaginèrent que ces règlements seraient capables de faire cesser toute division, et que par ce moyen les plus vertueux d'entre eux se trouveraient insensiblement animés à reprendre le premier esprit de la Règle, lorsqu'ils auraient continuellement devant les yeux des exemples si édifiants. Mais les Carmes Dé-

Les Mitigés
prennent
des mesures
contre les
Déchaussés.

chaussés prévirent aussitôt que tous ces moyens, si pacifiques en apparences, conduiraient insensiblement à la ruine de la Réforme. Ainsi, les uns et les autres demeurèrent fermes dans leurs sentiments, ce qui fut cause de tous les troubles dont nous allons parler.

Le Père Jérôme Gratian, considérant ce qui venait d'être réglé dans cette assemblée, et comparant tous ces statuts avec la nouvelle commission du Père Tostat, se crut pareillement obligé de convoquer un Chapitre de la Réforme, se servant, pour cet effet, de l'autorité qu'il avait reçue par les Patentes du Nonce. En conséquence, il manda à tous les Supérieurs et aux principaux d'entre les Carmes Déchaussés, tant de Castille que d'Andalousie, de se rendre incessamment à Almadoûar, pour y prendre de justes mesures et travailler de concert à leur propre défense.

Cette assemblée se tint le 8 août de l'année 1576, et le Père Gratian, qui y présidait en qualité de Commissaire, en fit l'ouverture par un discours fort émouvant, dans lequel, après avoir exposé tout ce que les Carmes de la Mitigation se proposaient d'exécuter contre la Réforme, il exhortait un chacun à ne point perdre courage, mais, au contraire, à souffrir avec patience, dans l'attente que le Seigneur, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, les tournerait en leur faveur, et ne permettrait pas qu'une entreprise aussi sainte que la leur fût entièrement ruinée. Tous les capitulaires applaudirent à ce discours, et, après quelque délibération, on procéda à l'élection de quatre définiteurs, afin de se mettre en possession d'un gouvernement séparé du corps de tout l'Ordre.

Après les élections, on agita une question d'autant plus importante, qu'elle regardait de plus près l'essence de l'esprit primitif; c'était de déterminer en quoi consistait particulièrement la fin principale de la Réforme. Comme le Père Gratian était, de lui-même, fort porté

1577

au salut des âmes, quoiqu'il avouât que la vie intérieure et l'oraison étaient absolument nécessaires à un Carme Déchaussé, puisque la Règle le recommandait positivement, il soutenait qu'étant établis sous le titre de Mendians, cette qualité obligeait pareillement à travailler pour secourir le prochain; d'où il concluait que l'Oraison et la Prédication devaient faire les deux fonctions d'un Carme Déchaussé.

Le Père Antoine de Jésus, qui toute sa vie avait été occupé dans les fonctions extérieures, fut de l'avis du Président, et lui donna tant de poids par son suffrage, que la plus grande partie de l'assemblée paraissait disposée à embrasser ce sentiment. Mais le Père Jean de la Croix (qui, comme une autre Madeleine, trouvait sa félicité aux pieds de Jésus-Christ, et, par conséquent, aimait beaucoup la solitude, le silence et la mortification, quoique dans les occasions il se prêtât volontiers aux ministères de charité, lorsque la nécessité le demandait), considérant que la retraite était la plus assurée pour observer exactement la Règle, parla fortement contre le sentiment du Père Gratian, et proposa le sien.

XV

Véritable
esprit
de Réforme.

Voici comment il s'expliqua sur cette importante matière : *En vain, mes Pères, travaille-t-on à la recherche et à l'exécution des moyens, lorsqu'ils ne sont pas proportionnés à la fin où l'on tend. Celle que nous devons avoir dans l'établissement de notre Réforme, c'est de remettre en état la perfection primitive de l'Ordre des Carmes, dont l'institut, dans la pureté de ses commencements, quoique mêlé d'action et de contemplation, était néanmoins principalement contemplatif, de telle sorte que la vie contemplative a toujours été sa principale partie, au lieu que l'active n'en a jamais été que comme l'accessoire. C'est donc, ô mes Pères, pour réparer et conserver cette principale et si éminente fin, qu'il nous faut ordonner tous les moyens que nous avons à établir dans notre Congrégation.*

Or, qui peut douter que pour s'occuper en la contemplation, il ne soit nécessaire de vivre dans le repos, le silence et la retraite, dont on ne saurait retrancher quoi que ce fût, qu'on ne le dérobat à l'oraison. La conversation avec les hommes est fort contraire à celle que l'on doit avoir avec Dieu, surtout lorsque l'obéissance et la charité ne nous obligent pas de nous y engager. Or l'une et l'autre de ces vertus nous y prescrivent des bornes dans notre Réforme; car l'obéissance que notre Règle exige de nous, nous retire du monde, et la charité ne nous exempte pas de cette obéissance que nous devons inviolablement observer. Au reste, non-seulement je juge que d'être continuellement et sans modération parmi les séculiers est contraire à notre état, mais même que les occupations extérieures dans lesquelles on s'emploie avec excès dans l'intérieur des monastères, y sont aussi très-opposées, parce que l'esprit en étant comme étouffé, a de la peine à respirer, et ne saurait s'élever avec vigueur à la contemplation des choses divines. C'est pourquoi il serait, il me semble, très-nécessaire de retrancher quelque chose de ce grand nombre d'actes de communauté qui se pratiquent maintenant parmi nous, comme encore de tous ces chants de l'office divin qui sont si fréquents et si ordinaires, et à quoi nous employons un si grand temps, vu que, par là, il nous en reste moins de libre pour la solitude et la retraite dans les cellules, et pour l'exercice de l'oraison mentale, qui fait, à proprement parler, toute l'essence de notre vie. C'est ce que nos anciens Pères établirent autrefois dans notre sainte Religion, et qu'ils y affermirent par leur exemple, et c'est ce que nous devons imiter, si nous voulons rétablir leur premier institut. Enfin, mes Pères, que chacun croie et ait là-dessus tel sentiment qu'il lui plaira; pour moi, je ne saurais me figurer que la Réforme commence parmi

1577

nous, par cela même par où a commencé à s'introduire le relâchement parmi les autres Religieux, je veux dire par la trop grande communication avec les personnes séculières. Il donna grand poids et grande force à ces raisons par l'esprit et le zèle embrasé avec lesquels il les avança, et plus encore par l'exemple de sa vie sainte et retirée, qui les persuadait efficacement. Ainsi, d'une manière invincible, le Père Jean de la Croix réunit tous les esprits, chacun le reconnaissant inspiré du Seigneur.

On traita encore, dans ce Chapitre, de modérer le chant du Chœur, le Père Jean de la Croix jugeant qu'il y avait de l'excès en cela dans quelques monastères, et il représenta que, quoique la prière vocale fût d'un grand secours pour élever notre âme jusqu'à Dieu, et que les saints Pères en aient toujours recommandé l'exercice, il fallait faire attention que si les actes du Chœur étaient trop longs, il ne resterait plus de temps pour s'appliquer à l'Oraison mentale, n'étant pas possible que l'esprit ne demeurât accablé par une occupation trop laborieuse. Cependant, quelque sages que fussent ces remontrances, il ne put empêcher que les Offices du Chœur ne restassent encore si longs, que l'on fut obligé, dans la suite, d'en retrancher une partie.

Ces circonstances particulières de la vie du Père Jean de la Croix doivent être considérées avec beaucoup d'attention, parce qu'elles nous font connaître de plus en plus quel était le vrai caractère de ce Saint, et de quel esprit il fut toujours animé. Jamais homme ne ressentit plus vivement que lui les besoins du prochain; comme il avait été élevé dans l'hôpital de Médine, et que sa première jeunesse avait été employée aux exercices de charité, on peut dire que son cœur conserva toujours un fonds de tendresse et de compassion extraordinaire. Mais, parce qu'il s'était vu appelé depuis à un genre de vie qui demandait que l'on réprimât ces mouvements trop sen-

sibles d'une charité extérieure, il crut que l'essentiel de sa vocation demandait qu'il se contentât de recommander à Dieu, dans l'Oraison, les différentes nécessités du prochain, sans cependant lui refuser les secours particuliers qu'il avait droit d'attendre de lui lorsque le besoin était pressant.

De même encore, jamais religieux n'eut plus d'attrait que le Père Jean de la Croix pour toutes les pratiques qui tendaient à glorifier le Seigneur et à mortifier l'homme charnel. Mais comme il connaissait l'infirmité de notre nature, et qu'il voyait l'impossibilité où nous sommes d'être toujours appliqués par différents exercices également accablants, la prudence et la sagesse qui le conduisaient dans toutes ses voies lui faisaient prendre garde d'imposer un joug trop accablant, qui empêchât les religieux de s'employer à ce qui est le plus essentiel.

Nous avons déjà vu, dans le livre précédent, de quelle manière il se comporta lorsqu'il fut envoyé au noviciat de Pastrane, pour remédier aux excès du gouvernement d'un Maître des novices, lequel, suivant en toutes choses les impétuosités de son propre esprit, ne gardait aucune mesure dans les pratiques de pénitence dont il accablait ses novices. Ainsi, ces deux exemples de la prudence et de la discrétion du Père Jean de la Croix doivent servir d'une instruction salutaire pour tous les Supérieurs, et leur apprendre avec quelle circonspection ils doivent agir dans la conduite de ceux qui leur sont soumis.

A la fin de cette assemblée, on proposa diverses choses qui regardaient le bien particulier de quelques monastères de la Réforme, entre autres, de la translation du couvent de la Pegnuëla en un autre lieu qui fut nommé le Calvaire, parce que l'on avait été informé que ce premier monastère était bâti dans un lieu si malsain, que la plupart des religieux y tombaient aussitôt malades; ainsi, il fut résolu que l'on prendrait de justes et promptes

1577 mesures pour le transporter ailleurs, ce qui s'exécuta bientôt après. Mais l'année suivante, le Père Gratian fut si vivement sollicité de rétablir cette fondation, qu'il ne put se refuser de donner cette consolation à ceux qui y prenaient intérêt; en sorte qu'après avoir pris toutes les mesures convenables pour rendre ce lieu plus sain, les Carmes Déchaussés y retournèrent, sans néanmoins abandonner la nouvelle fondation qu'ils avaient faite au Calvaire.

Telle fut la première assemblée des principaux membres de la Réforme, d'où chacun se retira rempli d'une nouvelle ferveur, et fort résolu de souffrir plutôt les dernières extrémités, que de consentir à la moindre altération de ce qu'ils avaient établi avec tant de peines et de travaux. Le Père Jean de la Croix y brilla par-dessus tous les autres, et retourna dans la ville d'Avila pour continuer ses charités envers les religieuses de l'Incarnation. Mais il ne demeura pas longtemps en repos dans cet emploi; car nous verrons bientôt avec quelle violence il fut enlevé de ce monastère, pour souffrir une des plus grandes persécutions que l'on puisse exercer contre un saint religieux, qui ne pensait qu'à s'avancer de plus en plus dans la voie du salut, et à y conduire les âmes dont il était chargé.

Après la tenue du Chapitre d'Almadoûar, les Carmes Déchaussés eurent beaucoup à souffrir de la part de leurs frères qui professaient la règle mitigée, parce qu'ayant refusé d'obéir aux Décrets du Chapitre général tenu à Plaisance, et aux ordres que le Vicaire Général avait donnés en conséquence, ils passèrent pour des rebelles qui avaient encouru les censures fulminées par les Supérieurs contre ceux qui ne voudraient pas se soumettre à ce qui avait été ordonné pour le bien de la Religion, et pour empêcher de nouveaux troubles.

Le Nonce Hormanet avait toujours témoigné une affection particulière pour la Réforme, et, dans toutes les occasions, il avait pris sa défense contre tous ceux qui avaient voulu entreprendre quelque chose pour s'opposer à son accroissement. Mais, comme le Seigneur voulait avoir toute la gloire de cette entreprise, et que le temps marqué par sa Providence était venu, où il fallait récompenser les services que ce Prélat lui avait rendus en Angleterre, en France et en Espagne, où il avait travaillé à la Réforme des réguliers et à l'avancement de la gloire de son Nom, il décéda au commencement du mois de Mai de cette année 1577.

La mort de ce Nonce ne fut pas plutôt sue à Rome, que Grégoire XIII nomma en sa place Philippe Séga, qui était évêque de Ripa, dans la Marche d'Ancône, et qui, l'année suivante, fut transféré à l'évêché de Plaisance. Avant son départ pour l'Espagne, les Supérieurs eurent soin de l'informer des différends qui partageaient tout l'Ordre; ils lui firent voir le Bref de Grégoire XIII, par lequel Sa Sainteté paraissait révoquer la Commission des Visiteurs Apostoliques; ils n'oublièrent pas non plus de l'instruire des différents Décrets du Chapitre général, et des autres Supérieurs, contre les Carmes Déchaussés; ce qui fut cause qu'il se prévint d'abord en faveur des mitigés, et qu'il crut de son devoir d'obliger les Carmes Déchaussés à rendre au Père Général toute l'obéissance qu'il s'imaginait lui être due dans cette occasion.

Les Carmes Déchaussés, prévoyant l'orage qui devait fondre sur eux après la perte qu'ils avaient faite de leur protecteur, et par la nomination d'un autre Nonce qui ne pouvait pas être informé de la droiture de leurs intentions, engagèrent le Père Gratian d'aller à Madrid pour avertir Sa Majesté que sa Commission était finie par la mort du Nonce qui la lui avait donnée, et que, par conséquent, il était convenable qu'il cessât

1577
XIV
Orage
dont
la Réforme
est menacée

1577 toutes ses visites, pour se retirer dans son monastère.

Le Roi don Philippe fit consulter, sur ce sujet, les deux célèbres Universités de Salamanque et d'Alcala, dont le sentiment fut que, suivant la règle du Droit, la visite des monastères n'étant pas achevée, la Commission était encore dans toute sa vigueur, parce que le droit maintient la concession de celui qui est mort, afin que, par cette voie, on entretienne les bons effets de ce qui a été commencé. Cette réponse ayant été portée à Sa Majesté, le Père Gratian reçut ordre de la cour de continuer son Office, ce qui lui causa un sensible déplaisir, aussi bien qu'à tous les Carmes Déchaussés, qui prévirent, dès lors, que les troubles s'augmenteraient de plus en plus par cette voie.

XVII

Le Père Vicaire-Général pressait, de son côté, tous les Supérieurs de la Réforme de venir lui rendre l'obéissance qu'ils lui devaient, et les choses étaient sur le point d'être poussées aux dernières extrémités, lorsque le Roi, averti de ce qui se passait, fit déclarer au Vicaire Général qu'il lui défendait d'exercer aucun acte de sa commission, jusqu'à ce qu'il eût montré les expéditions et les ordres secrets qu'on lui avait donnés, afin de faire examiner s'il n'excédait pas son pouvoir, parce que Sa Majesté ne voulait pas souffrir qu'il en abusât pour opprimer ses sujets. Le Père Vicaire Général fit son possible pour éviter cet examen, et prolongea près d'un an le procès qui lui fut fait par le Procureur Général du Conseil; mais à la fin il fut obligé de livrer toutes ses expéditions.

Ce procès était encore sur le bureau lorsque le nouveau Nonce arriva en Espagne, avec l'autorité de Légat *à latere*, ayant plein pouvoir de juger du différend qui était entre les Carmes Déchaussés et les mitigés. Il fit paraître, dès les commencements, l'animosité qu'il avait conçue contre les Carmes Déchaussés, en leur faisant signifier, de sa part, tous les ordres que le Vicaire

Le Roi
s'oppose
au Vicaire-
Général.

Général avait apportés de Plaisance; et, de plus, il leur fit défense de fonder aucun monastère sans avoir auparavant obtenu sa permission. Les Carmes Déchaussés lui présentèrent, à ce sujet, plusieurs requêtes qu'il reçut avec des marques de bienveillance, pour ne pas faire connaître qu'il était prévenu contre eux; c'est pourquoi il limita les défenses qu'il venait de faire, en déclarant que son intention était seulement que les Carmes Déchaussés n'eussent point à s'établir dans les lieux où les mitigés auraient un monastère.

Comme il apprit, quelque temps après, que la qualité de Visiteur donnée au Père Gratian avait été l'origine de tous ces troubles, il résolut de lui ôter sa Commission. Il le cita, pour ce sujet, à comparaître devant lui; ce Père s'étant présenté, le Nonce lui demanda les commissions qu'il avait reçues de son prédécesseur, les ordres que le Roi lui avait donnés, et toutes les informations qu'il avait faites dans le cours de ses visites. Mais le Père Gratian refusa de lui remettre toutes ces choses, s'excusant le plus convenablement qu'il lui fut possible sur la défense expresse qu'il en avait de Sa Majesté, ce qui irrita de plus en plus ce Prélat, et le confirma davantage dans les préventions qu'il avait déjà contre la Réforme.

Il y avait déjà près de six ans que sainte Térése, ayant procuré la Réforme du monastère des Carmélites de l'Incarnation d'Avila, leur avait donné le Père Jean de la Croix pour confesseur; mais, afin que ce saint homme eût plus de moyen de conduire les religieuses dans le chemin de la vertu, et les élever à la perfection de leur état, la Sainte avait jugé à propos de l'y arrêter par obéissance. Pour cet effet, elle lui avait fait signifier un commandement d'y demeurer de la part du Nonce Hormanet, et par l'autorité du Père Ferdinand, qui était Visiteur et Commissaire Apostolique. Ainsi, cette Sainte ayant achevé son Office de Prieure, et se

XVIII

Desseins
contre
le P. Jean
de la Croix.

1577

retirant de ce monastère, n'en avait pas quitté le soin, puisqu'elle avait laissé en sa place cet excellent homme, qui possédait son esprit, et qui entretenait la perfection qu'elle y avait établie.

Ce Saint religieux vivait, en ce lieu, séparé du tumulte, éloigné des contestations, sans en parler ni en écrire à personne, et toute son occupation consistait à travailler avec assiduité à la sanctification des âmes qui étaient sous sa conduite. C'est le témoignage que nous en donne sainte Tèreise, dans une lettre au Roi don Philippe, que je rapporterai ci-après. Mais les Pères de la mitigation souffraient avec impatience que les Carmes Déchaussés occupassent des postes qui leur appartenaient ; car il faut se ressouvenir ici que le monastère de l'Incarnation n'était pas de la Réforme, et que les religieuses se trouvaient en tout sous la juridiction des mitigés.

Ce fut dans ce même temps que la religieuse qui avait succédé à sainte Tèreise dans l'office de Prieure, ayant achevé ses trois années, ces bonnes filles avaient élu de nouveau la Sainte, et souffraient de grandes persécutions pour maintenir leur droit, comme nous l'avons rapporté à la fin du second livre. Comme le Père Jean de la Croix conduisait cette Communauté, on l'accusa d'être l'auteur de ces nouveaux troubles, et les religieux, prévenus par ces apparences, cherchaient une occasion favorable pour satisfaire leur ressentiment. Voilà quelle fut la cause de la persécution qui fut suscitée, en ce temps-là, contre ce Père dont les vertus ont si fort éclaté pendant sa vie, et la gloire fut si publiquement déclarée après sa mort. Un fait si étrange a étonné tout le monde, et j'ai voulu travailler à m'en éclaircir fort soigneusement, afin d'en rendre compte.

Premièrement, il faut avouer que le Père Vicaire Général n'est pas aussi blâmable qu'on le pourrait imaginer, dans l'intention qu'il eut lorsqu'il fit emprisonner

le Père Jean de la Croix, puisqu'il n'agissait qu'en conséquence des résolutions qui avaient été prises à Plaisance, et que le refus que les Carmes Déchaussés faisaient d'obéir aux décrets du Chapitre général, les faisait passer, dans son esprit, pour des rebelles qu'il fallait tâcher de réduire par toutes sortes de voies.

En second lieu, il faut remarquer que si, dans toute la suite de cette persécution suscitée contre un saint Religieux qui n'avait commis aucun délit, on aperçoit trop de rigueur pour des personnes consacrées à Dieu, tous ces excès ne doivent pas être imputés aux Supérieurs, ni au corps de la Religion. Ce fut simplement une suite presque inévitable des grands troubles qui agitaient alors tout le Carmel, et il est certain que dans ces sortes d'occasions il paraît bien difficile de garder un juste milieu; parce qu'il se trouve toujours des particuliers qui, poussés par un faux zèle, font ordinairement plus qu'on ne leur commande, et croient, par cette conduite, travailler pour la gloire du Seigneur et le service de leur Ordre.

La commission d'enlever le Père Jean de la Croix fut donnée au Père Ferdinand Maldonat, Prieur de Tolède, et il s'en acquitta avec beaucoup de diligence. Pour avoir un prétexte de venir à Avila, et de visiter librement le monastère de l'Incarnation sans que l'on pût découvrir son dessein, il se fit donner une autre commission par le Père Vicaire Général; elle concernait les religieuses de ce monastère, à l'occasion des censures dont on les avait frappées parce qu'elles ne voulaient pas se départir de l'élection qu'elles avaient faite de sainte Tèrese pour leur Prieure. Ainsi, sous le prétexte de cette seconde commission, il vint plusieurs fois au monastère, où il parlait aux religieuses de cette affaire, afin qu'elles ne pussent soupçonner le véritable motif de toutes ses visites, et, lorsqu'il crut pouvoir exécuter sans crainte les ordres qu'il avait reçus, il se détermina à agir.

1577

Il voulut sonder d'abord le Père Jean de la Croix, pour voir s'il ne pourrait pas le gagner par la douceur, et le ramener à sa première profession de l'observance mitigée. Il commença par les promesses les plus avantageuses qu'un religieux moins détaché que ce Saint aurait pu apprécier. Il lui représenta que la Réforme était une nouveauté qui causait du scandale, et qui était condamnée dans tout l'Ordre, ajoutant que jamais on ne pourrait justifier la conduite des Carmes Déchaussés, qui, non contents d'avoir entrepris tant de fondations contre les défenses des Supérieurs légitimes, cherchaient encore à se maintenir dans une indépendance très-criminelle; qu'ils s'exposaient à la rigueur de toutes les censures que l'on avait justement fulminées contre eux, puisqu'on ne les considérait plus que comme rebelles et désobéissants. Toutes ces raisons, déduites avec beaucoup d'éloquence, ne firent aucune impression sur l'esprit du Père Jean de la Croix. Le Père Prieur de Tolède trouva, dans cette première colonne du nouveau Carmel, une pierre ferme et inébranlable; ainsi, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance de le gagner par la douceur, il se résolut de l'enlever de force et de le faire mettre en prison, selon les ordres qu'il en avait reçus.

XIX

Dieu permit que le dessein de ce religieux fût découvert, et toute la ville, qui était édifiée de la vie exemplaire du Père Jean de la Croix, et qui le respectait comme un Saint, en ayant été alarmée, plusieurs personnes des plus considérables, qui avaient des parentes dans le monastère de l'Incarnation, vinrent offrir leurs services au Père Confesseur, et s'assemblèrent près de son logement pour le défendre de toute insulte. Les Pères mitigés le sachant, n'osèrent rien entreprendre pour lors, et dissimulèrent pendant quelque temps. Mais, lorsqu'ils virent que cette rumeur était apaisée, et que les protecteurs du Père Jean de la Croix s'étaient retirés chez eux, dans la pensée qu'il n'y avait plus rien

Il est enlevé
de nuit.

à craindre pour le Saint, ils ne voulurent pas différer davantage. Ils vinrent au logement du confesseur, la nuit du 4 décembre de cette année 1577, accompagnés de plusieurs séculiers de leurs amis, et fortifiés de gens armés, pour s'opposer à qui oserait entreprendre de les traverser.

Ils n'eurent pas beaucoup de peine à enfoncer la porte de la pauvre cabane où demeurait ce saint religieux, et se saisirent de lui sans qu'il fit la moindre résistance. On le conduisit sur-le-champ dans le monastère des Carmes de l'observance mitigée, où il fut renfermé le reste de la nuit. Sainte Tèreèse était alors dans son monastère de Saint-Joseph, de la même ville, et la triste nouvelle qu'on lui apporta le lendemain de l'emprisonnement du Père Jean de la Croix, qui était un homme selon le cœur de Dieu et selon le sien, lui causa tant de peine, qu'il ne pouvait lui arriver une affliction plus sensible. Comme son esprit ne pouvait être en repos au milieu d'une si extrême douleur, elle s'employa de tout son pouvoir pour la délivrance d'une personne qui lui était si chère. Elle écrivit une lettre au Roi, dont j'ai cru devoir rapporter une partie, parce qu'elle sert d'éclaircissement à cette histoire, et qu'elle fournit en même temps un excellent témoignage de la sainteté du Père Jean de la Croix.

Six jours après qu'ils eurent été enlevés, elle écrivit aussi à la Mère Marie de Saint-Joseph, Prieure de ses religieuses déchaussées de Séville : *Votre Révérence saura que l'on a donné l'absolution aux religieuses du monastère de l'Incarnation, après qu'elles ont été près de deux mois excommuniées* (quoique plusieurs savants hommes prétendissent qu'elles n'avaient point encouru les censures que les Pères mitigés avaient fulminées contre elles, sans pouvoir et contre les formes), *ainsi que vous l'aurez déjà appris, et qu'ils les tiennent dans une grande gêne et dans des pressures extrêmes. Le Roi*

1577

ordonna que le Nonce les envoyât absoudre. Le Père Tostat et les autres, qui sont de son conseil, députèrent le Prieur de Tolède pour cet effet, et il leur donna cette absolution ; mais ce fut d'une manière si fâcheuse, et avec des rigueurs si extraordinaires, qu'il les laissa plus en peine et plus affligées qu'elles ne l'étaient auparavant ; et tout cela, parce qu'elles ne veulent pas pour Prieure celle qu'ils souhaitent, et ne peuvent se résoudre à en accepter une autre que moi. Ils leur ont enlevé les deux Pères Carmes Déchaussés qui avaient été nommés, pour les confesser, par le Commissaire Apostolique et par l'ancien Nonce ; ils s'en sont saisis comme de deux malfaiteurs, ce qui me tient fort en peine. On dit que le jour qu'ils les prirent, ils leur donnèrent deux fois la discipline. Le Père Maldonat, qui est ce Prieur de Tolède, a emmené le Père Jean de la Croix pour le présenter au Père Tostat, et le Père Prieur d'ici a conduit le Père Germain au couvent de Saint-Paul-de-la-Moralaja ; on assure que pendant qu'on le menait, il jetait le sang par la bouche. Les religieuses l'ont extrêmement ressenti, et le ressentent encore beaucoup plus que toutes les autres choses qu'on leur fait souffrir à elles-mêmes, quoique leurs souffrances soient fort grandes. Fuites, par charité, qu'on recommande ces vertueuses filles à Dieu, ainsi que ces bons Pères, qu'on a pris il y aura demain matin huit jours. Les religieuses disent hautement que ce sont des Saints ; que depuis tant d'années qu'ils étaient avec elles et s'employaient à leur conduite, elles n'ont jamais remarqué en eux aucune chose qui ne fût digne de deux Apôtres. Je ne sais à quoi tous ces désordres aboutiront. Que Dieu, par sa miséricorde, y remédie, selon qu'Il voit que la nécessité le demande.

Quelques jours après, comme la Sainte était toujours fort en peine de l'emprisonnement de ces deux Pères,

particulièrement de ce que le bienheureux Père souffrirait, et qu'elle ne cessait de faire toutes les diligences possibles pour procurer leur élargissement, elle écrivit une lettre de quatre pages à l'illustrissime seigneur don Teutonio de Bragança, nouvellement élu archevêque d'Evora. Cette lettre est datée du 16 janvier de l'année suivante, 1578, sainte Térèse redit les mêmes choses; et après avoir parlé fort au long de ce que les religieuses de l'Incarnation souffrirent par ordre du Père Tostat, venant à l'emprisonnement de leurs confesseurs Carmes Déchaussés, elle ajoute ces paroles : *Quoique j'aie un grand déplaisir de ce que souffrent ces bonnes âmes (car il y en a qui sont arrivées à une grande perfection, ainsi qu'il paraît clairement de la généreuse manière avec laquelle elles ont supporté leurs travaux), ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il y a plus d'un mois que les Pères mitigés, par le commandement du Père Tostat, prirent les deux Pères Déchaussés qui les confessaient, quoique ce soient de grands religieux, et qu'ils aient merveilleusement édifié toute la ville, depuis cinq ans qu'ils y étaient, ce qui a sans doute maintenu ce monastère dans le bon état où je l'avais laissé. Du moins l'un des deux, qui s'appelle le Père Jean de la Croix, est tenu pour un Saint de toutes les personnes tant séculières que religieuses; et je ne crois pas qu'on l'élève, en cela, au-dessus de la vérité, car, dans mon opinion, c'est un homme de grande importance. Ils avaient été mis là par le Visiteur Apostolique de l'Ordre de Saint-Dominique, et comme ils étaient sujets au Père Jérôme Gratian, qui était aussi Visiteur, cette entreprise a étonné tout le monde, et je ne sais comment elle se terminera. Ma peine est qu'ils les ont enlevés, et nous ne savons point où ils les ont conduits. On appréhende qu'on ne les tienne trop étroitement et trop rigoureusement serrés, et je crains fort pour eux quelques traitements plus mauvais.*

1577

La même Sainte fait encore mention de cet emprisonnement du bienheureux Père, et de la peine qu'elle en ressentait, dans plusieurs autres lettres, et surtout dans deux qu'elle écrivit quelque temps après : l'une au Père Jérôme Gratian, ou de la Mère de Dieu; l'autre à la vénérable Mère Anne de Jésus, prieure de Véas. Dans la première, elle s'exprime ainsi : *Je vous dis qu'il est certain que si quelque personne considérable demandait au Nonce le Père Jean de la Croix, il ordonnerait sans doute aussitôt qu'on l'élargît et qu'on le renvoyât dans vos couvents, en lui disant de s'informer quel est ce Père, et avec combien peu de justice il est retenu prisonnier. Je ne sais par quelle aventure il n'y a personne qui ne se souviennne de ce Saint. Si le Père Marian le disait à la princesse d'Eboli, infailliblement elle le ferait.* C'est ainsi que la Sainte parle; et il est à faire attention à ce qu'elle remarque elle-même avec admiration, lorsqu'elle dit *qu'elle ne sait par quelle aventure il n'y a personne qui se souviennne de ce Saint*; car tout le secret de cette aventure, c'était que lui-même le demandait ainsi à Dieu. Sa divine Majesté le lui accordait, afin qu'il eût occasion de souffrir davantage, dans un plus grand oubli et abandon de tout le monde, pour son amour, à l'imitation de son cher Maître et Seigneur qui, dans le combat de sa Passion, fut abandonné de ses disciples et de son Père éternel, en l'agonie de la Croix.

Dans la deuxième de ces lettres, elle parle en ces termes à la Mère Anne de Jésus : *Vous ne sauriez croire, ma fille, de la peine où je suis de ce qu'on a fait disparaître mon cher Père Jean de la Croix, et que nous ne pouvons découvrir aucune trace, ni aucune lumière pour savoir où il est, parce que ces Pères Mitigés usent de toutes les diligences imaginables pour venir à bout de ruiner cette Réforme. Je vous prie, pour l'amour de Dieu, puisque vous et ma chère*

filie Catherine de Jésus traitez si familièrement avec Notre aimable Sauveur, vous Lui demandiez qu'Il nous favorise et assiste dans cette importante conjoncture. Je désire que, pour ce sujet, vous fassiez réciter au chœur les litanies durant quinze jours, et que, pendant tout ce temps, vous fassiez ajouter une heure d'oraison à celle que vous faites déjà. Et ne manquez pas, ma fille, de me donner avis de la manière dont cela s'exécute.

1577

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE SAINTE TÉRÈSE, ÉCRITE AU ROI D'ESPAGNE,
SUR L'EMPRISONNEMENT DU PÈRE JEAN DE LA CROIX

« Les désordres de ce monastère m'ayant obligée d'y
« apporter de puissants remèdes, j'ai fait loger, dans un
« lieu proche de cette maison, un Carme Déchaussé, si
« grand serviteur de Dieu, si vertueux et si sage, qu'il
« édifie merveilleusement toutes les religieuses qu'il
« confesse. Cette ville admire sans cesse, et témoignera
« toujours le grand fruit qu'il a fait. Tout le monde le
« regarde comme un Saint, et, pour moi, je l'estime
« tel; depuis que j'ai eu le bonheur de le connaître,
« je n'en ai point eu d'autre pensée.

« Le feu Nonce Hormanet, assuré de sa vertu, et in-
« formé en même temps du tort que les Carmes mitigés
« faisaient à ce monastère, envoya un commandement
« aux Supérieurs de la mitigation, sous peine d'ex-
« communication, de faire revenir ce vertueux Carme
« Déchaussé qu'ils avaient obligé de se retirer. Il dé-
« fendit pareillement, sous les mêmes peines, aux reli-
« gieuses de ce monastère, de recevoir désormais aucun
« Carme mitigé, pour quelque affaire que ce fût, soit
« pour confesser, soit pour dire la Messe dans leur mai-

XX

Lettre
de sainte
Térèse
à ce sujet.

1577

« son, et les obligea de ne plus admettre que des Carmes
« Déchaussés.

« Ce bon règlement a procuré que ce monastère s'est
« très-saintement gouverné depuis, jusqu'à la mort de
« ce Nonce; mais il fut à peine décédé, que les Pères
« de la Mitigation sont venus tourmenter ces pauvres
« religieuses. Ils ne cessent de les inquiéter tous les
« jours, et les traitent avec une extrême rigueur en
« toutes sortes de rencontres, sans que, jusqu'à pré-
« sent, ils aient pu montrer en vertu de quoi ils pren-
« nent cette autorité de leur faire souffrir tant de vio-
« lences.

« Il est venu un de ces Pères, qui se disait envoyé
« pour les absoudre des censures dont ils les avaient
« liées; mais, au lieu de les consoler, on peut dire qu'il
« est venu pour les tourmenter davantage. En effet, il
« leur a donné tant de sujets d'accablement avec une si
« grande sévérité et une injustice si criante, que ces
« pauvres filles sont presque au désespoir, ne voyant
« plus de jour pour leur liberté, ni de fin aux peines
« dont elles sont accablées. Car, pour les réduire à la
« dernière extrémité, ils leur ont enlevé leur confes-
« seur, qu'ils ont emmené prisonnier, et qu'ils tiennent
« dans leur monastère; et, pour s'en saisir plus facile-
« ment, ils sont venus pendant la nuit, ont forcé les
« portes de sa pauvre maison, et l'ont pris dans sa
« chambre avec tous ses papiers.

« Sire, toutes ces violences vous demandent justice,
« et tout le monde s'y attend. Ce sont des rigueurs
« épouvantables dont toute la ville est scandalisée, et
« on s'étonne de ce que ce Père Carme mitigé, n'étant
« Supérieur, ni de ce monastère, ni du Père Jean de la
« Croix, et n'ayant montré aucun pouvoir qui autorisât
« une si grande entreprise, ait osé, néanmoins, en ve-
« nir à cet excès contre ce religieux, qui est immédia-
« tement sujet au Commissaire Apostolique. Pour moi,

« je souffre une peine incroyable de voir ce bon Père
« entre leurs mains. Ils ne faisaient qu'épier l'occasion
« de l'enlever, et depuis quelque temps ils ne songent
« à autre chose. Mais j'appréhende infiniment qu'ils ne
« fassent un Martyr de ce saint Confesseur; il est déjà
« si affaibli des grands travaux qu'il a essayés, que je
« crains pour sa vie s'ils le tiennent longtemps dans
« leurs prisons.

« C'est pourquoi, Sire, je supplie Votre Majesté, au
« nom de Dieu, de faire mettre au plus tôt en liberté
« le Père Jean de la Croix, et de donner ordre que les
« Carmes Déchaussés ne soient plus opprimés par les
« mitigés, comme ils le sont à présent; ce qu'ils ont
« souffert patiemment sans se plaindre. Ce n'est pas
« que j'ignore que ce saint gagne beaucoup en souffrant,
« et que cette croix lui sert pour amasser de grands mé-
« rites, en acquérant de glorieuses couronnes; mais je
« désire remédier au grand scandale que causent tous
« ces désordres.

« Je dirai encore à Votre Majesté que le même Père
« mitigé ne s'est pas contenté d'avoir réussi dans sa pre-
« mière exécution; il en a entrepris une seconde, qui
« n'est pas moins injuste que détestable. Il a pareille-
« ment enlevé, dans Tolède, le vénérable Père Antoine
« de Jésus, qui est un saint vieillard, et le premier
« Supérieur de la Réforme. Cette seconde violence
« n'est pas plus autorisée que la première, et les Carmes
« Mitigés n'en donnent point d'autres raisons, sinon
« que tous les Carmes Déchaussés sont proscrits par le
« Père Tostat, qui leur a commandé de les prendre
« tous de la sorte. »

Lorsque les Pères de l'Observance eurent le Père Jean de la Croix en leur possession, ils firent tous leurs efforts pour l'engager d'entrer dans leurs vues, lui remettant devant les yeux toutes les rigueurs qu'il devait

1577

attendre de la part des Supérieurs et du Nonce, qui ne manqueraient pas de le traiter comme un rebelle obstiné, s'il persistait toujours dans ses premiers sentiments; au lieu qu'on lui promettait de grands honneurs et des emplois considérables, s'il voulait abandonner de lui-même une entreprise qui paraissait devoir bientôt échouer, sans aucune espérance de la faire jamais réussir. Il est aisé de comprendre tout ce qui lui fut représenté sur ce sujet. Comme ils n'ignoraient pas de quel poids était, parmi les Carmes Déchaussés, l'autorité du Père Jean de la Croix, qui était regardé avec raison comme le père de la Réforme, ils crurent que s'ils pouvaient venir une fois à bout de le gagner, tous les autres se rendraient bientôt sans aucune peine, et qu'ainsi toute cette tempête serait facilement apaisée.

Cependant tous leurs efforts furent inutiles; comme le Père Jean de la Croix était résolu de souffrir plutôt la mort que de renoncer à ce qu'il avait entrepris pour la gloire du Seigneur et le renouvellement du Carmel, rien ne fut capable de l'ébranler. C'est pourquoi ils se virent forcés, quoiqu'à regret, d'exercer contre lui toutes les rigueurs dont on était convenu. Ils lui ôtèrent avec violence l'habit de Carme Déchaussé qu'il portait depuis plusieurs années, et l'ayant revêtu de celui de l'Observance mitigée, ils le firent conduire par bonne garde dans le monastère qu'ils avaient à Tolède, dans la pensée que dans une si grande ville, et se trouvant si éloigné du lieu où il avait été enlevé, il serait plus facile de le cacher que dans aucun autre monastère. Aussi ne furent-ils pas trompés dans leurs conjectures: ni les perquisitions que l'on pût faire, ni même l'autorité de Philippe II, qui avait expressément ordonné qu'il fût remis en liberté, ne purent faire découvrir en quel lieu on l'avait renfermé, et s'il était encore en vie.

Le religieux particulier qui eut la charge de le conduire à Tolède, n'était pas des amis de la Réforme. Aussi traita-t-il si rudement le Père Jean de la Croix pendant le chemin, qu'un des séculiers qui l'accompagnait, en étant surpris, et admirant d'autre part la modestie et la patience avec laquelle le Saint souffrait toutes ces rigueurs, sans témoigner le moindre ressentiment, se proposa de le délivrer des mains de ses persécuteurs, et lui déclara secrètement son dessein. Mais le Père Jean de la Croix, excusant le procédé de son compagnon, répondit humblement qu'on ne le traitait pas encore avec toute la sévérité qu'il méritait, et que, par conséquent, il le priait de ne pas s'en préoccuper davantage.

Le séculier ne se contenta pas d'une réponse si édifiante; il jugea, au contraire, de la sainteté du serviteur de Dieu, par les humbles sentiments qu'il avait de lui-même. Lorsqu'ils furent arrivés le soir dans l'hôtellerie où ils devaient passer la nuit, il raconta au maître de la maison tous les mauvais traitements que l'on avait fait subir à ce religieux qu'il regardait comme un véritable saint, et persuada à l'hôte de se joindre à lui pour soustraire le Père à la fureur de ceux qui le traitaient avec tant d'injustice. L'hôte, qui était un homme rempli de piété, touché du récit qu'il venait d'entendre, trouva le moyen de parler secrètement au Père Jean de la Croix, pour apprendre de lui-même la vérité de toutes ces choses; mais le Saint fit tous ses efforts pour le désabuser, et lui répondit qu'il ne faisait ce voyage que par les ordres de ses Supérieurs, qu'ainsi on ne devait pas s'en mettre en peine. Il ajouta que, pour cette bonne volonté qu'on lui témoignait sans le connaître, il ne manquerait pas de les recommander à Notre-Seigneur.

Lorsque le Père Jean de la Croix fut arrivé à Tolède, les Pères de l'Observance le reçurent à peu près de la même manière qu'avaient fait ceux d'Avila; c'est-à-dire qu'ils firent premièrement tous les efforts pour le ré-

1577

XXI

Il est
conduit
à Tolède.

1577

duire à leur volonté à force de raisons et de prières. En effet, le lendemain de son arrivée on lui intima les ordres secrets du Chapitre de Plaisance, par lesquels il était enjoint à tous les Carmes Déchaussés de ne point porter d'habits différents de ceux de l'observance, de ne plus aller nu-pieds, et de quitter le nom de Déchaussés pour prendre celui de Contemplatifs ou de Primitifs, leur laissant, d'ailleurs, la liberté de garder la première Règle.

Ce saint religieux répondit avec douceur que l'intention de la nouvelle Réforme étant de rétablir la perfection de la vie primitive, qui consistait dans une vie d'Oraison et de pénitence, on avait jugé plus à propos de prendre un habit grossier et de marcher nu-pieds, comme la marque extérieure d'une vie mortifiée; de plus il ajouta que tous les Carmes Déchaussés avaient reçu un commandement positif du Nonce Hormanet et du Commissaire Apostolique, par lequel il leur était défendu d'admettre ces actes du chapitre général, ni de rien innover dans leur manière de vivre, non plus que dans la forme de leurs habits; et qu'ainsi, cette obéissance étant plus immédiate au Saint-Siège que la première, il ne leur était pas permis de la violer pour se conformer aux statuts du Chapitre. C'est pourquoi il finit en protestant être résolu d'obéir au commandement du feu Nonce, et de souffrir plutôt mille morts, que de donner la moindre atteinte à ce qu'il avait pratiqué jusqu'alors, parce qu'il était assuré de suivre en cela la volonté du Seigneur.

Certainement, si on veut réfléchir sur tout ce qui se passa dans cet emprisonnement et dans la suite de la détention du bienheureux Père, on sera bien en peine de déterminer ce qu'on doit admirer davantage, ou le zèle, pour ne pas dire l'animosité, de ceux qui le firent prisonnier, ou la patience et la douceur inaltérables qu'il témoigna. Car enfin, aller le saisir et l'enlever la nuit,

avec fureur, en enfonçant les portes de son pauvre logement, le garrottant et traînant comme un criminel; lui ôter avec violence l'habit sacré de sa religion réformée pour le revêtir de quelques vieux haillons qui ne pouvaient plus servir que de rebut dans un monastère relâché; le fouetter comme un scélérat aussi cruellement qu'on le fit dans Avila et dans Tolède; l'accabler d'injures, de reproches et d'outrages, comme un ennemi et un destructeur d'un Ordre dont il avait entrepris le rétablissement; lui bander les yeux comme à un furieux et au plus méchant homme de la terre, afin qu'il n'eût pas le moyen de s'échapper des mains de la justice, ni de savoir le lieu où il devait recevoir la punition de ses forfaits; en un mot, exécuter contre lui toutes les autres rigueurs que l'on exerça pendant de si longs mois qu'on le retint dans un cachot, et que nous rapporterons plus bas : tout cela marque visiblement un zèle extraordinaire et une indignation terrible, quoiqu'il faille croire que tout cela ne fut fait que pour une bonne fin et dans une intention droite. Mais, d'un autre côté, de souffrir avec une constance si invincible, ou, pour parler plus juste, avec tant de plaisir et de joie, que l'innocent persécuté n'ait point de pieds pour s'enfuir, lorsqu'il ne dépend que de lui; point de mains pour empêcher qu'on ne lui bande les yeux; point de bouche, ou pour répondre à ce qu'on lui impute faussement, ou pour se plaindre de l'injustice qu'on lui fait; ce sont des choses qui témoignent une paix inaltérable, une douceur non pareille, une patience merveilleuse, et dont on peut à peine trouver quelques exemples. Je ne prétends pas condamner les actions des Pères mitigés, cela n'a jamais été mon dessein, tant s'en faut; je les excuse sur le motif qu'ils avaient, et sur le prétexte qu'ils prenaient de maintenir leur religion, appréhendant que la Réforme ne la ruinât; mais je ne puis m'empêcher d'admirer et d'estimer infiniment la patience et la sainteté du bienheureux Père,

1577 que Notre-Seigneur voulut polir de cette sorte, et à qui Il voulut former des couronnes de mérites d'autant plus belles et plus éclatantes, qu'il y employa les mains de ses plus grands serviteurs, qui ne firent qu'exécuter les ordres secrets de sa très-sainte volonté.

XXII Les Pères de l'observance, irrités par cette réponse, qui leur parut trop hardie, commencèrent à le traiter comme un réfractaire aux ordres des Supérieurs, et se mirent en devoir d'exécuter, à son égard, toutes les peines les plus rigoureuses dont on avait coutume d'user, dans toutes les religions, à l'égard de ceux qui demeureraient obstinés dans leur rébellion. On le mit dans une prison fort étroite, qu'un des premiers historiens de sa vie assure avoir examinée lui-même, et dont il fait la description en ces termes :

On le met
dans
une prison.

« C'était une petite cellule pratiquée au fond d'une
« grande salle; elle avait six pieds de largeur, et en-
« environ dix en longueur, sans autre ouverture, pour
« recevoir le jour, qu'une lucarne d'environ trois doigts,
« au haut de la chambre, et qui donnait si peu de lu-
« mière, que lorsqu'il voulait lire son Bréviaire, il était
« obligé de monter sur un petit banc qu'on lui avait
« laissé; encore fallait-il, pour cela, prendre le temps
« que le soleil donnait dans une galerie qui se trouvait
« devant la salle, car cette lucarne ne fournissait qu'un
« faux jour qu'elle prenait de la galerie. Ils lui don-
« nèrent un lit semblable à ceux dont on se sert dans
« la Réforme, n'étant composé que de deux ou trois ais
« joints ensemble, avec une couverture. Pour ce qui
« regarde sa nourriture, elle consistait ordinairement
« en un morceau de pain et quelques sardines; ou si
« les religieux avaient du poisson au réfectoire, on
« lui en portait quelquefois des restes en cachette,
« car on avait soin de le traiter, en toutes choses,
« comme un criminel qui mérite les derniers châti-
« ments. »

Il demeura neuf mois dans cette prison, sans apprendre d'autres nouvelles de la Réforme, que celles que des religieux venaient débiter entre eux dans la salle par où on entraît dans son cachot. Ils inventaient alors tout ce qu'ils croyaient devoir l'affliger davantage, afin de le forcer de revenir avec eux. Tous leurs discours roulaient ordinairement sur les prétendus avantages que le Père Tostat remportait tous les jours sur les Carmes Déchaussés, et ils avaient grand soin de détailler fort au long toutes les rigueurs dont on se préparait à user envers ceux qui, par leur imprudente opiniâtreté, refuseraient d'obéir aux ordres du Père Vicaire Général.

On peut juger de la douleur que ressentait ce saint homme lorsqu'il entendait tous ces discours, par l'amour qu'il portait à la Réforme, par le grand zèle dont il avait toujours été embrasé pour ce nouveau Carmel, et par la tendresse qu'il avait pour ses frères. Son âme, dans ces occasions, se trouvait dans le dernier accablement, et, quelque confiance qu'il conservât toujours en la miséricorde du Seigneur, qu'il savait n'abandonner jamais ses serviteurs, lorsqu'ils sont persécutés pour son service, l'infirmité de la nature ne laissait pas de lui causer de terribles frayeurs, et de lui faire redouter tous ces divers châtimens.

Après quelques mois de prison, on sut que le Père Germain de Saint-Mathias, son compagnon au monastère de l'Incarnation, s'était sauvé de la sienne. Cela fit craindre à ceux qui le détenaient dans Tolède, que le serviteur de Dieu ne fit de même, et les obligea à le serrer plus étroitement. Pour cette raison ils fermèrent à clef la porte même de la salle, si bien que, depuis ce moment, il fut enfermé sous deux serrures, et le geôlier eut des ordres nouveaux et très-pressans de veiller à sa garde avec plus de soin et plus de précaution qu'auparavant. L'état misérable où il se trouvait réduit dans cette prison croissait à proportion des chaleurs de l'été; car, outre l'incommodité qu'il

1578 en ressentait, on lui refusa le soulagement qu'il aurait pu recevoir en changeant de temps en temps ses pauvres habits. Un traitement si rigoureux le réduisit bientôt à un état qui devait exciter la compassion des cœurs les plus durs. Il perdit entièrement l'appétit et le sommeil, ce qui l'exténua de telle sorte, que l'on a regardé comme un miracle qu'il ait pu supporter tant d'afflictions sans y succomber. On crut même qu'il ne vivrait pas longtemps dans cette situation, et que la mort, le délivrant bientôt de tant de misères, donnerait enfin à ses ennemis la triste satisfaction d'être débarrassés d'un homme qui leur causait tous les jours de si grandes inquiétudes.

XXIII

Conduite
du Saint
pendant
sa prison.

Cependant, au milieu de tant d'afflictions, ce saint religieux regardait le traitement qu'on lui faisait comme un véritable martyre. Son âme, élevée au-dessus des faiblesses de la nature, adorait avec une parfaite résignation les ordres secrets de la divine Providence, qui permettait qu'il fût ainsi maltraité pour son amour. Il recevait cette croix comme lui venant de la part de Jésus-Christ, se trouvant encore heureux d'avoir quelque occasion d'imiter son divin Maître. Mais enfin, lorsqu'il fut presque réduit à la dernière extrémité, Notre-Seigneur le secourut par le moyen d'un nouveau geôlier, que l'on fut obligé de lui donner en l'absence du premier, ainsi que nous allons le dire.

Vers les derniers mois de cette longue détention et de cette pénible captivité, lorsque le besoin était plus grand, et la nécessité plus pressante, Dieu le secourut par le moyen d'un religieux appelé frère Jean de Sainte-Marie, qui n'était dans ce couvent qu'en qualité d'hôte, et à qui on donna le soin du Père, en l'absence de son premier geôlier, qui était conventuel. Ce bon religieux, étant fort charitable et très-affectionné à la Réforme, adoucit, autant qu'il le pouvait, toutes les rigueurs de la triste position du prisonnier, et il prenait si bien ses mesures pour exercer sa charité envers le Père Jean de

la Croix, que la communauté ne s'en aperçut jamais. Comme ce religieux vécut encore fort longtemps après la mort du Saint, il servit de témoin lorsque l'on fit les informations nécessaires pour procéder à sa béatification. Voici le témoignage qu'il en rendit :

« J'ai connu le Père Jean de la Croix dans le temps
« qu'il était prisonnier dans notre couvent de la ville de
« Tolède, où il eut toutes sortes d'occasions de prati-
« quer la vertu. Aussi me persuadai-je, dès lors, qu'il
« en avait assez pour être regardé comme un véritable
« Saint; car, au milieu de toutes ses peines, il faisait
« toujours paraître une humilité profonde et une gran-
« deur d'âme héroïque. Bien loin de s'affliger de tous
« les mauvais traitements qu'on lui faisait, il conser-
« vait toujours une telle égalité d'esprit, qu'il était
« facile de juger de la perfection de son amour, et de
« la ferme espérance qu'il avait en la divine miséri-
« corde. Il était d'ailleurs si reconnaissant, que pour
« le moindre service que je lui rendais, il ne cessait de
« m'en témoigner sa gratitude. De plus, il faisait assez
« voir combien il était ami des souffrances, puisqu'il
« supportait toutes ses misères avec une telle patience,
« que jamais il ne lui est échappé la moindre parole de
« murmure ou de ressentiment contre personne. C'est
« pourquoi, après ce que j'ai remarqué moi-même, et
« ce que j'ai ouï dire diverses fois de ses éminentes
« vertus, je ne fais aucune difficulté de le regarder
« comme un Saint très-élevé dans la gloire. »

Ainsi parle ce témoin non suspect des vertus du Père Jean de la Croix; puis, faisant ensuite mention de la manière dont il avait été mis en prison, il continue son discours de cette sorte :

« Il fut pris par les Pères de l'Observance, Notre-
« Seigneur permettant que son serviteur endurât, sans
« qu'il y eut de sa faute, ni de celle des Supérieurs.
« Cette action se passa dans la ville d'Avila, lorsqu'il

1578 « était confesseur des religieuses de l'Incarnation, qui
 « sont soumises à l'Ordre, et, de là, il fut conduit à
 « Tolède, où on l'enferma dans un lieu fort obscur. Le
 « religieux qui était geôlier de ce saint homme ayant
 « été obligé de s'absenter, le Père Prieur me donna
 « cette commission. Dans le temps où je pris soin de
 « sa personne, je remarquai qu'étant tout brisé, et souffrant
 « de très-grandes douleurs causées par l'incommodité
 « de ce cachot, il ne se plaignait jamais. Comme
 « je voyais sa grande patience, touché de compassion,
 « j'ouvrais quelquefois la porte, afin qu'il prit un peu
 « d'air dans la salle qui se trouvait à côté, et je le laissais
 « seul, fermant la porte sur moi, afin qu'il fût en
 « plus grande liberté. Il est vrai que je ne lui accordais
 « cette faveur que lorsque les religieux se retiraient,
 « sur le midi, et quand je commençais à craindre que
 « quelqu'un ne vînt à paraître, je venais l'avertir qu'il
 « était temps de se retirer, ce qu'il faisait aussitôt,
 « m'embrassant et joignant les mains pour me remercier
 « de cette charité que j'exerçais à son égard. »

XXIV

Faveurs
 qu'il reçoit
 du Ciel.

Comme Jésus-Christ n'abandonne jamais ceux qui sont assez heureux pour endurer quelque chose pour son amour, il fit connaître en diverses manières, au Père Jean de la Croix, qu'Il n'était pas loin. On lui a ouï dire plusieurs fois qu'au milieu de toutes ses persécutions, son âme avait été consolée de diverses faveurs qui lui furent d'un grand secours pour supporter avec joie toutes les incommodités de sa prison. Quoique ce Saint ait toujours été très-réservé sur cette matière (usant d'une grande circonspection pour ne pas découvrir trop facilement les grâces dont le Seigneur avait voulu le récompenser durant cette captivité), on peut néanmoins avoir quelque connaissance de ces dons particuliers qu'il reçut alors, soit en consultant les informations qui furent faites après sa mort, où l'on voit ce que plusieurs personnes lui ont entendu dire quelque-

fois, soit en lisant ses ouvrages, dans lesquels il n'a pu faire ni cacher l'expérience qu'il avait faite de toutes les divines communications dont Dieu comble, quand il Lui plaît, ses plus fidèles serviteurs. Je rapporterai ici quelques-unes des faveurs dont il fut récompensé dans sa prison, afin d'édifier ceux qui liront cette vie, et de les exciter à louer la divine miséricorde, qui se communique avec tant de profusion à ceux qui Lui témoignent un plus parfait amour.

Premièrement, il fut pleinement consolé par cette rosée céleste que Jésus-Christ, selon saint Augustin, a coutume de verser dans l'âme de ceux qui sont affligés pour Son service, afin qu'ils puissent supporter avec courage tous les travaux qu'ils sont obligés d'essayer pour Lui témoigner leur amour. Aussi saint Thomas nous enseigne que les consolations que Dieu accordait aux Martyrs, dans le plus fort de leurs tourments, étaient de cette nature; et sainte Tèreſe, qui avait éprouvé toutes ces douceurs, disait ordinairement que les martyrs n'avaient pas eu beaucoup de peine à supporter les plus cruels supplices, puisque le Seigneur leur envoyait un secours si puissant, qu'il les empêchait ordinairement de sentir la rigueur de leurs tourments. C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner si le Père Jean de la Croix paraissait si tranquille au milieu de si grandes persécutions, puisque son âme était alors rafraîchie de cette rosée divine, dont le propre est de communiquer une force et un courage au-dessus de la nature.

Le second moyen dont Dieu se servit pour fortifier son serviteur, fut de lui donner une connaissance claire et distincte de la valeur incomparable des travaux que l'on endure pour Son service, ce qui produisait en son âme, non-seulement une fermeté à toute épreuve, mais encore une faim si insatiable et un désir si violent pour les souffrances, que le seul nom de peines et de tra-

1578

Aug. lib.
XII, de gen.
ad l.

cap. xxvi.

S. Thom.
de ver. q. 13,
art. 3, ad 9.

Vie
de la Sainte,
chap. xvi.

1578

verses le ravissait hors de lui-même. C'est pour cela que ceux qui paraissaient quelquefois surpris de le voir affligé, lorsque les souffrances manquaient à ses désirs, recevaient aussitôt de lui cette sage réponse : *Ne vous étonnez pas si je témoigne tant d'amour pour les souffrances, parce que, lorsque j'étais dans la prison de Tolède, Dieu m'a donné une connaissance fort étendue de la valeur et du mérite des travaux que l'on endure pour Son amour.* Le même Saint, voulant faire connaître ce qu'il avait éprouvé lui-même en souffrant pour le Seigneur, dit dans un de ses traités mystiques, que *l'âme qui a commencé d'entrer dans les secrets de Dieu, connaît que les travaux de ce monde sont les moyens les plus propres pour parvenir aux choses cachées de la divine sagesse; c'est pourquoi elle désire de passer par toutes les amertumes qui peuvent se présenter en cette vie, parce que les peines les plus rigoureuses correspondent à une connaissance plus pure, et à une jouissance plus intime.*

Cant. xxxv.

Quant à la troisième sorte de consolation dont Jésus-Christ le favorisa, ce fut de le faire participant, dès cette vie, d'une partie de la béatitude que l'exercice des vertus cause dans le Ciel, à ceux qui ont eu l'avantage de les pratiquer sur la terre. Pour comprendre le prix de cette faveur, il faut se ressouvenir de ce qu'enseigne saint Thomas sur ce sujet, savoir que les béatitudes que le Fils de Dieu prêcha sur la montagne, sont autant d'actes d'une vertu très-parfaite, en sorte que chacun de ces actes produit dans le Ciel une béatitude particulière, et qui sera d'autant plus grande que nous l'aurons pratiquée sur la terre avec plus de perfection. Ce même saint docteur ajoute, dans un autre endroit, que les hommes parfaits commencent dès cette vie à jouir d'une faveur particulière, et à goûter la récompense de ces béatitudes par une félicité anticipée.

Or le Père Jean de la Croix rapporte un grand nombre

S. Thom.
3. sent.
Dist. 34,
q. 1, a. 4.

1. 2, q.
69, a. 2.

de merveilles dans ses ouvrages; elles nous apprennent quelle était l'expérience que ce saint avait faite de cette grâce particulière, et nous donnent lieu de juger que le Seigneur la lui avait accordée dans toute la plénitude qui est possible à un homme ici-bas. C'est pour cela que nous citerons ici quelques-unes de ses paroles; voici de quelle manière il s'explique, au livre de ses Cantiques : *En cet heureux état, le vent du divin Esprit souffle dans cette vigne fleurie et dans ce jardin délicieux, c'est-à-dire, dans l'âme qui est transformée en lui par amour; et, se répandant sur les dons et sur les vertus dont elle est embellie, il les renouvelle et, les agite de telle manière, qu'elle exhale une suave odeur, semblable à celle que l'on sent quand on remue des parfums. De sorte que, dans le temps que s'opère ce mouvement surnaturel, les vertus se font sentir, et répandent l'abondance de leur odeur; ce que l'âme n'apercevait pas auparavant dans un degré si sublime. Car il faut remarquer que notre âme ne jouit pas toujours de ses vertus acquises, parce qu'en cette vie elles sont comme des fleurs cachées et réservées dans leurs boutons, ou comme des baumes dont l'odeur ne se fait sentir que lorsqu'on les découvre. Mais Dieu fait quelquefois de telles faveurs à son Épouse, que, soufflant par son divin Esprit dans le jardin de son âme, Il y fait éclore toutes les vertus; et, produisant les riches trésors qu'Il y avait renfermés, Il montre sa perfection à découvert.*

Cant. xxvi
et xxvii.

Ces odeurs sont souvent si abondantes, qu'elles ne remplissent pas seulement tout l'intérieur de l'âme, mais elles sortent au dehors et se font sentir à tous ceux qui s'en approchent. De là vient que les Saints ont je ne sais quel air de dignité, de majesté, de douceur, qui leur attire la vénération de tout le monde. Ainsi Moïse, revenant de ses communications avec Dieu, parut éclatant de gloire, en sorte

que les Israélites n'osaient le regarder fixement au visage, tant ils avaient de respect pour lui.

Une fois, ayant souffert quelque temps l'absence de Notre-Seigneur, qui était l'Aimable et Cher objet de toutes ses affections, il se plaignait à Lui tendrement de ce qu'après l'avoir blessé du trait de Son divin amour, contre les lois de l'amitié, Il se cachait néanmoins à lui et semblait même s'en tenir éloigné. Poussant ces tendres et amoureuses plaintes, notre Saint se vit tout à coup environné d'une si douce et si ravissante clarté, que son âme en fut toute transportée et toute comblée de joie; et, du milieu de cette clarté, il entendit son divin Seigneur qui lui dit ces consolantes paroles : *Jean, mon fils, Je suis ici, n'appréhende point; sache que Je t'en délivrerai.* Il faut conclure des paroles du Père Jean de la Croix, que le Seigneur l'avait élevé à cet heureux état, et que, par conséquent, Il récompensa son courage et l'amour qui l'animait dans sa prison, par une des plus rares faveurs que Dieu ait coutume d'accorder, en cette vie, aux âmes qui ne désirent rien autre chose que d'être unies avec Lui, et de faire en tout Sa volonté.

Dans les informations qui furent faites après la mort du Père, nous lisons plusieurs témoignages qui nous assurent qu'outre ces faveurs intérieures que Jésus-Christ accorda à ce fidèle serviteur, il en reçut encore plusieurs autres également considérables, et qui parurent au dehors. Comme on tient ces témoignages de personnes dignes de foi, auxquelles le Père Jean de la Croix en avait fait confiance, et qu'elles furent approuvées dans le procès qui se fit à Rome pour sa béatification, je les rapporterai ici tels qu'on les trouve dans les actes dont je viens de parler.

Un religieux en qui ce saint homme avait une entière confiance, s'explique ainsi dans sa déclaration : « Le Père Jean de la Croix me raconta un jour de quelle

« manière il avait été conduit à Tolède, et comment
« était construite sa prison, qu'il m'avoua être fort
« étroite et obscure, et que, nonobstant cela, on ne lui
« donnait jamais de lumière, ce qui lui causait une très-
« grande peine. Mais il m'ajouta que, se trouvant
« réduit dans un état si digne de compassion, Notre-
« Seigneur lui envoyait quelquefois une lumière extra-
« ordinaire qui durait toute la nuit. Il me dit même
« qu'une fois, Dieu lui ayant accordé cette faveur pour le
« consoler au milieu de l'accablement où il se trouvait,
« le geôlier se présenta devant la porte de sa prison dans
« l'intention de le venir visiter; mais avant que d'ouvrir
« la porte, il aperçut cette lumière au travers des fentes
« qui se trouvaient à cette porte. Comme il savait que
« le Père Jean de la Croix ne pouvait avoir commu-
« nication avec qui que ce fût, étant le seul qui eût
« la clef de sa prison, et que, de plus, on ne lui avait
« jamais fourni de lumière, ni même de quoi pouvoir
« s'en procurer, il fut si surpris de ce qu'il venait d'aper-
« cevoir, qu'il courut sur-le-champ à la chambre du
« Supérieur, pour lui en donner avis. Ce Supérieur,
« qui était le même qui l'avait enlevé du monastère
« des religieuses de l'Incarnation, et qui, par consé-
« quent, n'était pas trop bien disposé à son égard, se
« transporta aussitôt à la prison, accompagné de deux
« religieux, pour examiner ce qui se passait. Mais lors-
« qu'il voulut ouvrir la première porte, la lumière
« disparut, de sorte qu'il ne put rien apercevoir. Cepen-
« dant, étant entré dans la prison, il demanda au Saint
« qui avait été assez hardi pour lui fournir de la lumière,
« puisqu'il y avait une défense expresse de lui en don-
« ner. Le Père Jean de la Croix répondit aussitôt que
« personne du monastère ne lui avait donné de la lu-
« mière, et que même il n'y avait pas moyen de le faire,
« quand on en aurait la volonté, puisque tout était si
« exactement fermé, qu'il était impossible d'avoir la

« moindre communication avec lui. Le Père Prieur,
 « satisfait de cette réponse, ne laissa pas de visiter
 « exactement la prison, et n'y trouvant ni lampe ni
 « chandelle, il se retira sans répliquer une parole,
 « dans la pensée que le geôlier s'était trompé, et que
 « son imagination lui avait fait croire qu'il voyait de la
 « lumière. »

Un autre religieux, également ami et confident du
 saint homme, fait la déclaration suivante : « Le Père
 « Jean de la Croix me raconta un jour que le Père
 « Prieur de Tolède, entrant dans sa prison, le trouva
 « prosterné, et s'occupant à la prière; mais comme les
 « mauvais traitements qu'il recevait tous les jours, joints
 « à l'incommodité du lieu où il était renfermé, l'avaient
 « tellement affaibli qu'il pouvait à peine se remuer, il
 « resta toujours dans le même état, s'imaginant que
 « c'était le geôlier. Le Supérieur, indigné du peu de
 « respect que le Père paraissait avoir pour sa personne,
 « lui demanda pourquoi il ne daignait pas se lever, lors-
 « qu'on lui faisait la grâce de le venir visiter; à quoi le
 « Saint répondit qu'il le priait de lui pardonner cette
 « faute, parce qu'il ignorait que ce fût son Supérieur,
 « et que les incommodités dont il était accablé ne lui
 « permettaient pas de se lever. Le Père Prieur, après
 « cette réponse, s'apercevant que le Saint sortait de
 « quelque application d'esprit, lui dit assez brusque-
 « ment : *A quoi pensiez-vous à cette heure, que*
 « *vous étiez si absorbé?* — *Je pensais,* répondit le
 « Saint, *que l'on doit célébrer demain la fête de la*
 « *sainte Vierge, et que je serais bien consolé si je pou-*
 « *vais célébrer la sainte Messe.* — *Ce ne sera pas de*
 « *mon temps,* répliqua le Supérieur; et il se retira,
 « laissant le vénérable Père fort affligé de ne pouvoir
 « célébrer ni entendre la messe, dans un jour si solen-
 « nel. Mais, la nuit suivante, la sainte Vierge lui ap-
 « parut, tout éclatante de lumière, et lui dit ces

« paroles qui le consolèrent beaucoup : *Mon fils, ayez* 1578
 « *patience, vos travaux finiront bientôt; vous sortirez*
 « *de cette prison, et vous célébrerez la Messe.* »

Ce Saint, dont l'amour croissait de jour en jour à 22V
 proportion des peines qu'il souffrait pour le service du
 Seigneur, répandant une fois son cœur en sa sainte Il compose
 présence, et lui faisant des plaintes amoureuses de ce un cantique
 que sa divine Majesté semblait s'éloigner de lui, après mystérieux.
 l'avoir blessé des traits de sa charité, se vit, dans l'ins-
 tant, environné d'une lumière si surprenante, qu'elle
 le ravit hors de lui. Aussitôt il entendit la voix de ce
 divin Sauveur qui, pour le consoler au milieu de ses
 disgrâces, lui disait ces paroles de David : *Je suis avec* Psal. xc,
vous dans la tribulation, Je vous en délivrerai, et J'en 15.
ferai le sujet de votre gloire; ce qui produisit dans son
 âme des effets si merveilleux, qu'il pouvait répondre
 avec autant de vérité que le Roi-Prophète : *Vos conso-* Psal. xciii,
lations, ô mon Dieu, ont rempli mon âme de joie, à 18.
proportion de la douleur dont elle avait été pénétrée.

Ce fut dans cette occasion que Dieu lui inspira le
 dessein de ce cantique si ravissant, où il explique, en
 termes figurés, les plaintes amoureuses d'une âme qui
 se croit abandonnée de son Époux, et les caresses ad-
 mirables de cet Époux céleste pour son amante. Comme
 ce mystérieux et magnifique cantique est rapporté et
 commenté par saint Jean de la Croix lui-même, dans
 ses œuvres mystiques, nous n'avons pas cru devoir le
 rapporter ici.

Il en composa et produisit quelques autres, sur les
 mystères de notre Foi, qui mériteraient d'être imprimés
 par les plus beaux rayons du soleil, et d'être mis en
 lumière avec des caractères d'or. Nous en dirons seu-
 lement un mot pour les faire connaître et en conserver
 le souvenir, en attendant qu'on les fasse imprimer et
 qu'on les joigne au reste de ses merveilleux ouvrages.
 Il composa donc, en premier lieu, neuf cantiques sur

les principaux mystères de notre Foi, chacun desquels contenait plusieurs couplets. Dans le premier, qui a onze stances, il traite du mystère de la très-sainte Trinité, de l'immense félicité et de l'Être éternel du Père, de la génération adorable du Fils, de la procession amoureuse du Saint-Esprit, de l'unité, de l'essence et de la distinction des personnes divines. Dans le second, qui est de sept stances, continuant la matière précédente, il traite de la communication que ces divines personnes ont entre elles, de la complaisance du Père avec le Fils, des paroles tendres et des douces caresses avec lesquelles Il converse et prend son plaisir avec Lui, dans une heureuse éternité. Dans le troisième, de cinq stances et demie, il traite de la consultation éternelle qui, selon notre faible et grossière façon de concevoir les choses divines, se passait entre le Père et le Fils touchant la création du monde, et particulièrement de l'homme, pour se communiquer à lui et l'unir à Soi, tant naturellement que surnaturellement. Dans le quatrième, contenant dix-sept stances, il parle fort au long de la création de toutes choses, et en particulier de la nature humaine et angélique, de l'excellence de celle-ci, et de la promesse qui fut faite d'agrandir et d'élever celle-là par le moyen de l'Incarnation du Verbe divin. Dans le cinquième, composé de neuf stances, il déduit les prières et les désirs des saints Pères qui soupiraient après la venue du Fils de Dieu au monde, et après l'accomplissement de cette ancienne promesse qui leur en avait été faite. Dans le sixième, qui n'a que quatre stances et demie, il marque la plénitude du temps auquel le Père Éternel devait envoyer son Fils unique au monde, et promettait au saint vieillard Siméon qu'il Le verrait de ses propres yeux avant de mourir. Dans le septième, qui renferme onze couplets et demi, il décrit comment le Père Éternel proposa à son Fils de se revêtir de la chair humaine, et comment le Fils accepta et se détermina

à se faire homme. Dans le huitième, qui n'est que de cinq stances, il parle de l'ambassade qui fut envoyée à la sainte Vierge par le ministère de l'archange saint Gabriel, et de l'Incarnation du Verbe divin dans les très-pures entrailles de cette Vierge sacrée. Dans le neuvième et dernier, qui contient six stances, il passe à la naissance glorieuse de ce divin Sauveur dans l'étable de Bethléhem. Ce sont là les neuf cantiques que notre bienheureux Père composa sur les mystères de notre Foi, pour correspondre et se conformer, peut-être, aux neuf chœurs des esprits bienheureux, dans les louanges que chacun d'eux offre à Dieu dans la triomphante Jérusalem, par celles que ce chantre séraphique lui offrait, de son côté, dans la militante. Concluons enfin ce mémoire court et abrégé de ses productions spirituelles, par un petit mot sur la dernière qu'il fit dans la même prison, en expliquant ce psaume : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus, dum recordaremur tui Sion*. Comme c'était une matière fort propre à l'état de sa prison, ce sacré poète en décrivit mystiquement l'histoire et les travaux, s'y consolant par le souvenir de ceux que le peuple de Dieu endura dans la captivité de Babylone, de laquelle ce psaume traite. Dans toutes ces douces et dévotes compositions de notre poète céleste, on découvre facilement l'abondance et la douceur de l'esprit et de l'amour divin, les peines et les travaux qu'il souffrit dans sa prison, comment il y était favorisé de Notre-Seigneur, et nous avons lieu de conclure de là, que ce cachot étroit et obscur devint pour lui un ample et éclairé Parnasse, habité par de véritables Muses célestes et divines. Mais sans nous arrêter davantage ici sur cette matière, reprenons notre histoire, et voyons le reste des grâces que ce bienheureux prisonnier reçut du Ciel, dans ce cachot où il était détenu.

Comme le Seigneur remplissait son cœur des influences célestes qui ont coutume d'absorber, en quelque

1578

sorte, l'âme, et de la ravir hors d'elle-même, il ne faut pas s'étonner si ce saint homme expérimentait la même chose que sainte Térèse, qui, comblée des faveurs extraordinaires que Dieu accorde aux âmes dont Il est plus tendrement aimé, rapporte en ces termes ce qu'elle avait éprouvé dans de certains moments :

Livre
de sa vie,
ch. xvi.

« Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si
« haut degré d'oraison ! Elle voudrait être toute con-
« vertie en langues, pour avoir plus de moyens de Vous
« louer, et elle dit mille saintes extravagances, qui ne
« procèdent toutes que du désir de Vous plaire. Je con-
« nais une personne qui, bien qu'elle ne sache point
« faire des vers, en faisait alors, pleins de sentiments
« très-vifs, et très-amoureux, pour se plaindre à Dieu
« de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui
« faisait souffrir. Son entendement n'avait point de part
« à ces vers ; c'était une production de son amour, et
« non pas de son esprit ; et que n'aurait-elle pas voulu
« faire pour donner des marques de la joie dont cette
« peine était mêlée ? Il n'y a point de tourments qui ne
« lui eussent paru doux, si l'occasion se fût offerte de
« les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnaissance
« de ses faveurs ; et elle voyait clairement que l'on ne
« devait presque rien attribuer aux martyrs de la con-
« stance avec laquelle ils souffraient tant de terribles
« tourments, parce que toute force venait de Lui. »

De même, lorsque le Fils de Dieu honorait de ses visites le Père Jean de la Croix, il sentait son esprit tout ému et disposé à faire retentir les louanges du Seigneur, non-seulement en prose, mais en vers très-touchants, qui témoignaient les impressions extraordinaires que ces sortes de visites faisaient alors dans le fond de son cœur. Mais il faut remarquer qu'en quelque sublime état que l'âme soit parvenue en cette vie, elle n'est pas toujours capable de composer ces sortes d'ouvrages. Elle ne le peut que lorsqu'elle se trouve actuellement atten-

drie par quelque faveur particulière qu'elle reçoit de son Époux.

1578

Le Père Jean de la Croix reconnaît cette vérité dans deux lettres différentes qu'il écrivit, quelques années après, à des personnes dévotes qui le priaient de leur expliquer quelques vers du beau cantique qu'il avait composé dans sa prison. Ce saint leur répond que ce cantique ayant été composé dans le temps que son âme se trouvait absorbée dans un degré d'intelligence mystique, il ne pouvait les expliquer qu'avec un esprit attendri et pénétré du même amour ; et que, par conséquent, il était obligé d'attendre que le Seigneur eût encore la même bonté de lui faire une faveur si particulière. Ce fut cette seule raison qui le porta à différer si longtemps cette explication qu'on lui demandait, et qui, dans la suite, donna naissance à un de ses ouvrages, comme nous le dirons en son lieu.

Sainte Térèse était de ce même sentiment, comme on doit le conclure de ces paroles : « J'ai d'autant plus de
« besoin d'une assistance particulière de Notre-Sei-
« gneur, pour bien expliquer ceci, que j'ai très-peu de
« loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne com-
« mence qu'à s'établir, les heures que je suis obligée de
« passer avec la communauté, et tant d'autres occupa-
« tions, emportent et consomment tout mon temps. Cela
« fait qu'au lieu d'écrire de suite, je ne le fais qu'à
« diverses reprises, quoiqu'il me faudrait du repos, et
« que je désirasse en avoir, parce que, lorsqu'on n'écrit
« que par le mouvement de l'esprit de Dieu, on le fait
« beaucoup mieux, et avec plus de facilité. Alors c'est
« comme si l'on avait devant les yeux un modèle que
« l'on n'a qu'à suivre, au lieu que quand cela manque,
« et que l'on n'agit que par soi-même, on n'entend non
« plus ce langage que si c'était de l'arabe, quoique l'on
« ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'Orai-
« son. Ainsi, je trouve un si grand avantage d'être dans

Livre
de sa vie,
ch. xiv.

1578 « cet état tandis que je travaille à cette relation, que je
 « vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui con-
 « duit ma main, et qu'il a si peu de part à ce que je
 « fais, que je ne saurais, après l'avoir écrit, dire com-
 « ment je l'ai écrit. C'est ce que j'ai éprouvé diverses
 « fois. »

XXVI

Il reçoit
 un com-
 mandement
 le sauver.

Le Père Jean de la Croix demeura l'espace de neuf mois dans sa prison, souffrant beaucoup de peines et de travaux, comme nous venons de le voir. Mais le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, cette Mère du bel amour lui apparut et lui commanda de sortir, avec promesse de le secourir et de le protéger dans la fuite. Cette vision le consola beaucoup et l'encouragea à tenter cette délivrance, quoiqu'il ignorât absolument de quelle manière il pourrait exécuter un commandement qui paraissait si difficile. Il était resserré fort étroitement, et comme on avait mis deux serrures à la porte de la prison, il n'y avait pas d'apparence qu'elle pût jamais être forcée. Mais le lendemain, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui accordant la même faveur que sa sainte Mère, lui fit le même commandement; et le Saint lui ayant exposé son embarras, il reçut cette consolante réponse : *Celui qui a fait que le prophète Élisée pût traverser les eaux du Jourdain, en les divisant avec le manteau d'Élie, vous tirera bientôt de cette prison, et vous délivrera de tous les obstacles qui paraissent maintenant s'opposer à votre sortie.*

Quelque pressants que fussent ces commandements de Jésus-Christ et de la Vierge, sa divine Mère, quelque envie qu'eût notre bienheureux prisonnier d'y obéir et de les exécuter, il n'en découvrait point les moyens, lorsqu'un jour de l'Octave, la sainte Vierge lui apparut de nouveau, lui renouvela le commandement qu'elle lui avait déjà fait, lui montrant en esprit une haute fenêtré qui était dans une galerie du couvent, du côté du Tage; elle lui dit qu'il descendit par là sans crainte.

Peu de temps après, son charitable geôlier le tira du cachot pour lui laisser prendre l'air dans la salle, et lui permettre d'aller vider son vase, comme il lui en avait donné la liberté depuis quelque temps, et le laissa seul, comme il avait coutume de faire. Il profita donc de ce loisir pour aller voir la fenêtre qui lui avait été montrée en esprit, et qui était à l'autre bout du couvent. Il s'assura de tous les endroits par où il fallait qu'il passât pour s'y rendre, et il lâcha les gonds et les fers du cadenas de sa geôle, afin de pouvoir ouvrir plus aisément sans faire de bruit, laissant à la Providence de Notre-Seigneur, et à la bonté de sa divine Mère, qui lui ordonnaient de sortir, le soin de disposer le reste qui était nécessaire, et à quoi il ne pouvait pourvoir lui-même.

Ce n'avait pas été sans un effet secret et singulier de la Providence divine que, quelques jours auparavant, son pitoyable geôlier lui avait donné une lampe à crochet, avec laquelle il lui apportait de la lumière pour s'éclairer pendant son souper seulement, et une aiguille et du fil pour rapiécer son habit, qui était tout déchiré et s'en allait tout en lambeaux, car tout cela lui fut très-utile pour son évasion. Avant de partir, il voulut reconnaître les bons offices que ce dévot religieux lui avait rendus pendant tout le temps qu'il avait été sous sa garde; il lui donna un crucifix qu'il portait sous son scapulaire, en lui recommandant de le garder par affection pour lui, comme la chose du monde la plus précieuse qu'il lui pouvait donner, non-seulement parce qu'il était en lui-même, mais encore en considération de la personne qui le lui avait donné, et qu'on crut n'avoir été autre que sainte Tère'se. La nuit arrêtée pour sa sortie approchait déjà; il ne lui manquait plus, pour l'exécuter, que de trouver moyen d'ouvrir la seconde porte qu'on fermait sur lui, qui était celle de la salle; mais il ne savait comment s'y prendre, lorsque Dieu, en qui il avait mis toute sa confiance, y pourvut d'une manière aussi

extraordinaire qu'imprévue. Le Provincial, accompagné de quelques Pères graves, arriva ce soir-là, et n'ayant pas assez de chambres dans le couvent pour loger tant de monde, on fut obligé de mettre deux de ces Pères dans cette salle. Ceux-ci, en se couchant, laissèrent la porte ouverte, tellement la chaleur était forte, afin d'avoir un peu de fraîcheur de l'allée qui était devant. Le serviteur de Dieu s'en étant aperçu, bénit Notre-Seigneur du fond du cœur, et commença à se disposer à l'exécution de son dessein. Il coupa les couvertures de son lit en grandes bandes ; les ayant cousues les unes aux autres, il y attacha les pièces d'une mauvaise tunique que son geôlier lui avait donnée par compassion, et il prit le fer de sa lampe, où était le crochet, pour y passer le bout des pièces des couvertures ; avec ce petit attirail, il se mit en devoir de sortir, en implorant le secours du Ciel.

La nuit était déjà bien avancée, et les religieux étrangers, qui étaient couchés près de la porte afin d'être plus fraîchement, après s'être entretenus fort longtemps, commençaient à garder le silence et à s'assoupir, lorsqu'il ouvrit la porte de sa geôle. Malgré les précautions qu'il prit, le bruit les éveilla en sursaut dans leur premier sommeil, et les fit crier : *Qui va là ?* Mais notre bienheureux Père ne répondit rien, et s'arrêta. Ils se rendormirent bientôt plus profondément qu'auparavant, et alors notre Saint fugitif sortit de son cachot, se vit contraint de passer sur eux, sans pourtant qu'ils s'éveillassent, et ayant traversé tout le couvent dans l'obscurité, sans avoir fait de fâcheuse rencontre, il arriva heureusement à la fenêtre par où il devait se sauver. Le geôlier, dans sa déposition authentique, et tous les historiens de sa vie qui ont été sur les lieux pour s'assurer de la chose, et qui tiennent cette sortie pour miraculeuse, attestent que cette fenêtre n'avait qu'un parapet de briques de la largeur d'un demi-carreau, sur lequel on tenait un liteau de bois de même largeur, qui

n'était affermi ni devant ni sur les côtés, ni avec des crampons, ou pattes de fer, ni avec de simples clous ou du plâtre, et qui servait seulement à empêcher que ceux qui s'y appuyaient ne gâtassent leurs habits. Le serviteur de Dieu, suivant plutôt en cette occasion les mouvements du Saint-Esprit qui le guidait, que les raisonnements de son esprit propre et les considérations que la prudence humaine devait lui présenter, mit la pointe de son fer de lampe entre les briques et le bois, et, ayant ajusté sa corde de laine au crochet qui s'avancait un peu en dehors, il la laissa pendre jusqu'au bout, et commença courageusement à s'y laisser glisser, sans que la machine pliât ou se remuât le moins du monde, ou que la pesanteur du corps l'entraînât après soi, ainsi qu'elle le devait faire, naturellement parlant. Comme il n'avait pu prendre exactement la mesure de la hauteur de la fenêtre, lorsqu'il fut au bout de la corde, il se trouva bien éloigné de son projet, et à une fort grande distance de la terre. Il s'y laissa néanmoins aller avec une intrépidité merveilleuse, et tomba sur une pointe de la muraille de la ville, qui était sans créneaux ni parapet, et sur quantité de pierres que l'on y avait taillées pour le bâtiment de l'église de ce couvent. Quelque rude que fût la chute, il n'en fut pourtant pas blessé, et elle se trouva si juste que, si elle l'eût été moins de deux pieds, il roulait et se précipitait dans une profondeur prodigieuse, où apparemment, et sans miracle, il ne pouvait manquer de se tuer. Il ne put voir sans étonnement et sans frayeur, à travers la faible clarté des étoiles qui perçait l'obscurité de la nuit et l'épaisseur des ténèbres (car la lune n'éclairait pas), et la hauteur d'où il s'était laissé tomber sans se blesser, et le danger qu'il avait couru de s'aller briser dans cet effroyable précipice, au pied duquel la rivière du Tage va se battre et rompre ses ondes écumantes, avec un bruit épouvantable, entre des rochers qui la bornent et l'enferment des

deux côtés. Saisi d'une sainte horreur, il reconnut avec admiration la main toute-puissante qui l'avait favorablement soutenu dans sa chute, et qui l'avait si bien préservé de tout mal; ayant levé les yeux au ciel, et élevé son cœur à Dieu, il se laissa quelque temps aller à des transports d'actions de grâces, pour la faveur qui venait de lui être faite, et qu'il croyait avoir si peu méritée.

Quand il fut revenu à lui, et qu'il voulut songer à poursuivre ce qu'il avait si bien commencé, il se trouva, sans y penser, dans la clôture du couvent d'où il croyait être sorti, et, par conséquent, bien embarrassé de se voir encore arrêté dans une prison plus étrange et plus périlleuse que la première, et dont il croyait être dehors. Il fut quelque temps dans l'indécision sur ce qu'il devait faire, et de quel côté devaient se diriger ses pas; mais un chien, qui mangeait des restes de cuisine près du lieu où il était, et qu'il mit en fuite en s'avancant, lui servit de guide dans cette fâcheuse position. Il monta après lui avec beaucoup de peine, et en grim pant à quatre pieds, tant il était faible et fatigué, sur une muraille qui séparait l'enclos des Carmes d'une cour qui était derrière l'église du monastère de la Conception des religieuses Déchaussées de l'Ordre de Saint-François, mais qui était hors de l'enceinte de leur clôture; par le secours du Ciel et l'assistance de la sainte Vierge qu'il invoqua tendrement, et en la protection de laquelle il se confiait, il descendit dans cette cour, au-dessus de laquelle cette muraille était extrêmement élevée. Le voilà donc dans une troisième prison d'où il lui était plus difficile de sortir que des deux autres. Il la visita soigneusement de tous côtés; mais la trouvant partout fermée de très-bonnes murailles, dont la hauteur lui était absolument inaccessible, il jugea bien qu'il ne pouvait pas les franchir, et que c'était folie de penser y trouver quelque issue. Dans cette extrémité,

où tout espoir de secours humain lui était retiré, il eut recours à la sainte Vierge, qu'il regardait comme son aimable et toute-puissante libératrice, et à peine eut-il imploré son secours et l'eut-il amoureusement conjurée de lui faire éprouver les effets de son divin pouvoir, qu'il vit tout à coup paraître auprès de lui une très-belle lumière qui sortait d'une petite nuée tout éclatante, et dont ses yeux restèrent si fort éblouis, que quelques jours après sa vue en était tout aussi troublée que lorsqu'on a regardé fixement le soleil. Il entendit sortir de cette nuée une voix qui lui dit : *Suis-moi* ; il le fit et s'avança ainsi vers la muraille qui va droit à la porterie du monastère, et qui répond à la rue qui conduit à la place de Zocodouer, où est le frontispice du grand couvent des Carmes. Arrivé là, il se sentit élevé en l'air, sur le mur, sans savoir ni par qui ni comment ; dès qu'il y fut, la lumière disparut, comme ne lui étant plus nécessaire, et le bienheureux Père descendit dans la rue, plein de joie de se voir enfin heureusement dans une entière liberté, et rempli de reconnaissance envers Notre-Seigneur et sa divine Mère, qui la lui avaient procurée par des voies si extraordinaires.

Quand le Père Jean de la Croix se vit en liberté, il fut extrêmement consolé, et rendant grâces à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, qui venaient d'opérer en sa faveur un miracle si éclatant, il ne pensa qu'à s'éloigner du monastère d'où il venait de sortir. Mais comme le jour ne paraissait pas encore, pour ne point s'égarer dans une ville dont les rues lui étaient inconnues, il entra dans une maison que la Providence permit qu'il trouvât déjà ouverte, parce qu'elle était occupée par une femme qui avait coutume de se lever du matin pour préparer ses marchandises.

Il s'informa auprès des personnes qu'il rencontra dans la ville, où était le monastère des Carmélites Déchaussées (car les Carmes Déchaussés n'en avaient point en-

1578 core alors), et s'y rendit le plus promptement possible. Il arriva quand la communauté de ces saintes filles était en oraison; il sonna au tour, et la mère Éléonore de Jésus, qui était tourière, lui ayant répondu, le bienheureux Père, qui la reconnut à la voix, lui dit : *Ma fille, je suis le frère Jean de la Croix, qui suis sorti cette nuit de la prison où on me détenait : allez le dire à la Mère Prieure.* La tourière, surprise autant qu'on peut s'imaginer, à une nouvelle si inattendue, courut à l'instant même et sans réplique, avec un grand battement de cœur, en avertir la Supérieure.

XXVII

Il va
chez les
Carmélites.

La Mère Prieure, ayant appris une si bonne nouvelle, vint sur-le-champ au parloir, accompagnée de quelques religieuses, pour se réjouir avec le Saint, qui paraissait comme ressuscité et victorieux des ténèbres qui l'avaient tenu enseveli l'espace de neuf mois. Quand les religieuses furent arrivées, elles eurent d'abord assez de peine à le reconnaître; car, outre qu'il avait un vieil habit des Pères de l'Observance, fort sale et en très-mauvais état, son visage se trouvait si maigre et si défait, qu'il ressemblait plutôt à un mort qu'à un homme vivant. Elles furent extrêmement consolées de sa présence; car il y avait neuf mois que personne n'avait pu en apprendre aucune nouvelle, au grand regret de toute la Réforme, et spécialement de sainte Térèse, qui avait écrit à tous les monastères pour les charger de s'informer où ce Saint avait été conduit.

La sainte Vierge, qui s'était chargée de délivrer son serviteur, et de lui faire éviter tous les autres dangers qui pourraient succéder au premier, disposa les choses de telle manière, qu'il pût entièrement échapper à la vigilance des Pères de l'Observance, qui, sans cette protection du Ciel, n'auraient pas manqué de le reprendre, comme il va paraître par ce qui suit.

Dans le moment que le Père Jean de la Croix s'informait de cette femme dont nous venons de parler, où

XXVIII

Nouveau
miracle

était le monastère des Carmélites, Dieu envoya un accident si grave à une des religieuses de cette maison, nommée Anne de la Mère de Dieu, qu'il y avait beaucoup à craindre pour sa vie, ce qui lui fit demander un confesseur. On vint avertir la Mère Prieure que la maladie devenait de plus en plus dangereuse, pendant que le Père Jean de la Croix était avec elle; ce qui fut cause qu'on le pria de vouloir bien faire cette charité à la malade, puisque le Seigneur semblait l'envoyer si à propos. Il alla donc confesser cette religieuse avant que de se reposer, quoiqu'il fût extrêmement fatigué, ne pouvant presque se tenir debout, tant il était faible et exténué par les peines qu'on lui avait fait souffrir dans sa prison. A peine fut-il entré dans l'intérieur du monastère pour exercer son ministère, que les Pères de l'Observance, qui avaient déjà découvert sa fuite, arrivèrent chez les Carmélites, prévoyant bien qu'il aurait pris ce chemin. Ils visitèrent exactement tous les endroits de la maison qui étaient à l'extérieur, comme l'église, le parloir et la sacristie, et ne l'ayant pas trouvé, ils se retirèrent fort chagrins, résolus de le chercher ailleurs, parce qu'ils ne purent s'imaginer qu'il fût entré dans l'intérieur de la maison.

Le mal de la religieuse ne dura qu'autant de temps qu'il fallut pour mettre le Saint en sûreté; car, quelques heures après, elle revint en santé; ce qui fit voir que le Seigneur avait permis cet accident pour délivrer son serviteur. On a voulu, depuis, condamner cette démarche du Père Jean de la Croix, et l'objecter comme une action contraire aux règles de l'Église, et, par conséquent, opposée à la sainteté; mais lorsque l'on réfléchit sérieusement sur toutes les circonstances qui l'ont accompagnée, il paraît hors de doute qu'elle est exempte de tout reproche, puisque ce Saint n'a rien fait que de très-légitime dans cette occasion. Jésus-Christ et la sainte Vierge lui apparaissent; ils lui commandent de se sau-

ver ; ils l'assurent de leur protection ; les miracles s'opèrent pour en faciliter l'exécution. Une religieuse tombe tout à coup malade ; le Saint entre pour lui administrer les sacrements : on ne voit rien, dans toutes ces circonstances, qui ne marque beaucoup de droiture dans la conduite du Saint, et, de plus, on doit convenir que son emprisonnement ayant été fait contre toutes les lois, il lui était permis de tenter sa délivrance, quand même le Seigneur ne le lui aurait pas commandé. Nous trouvons dans l'histoire de l'Église plusieurs exemples qui justifient cette démarche. Saint Pierre lui-même est sorti du cachot dans lequel Hérode l'avait fait mettre pour contenter les Juifs ; par conséquent, c'est critiquer mal à propos, que de vouloir blâmer la conduite du Père Jean de la Croix dans cette occasion.

Les religieuses s'affligeaient fort de le voir si débile ; elles se mirent en devoir de lui procurer quelque soulagement ; mais à peine pouvait-il avaler un morceau, de sorte que l'on fut obligé de lui faire prendre du bouillon. Elles le prièrent de leur raconter le détail de ses travaux, ce qu'il ne voulut pas leur refuser ; mais il s'en acquitta avec tant de modestie et de charité, excusant ceux qui en étaient les auteurs, qu'elles en furent toutes très-édifiées.

Il y avait dans cette ville un chanoine de la cathédrale fort affectionné à la Réforme ; il se nommait don Pierre Gonzalès de Mendoza. Les Carmélites l'envoyèrent prier de vouloir bien recevoir le Père Jean de la Croix dans sa maison, et de lui fournir tous les moyens de pouvoir échapper à la vigilance des Carmes mitigés, qui le cherchaient partout, et qui ne manqueraient pas de le découvrir s'il restait plus longtemps dans leur monastère.

Cet ecclésiastique accepta avec joie une charge si honorable ; il vint prendre le Saint dans son carrosse, et l'ayant emmené chez lui, il le traita avec tant de soin,

qu'en peu de temps il revint de toutes ses fatigues, et se vit en état de se mettre en chemin. Il fut conduit jusqu'au couvent d'Almadoüar par deux des serviteurs du chanoine, afin d'éviter toute surprise. Ceux qui eurent le bonheur de l'accompagner dans ce voyage, revinrent très-édifiés des grands exemples qu'il leur avait donnés dans le chemin, de sorte qu'ils disaient publiquement que ce grand religieux était, en toutes choses, d'une sainteté parfaite. Le Père Jean de la Croix arriva à Almadoüar dans le temps que tous les chefs de la Réforme devaient s'y assembler une seconde fois, pour les raisons que nous allons voir dans le livre suivant.

LIVRE QUATRIÈME

Le Nonce prend le gouvernement de la Réforme. — Nouvelles persécutions. — Assemblée d'Almadoñar. — Sentiment de saint Jean de la Croix sur cette assemblée. — Sentiment de sainte Térèse. — Suite de cette assemblée. — Le Père Jean de la Croix est nommé vicaire du Calvaire. — Son gouvernement dans cette maison. — Sa confiance en la Providence. — Ses maximes. — Il commence ses traités mystiques. — Nouvelles faveurs qu'il reçoit du ciel. — Les esprits se disposent à la paix. — Le Nonce nomme des commissaires. — Fondation de Baëce. — Conduite du Père Jean de la Croix dans cette maison. — Son amour pour la retraite. — Sa dévotion au mystère de la Trinité. — Sa tendresse pour le mystère de l'Incarnation. — Sa ferveur pendant la sainte Messe. — Il connaît les pensées. — Son amour pour la pénitence. — Il demande trois choses au Seigneur. — Son zèle pour le prochain.

Au commencement de l'année 1578, le Père Jérôme Tostat, Vicaire Général pour les Espagnes, qui poursuivait à Madrid le jugement du procès que lui avait intenté le Procureur Général du Conseil, perdit entièrement sa cause, et fut dépouillé, par autorité royale, de cet empire absolu dont il voulait user, dans son gouvernement, pour exécuter tous les desseins formés à Plaisance contre les Carmes Déchaussés. Cette disgrâce lui fut très-sensible, et ne se trouvant pas assez de courage

1578 pour la supporter, il prit le parti de retourner à Rome, afin de chercher sa consolation auprès des Supérieurs généraux, et de prendre avec eux d'autres mesures pour venir à bout de leur entreprise.

1 Lorsque le Nonce Séga eut appris cette résolution du Père Vicaire Général, voyant qu'il ne restait personne dans les Espagnes pour visiter les Carmes Déchaussés, et que le Père Général ne pensait pas à y suppléer, dans la crainte d'un sort pareil à celui du Père Tostat, il crut que sa juridiction lui en donnait le pouvoir, et que ce gouvernement lui appartenait de droit dans cette occasion, en vertu de sa qualité de Nonce Apostolique et de *Légat a latere*. C'est pourquoi il fit savoir qu'il prétendait gouverner lui-même la Réforme, et que tout le monde aurait recours à lui pour toutes les affaires qu'il faudrait décider. Mais, comme il ne pouvait pas visiter par lui-même les différents monastères de la Réforme, il laissa passer quelques mois afin de calmer les esprits, après quoi il révoqua authentiquement tous les pouvoirs que son prédécesseur avait donnés au Père Gratian, et donna commission aux Provinciaux des Mitigés, de visiter les maisons des Carmes Déchaussés, avec pleine autorité de déposer les Supérieurs qu'ils jugeraient à propos, de corriger ceux qui seraient trouvés en faute, et d'empêcher les nouvelles fondations.

Les Carmes Déchaussés, épouvantés de tant de batteries, qui se succédaient les unes aux autres pour les accabler, ne savaient à quoi se résoudre. Ils auraient bien voulu se soumettre au gouvernement du Nonce, et reconnaître son autorité; mais ils craignaient que leur soumission, dans cette rencontre, n'occasionnât la destruction totale de leur Réforme, parce que le roi Philippe II pourrait s'en offenser. Durant ce grand trouble, les trois principaux de la Réforme, savoir : le Père Antoine, le Père Gratian et le Père Marian, s'assemblèrent dans la maison de Pastrane, pour concerter

Le Nonce
prend
le Gouver-
nement
de la
Réforme.

ensemble quel parti serait le plus convenable dans les circonstances présentes. Je ne nomme pas ici le Père Jean de la Croix, parce qu'il était alors dans sa prison de Tolède.

Il arriva que le Roi, informé des entrêprises du Nonce, fit expédier un ordre par lequel il commandait à toutes les villes et autres lieux de son obéissance, de supprimer et empêcher la publication de tout Bref, Mandement et Ordonnance qui viendraient de la part du Nonce, et qui concerneraient le gouvernement des maisons religieuses, attendu que ledit Nonce n'avait pas montré les Commissions qu'il devait avoir pour une entreprise de cette nature.

La déclaration de Sa Majesté avait déjà été signifiée aux officiers de la ville de Pastrane, lorsque deux Pères de l'Observance, envoyés par le Nonce, arrivèrent dans ce même lieu, pour signifier aux Carmes Déchaussés les nouveaux réglemens que ce Prélat venait de faire contre la Réforme. Toute la communauté de Pastrane fut d'abord du sentiment qu'il fallait refuser ces deux religieux, et se servir, en cette occasion, de la protection du gouverneur, qui était venu lui-même la leur offrir au nom du roi. Mais le Père Jérôme Gratian fut d'un avis contraire; il considéra les suites de ce refus; il prévint les impressions qu'une telle démarche était capable de donner, à Rome, contre les Carmes Déchaussés; et, considérant que la Réforme ne pourrait jamais se maintenir sans l'autorité de Rome, il aima mieux aller, dans cette occasion, contre les intentions de Sa Majesté, qu'il crut ne devoir pas s'offenser, que d'irriter de plus en plus le Nonce par un refus qui pourrait les rendre odieux au Saint-Siège. Il fit donc recevoir les deux Pères de l'Observance avec beaucoup de cordialité, et, après avoir fait assembler le Chapitre, il fit rendre obéissance au Nonce, en la personne de ces deux religieux, auxquels il remit toutes les patentes qu'il avait reçues du Nonce Hormanet.

1578

II

Nouvelles
persécutions.

Une démarche si peu attendue, dans les circonstances présentes, devait naturellement faire cesser tous les troubles, et apaiser l'indignation du Nonce; elle ne servit néanmoins qu'à suspendre pour quelque temps les effets de sa colère, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion favorable pour les frapper plus rudement, et les renverser avec violence. Sitôt qu'il se vit en état d'agir contre la Réforme sans crainte d'être désobéi, il fit éclater son ressentiment, et les divers ordres qu'il fit signifier alors ne tendaient qu'à la détruire entièrement. Le roi, d'autre part, ayant appris que les Carmes Déchaussés avaient reconnu l'autorité de ce Prélat, contre les défenses expresses qu'il leur avait fait signifier, en demeura fort irrité, et pour témoigner son ressentiment il abandonna toute cette affaire, laissant ces pauvres religieux se défendre comme ils le pourraient contre les violences que l'on exerçait à leur égard.

Dans cette pénible situation, le nouveau Carmel se vit bientôt à deux doigts de sa perte. Tous ses monastères n'étaient plus ces saintes maisons de paix et ces agréables solitudes où, dans le silence et le recueillement, on ne pensait qu'à Dieu et à lui plaire. Elles étaient devenues semblables à ces villes de guerre où l'on tient des conseils, et où l'on est toujours en alarmes, dans l'appréhension d'être surpris. Partout on ne voyait que troubles et que divisions; partout on n'entendait que plaintes et que murmures contre les auteurs de tous ces scandales. Les religieux commençaient eux-mêmes à se diviser de sentiments. Cette Oraison continuelle, cette retraite inviolable, cette austérité si rigoureuse, en un mot, cette Règle primitive, ces nouveaux règlements établis avec tant de sagesse, ne paraissaient presque plus, et la Réforme n'était plus alors que l'ombre d'un corps dont l'âme a été séparée par ces troubles et par ces désordres. Ce qui doit nous apprendre combien les procès sont pernicious aux monastères, et qu'ils sont

plus à craindre, pour les personnes religieuses, que la main impitoyable d'un tyran qui les persécuterait.

1578

Au milieu de tant de dangers dont la Réforme était menacée, ces saints religieux levèrent les mains au ciel, et s'adressèrent au Seigneur pour être secourus. Après Lui avoir demandé les lumières nécessaires pour se délivrer de tant d'ennemis, ils résolurent d'exécuter le dessein qu'ils avaient formé dans le premier Chapitre tenu à Almadoûar, où ils avaient arrêté d'élire entre eux un Supérieur qui pût les gouverner selon la Règle primitive, et leurs Constitutions particulières.

Quoique ce dessein parût bon, et l'intention très-sainte, la conjoncture des affaires en rendait l'exécution impossible, parce que le Roi et le Nonce paraissaient également irrités contre eux. Mais la nécessité leur fit alors entreprendre ce qu'ils désespéraient d'obtenir par justice ou par faveur, et ils se persuadèrent que le temps, qui adoucit les plus fâcheuses affaires, leur donnerait enfin une juste possession de ce qu'ils auraient acquis, uniquement pour veiller à leur conservation.

III

Assemblée
d'Alma-
doûar.

Dans cette vue, le Père Antoine, qui, au Chapitre précédent, avait été élu premier Définiteur, convoqua un second Chapitre, dans le même monastère d'Almadoûar, pour le 9 d'octobre de la même année 1578. Tous les Supérieurs qui purent s'y transporter ne manquèrent pas de venir, et, pour rendre la chose encore plus solennelle, on y appela plusieurs autres religieux de mérite, afin de profiter de leurs avis. Ce fut dans cette circonstance que, le Seigneur ayant opéré la délivrance miraculeuse du Père Jean de la Croix, ce saint religieux arriva à Almadoûar lorsque les Pères du Chapitre étaient sur le point de s'assembler.

Le président ayant proposé à tous les assistants le sujet important dont il s'agissait, leur représenta les raisons qui autorisaient cette démarche, et les avis des

1578

gens doctes qui l'appuyaient. Pour ne pas faire regarder leur entreprise comme un attentat, on fit paraître, pour juste appui de leur conduite, un acte que les Pères Ferdinand et Vargas, Commissaires et Visiteurs Apostoliques, envoyés par le Saint Pape Pie V, avaient signé en leur faveur. La teneur de cet acte portait, en substance, que ces Commissaires députés par le Saint-Siège, désirant, selon l'intention de Sa Sainteté, pourvoir à la conservation de la nouvelle Réforme des Carmes Déchaussés, leur donnaient pouvoir et autorité de s'assembler en Chapitre, après que leur visite serait achevée, et d'élire, dans ce Chapitre, un d'entre eux pour les gouverner en qualité de Provincial, vu que cela paraissait absolument nécessaire pour la conservation de la Réforme, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de procurer la paix et de maintenir l'Observance.

IV

Le Père Jean de la Croix témoigna hautement qu'il ne pouvait approuver l'élection que l'on voulait faire, dans ce Chapitre, d'un Provincial pour gouverner la Réforme, parce qu'il ne lui paraissait pas que l'on eût, pour cet effet, une autorité suffisante. Il représenta que cette élection serait invalide, parce qu'elle se ferait contre le droit commun, dont les Commissaires Apostoliques n'avaient pu les soustraire ni les dispenser par leur acte, mais que cela appartenait directement au Pape. Pour leur prouver son sentiment, il leur déclara que, lorsqu'ils entreprenaient d'élire entre eux un Provincial, ils démembraient un Corps commun de religion; ce qui est contre le droit, puisque c'est faire injure à un tiers, et que, par conséquent, puisque les Carmes Mitigés ne consentaient pas à cette division, c'était les blesser et leur faire tort, contre toute sorte de justice. De plus, il leur fit voir que, par cette démarche, on établissait un nouvel Ordre des Carmes Déchaussés, avec une Règle et des Constitutions particulières, et qu'ils ne devaient pas ignorer que le Concile de Latran, tenu

Sentiment
de saint
Jean
de la Croix
sur cette
assemblée.

sous Innocent III, et celui de Lyon, du temps de Grégoire X, défendaient ces nouveautés, dont l'exécution et l'approbation étaient expressément réservées au Saint-Siège.

Quoique ce sentiment parût le plus judicieux, il ne fut pas suivi ; ainsi, la pluralité l'ayant emporté, on procéda à l'élection d'un Provincial, et le choix tomba sur le Père Antoine. Il ne faut pas douter que l'on n'eût pensé au Père Jean de la Croix, que tout le monde respectait, et qui paraissait dans cette Assemblée comme ces saints Évêques qui assistèrent au premier concile de Nicée, avec les marques glorieuses de ce qu'ils avaient souffert pour le Nom de Jésus-Christ. Mais comme ce Saint venait de déclarer publiquement qu'il n'approuvait pas cette démarche, on ne jugea pas à propos de lui conférer une dignité qui lui ferait trop de peine, et qu'il se croirait obligé de refuser.

Pour faire voir ici combien le sentiment du Père Jean de la Croix était conforme aux règles du droit et aux lumières de sainte Tèreise, qui ne put pas approuver la démarche que l'on venait de faire, voici ce qu'elle en écrivit au Père Jérôme Gratian.

LETTRE

DE SAINTE TÈREISE AU PÈRE JÉRÔME GRATIAN,
TOUCHANT L'ÉLECTION FAITE AU CHAPITRE D'ALMADOUAR

Jésus soit avec Votre Révérence.

« Mon Père,

« Depuis le départ du Père Prieur de Manzère, j'ai
« consulté, sur cette difficulté qui concerne l'élection
« d'une Province, le Père Maître Daze et le docteur
« Rueda. L'amour que j'ai pour Votre Révérence, et le

V
Sentiment
de sainte
Tèreise.

« désir de conserver son honneur, m'ont porté à faire
 « ces diligences; car je serais très-fâchée qu'il lui ar-
 « rivât d'entreprendre jamais rien qui fût digne du
 « moindre reproche. Je vous avoue simplement que
 « j'aurais plus de peine d'apprendre que vous fissiez
 « quelque chose de mal à propos, quoiqu'elle dût réussir
 « heureusement, que si l'on me disait que nos affaires
 « les plus importantes sont réduites en très-mauvais
 « état après avoir été bien conduites et sagement entre-
 « prises. Ces deux grands personnages que je viens de
 « vous nommer, trouvent bien difficile que vous puis-
 « siez réussir dans une telle résolution, s'il est vrai que
 « votre Commission ne spécifie rien de cela, et ne vous
 « en donne aucun pouvoir, ni aucun ordre particulier.
 « Le Docteur Rueda est encore plus contraire à votre
 « dessein, et ce savant homme, au jugement duquel je
 « défère beaucoup, parce qu'il est très-éclairé, très-
 « intelligent, et tout à fait docte, dit que votre Cha-
 « pitre, n'ayant point de juridiction, ne peut pas entre-
 « prendre de faire une élection Canonique, laquelle est
 « réservée au pouvoir du Général, ou même singuliè-
 « rement à l'autorité du Pape; de sorte que les suf-
 « frages qui peuvent concourir à cette élection, sont
 « invalides. Il m'a ensuite avertie que les Pères de
 « l'Observance mitigée pourront grandement profiter
 « de votre faute, et qu'il leur sera aisé de recourir, après
 « cela, au Pape, et de lui persuader que vous n'êtes
 « sortis de l'Ordre que pour en rejeter l'obéissance,
 « puisque, pour vous faire supérieurs et vous rendre
 « indépendants, vous prenez des moyens injustes. Au
 « reste, s'ils venaient à publier toutes ces choses, ils
 « décrieraient beaucoup votre conduite, et votre procédé
 « serait fort mal reçu à Rome et partout ailleurs. Il est
 « si loin de penser que vous puissiez avancer vos affaires
 « par ce moyen, qu'au contraire, il dit que vous les re-
 « culez, et qu'il sera plus difficile de faire confirmer à

« Rome une élection si mal fondée, que d'obtenir la
 « permission d'en faire une et d'ériger une Province
 « de la Réforme; car nous pourrions à ce sujet em-
 « ployer la faveur du Roi, qui en écrira à son ambas-
 « sadeur, et je m'assure que Sa Sainteté, sollicitée par
 « une si puissante recommandation, nous accordera
 « cette grâce, etc. »

1578

VI

Suite
de cette
Assemblée.

Cette lettre de sainte Térèse nous apprend le grand soin qu'elle a toujours eu de diriger et d'instruire les premiers hommes, et les plus savants de la Réforme, dans les matières les plus importantes, les plus épineuses et les plus difficiles dans le droit. Aussi Dieu lui avait donné un entendement capable de tout; et si on a fait quelque fausse démarche dans ces commencements, on peut dire que ce fut faute de suivre les avis et les lumières de cette Sainte.

Après l'élection faite du Père Antoine de Jésus pour gouverner la Réforme en qualité de Provincial, on députa le Père Pierre des Anges pour aller à Rome négocier, auprès de Sa Sainteté, la confirmation de ce Chapitre; et comme ce religieux était Prieur du Calvaire, on choisit le Père Jean de la Croix pour gouverner cette maison pendant son absence, afin qu'il en augmentât la perfection par l'efficacité de son exemple, et que, par sa prudence ordinaire, il modérât les excès de ferveur et d'austérités de ces solitaires. On le pria de passer par le monastère des Carmélites de Véas, où il était ardemment désiré, car ces bonnes religieuses étaient très-éloignées des maisons de la Réforme, et ne jouissaient que rarement de la communication des Carmes Déchaussés; ainsi elles avaient un extrême besoin d'être consolées par ce Saint, pour qui elles avaient également de l'amour et du respect.

Quelque temps avant la tenue de ce Chapitre, le Père Jean de Jésus, Prieur de Manzère, était venu à Madrid pour solliciter un procès qu'il avait contre les Pères

1578 Mitigés, touchant la fondation de Valladolid, qu'ils voulaient empêcher. Comme le Nonce avait pris une souveraine autorité sur les Carmes Déchaussés, le Père voulut lui remettre ce différend, dans la pensée que, par cette soumission, on pourrait adoucir son esprit, qui était grandement irrité. Mais sitôt qu'il parut devant ce prélat, celui-ci le fit arrêter sans vouloir l'écouter, et le fit conduire dans la maison des Carmes Mitigés. On se contenta de le garder dans le monastère, sans le renfermer; alors, profitant de cette liberté pour adresser une requête au Nonce, il lui écrivit en termes pleins de respect et de soumission, le suppliant de vouloir lui accorder une audience, puisqu'on ne la refuse pas aux plus grands criminels.

Le Nonce laissa passer plusieurs jours sans lui répondre, et, au bout de ce temps, il vint lui-même au monastère des Carmes Mitigés, pour écouter ce que le Père Prieur de Manzère avait à lui représenter. Ce bon religieux, profitant de la disposition où paraissait le Nonce, lui proposa les trois points suivants.

Il commença par vouloir le désabuser des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre sainte Térése, lui représentant les vertus et les mérites de cette généreuse fille. Mais ce Prélat n'eut pas plutôt entendu proférer le nom de la Mère Térése, qu'il s'exprima contre elle par plusieurs paroles qui firent connaître les sentiments de mépris qu'on lui avait inspirés pour cette sainte. Le Père Prieur le laissa dire; mais après avoir obtenu permission de répondre, il releva avec une sainte hardiesse, sans toutefois manquer au respect, toutes les paroles qui blessaient l'honneur de sainte Térése. Il prouva fortement la pureté de sa doctrine et de ses mœurs; lui fit voir son admirable obéissance envers l'Église, comme à l'égard de ses Supérieurs, et du moindre de ses confesseurs, dont les paroles lui servaient d'oracles. Il prouva comment elle n'avait jamais rien en-

trepris sans permission ; comme elle avait consulté les plus sages de toute l'Espagne dans les affaires d'importance ; comme Dieu avait voulu confirmer et autoriser sa doctrine et ses desseins , par des commandements exprès , par des révélations certaines et par des miracles évidents ; comme ses religieux et ses religieuses avaient été saintement élevés par ses instructions et par ses exemples ; enfin , comme elle avait acquis , par la réputation de sa sainteté , une estime et un grand crédit auprès du Roi et des principaux de l'État.

Le Père Prieur , s'apercevant , à la contenance du Nonce , que son discours lui faisait impression , en profita pour attaquer un second sujet. Il lui représenta , comme moyen d'accommodement entre les Carmes Déchaussés et les Mitigés , la séparation de ces deux corps , qui ne pouvaient souffrir un même gouvernement , puisqu'ils avaient un esprit et des maximes toutes différentes , et que cette division servirait à la paix et à l'Observance de tous les monastères.

Il s'étendit ensuite sur la troisième chose qu'il voulait expliquer , savoir , que les Carmes Mitigés ne prétendaient pas gouverner les Déchaussés pour les maintenir dans l'Observance de la Règle primitive , mais , au contraire , pour les réduire à la Mitigation , afin d'éteindre insensiblement la Réforme. Sur quoi il fit remarquer combien il était impossible que des gens qui ne veulent pas embrasser , et qui n'aiment point , par conséquent , une Règle , la fassent aimer et observer aux autres.

Il convainquit si parfaitement le Nonce par son discours , que celui-ci , de suite , se levant de son siège , lui dit : *Allez , en voilà assez : je vous donne ma parole que je ne vous assujettirai pas aux Mitigés. Écrivez à tous vos monastères qu'ils s'adressent à moi désormais , avec toute confiance , dans les affaires qu'ils auront. Je veux me charger du soin de votre gouvernement , et pourvoir à l'accroissement de votre Ré-*

forme. Le Père Prieur remercia le Nonce de ses bonnes dispositions et des favorables assurances qu'il voulait bien lui donner. Mais les nouvelles qui vinrent peu de temps après, à Madrid, de la tenue de chapitre d'Almadoñar pour l'élection d'un Provincial, changèrent bientôt toutes les dispositions du Nonce, de sorte qu'il reprit ses premiers sentiments, et entra dans un mécontentement si fort, que le Père Prieur de Manzère n'osa jamais tenter de le radoucir. Mais partant sur-le-champ pour Almadoñar, où les religieux étaient encore assemblés, il les intimida si fort, par toutes les raisons qu'il leur objecta (et qui étaient les mêmes dont le Père Jean de la Croix s'était servi pour les détourner), qu'il leur ôta tout espoir du succès qu'ils attendaient de cette décision.

Les principaux chefs de ce chapitre trouvèrent nécessaire d'aller de suite se présenter au Nonce, afin de lui demander la confirmation de l'élection qu'ils s'étaient cru obligés de faire pour maintenir la Réforme. Ils se rendirent à Madrid; mais, s'étant présentés devant le Nonce pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait, ils n'eurent pas plutôt prononcé le nom du Chapitre, que, sans leur donner le temps de s'expliquer plus au long, il se mit si hors de lui, qu'il s'oublia même de la gravité qui convenait à son caractère. Il cassa et annula tout ce qui avait été fait à Almadoñar, le regardant comme un attentat contre son autorité; et, pour les punir entièrement, il fit emprisonner, dans le monastère des Pères Mitigés, celui que les Déchaussés avaient élu pour Provincial. C'est pourquoi le Père Antoine n'a jamais été regardé, depuis, comme le premier Provincial de la Réforme, attendu qu'il n'en a possédé que le nom, durant très-peu de temps, et qu'il n'en a fait aucune fonction. Le Nonce poussa plus loin son action; il donna un Bref par lequel il assujettissait tous les Carmes et les Carmélites Déchaussés au gouvernement des Mi-

tigés, et il recommanda à ceux-ci d'agir avec toute sorte de rigueur.

Quoique cette terrible persécution remplît de tristesse et d'amertume tous les Carmes Déchaussés, cela n'empêcha pas le Père Jean de la Croix de conserver la paix de son cœur, qui était à l'épreuve de tous les maux imaginables. Il était trop éclairé pour penser que la joie et la satisfaction des mondains fussent la récompense de leur vertu. Par un principe plus relevé que toutes les maximes du siècle, il augmenta son estime et sa tendresse pour les Pères, lorsqu'il les vit affligés et persécutés pour la justice, et remercia Dieu de leurs souffrances, parce qu'il les regardait comme des grâces et des faveurs particulières.

Après la tenue du Chapitre d'Almadoñar, ce saint homme partit aussitôt pour le Calvaire, afin de prendre le gouvernement de cette maison, dont les Pères de l'Assemblée l'avaient chargé. Il eut soin de visiter, en passant, les Carmélites de Véas, où la Mère Anne de Jésus était Prieure. Il fut reçu par ces saintes filles avec de grands témoignages de charité et de joie; une vertu si éminente devait être comprise de celles qui ne savaient estimer que ce qui est parfait. Dans l'entretien qu'il eut avec les religieuses de cette maison, la Mère Prieure, cherchant à lui procurer une consolation conforme à son caractère, commanda à une de ses filles de réciter quelques couplets d'un cantique qui avait été composé depuis peu, en l'honneur de l'enfant Jésus. Cette religieuse, jugeant que celui qui venait de souffrir tant de travaux, serait bien aise d'entendre quelque chose qui regardât leur excellence et leur valeur, commença par réciter des vers fort touchants sur ce sujet. A peine eut-elle achevé les premiers couplets, que le Saint se sentit enlevé par un transport d'esprit si violent, que, ne pouvant plus se contenir, il fit signe à la religieuse de cesser, et prit la grille du parloir avec les

VII

Saint Jean
de la Croix
est fait
Vicaire
du Calvaire.

deux mains, pour empêcher qu'il ne lui arrivât la même chose qu'au monastère de l'Incarnation, comme nous l'avons rapporté dans le livre second. Cependant, malgré tous ses efforts, il ne put dérober aux religieuses la connaissance de ce qu'il éprouvait; car il demeura pendant plus d'une heure dans un ravissement si admirable, que toute la communauté en fut dans la dernière surprise. Lorsqu'il fut revenu de cette extase, il dit aux religieuses qu'elles ne devaient pas s'étonner de ce qui venait de se passer, parce que le seul nom de souffrances était pour lui une ample matière d'Oraison, Jésus-Christ lui ayant fait la grâce, durant sa captivité, de lui donner une connaissance très-distincte de l'avantage que l'on trouvait dans tout ce que l'on pouvait endurer pour son amour.

La maison du Calvaire est une solitude établie sur les montagnes qui se trouvent vers l'embouchure de la rivière de Guadalquivir; ce lieu, qui est entièrement éloigné du commerce du monde, passe pour un des plus propres pour s'appliquer à la contemplation, parce que la diversité des objets qui se présentent de l'autre côté de la rivière, forme une perspective si agréable, qu'elle ravit et élève le cœur à Dieu. Le Guadalquivir, qui passe au travers de ces montagnes, contribue beaucoup à ces douces extases, par sa course et son murmure, aussi bien que les hautes montagnes qui paraissent du côté de l'Orient. Vers l'Occident, les précipices aboutissent à des plaines et à de belles campagnes, qui donnent un passage libre et facile au commerce et à la communication réciproque des bourgs et villages qui se trouvent aux environs. Le monastère des Carmes Déchaussés fut bâti en cet endroit, l'année 1576, et on lui donna le nom de Notre-Dame du Mont-Calvaire, à cause d'un petit mont qui se trouve dans son enceinte, et que les religieux ont taillé à la ressemblance de cette sainte montagne.

Lorsque le Père Jean de la Croix fut arrivé à ce monastère, il y parut comme un soleil qui, après avoir été caché pendant quelque temps dans les nuages de sa captivité, commençait à faire éclater tous les rayons de lumière dont il était environné, et la force que Dieu lui avait communiquée pour allumer dans tous les cœurs le feu du divin amour. La première chose à laquelle il voulut s'appliquer, dès les commencements, fut de modérer les excès de ferveur qu'il remarqua dans la plupart des religieux, en retranchant plusieurs pratiques particulières que son prédécesseur y avait introduites, contre l'usage et la coutume des autres maisons de la Réforme. Ceux qui avaient le plus contribué à l'établissement de toutes ces pratiques, voulaient en défendre l'utilité, alléguant qu'elles étaient conformes à la Règle, qui permet les œuvres de surérogation. Le Père Jean de la Croix fit voir que la Règle, dans l'endroit qu'ils citaient, ne parlait pas de la communauté, mais seulement des religieux particuliers, auxquels il était libre d'ajouter d'autres pratiques, avec la permission des Supérieurs, qui devaient toujours avoir égard aux forces et à l'esprit de leurs religieux. Pour les convaincre davantage, il leur montra quelles étaient les conséquences de leur principe, ajoutant que, comme la communauté était dans l'obligation de tendre à la fin principale de la Règle, en quoi consiste la perfection de la Réforme, il arriverait infailliblement que, voulant introduire des observances étrangères et des dévotions particulières, on n'aurait plus ni le temps ni les forces nécessaires pour s'occuper, dans sa cellule, à la contemplation des choses divines, à quoi néanmoins tous les Carmes Déchaussés sont particulièrement appelés.

Ces religieux, peu satisfaits des raisons du Père Jean de la Croix, voulurent lui répliquer que les maisons de solitude telles que le monastère du Calvaire, où ils de-

1579

VIII

Son gouvernement dans cette maison.

meuraient, demandaient une vie plus austère et plus rigoureuse que celle des autres couvents qui étaient dans les villes, parce que dans ces derniers on est souvent obligé à des occupations de charité en faveur du prochain. Mais le Saint persista toujours dans son sentiment, répondant que la même Règle était pour tous les monastères, et que si les maisons de solitude demandaient quelque chose de particulier, comme cela paraissait convenable, c'était que la solitude fût également dans l'esprit comme dans le corps, afin de s'unir à Dieu par l'exercice d'une Oraison tranquille et continue, autant que la condition de l'homme mortel peut le permettre. Il soutenait, de plus, que l'homme, se trouvant par sa nature porté à la communication plutôt qu'à la solitude et à la fuite des créatures, il était nécessaire que les religieux eussent plus de soulagement dans les maisons qui sont plus solitaires, parce que les âmes contemplatives étant obligées de se retirer dans la solitude, afin que Dieu parle à leur cœur, elles perdraient bientôt cet avantage si les maisons destinées à cet exercice étaient plus rigoureuses que les autres, puisque toutes ces austérités refroidiraient plutôt les esprits, qu'elles ne les porteraient au désir et à la recherche de telles demeures.

Telles furent, jusqu'à la fin de sa vie, les maximes de ce Saint. Uniquement occupé de la fin principale de la Règle primitive, il ne pensait qu'à y porter les religieux, et, par une admirable discrétion, il chercha toujours à tempérer les choses de telle manière, que les esprits n'en fussent point accablés.

Ce qui le confirmait dans ce sentiment, c'est qu'il considérait que la vie commune des Carmes Déchaussés était déjà très-rigoureuse; d'où il concluait que l'on ne pouvait augmenter les austérités dans les maisons de solitude sans empêcher, par ce moyen, que plusieurs religieux déjà anciens, et, par conséquent, plus faibles

et plus cassés que les autres, ne puissent venir y demeurer, quoique cependant ces sortes de personnes soient très-propres pour les déserts, étant déjà fort avancées dans la mort à elles-mêmes; ce qui dispose l'esprit à la contemplation. Alors il arriverait que ces solitudes ne seraient plus habitées que par des religieux jeunes et robustes, lesquels, n'ayant pas encore acquis la perfection nécessaire, profiteraient fort peu dans ces sortes d'exercices, et les maisons se trouveraient privées du fruit principal qu'on doit en recueillir.

Ce sentiment du Père Jean de la Croix était conforme à celui de saint Isidore et des autres anciens; car nous lisons dans leurs vies qu'ils n'avaient coutume d'accorder la vie solitaire et purement contemplative des Déserts, qu'à ceux qui s'étaient exercés pendant plusieurs années dans la vie commune des autres monastères, et qui paraissaient en avoir retiré plus de profit.

La vie que le Père Jean de la Croix mena dans cette maison fut entièrement conforme à celle du Fils de Dieu lorsqu'il se disposait à souffrir les tourments. *C'est maintenant que le monde va être jugé, disait cet admirable Sauveur, et le Prince de ce monde sera chassé dehors, et j'attirerai toutes choses à moi.* Or le Père Jean de la Croix s'est appliqué, dans sa solitude du Calvaire, à imiter cet Homme-Dieu dans ces trois choses particulières, je veux dire en condamnant les sollicitudes importunes du monde, en chassant les démons et détruisant les vices, en conduisant les âmes et les élevant à la plus haute perfection.

Son entretien avec le Seigneur, dans l'Oraison, était semblable à celui d'un enfant avec son père; et cette auguste qualité qu'il respectait en Dieu le mettait tellement au-dessus des intérêts du corps, qu'il eût cru faire injure à son infinie bonté, s'il ne se fût pas entièrement abandonné à sa Providence pour tout ce qui

Joan. XII,
31, 32.

IX

Sa confiance
en la
Providence.

regardait les nécessités de la vie. Aussi avait-il coutume de dire que c'était une espèce d'infidélité de ne pas se confier absolument aux soins du Père céleste, qui donne l'accroissement aux fleurs, et qui nourrit les animaux sans qu'ils s'embarrassent de faire des provisions. Si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, il regardait cette disette comme un trait d'une conduite amoureuse, qui ôtait le moindre à ses enfants pour leur faire part du plus excellent, c'est-à-dire, qui dépouillait le corps pour enrichir l'esprit. C'est pour cela qu'il ne pouvait supporter toutes ces vaines sollicitudes qui sont si ordinaires aux gens du monde, et qui se glissent jusque dans le cloître pour se fournir de tout ce qui regarde les besoins de la vie présente.

Un jour, le pain ayant manqué dans la maison, il conduisit la communauté au réfectoire, et, après les prières ordinaires, il parla en termes sublimes des avantages de la pauvreté, du bonheur qui se rencontre dans l'exercice de cette héroïque vertu, lorsqu'elle est accompagnée d'une véritable confiance en la bonté du Seigneur, etc. *Là où il ne manque jamais rien, disait-il, comment peut-on exercer ces vertus? Le religieux qui a tout ce qui lui est nécessaire, quelques licences qu'il ait de se dépouiller de tout, n'est pas pauvre réellement et de fait, quoiqu'il le soit par le vœu qu'il en a fait solennellement de volonté et d'obligation. Or, bien qu'aux yeux de Dieu ce soit une chose fort louable de s'obliger à la pauvreté, c'en est une qui l'est incomparablement davantage de la souffrir volontairement, et il n'y a que ceux qui embrassent volontiers et avec plaisir le manque des choses temporelles, qui doivent être appelés à juste titre, et dans la vérité, pauvres d'esprit.*

Les religieux se retirèrent fort consolés et plus satisfaits que s'ils avaient eu une abondante nourriture. Mais à peine furent-ils entrés dans leur cellule, qu'une per-

sonne inconnue vint frapper à la porte du monastère, et le portier étant venu répondre, cette personne lui donna une lettre adressée au Père Jean de la Croix. Le portier prit la lettre et la porta sur-le-champ au Saint, qu'il trouva comme absorbé dans l'Oraison. Le Père Jean de la Croix n'eut pas plutôt commencé la lecture de cette lettre, qu'il versa d'abondantes larmes. Le portier, tout ému, lui demanda aussitôt quelle triste nouvelle il recevait, puisqu'elle lui causait une si grande affliction : *Je pleure, mon frère*, répondit le saint homme, *parce que Notre-Seigneur nous estime si faibles et si lâches, que de ne pouvoir pas supporter plus longtemps l'abstinence; c'est pourquoi Il ne veut pas nous laisser souffrir pendant une seule journée, car cette lettre m'apprend que l'on nous envoie de quoi diner.* En effet, peu de temps après survint un domestique d'une dame de condition, qui conduisait au monastère deux mulets chargés de vivres, pour la subsistance des religieux.

Voici une des maximes qu'il avait coutume d'enseigner à ses religieux : « Pour vous défendre des dom-
 « mages que les sollicitudes du siècle ont coutume de
 « causer, et pour modérer les excès de votre cupidité,
 « vous devez concevoir de l'horreur pour les biens ter-
 « restres, et ne vous en mettre jamais en peine. Ne
 « vous inquiétez ni de votre nourriture, ni de vos vête-
 « ments, ni d'aucune chose créée, ni du lendemain; mais
 « appliquez - vous uniquement à la contemplation des
 « choses célestes, et à la recherche du royaume de
 « Dieu. Soyez fidèles à servir votre Créateur, et ne
 « doutez pas que, selon la promesse de Notre-Sei-
 « gneur, les autres choses ne vous soient données.
 « Celui qui a soin des animaux ne vous mettra point
 « en oubli, et si vous agissez de la sorte, vous établirez
 « le silence, le repos et la paix dans tous vos sens. »

Cette victoire contre les sollicitudes du monde fut

1579

suivie d'une autre également glorieuse, qu'il remporta contre le prince des ténèbres. Il y avait, aux environs de son monastère, un homme possédé d'un démon si obstiné, qu'il n'avait jamais voulu céder aux exorcismes dont on s'était servi plusieurs fois, et il disait qu'il ne sortirait pas de ce corps, quelque chose que l'on pût faire pour l'y contraindre. On pria le Père Jean de la Croix d'entreprendre la guérison de ce pauvre affligé ; pressé par les mouvements d'une charité compatissante aux misères du prochain, il ne put résister. Dès la première fois qu'il se présenta devant ce possédé, le diable, épouvanté à la vue de celui qui venait l'attaquer, s'écria par diverses fois : *Pourquoi ce nouveau Basile vient-il nous persécuter?* Aussi l'effet fit bientôt voir la vérité de ces paroles et le sujet de ses appréhensions. Le Père Jean de la Croix pressa si vivement ce malin esprit, qu'il l'obligea de sortir sur-le-champ : ce fut avec des cris épouvantables, au grand étonnement de tous les assistants, qui conçurent depuis une vénération particulière pour la vertu de ce saint religieux. Plusieurs furent si touchés du spectacle dont ils venaient d'être les témoins, qu'ils résolurent de changer de vie, et de suivre les conseils que le saint homme voulut bien leur donner dans cette occasion, afin de les encourager à travailler sérieusement à leur salut.

X

Ses Maxi-
mes.

Comme Jésus-Christ avait donné au Père Jean de la Croix une connaissance particulière de la valeur et du mérite des souffrances, il avait coutume d'en parler d'une manière si touchante aux religieux de cette maison, qu'il imprimait le même désir dans leur esprit. Par ce moyen, ils devinrent d'une ferveur telle, qu'il fut obligé de la modérer, craignant qu'ils n'endommageassent leur santé par des excès qu'il s'est toujours appliqué de condamner dans toutes les occasions. « Si
« quelqu'un, leur disait-il, voulait vous inspirer une
« doctrine large et commode, ne l'en croyez pas, quand

« même il la confirmerait par des miracles. Tenez-vous
 « toujours aux maximes et dans les voies de la plus
 « austère pénitence, alors vous marcherez par le che-
 « min le plus assuré. Persuadez - vous que vous n'êtes
 « entrés en religion que pour mourir à vous - mêmes ,
 « pour être taillés , ciselés et polis par les autres ; et
 « ainsi représentez - vous tous les religieux , toutes les
 « personnes , comme autant de ministres de Dieu, pour
 « vous exercer en diverses manières, et, par ces fà-
 « cheux exercices, vous rendre saints. Accoutumez-
 « vous à souffrir, à opérer et à vous taire. Si vous le
 « faites, vous goûterez une paix abondante qui vous
 « fortifiera par l'exercice des plus héroïques vertus.

« Qui pourrait exprimer jusqu'à quelle rigueur Dieu
 « veut que nous exercions la mortification ! *Quiconque*
 « *voudra sauver son âme, il la perdra*, dit le Fils de
 « Dieu dans saint Matthieu, *et quiconque perdra son*
 « *âme à cause de moi, il la sauvera*. C'est-à-dire que
 « celui qui renoncera, pour l'amour de Jésus-Christ, à
 « toutes sortes de satisfactions, et qui embrassera ce
 « qui est plus conforme à la Croix du Sauveur, ou,
 « comme parle saint Jean, qui haïra son âme, la sau-
 « vera. C'est ce que ce divin Maître enseigna à ses deux
 « disciples, qui le priaient de les faire asseoir, l'un à sa
 « droite, l'autre à sa gauche. Au lieu de contenter leur
 « ambition, il leur présenta le calicé qu'il devait boire
 « lui-même, pour leur faire entendre que les afflic-
 « tions sont plus sûres pour aller à Dieu, et plus pré-
 « cieuses que la joie et les douleurs qu'ils lui deman-
 « daient.

« Or ce calice consiste à mourir à la nature, et à
 « rechercher la pénitence, pour tenir le chemin de
 « l'Évangile. C'est le bâton sur lequel il faut s'appuyer
 « pour marcher avec fermeté, afin d'expérimenter ce
 « que dit le Sauveur : *que son joug est doux, et son*
 « *fardeau léger, c'est-à-dire, que sa croix est légère.*

1579

La Montée
 du Mont-
 Carmel,
 l. II, ch. vii.

Matth. XI,
 30.

1579

« Car si quelqu'un est résolu, avec beaucoup de courage, de porter la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de souffrir pour Dieu toutes sortes de peines, sans avoir égard à soi-même, il trouve dans les souffrances une solide nourriture d'esprit et une véritable douceur, quoiqu'il ne veuille pas s'y attacher. »

Comme ce Saint était un Maître très-éclairé dans la sagesse mystique, il en discourait de même si utilement, que tous ceux qui l'ont appris à cette école ont été de grands contemplatifs. Aussi, tout le temps qu'il eut le gouvernement de ce monastère, l'exercice de l'Oraison y fleurissait avec un tel affranchissement de tous les obstacles qui s'opposent aux influences de la divine sagesse, que l'on pouvait appliquer à ces saints religieux ce que saint Thomas enseigne à ceux qui contemplent le Seigneur avec une foi pure et très-vive, savoir, qu'ils se dépouillent alors de la condition de l'homme, pour se revêtir de celle des Anges. Ces saintes âmes se tenaient devant Dieu avec une telle application, qu'elles se détachaient de tout ce qui est sensible et terrestre, pour ne penser qu'aux biens invisibles et éternels, s'élevant au-dessus des choses humaines par une lumière plus haute et plus sublime que tout ce que peut produire la force du discours et du raisonnement. Voici quelques-unes des maximes qu'il avait coutume de recommander à ses disciples :

« Dieu ne se communique jamais avec plus de douceur et d'abondance, que lorsqu'il trouve un cœur dénué de tout; ainsi, pour aller à lui, il faut se vider de tout ce qui n'est pas Dieu. Une imperfection d'habitude empêche plus l'union avec cette divine Majesté, que plusieurs autres plus grièves qui ne se font pas par coutume, quoiqu'elles se fassent avec quelque réflexion. Il est déplorable de voir des âmes chargées comme de gros navires, des richesses immenses de vertu, n'arriver jamais au port heureux de l'union

3. Sent. dist.
35, q. 1,
a. 2; q. 2,
ad 1.

Dans ses
maximes.
Max. IV.

« divine , parce qu'elles n'ont pas le courage de vaincre
« une petite imperfection.

« La marque certaine que l'on est très-élevé dans la
« contemplation, c'est lorsque l'âme prend plaisir d'être
« seule avec Dieu dans un simple regard , sans em-
« ployer les opérations de ses trois puissances. Il y a
« la même différence entre la méditation et la contem-
« plation , qu'entre agir et jouir de ce que l'on a déjà
« fait , entre recevoir et profiter de ce que l'on a reçu.
« On doit distinguer trois caractères du recueillement
« intérieur. Le premier, si les choses de ce monde nous
« déplaisent. Le second, si nous recherchons ce qui est
« le plus parfait. Le troisième , si le silence et la soli-
« tude nous donnent du contentement.

« Comme il est nécessaire que les éléments soient
« séparés des couleurs , des odeurs et des saveurs par-
« ticulières , tant pour s'unir dans les composés natu-
« rels , que pour s'accommoder aux faveurs , aux odeurs
« et aux couleurs universelles , il faut , de même , que
« l'esprit soit simple , pur , débarrassé de toute affection
« naturelle , tant actuelle qu'habituelle , afin qu'il ait la
« liberté et la puissance de participer à la sagesse di-
« vine , pour qu'il goûte , d'une manière excellente , les
« saveurs et les douceurs de toutes choses. Sans ce
« dénûment , il ne pourra tirer aucune satisfaction de
« ces délices spirituelles , quoiqu'elles soient très-abon-
« dantes , parce qu'une seule affection particulière , soit
« actuelle , soit habituelle , est suffisante pour empê-
« cher le sentiment , le goût et la communication de
« cette subtile et intime douceur que l'esprit d'amour a
« coutume de verser dans l'âme.

« En effet , comme les Israélites ne goûtaient pas la
« manne , quoiqu'elle eût toutes les saveurs que cha-
« cun souhaitait , parce qu'ils conservaient encore la
« mémoire et l'amour des viandes qu'ils avaient man-
« gées en Égypte : ainsi l'esprit qui a quelque attache

Nuit obsc.,
l. II, ch. IX.

« actuelle ou habituelle à quelque chose, ne peut jouir
« des plaisirs de la nourriture spirituelle. La raison est
« que les affections et les connaissances de l'esprit pu-
« rifié et élevé à la perfection sont d'un rang supérieur
« aux affections et aux connaissances naturelles; elles
« sont surnaturelles et divines; de sorte que, pour en
« acquérir les habitudes, il est nécessaire que celles
« qui ne sortent point des bornes de la nature, soient
« éteintes. C'est pourquoi il est d'une grande utilité, en
« cette matière, que l'esprit perde dans cet état ses
« connaissances naturelles, pour être revêtu d'une lu-
« mière toute divine, et pour devenir lui-même, en
« quelque façon, tout divin dans son union avec la sa-
« gesse de Dieu. »

Le Père Jean de la Croix était si peu accoutumé au sommeil, qu'il employait la plus grande partie de la nuit à méditer. Il s'y abîmait de telle sorte, dans les mystères de notre Religion et dans la contemplation des perfections divines, que ses religieux le trouvaient quelquefois sans sentiment, parce que l'esprit s'éloignait, en quelque manière, de son corps, pour converser dans le Ciel, où était son trésor. Un exemple si édifiant donnait tant de ferveur à tous les religieux de cette maison, que chacun s'efforçait de travailler à marcher sur ses traces. Les longues veilles devinrent si communes et si ordinaires à la plupart, qu'il fallut leur commander de prendre le repos suffisant, afin que le corps, fatigué par les exercices de la journée, fût en état de porter le poids et la charge de l'esprit. Comme ce désert était très-propre à la contemplation, tant à cause de la position du lieu, que par la diversité des objets que la vue découvrait de toute part, cette riche variété servait au Père Jean de la Croix d'un admirable concert et d'une musique céleste, pour le porter à considérer les perfections du Créateur dans les ouvrages de ses mains. Cela l'engageait souvent à conduire ses religieux vers

quelque ruisseau où, après les avoir entretenus de matières propres à les édifier, il les séparait les uns des autres pour parler à Dieu, et recevoir les douces impressions de son esprit.

Ce fut dans cette solitude que ce Saint commença ses traités mystiques, qui ont fourni tant de lumières pour conduire en assurance ceux qui s'engagent à marcher dans la voie de l'esprit. Comme Notre-Seigneur l'avait choisi pour paraître comme un soleil bienfaisant, dont les rayons se répandent de toute part, il ne cessa, pendant le cours de sa vie, de communiquer une lumière toute céleste, et, depuis son heureuse mort, ses livres produisent encore le même effet dans l'âme de ceux qui les lisent avec simplicité, parce qu'ils découvrent le véritable chemin qui conduit à Dieu. Toutes les personnes qui les ont pris pour leur guide, ont toujours expérimenté qu'elles avaient fait un heureux choix.

Cette voie était si peu fréquentée lorsque le Père Jean de la Croix commença à y conduire les âmes, qu'encore qu'il se trouvât quelques personnes spirituelles qui enseignassent à s'exercer dans la contemplation, elles n'entraient pas néanmoins dans la nuée divine, et n'ouvraient pas la porte de ce temple mystique où l'on reçoit les plus sublimes communications de la divine Sagesse. C'est de quoi se plaignait sainte Tèrese après une longue expérience de vingt années, pendant lesquelles elle essaya de grands travaux, comme on le peut voir dans le livre de sa vie, et dans ses autres ouvrages dont voici quelques paroles qui sont à notre propos : *Je sais, mes filles, combien il vous importe que je vous explique le mieux que je pourrai certaines choses intérieures, puisque l'on nous parle continuellement de l'utilité de l'Oraison, et qu'encore que nos constitutions nous obligent d'y employer diverses heures, on ne nous dit point ce que nous pouvons y faire, et on n'explique que fort peu les moyens dont Dieu use pour nous y*

XI

Il commence ses traités mystiques.

Chât. de l'âme, 1. dem., chap. II.

1579 *faire avancer d'une manière surnaturelle.* Paroles qui nous font connaître qu'il y avait, en ce temps-là, plusieurs maîtres qui enseignaient la méditation sensible, que l'Apôtre appelle le lait de l'enfance spirituelle, mais qu'il ne s'en trouvait aucun, pour lors, qui pût conduire les âmes dans la contemplation intellectuelle. Celle-ci est la viande solide des hommes robustes, et qui introduit dans l'âme toutes les vertus infuses, lorsque l'entendement soumet son opération à celle du Saint-Esprit.

Hebr. v,
13, 14.

Le Fils de Dieu qui voulait renouveler, dans ces derniers siècles, son véritable Esprit, envoya en même temps sur la terre deux Chérubins incarnés, pour enflammer tous les cœurs et les exciter à la contemplation des choses divines. Ces deux intelligences spirituelles sont sainte Térèse et saint Jean de la Croix, qui ont éclairé la sainte Église par les lumières de leur sagesse et par la profondeur de leur doctrine.

Ce saint, après avoir puisé toutes ses sublimes connaissances dans la source de toute sagesse, en discourait d'une manière si profitable, que ses disciples le pressèrent longtemps de composer quelques traités qui pussent leur servir de guide lorsqu'ils seraient privés de sa présence. Ne pouvant plus résister à leurs sollicitations, il donna son premier ouvrage, intitulé *la Montée du Mont-Carmel*. Dans ce livre, il s'applique à dépouiller une âme qui s'adonne à l'oraison, de tout ce qui est capable de la détourner de l'union avec le Seigneur, fin et terme de la vie contemplative, et sa dernière perfection ici-bas, qui se doit consommer dans le Ciel.

Mais, parce que tout ce que la plupart des maîtres spirituels enseignaient alors se réduisait à la simple méditation (qui consiste dans des actes continuels de la raison, où l'âme ne parle pas proprement à Dieu, mais à soi-même, n'ayant point d'autre exercice jusqu'à ce

qu'elle soit élevée à la contemplation), le Père Jean de la Croix n'a point voulu traiter de ce premier exercice, quoiqu'il soit nécessaire à ceux qui ne font encore que commencer, comme il l'avoue lui-même. Imitant l'auteur des *Noms divins*, il voulut seulement expliquer les trois qualités qu'il désigne nécessaires pour que l'âme puisse demeurer en la présence de son Dieu, et s'avancer insensiblement jusqu'à l'union avec sa divine Majesté.

Ch. III,
sec. I,
de div. nom.

La première de ces qualités consiste en ce que la partie sensible où résident les passions, soit vide et détachée de toute affection aux créatures; cela, parce qu'elles attachent l'âme aux choses de la terre, et l'empêchent de s'élever jusqu'à Dieu. La seconde, que l'entendement soit délivré de toutes les espèces et images des choses sensibles, qui sont capables de l'obscurcir et de la tenir dans une sorte de captivité. La troisième, que la volonté ne tende qu'à s'unir avec le Seigneur par les liens d'amour, en quoi consiste la béatitude commencée dont jouissent plusieurs saints durant cette vie.

Il faut remarquer ici que le Père Jean de la Croix excepte toujours l'humanité de Jésus-Christ, lorsqu'il parle des objets sensibles dont il veut que l'entendement soit délivré. Car ce saint docteur a toujours été fort éloigné de tous les principes erronés qui ont trompé les faux mystiques que l'Église a condamnés de nos jours. Bien loin de regarder comme quelque chose d'imparfait l'application aux mystères de la Croix, il en faisait tellement son occupation, qu'il pouvait dire, avec saint Paul, *qu'il ne savait que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*. Ce fut là le principal exercice de toute sa vie, et ¹ 1 Cor. II, 2. il s'y adonna encore plus particulièrement lorsque son âme fut élevée au sublime degré de l'union avec Dieu. Il apprit alors la sagesse et la suréminente charité de Jésus-Christ, qui remplit les esprits de la plénitude

1579

céleste. C'est pour cela qu'il s'explique dans les termes suivants :

Au livre
des Cant.
Cant. 37,
y. 3.

« Chaque mystère de Jésus-Christ est très-profond
« en sagesse, et a tant de replis cachés (qu'encore que
« les Saints y aient trouvé tant de secrets et de mer-
« veilles surprenantes, et que les âmes contemplatives
« aient entendu tant de choses dans cet état de trans-
« formation), il faut avouer cependant que la plus
« grande partie reste toujours à entendre et à expli-
« quer. C'est pourquoi il y a beaucoup à pénétrer et à
« approfondir dans Jésus-Christ. C'est comme une
« mine fertile où l'on trouve plusieurs lits de trésors
« dont jamais on ne pourra voir la fin, quoique l'on y
« creuse le plus avant qu'il soit possible. On découvre
« toujours de nouvelles veines et des richesses abon-
« dantes, ce qui a fait dire à saint Paul *que tous les*
« *trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont*
« *cachés en Jésus-Christ.*

Col. II, 3.

« L'âme ne peut entrer ni parvenir à ces trésors, si
« elle ne passe par l'épaisseur des souffrances exté-
« rieures et intérieures, si Dieu ne lui fait plusieurs
« faveurs intellectuelles et sensibles, et seulement après
« qu'elle s'est longtemps exercée dans la vie spirituelle.
« Car toutes ces choses sont plus basses, et servent de
« disposition à la connaissance des mystères de Jésus-
« Christ, qui est la plus haute sagesse à laquelle on
« puisse atteindre en cette vie. D'où vient que Moïse
« demandant à Dieu qu'il lui montrât sa gloire, il lui
« répondit qu'il ne la pouvait voir en cette vie, mais
« qu'il lui montrerait tout le bien (c'est-à-dire, celui
« que l'on peut connaître dans ce séjour mortel), et ce
« fut Jésus-Christ. Il lui montra ses épaules, ce qui ne
« fut autre chose que de lui donner la connaissance des
« mystères de ses œuvres, et principalement de l'In-
« carnation de son Fils. Ainsi l'âme doit désirer tou-
« jours d'entrer bien avant dans ces mystères, afin de

Exod. XXXIII,
19.

« s'absorber, pour ainsi dire, s'enivrer et se transformer
« en l'amour de la connaissance de son Bien-Aimé. »

Il paraît étonnant que dans une des premières traductions des œuvres de ce Saint, on ait retranché un passage si décisif, à une époque où les faux mystiques répandaient leurs erreurs, et quand plusieurs prétendaient s'appuyer sur l'autorité de saint Jean de la Croix. Il est vrai que l'on avoue avoir retranché beaucoup de choses parce qu'elles ont paru trop abstraites; mais outre que dans le choix des matières qu'on a jugé à propos de supprimer, il y en a de très-utiles et de très-édifiantes, on peut dire qu'en retranchant les passages qui font une expresse mention de la sainte humanité de Jésus-Christ, l'auteur aurait pu faire un tort considérable à la mémoire de notre Saint, si nous n'avions d'autres traductions de ses œuvres. Celles-ci, quoique moins parfaites pour le style que celle de ce Père, sont cependant heureusement plus complètement exactes.

Le Père Jean de la Croix divisa ce premier ouvrage en trois traités différents, afin d'expliquer les trois qualités qui sont absolument nécessaires pour disposer l'âme à se mettre en état de recevoir du divin Époux les dons surnaturels par lesquels elle doit s'unir à Lui.

Dans le premier de ces traités, il tâche de dépouiller l'appétit sensitif de toute affection et attachement aux créatures. Il le fait avec un tel profit pour les âmes, et par une doctrine et des moyens si efficaces, qu'il est difficile de trouver quelque chose de semblable dans aucun autre ouvrage.

Dans le second, il s'applique à délivrer l'entendement de toutes les espèces et images des choses qui sont venues à sa connaissance (l'humanité de Jésus-Christ toujours exceptée), cela afin que ces objets ne puissent pas l'empêcher de s'élever jusqu'à Dieu, ni de s'avancer de plus en plus dans la contemplation des vérités divines.

Enfin, dans le troisième traité, il enseigne particulièrement de quelle manière on doit rapporter à Dieu sa volonté, et la séparer des créatures; car, étant délivrée de ces objets sensibles, l'âme entre plus facilement dans la divine union qui se fait par l'intime communication des biens célestes.

Mais, parce qu'au sujet des faveurs singulières que Jésus-Christ avait faites à sainte Térése et à quelques autres personnes très-relevées, le diable prenait de là occasion de se transformer en ange de lumière, et de séduire les âmes indiscrettes et orgueilleuses qui recherchaient ces voies extraordinaires, afin d'en tirer de la vaine gloire, ce saint s'applique très-particulièrement, dans le second traité, à s'opposer à cet abus. Il le fait par une doctrine très-profonde, expliquant le plus sensiblement qu'il le pouvait faire toutes les diverses sortes de visions que les personnes contemplatives ont coutume de recevoir: soit celles qui leur arrivent pour leur propre utilité, soit celles qui tendent à l'avancement du prochain, soit celles qui paraissent plus utiles pour la perfection de celui qui en est favorisé, soit celles qui sont plus dangereuses pour celui qui les désire. Il enseigne toujours de quelle manière on doit se comporter, dans toutes ces occasions, pour éviter les tromperies du démon. De plus, il apprend à toutes les personnes spirituelles comment elles doivent aspirer sans cesse à la véritable sainteté, qui consiste essentiellement dans l'exercice de toutes les vertus, et qui demande un détachement sincère de tout ce qui peut ressentir les opérations extraordinaires.

Après ce premier ouvrage, le Père Jean de la Croix en composa un second, pour secourir les âmes qui étaient affligées et accablées de peines intérieures. Il intitula ce second ouvrage, *la Nuit obscure*, et l'on peut dire que ce traité renferme un des plus grands biens que l'on puisse procurer aux personnes spiri-

tuelles. C'est là que ce saint Docteur a fait paraître à quel degré il avait reçu la mission de maître dans la divine sagesse. Il avait non-seulement la connaissance de plusieurs mystères très-relevés, mais aussi tous les moyens de les communiquer aux autres, et de leur enseigner une doctrine si profonde.

Ce Saint avait passé par toutes les épreuves différentes dont le Seigneur a coutume de se servir pour purifier les âmes qu'il veut unir à lui; aussi on peut dire qu'il composa ce traité avec une lumière pratique très-distincte de tous les travaux intérieurs et des grands fruits qu'ils procurent à ceux qui les éprouvent, enseignant en même temps ce qu'il faut faire pour se les rendre profitables. De sorte que les âmes qui étaient auparavant comme flottantes au milieu de ces troubles et de ces tempêtes (sans avoir le secours d'un maître habile et éclairé qui sût remédier à leurs inquiétudes, et distinguer la voie par où le Seigneur jugeait à propos de les conduire), trouvent dans cet ouvrage un port assuré pour se défendre, et un asile capable de les mettre à couvert de toutes les attaques, craintes, doutes et afflictions qui pourraient survenir.

Les directeurs découvrent pareillement, dans ce traité, une lumière certaine et comme infaillible, qui leur apprend de quelle manière ils doivent conduire les âmes qui se trouvent dans ces sortes d'états; car, ce que les autres Saints n'avaient rapporté qu'en général, touchant ces épreuves et ces travaux intérieurs, qui accablent quelquefois les âmes que Dieu veut purifier, le Père Jean de la Croix l'explique dans un grand détail, et y ajoute des fondements très-solides pour établir les vérités qu'il propose, afin qu'elles puissent s'insinuer plus facilement, et demeurer gravées dans les esprits.

De plus, comme il savait par expérience que la plupart des personnes spirituelles, après s'être exercées

plusieurs années dans la pratique de l'Oraison, étaient encore dans l'enfance spirituelle, se repaissant toujours des considérations sensibles, sans ouvrir la porte de l'âme aux viandes solides que l'on goûte dans la contemplation, et qui la rendent forte et robuste, il voulut remédier à cet abus. Aussi, il ne se contenta pas de montrer, par sa doctrine, la différence qui se rencontre entre ces divers états; mais il voulut encore les rendre plus palpables à leurs yeux, traçant et crayonnant ce qu'il appelle le mont de perfection, que l'on peut voir au commencement de ses œuvres. Ce tableau est disposé avec un art admirable, fondé sur la doctrine la plus pure et la plus sublime qui puisse se trouver dans toute la théologie mystique. De là vient que toutes les personnes intelligentes qui ont examiné cet ouvrage, en ont toujours fait une estime toute particulière. J'insérerai ici un témoignage authentique, qui est du Père Viconna, Recteur de la Compagnie de Jésus, dans la ville d'Ubède, et qui passa, de son temps, pour être très-versé dans ces sortes de matières. Voici comment il parle dans son approbation qui se trouve à la tête des œuvres de ce Saint :

« J'ai lu tous les écrits du Père Jean de la Croix, une
 « et plusieurs fois, et il me semble que la doctrine qu'ils
 « contiennent est une théologie mystique remplie de la
 « sagesse du Ciel, et qu'ils montrent évidemment la
 « sublime lumière que leur auteur avait en l'âme, et
 « combien elle était unie à Dieu, d'autant que les choses
 « qu'il y découvre le font voir clairement. Or, quoique
 « j'aie lu plusieurs auteurs qui ont pareillement écrit
 « de la théologie mystique, il me semble que je n'ai
 « jamais rencontré de doctrine plus solide et plus re-
 « levée que ce qu'a écrit le Père Jean de la Croix. Je
 « sais que ceux qui les lisent voient en leur âme une
 « grande lumière pour la conduite de l'esprit; pour
 « moi, quoique je sois peu avancé, je confesse que

« j'éprouve la même chose quand je les lis, et que je
 « sens en même temps une grande chaleur qui m'é-
 « chauffe en l'amour de Dieu. Cela fait que je les estime
 « et les révère, m'en servant pour mon profit particu-
 « lier, et pour conduire au Ciel les âmes avec lesquelles
 « je communique; ce qui m'a décidé à les faire tra-
 « duire. Parmi plusieurs de ses papiers qui traitent de
 « cette matière, et qui contiennent cette sagesse du
 « Ciel, il est tombé entre mes mains l'image d'un petit
 « mont, tracée de la main du Saint, dans laquelle il
 « marque à l'âme le moyen d'arriver à la perfection.
 « Je l'estime beaucoup parce que c'est l'original de ce
 « Saint, et qu'il contient une doctrine spirituelle et ex-
 « cellente; je l'ai donné à Madame la duchesse d'Arcos
 « comme un grand trésor. Je sais, d'ailleurs, que plu-
 « sieurs des ouvrages susdits sont déjà entre les mains
 « de beaucoup de personnes; quant à moi, j'ai fait
 « copier cette image, et j'en ai fait présent à plusieurs
 « personnes très-savantes qui l'ont estimée, non-seu-
 « lement pour ce qu'elle contient, mais encore par
 « rapport à la sainteté de son auteur. »

Comme les religieux qui demeuraient avec le Père Jean de la Croix dans cette solitude du Calvaire, de même que les Carmélites de Véas, qu'il allait quelquefois confesser, ont attesté l'avoir vu souvent dans des extases et des ravissements qui faisaient connaître les faveurs particulières que Dieu lui communiquait dans ces moments, il est à présumer que ce fut vers ce temps-là qu'il éprouva en lui-même une partie de ce qu'il a si vivement exprimé depuis, dans son explication du Cantique que nous avons rapportée ci-dessus. Pour faire connaître la sublimité de cet état où le Seigneur avait élevé son serviteur, nous expliquerons ici quelques-unes de ces divines communications.

Mais, afin d'aborder une matière si relevée, il faut supposer ici, avec l'auteur de la *Céleste Hiérarchie*, et

XII

Nouvelles
 faveurs
 qu'il reçoit
 du Ciel.

1579 Hugues de Saint-Victor, que l'âme, quelque préparée qu'elle paraisse aux grandes choses que Dieu veut opérer en elle, doit être disposée de nouveau, et purifiée d'une manière plus excellente lorsque Dieu veut lui accorder une nouvelle faveur, en la faisant parvenir à un degré de contemplation plus sublime que celle dont elle jouissait auparavant. Cette disposition surnaturelle se fait, selon les mêmes auteurs, par le moyen des dons du Saint-Esprit, que le Seigneur a coutume de communiquer à proportion de l'excellence des faveurs qu'il veut accorder à ceux qu'il aime avec plus de tendresse. Mais, si nous en croyons sainte Tèrese, Dieu se sert quelquefois du ministère des Anges pour blesser le cœur de ses amantes, afin que ces plaies amoureuses tiennent lieu des dispositions nécessaires pour passer aux grands ravissements. Voici de quelle manière cette Sainte rapporte ce qui lui est arrivé, lorsque Dieu voulut lui accorder des faveurs si surprenantes :

Vie de la
Sainte,
ch. XXIX.

« Il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'aie vu
« un ange à mon côté gauche, dans une forme corpo-
« relle. Il était petit, mais d'une beauté merveilleuse,
« et son visage étincelait de tant de lumières, qu'il me
« paraissait un de ceux de ce premier ordre qui sont
« tout embrasés d'amour, et que l'on nomme des Séra-
« phins, car ils ne disaient point leur nom; mais j'ai
« bien vu qu'il y a entre eux une grande différence. Cet
« ange avait en la main un dard qui était d'or, dont la
« pointe était fort large, et qui me paraissait avoir, en
« l'extrémité, un peu de feu. Il me parut qu'il l'enfonça
« diverses fois dans mon cœur, et que toutes les fois
« qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles et me
« laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu,
« que la violence de ce feu me faisait jeter des cris
« mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais dé-
« sirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni
« trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul.

« Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais
« toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y
« avoir beaucoup de part; et la douceur des entretiens
« qui se passent entre Dieu et l'âme est si merveilleuse,
« que, ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire
« goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte
« n'est qu'une fable ou une imagination. »

Il faut avouer ici que ce langage de sainte Térése n'est pas intelligible au commun des hommes. Mais l'ignorance de l'esprit humain ne détruit pas la réalité des opérations divines, et, dans le récit de ces mystères, il y a toujours de quoi suffisamment exciter, dans les cœurs humbles et dociles, le désir de pouvoir les pénétrer. Ainsi, quoique ces opérations surnaturelles soient très-rarées et qu'elles surpassent la capacité de l'entendement des hommes, on ne doit pas les révoquer en doute, surtout lorsque les preuves que l'on en donne se trouvent soutenues par une pratique constante des plus héroïques vertus. C'est pour cela que toutes les personnes sages et éclairées ne font aucune difficulté de recevoir ce que la Sainte rapporte ici d'elle-même, quoique peut-être elles n'aient pu le concevoir, et ce fait est devenu si constant, que ceux qui veulent avoir un tableau de cette Sainte, la font souvent représenter ainsi.

Ceci admis, il est bon de réfléchir sur ce que j'ai déjà rapporté des faveurs que Dieu avait communiquées au Père Jean de la Croix. Si ce Saint ne nous a pas laissé une histoire de ce qui lui est arrivé de surprenant, parce qu'il n'y fut pas obligé comme sainte Térése, nous trouvons cependant dans ses écrits de quoi reconnaître que le Seigneur opéra dans son âme les mêmes effets, pour le disposer à cette entrée mystérieuse dans le temple de la sagesse, où l'on célèbre les noces de l'Agneau. Si l'on fait attention aux paroles suivantes de ce saint contemplatif, on sera obligé de recon-

1579 naître qu'elles signifient la même chose que celles que nous venons de citer de sainte Térése :

Vive flamme
d'amour.
Cant. I, v. 2.

« Lorsque la flamme de l'amour qui naît de la vie
« divine touche l'âme et lui fait sentir la tendresse que
« cette vie divine verse dans les cœurs, cette flamme
« blesse l'âme si profondément, qu'elle l'amollit et la
« fait fondre en amour. Mais comment peut-on dire
« que l'âme est blessée, puisque étant consumée par
« l'amour, il ne lui reste aucune partie capable de rece-
« voir des blessures? A la vérité, c'est une chose digne
« de nos admirations. Car, de même que le feu n'est
« jamais en repos, mais dans un perpétuel mouvement,
« en élançant ses flammes de tous côtés, ainsi l'amour
« n'est jamais oisif. Il s'occupe sans cesse à embraser
« l'âme, à lui faire de nouvelles plaies, à lui tirer des
« flèches ardentes et délicates pour l'enflammer da-
« vantage. C'est pourquoi ces plaies, que l'on peut
« appeler le jeu de la sagesse divine, ne sont autre
« chose que les ardeurs de ces touches délicates que le
« feu de l'amour excite à chaque moment dans l'âme,
« et qui pénètrent son intérieur jusqu'au centre le plus
« profond.

Cant. II,
v. 1.

« Celui qui fait la plaie la guérit lui-même, et il la
« guérit lorsqu'il la fait. Il est, en quelque façon, sem-
« blable à un fer tout rouge de feu; quand on l'ap-
« plique sur une plaie, il l'augmente et en fait une
« plaie de feu. De même, le feu du divin amour guérit
« les plaies qu'il a faites à l'âme, et il les augmente
« toutes les fois qu'on l'applique... Il y a une autre
« manière très-sublime d'enflammer l'âme; c'est lors-
« qu'un amour très-ardent et tout séraphique l'a trans-
« percée d'une flèche de feu, ou l'a brûlée d'un char-
« bon allumé, ou, pour mieux dire, lui applique cette
« flamme si noble et si excellente. Alors, comme la
« flamme d'une fournaise s'élève en haut, et que le
« feu devient plus ardent lorsque l'on remue le bois

« qui l'entretient, de même, quand l'âme est ainsi pé-
 « née, la flamme de cet amour monte en haut avec
 « impétuosité, et l'âme sent sa plaie avec un plaisir qui
 « surpasse nos pensées et nos expressions; car elle est
 « tout émue avec un bonheur admirable. Ces mouve-
 « ments vifs et délicieux passent jusqu'au centre le
 « plus profond de l'âme, et lui causent une joie inex-
 « plicable qui va toujours se répandant avec de nou-
 « veaux accroissements, comme un feu qui s'est pris à
 « une forêt va toujours s'étendant jusqu'à ce qu'il ait
 « brûlé tout le bois qu'il rencontre. »

Si ces paroles tirées des œuvres du Père Jean de la Croix nous apprennent de quelle manière son âme fut disposée pour la rendre capable des faveurs singulières dont Dieu voulait l'honorer, on peut juger de même des effets surprenants qu'opérèrent en lui des communications si extraordinaires, par ce que ce saint contemplatif en a laissé par écrit dans son exposition du cantique qu'il avait composé dans sa prison. Voici quelques-uns de ces passages, qui nous expriment ce que le Père Jean de la Croix éprouvait en lui-même :

« Dieu accorde trois bienfaits aux âmes dévotes pour Cant. xvii.
 « les confirmer dans son amour. Le premier est une dou-
 « ceur si puissante, qu'elle les fait marcher promptement
 « à la plus haute perfection. Le second est une certaine
 « visite, ou un certain mouvement d'amour, qui allume
 « subitement un nouveau feu d'amour dans leur cœur.
 « Le troisième est une abondante charité qui les enivre
 « de telle sorte, qu'elles ne soupirent qu'après leur
 « Bien-Aimé.

« Le vin mixtionné exprime un don plus excellent
 « que les premiers. Dieu en favorise quelquefois les
 « âmes avancées en la perfection, afin de les enivrer
 « d'un amour plein de charmes, comme d'un vin savou-
 « reux et très-puissant. Cet amour est mêlé de plusieurs
 « vertus, comme ce vin est composé de plusieurs choses

1579

« odoriférantes. L'âme, enivrée de la sorte, envoie à
 « Dieu des soupirs, des flammes d'amour, des louanges,
 « des désirs ardents de tout faire et de tout souffrir
 « pour lui, comme le vin extrêmement fort envoie
 « beaucoup de fumées en la tête.

« Ce don divin se conserve plus longtemps dans l'âme
 « que les autres dons ; il y demeure souvent deux ou
 « trois jours ; quelquefois il se fait sentir plus vive-
 « ment ; d'autres fois il paraît plus languissant et plus
 « doux, sans que l'âme contribue à augmenter ou à
 « diminuer sa force. David avait expérimenté les effets
 « de cette sainte ivresse, quand il disait *que son cœur*
 « *s'était échauffé dans sa poitrine, et que le feu s'é-*
 « *tait allumé dans sa méditation.* Les effets de cette
 « ivresse d'amour restent quelquefois en l'âme plus
 « longtemps que l'ivresse même ; quelquefois aussi
 « l'ivresse subsiste sans que les effets éclatent. Pour ce
 « qui est des effets de cette étincelle de feu dont nous
 « avons parlé, ils persévèrent après que l'étincelle s'est
 « dissipée, et ils laissent dans l'âme un plus grand feu
 « et une ardeur plus véhémement que l'ivresse de l'a-
 « mour divin.

Psal.

XXXVIII, 4.

Cant. XVIII.

« On ne peut nullement expliquer ce que Dieu donne
 « à l'âme dans cet état, ni ce qu'Il est Lui-même. Il
 « se communique d'une manière si admirable, que
 « Dieu et l'âme ne semblent plus être qu'une même
 « chose, comme le verre et le rayon qui le pénètre, le
 « charbon et le feu qui l'enflamme, la lumière des pla-
 « nètes et celle du soleil qui les éclaire, ne paraissent
 « qu'un même corps. C'est pourquoi l'âme dit *qu'elle*
 « *a bu dans la cave intérieure de son bien-aimé ;*
 « parce que, comme le vin que l'on boit s'insinue par
 « tout le corps, de même cette communication divine
 « se répand par toute l'âme, ou plutôt l'âme est toute
 « transformée en Dieu, et alors elle est comme abreuvée
 « de lui, selon ses puissances spirituelles. Car elle boit,

« selon l'entendement, la sagesse de Dieu ; selon la
 « volonté, son amour ; selon la mémoire, ses délices ;
 « l'âme enfin est tout enivrée du torrent des plaisirs de
 « Dieu. C'est ce que l'Épouse dit d'elle-même dans les
 « cantiques : *Mon âme fut attendrie et transportée de*
 « *joie, lorsque mon Époux parla.* C'est-à-dire, lors-
 « qu'il se communiqua à elle.

Cant. v, 6.

« Le propre du Saint-Esprit, dans cet état, c'est d'ef-
 « facer de l'âme qu'il occupe toutes les images et toute
 « la connaissance des créatures, et de celles principale-
 « ment qui ne regardent pas son profit spirituel. Il est
 « vrai qu'elle ne perd pas réellement la science qu'elle
 « avait acquise auparavant ; mais elle n'a pas actuelle-
 « ment la mémoire de ces choses. Cela vient qu'étant
 « tout abîmée en Dieu dans les transports de son
 « amour, elle ne peut faire attention à aucun objet créé ;
 « ou parce que sa transformation en Dieu la retire de
 « toutes les idées des créatures, pour la rendre plus
 « semblable à la pureté et à la simplicité de Dieu, qui
 « est incapable d'aucun mélange, de sorte que, selon
 « la pensée de David, elle ignore tout ce qui n'est pas
 « de Dieu.

« Dans cet état d'élévation, Dieu fait cette âme par-
 « ticipante de son amour et de ses secrets, par les
 « flammes dont Il la brûle et par les lumières qu'Il ré-
 « pand dans son esprit. C'est pourquoi elle ajoute : *Il*
 « *m'a enseigné une science très-savoureuse,* c'est-à-
 « dire la connaissance de Dieu, que les spirituels ap-
 « pellent contemplation, ou théologie mystique. Elle
 « est d'un goût agréable, parce que c'est l'amour qui
 « l'enseigne à l'âme avec les agréments qu'il donne à
 « toutes choses, parce que c'est la connaissance de
 « Dieu et le principe de l'amour dont l'âme est ravie en
 « Dieu. C'est ce qui l'engage à se donner tout à Lui ; ainsi
 « elle n'a pour lors ni affections en la volonté, ni con-
 « naissances en l'entendement, ni mouvements dans les

Cant. xix.

1379 « passions, ni actions, qu'elle ne rapporte à Dieu sans
 « partage. Le prophète David nous fait le tableau de
 Ps. Lxi, 1, 2. « cette âme, lorsqu'il dit : *Mon âme ne se soumettra-*
 « *t-elle pas à Dieu, de qui mon salut dépend? Car*
 « *il est mon Dieu, mon salut et mon protecteur. C'est*
 « *pourquoi je ne serai pas beaucoup agité, et je ne*
 « *changerai pas.*

Cant. xx. « Lorsque l'âme s'est ainsi donnée à Dieu sans ré-
 « serve, elle emploie toute sa substance au service de
 « son époux. Elle n'a plus égard à ses propres commo-
 « dités, et ne s'occupe que de l'amour de Dieu seul, parce
 « que toute sa vie n'est plus qu'amour. Toute sa sub-
 « stance comprend, non-seulement sa partie supé-
 « rieure, mais aussi sa partie inférieure, savoir : le
 « corps avec toutes ses facultés, ses sens intérieurs et
 « extérieurs, et ses quatre principales passions, qui
 « sont : la joie, la douleur, l'espérance et la crainte.
 « Elle les a consacrées à Dieu, et, pour accomplir ce
 « sacrifice, elle se gouverne selon Dieu. Elle fait tout
 « par amour; elle souffre tout par amour. Tous ses
 « exercices spirituels et toutes ses œuvres corporelles,
 « généralement tout ce qui est renfermé dans les fonc-
 « tions du corps et de l'âme, n'a point d'autre principe
 « ni d'autre fin que l'amour. O heureux état! ô vie
 « heureuse! ô heureuse âme, qui est arrivée au point
 « de ne sentir plus ni joie, ni tristesse, ni amertume,
 « ni douceur, ni bien, ni mal, que pour l'amour, que
 « par l'amour, et que dans l'amour de Dieu! »

Comme ces paroles expriment au naturel le degré sublime auquel le Père Jean de la Croix eut le bonheur de parvenir dans cette solitude, on ne doit pas trouver mauvais que je me sois un peu arrêté pour les décrire. Ces faveurs singulières que Dieu accorde quelquefois aux âmes dont il est plus tendrement aimé, sont tellement au-dessus de la portée de notre entendement, qu'on ne peut les expliquer autrement qu'en employant

les mêmes termes dont ces saints contemplatifs se sont servis pour déclarer les effets surprenants de la magnificence du Seigneur. L'âme du Père Jean de la Croix fut introduite par ce moyen dans le temple de la divine sagesse, et qu'il pouvait dire avec autant de vérité que l'Épouse des Cantiques : *Il m'a conduit dans son cellier, et Il a ordonné en moi la charité.*

Cant. II, 4.

Le Saint se perdait alors et se quittait lui-même, afin d'être tout à Celui en qui il avait le bonheur d'être transformé. Comme il ne vivait pas tant en soi, mais que Jésus-Christ vivait en lui, on peut dire, après saint Thomas, que ses opérations étaient devenues, en quelque sorte, toutes divines, à raison de la forme qui les produisait et qui en était la règle ; cela, parce que la perfection avec laquelle cette forme divine s'est unie avec l'âme rend ses opérations comme semblables et se les approprie de telle manière, qu'elles lui sont comme naturelles.

Pendant que le Père Jean de la Croix s'appliquait à former les religieux du Calvaire à l'exercice de la contemplation, il avait encore le soin de confesser les Carmélites de Véas, où il fit un bien si considérable, qu'elles avouèrent toutes n'avoir jamais rien éprouvé de semblable à ce qu'elles ressentaient de grâces, toutes les fois qu'elles avaient le bonheur de converser avec ce saint homme. Un jour, comme elles l'entretenaient du fruit qu'elles recevaient de sa direction, il leur répondit que cela ne durerait pas encore longtemps. Une réponse si imprévue les jeta dans un grand étonnement : elles lui en demandèrent la raison et le pressèrent si fort, que, vaincu par leurs importunités, il leur déclara qu'il devait bientôt partir pour une nouvelle fondation dans la ville de Baëce. Comme on était alors dans des circonstances qui ne permettaient pas de tenter une telle entreprise, à cause de la rigueur avec laquelle le Nonce s'y opposait, et des efforts que les Pères de la Mitigation apportaient pour ruiner les fondations qui étaient

1579 déjà faites, les religieuses ne purent croire ce que le Saint leur disait. De plus, elles savaient très-bien qu'il n'y avait personne dans Baëce qui voulût se charger du soin de tels travaux. Elles soumièrent toutes ces difficultés au Père Jean de la Croix, et lui remontrèrent que les obstacles étaient en trop grand nombre pour s'imaginer que l'on pût sitôt les surmonter. Mais le Saint répondit à leurs objections avec une si ferme certitude du succès de la fondation, qu'elles furent obligées de se rendre. Ayant donc remarqué, depuis, toutes les circonstances dont ce saint homme leur avait parlé, elles reconnurent qu'il avait été inspiré d'en haut, pour assurer une chose à laquelle il n'y avait alors aucune apparence. Voici comment le Seigneur disposa les esprits, et de quelle manière il procura la paix et la tranquillité, après tant de troubles et de tempêtes excitées contre la Réforme.

XIII Lorsque la Cour fut informée du procédé du Nonce et de la rigueur avec laquelle les Visiteurs se comportaient à l'égard des Carmes Déchaussés, la plupart des gens de bien en furent indignés, et blâmèrent ouvertement une conduite qui leur paraissait si injuste. Don Louis Hurtado de Mendoza, comte de Tendiglia, qui avait procuré la fondation du monastère de Grenade, se trouva pour lors à Madrid; ne pouvant dissimuler l'affection qu'il portait à la Réforme, il fut trouver le Nonce pour le prier de vouloir du moins accorder une audience aux Carmes Déchaussés, et leur fournir les moyens de se justifier auprès de lui. Le Nonce persista dans son animosité contre la Réforme, et ne voulut rien entendre à ce que le comte venait lui proposer. Celui-ci, offensé d'un refus qui lui semblait injuste, dit au Prélat certaines paroles piquantes qui le touchèrent sensiblement. Il n'en demeura pas là : pour soutenir ce qu'il venait de commencer, il fut trouver le procureur du Roi pour le Conseil, et lui représenta l'injuste

Les esprits
se disposent
à la paix.

oppression que souffraient les sujets de Sa Majesté, sans qu'on pût les secourir, s'il ne prenait leur cause en main. Le procureur du Roi, touché de compassion pour les Carmes Déchaussés, promit de les protéger. Pour en venir à l'exécution, il obtint des ordres du Conseil, par lesquels il était enjoint à tous les tribunaux de se saisir de tous les décrets et commandements du Nonce, et d'empêcher qu'ils n'eussent leurs effets jusqu'à ce que les parties eussent été entendues, parce que le refus d'une juste défense était une oppression manifeste et une violence insupportable.

Le Nonce, outré des paroles du comte de Tendiglia, résolut de s'en venger. Pour le faire avec plus d'éclat, il fut porter ses plaintes à Sa Majesté Catholique, auquel il fit un long détail de tous les crimes prétendus dont on chargeait les Carmes Déchaussés. Le roi Philippe II, rendant, en la personne du ministre du Saint-Siège, l'honneur et le respect qu'il conservait pour le successeur de saint Pierre, témoigna un grand déplaisir de ce qu'il s'était trouvé quelqu'un dans ses États capable de le fâcher, et lui promit de lui faire donner satisfaction. Mais voulant en même temps faire connaître à ce Prélat combien la conduite qu'il tenait à l'égard de la Réforme lui déplaisait, il ajouta ces paroles dignes de remarque : *J'ai connaissance de l'opposition que les Carmes Mitigés font aux Réformés, et il y a grand sujet de la tenir pour suspecte et mal fondée, étant entreprise contre des personnes qui font une profession particulière de mener une vie plus austère et plus parfaite. Obligez-moi, Monsieur, de protéger la vertu qu'il semble que vous ne favorisez pas, au jugement de tout le monde, qui se plaint tous les jours de ce que vous n'aimez pas les Carmes Déchaussés.*

Ces paroles, prononcées avec toute la gravité qui convenait à un si sage prince, furent comme autant de traits qui percèrent le cœur du Nonce; et si les pre-

miers discours de Sa Majesté lui avaient donné quelque satisfaction, par l'espérance d'avoir raison de l'insulte que le comte de Tendiglia lui avait faite, ces derniers lui causèrent un trouble et un chagrin extraordinaires. De plus, considérant que rien n'avait pu engager le Pape à se déclarer contre la Réforme (parce que tout ce qu'il pouvait mander à Rome sur ce sujet, était détruit par les ministres d'Espagne, qui écrivaient le contraire), il crut que le meilleur parti qu'il devait prendre, dans les circonstances présentes, c'était de chercher un moyen pour se tirer avec honneur d'une affaire où il commençait à s'apercevoir s'être engagé mal à propos.

Le Roi voulut tenir parole à ce Prélat. Pour cet effet, il ordonna à un de ses ministres de déclarer ses intentions au comte de Tendiglia, qui était déjà parti, et de lui mander les sujets de plaintes qu'on lui avait faites de sa conduite à l'égard du Nonce. Le comte répondit à cette lettre, rendant raison de ce qui s'était passé sur ce sujet, et des motifs qui l'avaient engagé à favoriser les Carmes Déchaussés. Il justifia si bien son procédé, que le Roi, jugeant de l'équité de sa réponse par l'approbation générale que l'on donnait à la cause que ce seigneur appuyait, goûta extrêmement ses raisons; c'est pourquoi Sa Majesté ordonna à son ministre de faire voir cette lettre au Nonce, afin d'apprendre de sa bouche quels étaient ses véritables sentiments.

Ce fut un nouveau déplaisir pour ce Prélat, parce que cette lettre lui faisait connaître que les plus puissants d'Espagne se déclaraient pour les Carmes Déchaussés, et l'expérience qu'il en faisait tous les jours ne faisait qu'augmenter son chagrin. Comme il était obligé de converser à toute heure avec les grands du royaume et les ministres de Sa Majesté, tous généralement prenaient occasion de lui parler en faveur de la Réforme, et il ne rencontrait personne qui voulût justifier sa conduite.

Le comte de Tendiglia revint peu de temps après à Madrid, et fut obligé de rendre visite à ce Prélat. Après les premiers compliments, il fit tomber la conversation sur l'affaire des Carmes Déchaussés, et lui représenta que Sa Majesté étant résolue de les protéger, c'était une entreprise très-dangereuse de vouloir s'opposer à un prince si sage et si puissant. Le Nonce tâcha de se justifier le mieux qu'il lui fut possible, et, après avoir répliqué plusieurs choses sur ce sujet, il finit par ces paroles, qui furent le commencement de la paix et de la tranquillité de la Réforme : *Monsieur, afin que vous connaissiez combien mes pensées sont justes, et mes intentions sincères pour le service du Roi, je souhaite de bon cœur, et je serai très-aise que Sa Majesté députe quelques personnes d'honneur pour terminer avec moi cette affaire, afin qu'étant à couvert de toute passion par le jugement que nous concerterons ensemble, je puisse me justifier auprès du Roi, et me mettre bien avec tout le monde.*

Le Nonce n'en demeura pas à ces paroles. Pour montrer à ce Seigneur qu'il agissait avec sincérité, il le chargea de présenter de sa part une requête à Sa Majesté Catholique, dans laquelle il exposait par écrit ce qu'il venait d'assurer de vive voix. Le Roi lut la requête et en fut satisfait. Il entra aussitôt dans toutes les vues de ce Prélat, et nomma quatre personnes des plus sages et des plus éclairées qu'il connût, pour travailler avec lui à cette grande affaire, afin de la terminer à la satisfaction des gens de bien.

Les Commissaires ayant examiné avec beaucoup d'attention toutes les procédures qui avaient été faites de part et d'autre, furent d'avis qu'il fallait commencer par retirer tous les monastères de Carmes et de Carmélites Déchaussés de la juridiction des Mitigés. Ils trouvaient que les Pères de l'observance avaient agi avec les Réformés d'une manière qui paraissait trop vio-

XIV

On nomme
des Com-
missaires.

1579 lente, et qu'une telle conduite avait occasionné tous les troubles dont on se plaignait alors. Mais, parce que c'eût été aller trop vite et aigrir de nouveau les esprits, que de demander d'abord que la congrégation des Carmes Déchaussés fût établie et gouvernée par un de leur corps, ils proposèrent pour cet emploi le Père Ange de Salazar.

Ce religieux était un homme de mérite dont la probité était suffisamment reconnue, et qui avait toujours paru bien intentionné pour la Réforme. Comme il avait un grand jugement et un esprit fort solide, ceux de son Ordre étaient assurés qu'il n'abandonnerait jamais leurs intérêts, et que leur cause ne pouvait être dans de meilleures mains. Ainsi, à cause des belles qualités qui se trouvaient réunies en sa personne, les Commissaires conclurent que le Père Ange de Salazar se gouvernerait de telle manière, avec les uns et les autres, que tout le monde aurait lieu d'être content.

Le Nonce suivit avec plaisir un avis qui lui paraissait si judicieux. Il expédia un bref par lequel il annulait et révoquait toutes les Patentes accordées jusqu'ici aux Provinciaux des Carmes Mitigés; il déclara le Père Ange de Salazar seul Visiteur de tous les Carmes et Carmélites Déchaussés, tant de la Castille que de l'Andalousie. Ce fut sous le sage gouvernement de ce vertueux Supérieur, que le Père Jean de la Croix fit la fondation d'un nouveau monastère, dans la ville de Baëce, comme il faut le dire présentement.

XV

Fondation
de Baëce.

Baëce était une ville fameuse dès le temps de Ptolémée, et elle s'était toujours maintenue dans sa grandeur et dans son opulence par la beauté de sa situation, qui se trouve sur une éminence, par la fertilité de ses campagnes et par la pureté de son air. Du temps des Goths, elle fut un Siège épiscopal; et, sous la domination des Maures, les rois y avaient établi leur demeure. Lorsque le roi Ferdinand l'eut fait rentrer sous son

obéissance, plusieurs gentilshommes qui l'avaient assisté dans cette expédition, s'y établirent avec toutes leurs familles. Le saint Évangile avait jeté de si profondes racines dans le cœur de tous les habitants de cette grande ville, que les personnes laïques vivaient en ecclésiastiques, et les ecclésiastiques, en religieux. L'avantage d'avoir possédé le Père Avila, si estimé dans toute l'Espagne, d'avoir été éclairée par les lumières de sa doctrine et par ses grands exemples de vertu, a donné à cette ville un lustre particulier. Par le moyen des collèges que ce grand homme y a fondés, elle est devenue la mère de plusieurs savants, encore plus distingués par l'intégrité de leurs mœurs que par les lumières de leur doctrine.

Les habitants de cette grande ville souhaitaient, depuis quelque temps, avoir dans leur enceinte les Carmes Déchaussés de la Pegnuëla, et tout le monde le demandait avec beaucoup d'instance; mais le Nonce s'y étant toujours opposé, il n'y avait aucun moyen de tenter cette fondation. Ce fut quand le Père Ange de Salazar eut été déclaré Visiteur des Carmes Déchaussés, avec pouvoir de permettre de nouvelles fondations, que les Supérieurs de la Réforme reprirent courage et commencèrent à négocier cet établissement. Le Père Visiteur approuva ce dessein, et, pour en faciliter l'exécution, jeta les yeux sur le Père Jean de la Croix, qui était Supérieur de la solitude du Calvaire, et lui donna commission de tenter ce nouvel établissement. Le Saint, sachant que c'était la volonté du Seigneur, obéit aux ordres qui lui furent apportés, et passa par le monastère de la Pegnuëla pour y choisir les religieux qui lui étaient nécessaires. Il commença cette fondation par s'assurer de la permission de l'Évêque, qui lui fut donnée sans aucune difficulté. Après avoir considéré le quartier de la ville qui lui parut le plus propre pour l'Institut de la Réforme, il s'arrêta à une maison qui

était assez commode, et en conclut l'achat à mille huit cents ducats, dont la plus grande partie lui fut donnée par un saint ecclésiastique si affectionné aux Pères de la Pegnuëla, qu'il n'avait rien qui ne fût à eux lorsqu'il était question de les assister.

Lorsque tout fut disposé pour l'établissement du monastère, le Père Jean de la Croix fut chercher à la Pegnuëla les religieux qu'il avait destinés pour cette maison. Il leur fit d'abord une exhortation fort touchante, pour les engager à remercier le Seigneur de la grâce qu'il leur faisait de les choisir pour une œuvre si sainte, et à renouveler leur ferveur dans une occasion de cette importance. Il partit ensuite avec eux, et fit le chemin à pied, ayant seulement une monture pour porter les ornements destinés à l'autel. Quoiqu'en ce jour, qui était la veille de la Trinité, ils eussent fait beaucoup de chemin et essuyé de grandes fatigues, sans prendre le moindre soulagement, ils ne laissèrent pas d'observer le jeûne dans toute sa rigueur. Ils arrivèrent dans la ville au commencement de la nuit, et travaillèrent jusqu'au jour à disposer la maison en forme de monastère. Ils choisirent pour leur église une grande salle qu'ils accommodèrent le mieux qu'il leur fut possible; là, ils construisirent un autel avec des tables qu'ils avaient fait transporter, l'ornant de fleurs et d'images; s'étant contentés d'un appareil si simple, ils employèrent le reste du temps à rendre grâce à Dieu pour une faveur si singulière.

Le lendemain, 14 juin de l'année 1579, jour auquel la sainte Église solennisait la fête de la très-sainte Trinité, le Père Jean de la Croix dit publiquement la messe, et prit ainsi possession de cette nouvelle maison. Le grand monde qui accourut au son de la cloche fut si émerveillé de cette nouveauté, et le peuple si ravi, que les premiers qui étaient entrés refusaient de sortir pour faire place à ceux qui les suivaient. Entre les personnes

de nom qui assistèrent à cette cérémonie, il y eut trois fameux Docteurs de cette ville, lesquels avaient ouï si souvent parler des Carmes Déchaussés, qu'ils voulurent, dans cette occasion, satisfaire le désir qu'ils avaient depuis longtemps de les connaître par eux-mêmes. Lorsqu'ils eurent étudié à loisir les Pères, ils découvrirent les rares qualités de leur esprit et leurs talents admirables. Ils furent tellement ravis que, lorsqu'ils prêchaient dans les églises de la ville, ou qu'ils enseignaient dans les écoles publiques, ils avaient coutume de proposer à leurs auditeurs la vie et les exemples des Carmes Déchaussés, publiant de toutes parts que le peu qu'ils connaissaient déjà de ces saints religieux, leur avait ôté l'admiration des choses que les histoires rapportent des anciens moines de l'Égypte et de la Palestine. Toutes ces louanges, appuyées du témoignage de personnes si judicieuses, mirent la Réforme en réputation, et excitèrent la ferveur de beaucoup de jeunes gens, qui résolurent d'abandonner tout ce qu'ils pouvaient prétendre dans le siècle pour venir se sanctifier avec ces solitaires.

Un saint ecclésiastique nommé Marcel, étant venu visiter cette nouvelle maison, remarqua que les religieux n'avaient soin que de leur église, qu'ils entretenaient avec beaucoup de propreté, malgré cette admirable simplicité qui paraissait dans tous les ornements. Pour ce qui les concernait, ils étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas de quoi se coucher. Édifié d'une conduite si rare, même parmi les plus saintes communautés, lorsqu'il fut de retour chez lui, il leur envoya plusieurs matelas afin qu'ils pussent s'en servir. Le Père Jean de la Croix apprenant cette libéralité, en remercia le Seigneur; mais il ne voulut pas recevoir un tel présent. Il renvoya tous ces matelas, mandant à cet ecclésiastique que les Carmes Déchaussés ne se servaient point de ces sortes de meubles quand ils étaient en santé, ce

XVI

Conduite
du Saint
dans ce
Monastère.

qui donna à cet honnête homme de nouveaux sentiments et de nouveaux désirs de les assister de tout son pouvoir.

Quant à ce qui concernait les vivres que ce bon Prêtre et les autres personnes charitables envoyaient au monastère, le Père Jean de la Croix ne voulait pas que l'on en prit davantage qu'ils n'en pouvaient consommer, selon l'usage de la règle et conformément à leur vie pénitente. Le Saint s'appliquait particulièrement à bannir tout esprit de sollicitude, voulant toujours que ses religieux se reposassent sur la bonté du Père céleste, qui veille sans cesse sur ceux qui Le servent avec fidélité. Au milieu de cette grande pauvreté dont il faisait profession, Notre-Seigneur lui fournit une occasion particulière où le Saint fit voir la grande confiance qu'il avait en la Providence.

Il courut en ce temps-là une espèce de catarrhe, accompagné de fièvres et d'autres accidents si pénibles et si universels, que peu de personnes y échappaient, et que plusieurs en mouraient. Le Père Jean de la Croix se vit bientôt chargé de dix-huit malades, tant des religieux de son monastère que de ceux de la Pegnuëla, qu'on y avait transportés pour être plus facilement secourus. Le procureur de la maison voyant qu'il n'y avait aucune des choses nécessaires pour soulager ces malades, en donna avis au saint homme, lui demandant sa permission pour aller quêter dans la ville, afin d'avoir de quoi secourir tous ces infirmes. Mais le Père Jean de la Croix lui fit aussitôt cette réponse : *Je désire autant que vous que les malades soient traités avec beaucoup de charité ; mais je ne voudrais pas que nous fussions importuns. Nous avons Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la maison, c'est à sa divine Majesté qu'il appartient de les pourvoir ; ainsi, employons une partie du temps qu'il faudrait pour aller par les rues solliciter et importuner les bienfaiteurs, à prier Jésus-*

Christ, qui est Celui qui doit leur inspirer de nous secourir.

1379

Après une réponse si désintéressée, le Saint se retira devant le très-saint Sacrement pour recommander ce besoin. Le jour suivant, sans avoir fait aucune autre demande, des personnes de la ville, qui savaient le nombre des malades qui étaient dans le monastère, envoyèrent une provision très-abondante de tout ce qui était nécessaire pour les soulager; sur quoi le Saint dit à ses religieux : *Voyez, mes Pères, combien il est avantageux de mettre toujours sa confiance dans le Seigneur, et non pas dans les empressements qui partent de la prudence de la chair.*

Ce n'est pas que le Père Jean de la Croix voulût obliger ses religieux à renoncer absolument à tous les moyens que la prudence doit suggérer dans les occasions. Il n'ignorait pas que Celui qui nous défend les soins inquiets, par l'exemple des oiseaux, qui sont nourris par la Providence du Tout-Puissant, a commandé en même temps au paresseux d'apprendre, à l'imitation de la fourmi, à chercher de quoi subvenir à ses besoins. Il voulait seulement empêcher que les religieux, sous des prétextes apparents, ne prissent la liberté de sortir trop facilement de leur retraite. Il voulait aussi que l'on commençât toujours par la prière, recommandant premièrement au Seigneur les nécessités où l'on se trouvait, afin que les secours qui surviendraient fussent plutôt un effet de son adorable Providence que des soins qu'on pourrait prendre inutilement si Dieu ne les bénissait pas.

Ce monastère fut un des premiers des grandes villes que le Père Jean de la Croix gouverna comme propre Supérieur. Ce fut là qu'il se vit obligé de mêler la vie active à l'exercice de la contemplation, et de secourir le prochain selon que la profession de Mendians semblait l'exiger, sans toutefois manquer à l'obligation essen-

tielle d'un Carme Déchaussé, qui consiste à méditer jour et nuit la loi du Seigneur. Quelques religieux d'une vertu éprouvée, qui ont travaillé avec lui à cette fondation, rapportent la vie admirable qu'il menait en ce temps-là, et avec quelle ferveur chacun s'efforçait d'imiter un si parfait modèle. Il établit dans cette maison la même forme de vie qu'au Calvaire et à la Penguëla, d'où il avait tiré les premiers religieux qui composèrent cette nouvelle fondation. La solitude, le silence, l'oraison, la pauvreté, et les mortifications s'y pratiquaient avec tant de courage, qu'il n'y a point eu de maisons religieuses qui les ait surpassés en cela. D'autre part, ils se trouvaient plus exposés que les autres à la vue du monde, auquel ils devaient prêcher par œuvres et par exemples; ils s'acquittèrent si fidèlement de cette obligation, que le succès de leur prédication retentissait par toute l'Andalousie.

Je rapporterai seulement ici ce que le Père Pierre de Saint-Hilarion atteste du commencement de cette fondation, à laquelle il assista, et dont, par conséquent, il peut rendre un témoignage plus authentique. « Encore, « dit-il, qu'il y eût longtemps que l'on avait travaillé à « procurer la fondation du monastère de Baëce, Notre- « Seigneur voulut qu'elle fût différée jusqu'à ce que le « Père Jean de la Croix pût en être le fondateur. Après « que ce collège fut établi, les maîtres, qui étaient « pour lors en l'Université, venaient au couvent pour « communiquer de leur salut avec le Père Jean de la « Croix. Comme ce Saint était sorti depuis peu de « temps de sa prison, où il avait été instruit par le Sei- « gneur, et rempli des lumières de son Esprit, il leur « donnait des avis si salutaires, qu'ils s'en retournaient « bénissant Dieu, et publiaient de toutes parts les « louanges de la Réforme, en assurant que le Père « Jean de la Croix était d'un mérite singulier, et très- « élevé dans la contemplation.

« Il y avait pour lors , dans ce collège , des religieux
 « fort spirituels, et on y pratiquait la vertu avec tant
 « de ferveur, qu'il semblait plutôt un noviciat qu'une
 « maison destinée aux études. Comme ces religieux,
 « par leur vie tout angélique, se trouvaient disposés
 « aux exercices de la contemplation, et avaient dans le
 « Père Jean de la Croix un maître très-expérimenté,
 « on peut dire que ce sage Supérieur en faisait autant
 « de séraphins tout embrasés du feu de la divine cha-
 « rité.

« La vie que l'on menait dans ce couvent était telle
 « que, pour en connaître la perfection, il faudrait se
 « reporter aux exemples des anciens solitaires. De là
 « vient que les docteurs de l'Université les compa-
 « raient aux anachorètes des déserts de l'Égypte; ce
 « qui acquit un grand renom à la Réforme par toute
 « l'Andalousie, non-seulement parmi les peuples, mais
 « encore chez les personnes les plus distinguées, ecclé-
 « siastiques et séculières. Les jeunes religieux étaient
 « occupés aux études, et allaient, en ce temps-là, dans
 « les écoles publiques prendre leurs leçons de théo-
 « logie; leur rare exemple causait tant d'édification
 « à ceux qui les considéraient, que plusieurs éco-
 « liers furent touchés, et se présentèrent pour prendre
 « l'habit. »

Entre les choses de grande édification que les sécu-
 liers remarquaient dans ces premiers religieux, la re-
 traite qu'ils gardaient tenait un des premiers rangs.
 Excepté les écoliers qui allaient recevoir leurs leçons
 dans l'Université, les mois s'écoulaient sans qu'aucun
 autre parût dans la ville, de sorte qu'on pouvait dire
 d'eux ce que Sozomène rapporte des anciens solitaires,
 qu'on ne les voyait jamais dans les villes, ou qu'il fal-
 lait des raisons bien fortes pour les y rencontrer. Les
 séculiers disaient qu'il fallait aller dans leurs églises
 pour les voir lorsqu'ils étaient à l'autel, parce qu'on ne

XVII

Soz. amour
 pour
 la retraite.

Sozom. l. 1.
 c. XIII.
 Hist. Eccl.

les rencontrait presque jamais autre part. Le Père Jean de la Croix s'appliquait de telle sorte à faire observer le point de la Règle qui ordonne la retraite que, dans toutes les communautés où il a été Supérieur, on jouissait des avantages qui se rencontrent dans la solitude des déserts.

Cette attention particulière à faire observer la retraite n'empêchait pas le Saint de témoigner sa charité envers le prochain, et de le secourir dans la nécessité. On expérimentait dans cette maison cet admirable mélange de la vie sociale et solitaire que saint Basile avait établie dans quelques-uns de ses monastères qu'il avait fondés auprès des villes. Il y avait un tel accord de la vie active et de la contemplative, que l'action ne manquait jamais de contemplation, ni la contemplation de communication; aussi, de même que la terre et l'eau s'unissent ensemble pour contribuer à la production des œuvres de la nature et à l'utilité des hommes, ces deux vies avaient coutume de procurer les mêmes effets pour la gloire du Seigneur et le salut du prochain.

Quoique le Père Jean de la Croix eût beaucoup plus d'inclination pour la solitude que pour le commerce avec le monde, cependant, eu égard à la qualité de mendiant auquel il était assujetti, il avait un grand soin de tempérer toutes choses au profit du prochain. Il lui faisait des aumônes spirituelles par les biens temporels dont il était secouru, nourrissant les âmes d'un aliment céleste, en échange du terrestre qu'il recevait. Cette libéralité dont il usait envers les peuples, les secourant par les prédications et les confessions, était accompagnée d'une grande vigilance pour éviter toute sorte de fréquentation des séculiers, lorsque cela n'était pas absolument nécessaire. Il avait coutume, dans ces occasions, de rappeler à ses religieux cette fameuse sentence de saint Antoine, que tant de funestes expériences ont fait voir très-véritable, à savoir, que le religieux

hors de son monastère est semblable à un poisson qui se trouve hors de l'eau.

Toute son application tendait à l'avancement spirituel de ses religieux, cherchant toujours à les porter à servir Dieu avec plus de perfection. Il était extrêmement vigilant dans tout ce qui concerne la propreté et l'ornement des autels, sans souffrir néanmoins que l'on passât les bornes de la pauvreté, dont il faisait profession. Aussi, lorsque quelque personne, sous prétexte de piété, voulait lui donner des ornements trop riches, il les refusait toujours généreusement. Pour excuser ce refus, il disait que les plus simples étaient plus agréables à Dieu, avec le recueillement et la compoction du cœur, que les plus riches et les plus précieux, avec la distraction qu'ils ont coutume d'entraîner avec eux. C'est pourquoi, du temps du Père Jean de la Croix, les ornements furent toujours d'une étoffe humble et pauvre, mais, néanmoins, très-propres et bien entretenus.

Un jour qu'il était avec un religieux nouvellement arrivé d'un autre monastère, celui-ci lui dit que son Supérieur s'était laissé dominer par la maxime qu'on devait s'adonner davantage aux exercices de Marthe, et qu'il était même à propos d'accorder des soulagemens à ceux qui s'y employaient. Comme ce religieux s'était beaucoup étendu pour lui expliquer les raisons de son Supérieur, qui tendaient toutes au relâchement, le Père Jean de la Croix se sentit embrasé d'un saint zèle, et, se tournant vers ce religieux, il lui dit ces paroles dignes de remarque : *Mon Père, si jamais on veut vous persuader une doctrine commode, quand même cela viendrait de la part d'un Supérieur qui l'aurait appuyée de miracles, donnez-vous bien de garde d'y ajouter foi, encore moins de la réduire en pratique. Embrassez plutôt la pénitence et le dégagement, sans jamais chercher Jésus-Christ autre part que sur la Croix, parce qu'Il ne nous a appelés à la profession de*

1579 *Carmes Déchaussés que pour Le suivre et porter notre croix, en renonçant à toutes choses, mais principalement à nous-mêmes; en nous privant des douceurs et des commodités de la vie, bien loin de nous en procurer. N'oubliez jamais, je vous prie, ce que je viens de vous dire, et tâchez, dans toutes les occasions, de le publier comme une maxime très-importante.*

XVIII

Sa dévotion
au mystère
de la Trinité.

Ce fut dans ce monastère que l'on remarqua plus en particulier la grande dévotion que le Père Jean de la Croix portait aux principaux mystères de notre religion. Lorsqu'il parlait de l'adorable Trinité, il le faisait toujours en des termes si sublimes, accompagnés de sentiments de si profonde vénération, qu'il n'y avait personne de ceux qui l'entendaient qui, recevant de lui de nouvelles lumières, ne sentit intérieurement renouveler sa ferveur et sa foi pour s'appliquer à la considération d'un mystère si auguste. Les paroles dont il se servait dans ces occasions étaient tirées de la vigueur de sa foi, et secondées du don de science et de pénétration que Dieu lui avait communiqués; aussi enlevaient-elles ordinairement ses auditeurs, les tenant dans un respect et une vénération inexplicables pour Dieu, cet Être souverain, infini et incompréhensible.

Vie
de la Sainte,
ch. xxvii.

Sainte Térèse avait coutume de dire que, lorsqu'elle voulait s'appliquer à la considération de ce mystère, elle se trouvait tout à coup si éclairée, qu'il n'y avait pas de théologien contre lequel elle n'eût entrepris de disputer pour expliquer ces adorables attributs. Nous pouvons conjecturer que le Père Jean de la Croix avait puisé dans la même source toutes les sublimes connaissances qu'il communiquait à ses disciples, et qui, par conséquent, devaient produire les mêmes effets dans l'âme de ceux qui y apportaient les mêmes dispositions.

Je croirais faire tort à la mémoire de ce bienheureux Père et à celle de ses illustres filles, si je ne faisais ici mention de quelques événements remarquables qui lui

arrivèrent à leur égard , durant le temps qu'à l'instance de leur sainte mère , il alla les confesser toutes les semaines , et prit la conduite de leurs âmes , lorsqu'il était Supérieur du couvent du Calvaire. Le serviteur de Dieu étant une fois au monastère de Véas , il y eut une religieuse qui , le matin , dans son oraison , contemplant le mystère de la très-sainte Trinité , fut tout d'un coup saisie d'un grand désir que tous ceux qui sont encore en ce monde imitassent les bienheureux habitants du ciel , qui honorent , louent , aiment continuellement ce souverain mystère. Elle s'embrasa si fort de dévotion dans cette pensée , qu'elle se mit à la recommander à Dieu , pour ce sujet , avec une ferveur extraordinaire , et elle eut grande envie d'entendre , ce jour-là , une messe de la très-sainte Trinité. C'était justement au moment où le bienheureux Père commençait à se revêtir des habits sacerdotaux pour célébrer la sainte Messe. Dans cet instant , Notre-Seigneur lui révéla quelle était la dévotion de cette religieuse , et lui commanda d'y satisfaire en disant la messe qu'elle souhaitait , tant il semble que Dieu soit attentif et prêt à accomplir les désirs de ses serviteurs. Notre-Seigneur ne se contenta pas même de cette première condescendance. Il ordonna au Père , après la messe , de déclarer , de Sa part , à cette vertueuse fille combien cette dévotion lui était agréable , et lui découvrit les grâces qu'il recevrait en considération d'elle , pendant qu'il célébrerait , afin qu'elle demeurât plus fortement confirmée dans l'estime qu'elle avait toujours eue pour un si haut et si adorable mystère. La messe étant finie , le bienheureux Père fit appeler la religieuse pour lui parler , et lui dit entre autres choses : *O ma fille , que je vous suis obligé et que je vous le serai toute ma vie , de ce que vous avez été cause que Notre-Seigneur m'a commandé de dire la Messe de la très-sainte Trinité ! car , pendant que je la célébrais , Il m'a fait une grâce très-signalée , à savoir , qu'au temps de la consécration ,*

1579

Il m'a fait voir, dans une nuée tout éclatante de lumière, les trois personnes de la très-sainte Trinité! O ma sœur, ô que les biens seront grands! ô que la gloire sera pénétrante, dont nous jouirons à la présence et à la vue de ces trois personnes divines! En disant ces paroles, il resta ravi en extase pendant l'espace d'une demi-heure, avec un visage enflammé comme celui d'un séraphin, et la religieuse demeura devant lui toute transportée de voir et d'entendre ces merveilles, louant et bénissant Notre-Seigneur, qui est si libéral en faveur de ceux qui le servent.

Les consolations abondantes que recevait ce saint religieux lorsqu'il considérait ce mystère vénérable, le portaient à en dire souvent la messe. Lorsqu'il fut Supérieur de la maison de Grenade, s'expliquant plus ouvertement à une religieuse, il lui dit ces paroles : *Dieu communique à un pauvre pécheur le mystère de la très-sainte Trinité dans un si haut degré, que si sa divine Majesté ne soutenait ma faiblesse, il me serait impossible de vivre.*

On attribua à cette cause la grande débilité qu'on remarquait en lui, et les fréquentes infirmités qui contribuèrent à la ruine de sa santé. Car, si l'on fait attention que ce Saint ne pouvait entendre parler un peu vivement du mystère de la très-sainte Trinité sans sortir aussitôt hors de lui-même et sans être ravi en extase, il est facile de juger que ces changements extérieurs ne pouvaient s'opérer sans un dommage considérable de sa santé. Par conséquent, ce fut une des causes principales qui abrégèrent de beaucoup la durée de sa vie; car il est sûr qu'il avait, d'ailleurs, un très-bon tempérament, puisque, dans sa jeunesse, il n'avait jamais eu la moindre maladie.

XIX

Quelque soin qu'apportât le Père Jean de la Croix pour s'appliquer à la considération de l'auguste mystère de la très-sainte Trinité, il ne laissait pas de s'attacher

Sa tendresse
pour
le Mystère

aussi fortement à celui de la sacrée humanité de Jésus-Christ. Il était convaincu que c'est l'unique chemin qui peut nous conduire au Seigneur. Il disait qu'il était d'autant plus dangereux de séparer ces deux mystères également incompréhensibles, qu'ils se réunissent tous les deux pour former un seul Christ, quoiqu'ils se présentent à notre foi sous deux objets différents. De cela, il tirait la conséquence que l'on doit se porter également à l'essence divine et à la nature humaine, et que plus la contemplation élève notre âme jusqu'à la divinité, plus elle devait pareillement l'unir par amour à la sacrée humanité, tant que le Saint-Esprit, qui est le principe de ces opérations, n'en ordonne pas autrement, comme il arrive quelquefois, pour de bonnes fins qui se terminent toujours à la gloire du Seigneur et au salut des élus.

C'est ce qui faisait dire à la séraphique sainte Tèrese, cette sage et éclairée maîtresse de la théologie mystique, *que le contemplatif qui se sent détaché de l'humanité sainte de Jésus-Christ par la considération contraire de la Divinité en laquelle il s'exerce, ne marche pas dans le bon et droit chemin, et que celui qui, de la contemplation de la Divinité, ne sort pas plus embrasé d'amour pour cette Sainte Humanité, n'est pas éclairé des lumières du Saint-Esprit, mais du sien propre, ou de quelque autre encore plus trompeur. Le contemplatif éloigne bien quelquefois sa vue de ce qui est humain, mais c'est quand Dieu le fait Lui-même; hors de là, qu'il se garde bien de la divertir ou détourner soi-même de son mouvement propre, car il se perdrait indubitablement.*

Nous avons remarqué plus haut que le Père Jean de la Croix était, sur ce point, du même sentiment que sainte Tèrese, et, quoique dans ses œuvres il demande un détachement de tout ce qui est sensible, pour élever l'âme à la contemplation des vérités divines, il excepte

1579

toujours l'humanité de Jésus - Christ, exhortant un chacun à s'y appliquer avec soin. Comme cette matière est des plus importantes, on ne trouvera pas mauvais que nous donnions ici un passage où cette pensée est clairement exprimée. Voici les propres paroles du Saint :

La Montée
du Mont-
Carmel,
liv. III,
ch. I.

« Il faut remarquer que quand je dis qu'il est à propos
« d'oublier les espèces et les connaissances des objets
« matériels, je ne prétends nullement parler de Jésus-
« Christ, ni de son humanité sacrée. L'âme n'en a pas
« quelquefois la mémoire dans sa plus haute contem-
« plation et dans le simple regard de la Divinité, parce
« que Dieu élève notre esprit à cette connaissance con-
« fuse et surnaturelle. Néanmoins, il ne faut jamais
« négliger la représentation de cette adorable huma-
« nité, ni en effacer le souvenir et l'idée, ni en affaiblir
« la connaissance. La vue qu'on en a et la considéra-
« tion amoureuse qu'on en fait, exciteront l'âme à toute
« sorte de bien, et l'aideront à acquérir la plus émi-
« nente union de Dieu. Il est manifeste qu'encore qu'il
« soit expédient d'ensevelir dans l'oubli les autres
« choses corporelles et visibles, comme des obstacles
« à l'union divine, il n'y faut pas comprendre Celui qui
« s'est fait homme pour notre salut, et qui est la Vérité,
« la porte, le chemin, le guide à tout bien. Supposant
« donc cette doctrine comme certaine et infaillible, je
« reviens à ce que j'ai avancé, etc. »

Pénétré de ces beaux sentiments, qui certes ne sont pas ceux des faux mystiques, le Père Jean de la Croix sentait son âme embrasée d'un si ardent amour pour l'humanité de notre Sauveur, qu'il se tenait continuellement attaché à la considération de ce mystère, d'où il tirait toute sa force et cette confiance héroïque qui éclata toujours en lui. Les religieux de Baëce s'apercevaient particulièrement de cet amour lorsque la sainte Église célébrait l'auguste naissance du Fils de Dieu,

qui s'est revêtu de notre chair pour opérer notre salut. Il semblait, ces jours-là, que le Père Jean de la Croix avait une dévotion toute céleste, et celle des autres religieux ne paraissait que tiédeur, comparée à cette âme fervente et embrasée.

Il voulut, une fois, entretenir ses frères des merveilles incomparables qui éclatent dans ce mystère. Mais il s'en acquitta avec une ferveur si ardente, et il en fut tellement pénétré, que, ravi aussitôt en extase, on fut obligé de le faire revenir plusieurs fois à lui, sans qu'il pût jamais empêcher des effets si extraordinaires, quelque soin qu'il prît pour tâcher de les dérober à la connaissance de ceux qui l'entouraient. Quoique de lui-même il fût très-réservé, et qu'il ne désirât que pénitence, on s'étonnait de le voir d'une humeur tout à fait différente dans ces solennités; ce qui provenait de l'extrême joie qu'il ressentait en son âme à la vue de l'ineffable bonté de Jésus-Christ notre Sauveur.

Dans les temps destinés à remettre à la mémoire des fidèles la Passion du Fils de Dieu, on lisait sur son visage la douleur dont son âme était alors toute pénétrée. Les gémissements qui sortaient de son cœur excitaient tout le monde à pleurer avec lui et à s'affliger intérieurement à la vue des tourments que Jésus-Christ avait voulu endurer pour les pécheurs. Lorsqu'il célébrait le saint sacrifice de la Messe, il se perdait dans l'océan de la divine miséricorde, et son âme s'y abîmait de telle sorte, que son corps devenait immobile et sans sentiment.

Célébrant un jour cet adorable sacrifice dans l'église de ce monastère, la contrainte intérieure qu'il fut obligé de se faire pour résister à l'impétuosité de l'esprit fut si violente, que, quelques efforts qu'il fit afin de la surmonter, il se trouva hors de lui. Après avoir pris le précieux Corps du Fils de Dieu, le calice lui demeura dans les mains, sans pouvoir donner aucune marque de sen-

xx

Sa ferveur
pendant
la Messe.

timent. Quelque temps après, étant un peu revenu à soi (sans néanmoins connaître assez distinctement ce qu'il faisait, tant avait été impétueux le ravissement de son âme), il se mit en devoir de retourner à la sacristie avant que de consommer le sacrifice. Les assistants, surpris de ce spectacle, se regardaient les uns les autres sans oser proférer une seule parole; alors, une personne qui se trouvait présente à cette merveille, s'écria tout à coup : *Il faut appeler les Anges pour achever cette Messe, puisqu'il n'y a qu'eux qui soient capables de s'en acquitter avec autant de dévotion que ce saint homme, qui ne paraît plus en état de le faire.* Les religieux, informés de ce qui venait de se passer, accoururent aussitôt; et l'ayant fait revenir à lui, un d'entre eux lui aida à achever la Messe, et le reconduisit à la sacristie tout pénétré d'amour et de dévotion.

Une autre fois, se trouvant dans l'église des Carmélites de Caravaque, où il était allé, à la prière de sainte Térèse, pour la consolation de ces saintes religieuses, on s'aperçut qu'il sortait de son visage des rayons à peu près semblables à ceux qui paraissent aux étoiles; cela lui arrivait immédiatement après avoir élevé la sainte hostie pour l'exposer à l'adoration du public. Dans l'étonnement qu'un prodige si extraordinaire causa à tous les spectateurs, ils voulurent le considérer de plus près; mais un nouveau miracle succéda au premier. Ils remarquèrent qu'il sortait de la surface du corporal certaines splendeurs brillantes qui donnaient sur le visage du saint, ce qui faisait paraître le milieu de l'autel tout en feu; le saint homme demeurait immobile, ayant les yeux attachés sur la sainte hostie, qu'il adorait d'une manière pleine de tendresse et de ferveur. Lorsqu'il eut achevé la sainte Messe, la Mère Prieure vint le trouver et lui fit cette demande : *Eh! mon Père, que vous est-il donc arrivé pendant la Messe? Je vous prie de*

ne pas nous le cacher, puisque tout le monde s'en est aperçu. Le Saint jeta d'abord un soupir qui témoignait l'ardent amour qui le consumait, après quoi il lui fit cette réponse : *Dieu s'est fait voir à mon âme dans une si grande Majesté, que je ne pouvais achever le sacrifice ; c'est ce qui me fait appréhender de me présenter à l'autel.*

Il achevait souvent la sainte Messe avec de si grands transports du divin amour, qu'il avait besoin d'une force supérieure pour y résister, afin que cela ne parût pas aux yeux des assistants. C'est pour cela qu'après être retourné à la sacristie, il avait coutume de se retirer dans le jardin, pour s'occuper plus à loisir de la contemplation des grandes merveilles que le Seigneur venait de lui communiquer. Lorsque, étant avec ses confidants, il tombait dans cet état, comme il n'avait rien de caché pour eux, il ne se précautionnait pas si facilement. Alors, dans ces moments, il leur parlait de sujets si relevés, éclaircissant nos mystères autant qu'il est possible à un homme ici-bas, que ces sortes d'entretiens frappaient plus les esprits que les grands miracles auraient pu faire.

On remarquait assez souvent que son visage étincelait, et que les paroles sortaient de sa bouche avec une certaine chaleur qui, sans faire aucune impression sur les sens, pénétraient jusqu'au fond de l'âme et l'embrasait du feu du divin amour. Cela donna occasion à plusieurs personnes très-savantes, d'avancer que le Seigneur avait suscité le Père Jean de la Croix pour l'utilité de ses peuples, et qu'il était la foi réduite en œuvres, et la doctrine de Jésus-Christ convertie en lait pour en nourrir les âmes. Ils usaient de cette manière de parler, pour exprimer l'opinion qu'ils avaient de l'éminence de sa sainteté. Lorsqu'il faisait quelque discours sur l'auguste Sacrement de nos autels, il s'enflammait si vivement, qu'il tombait tout à coup

.1579 dans des ravissements qui lui ôtaient l'usage de la parole.

Un jour il entreprit d'expliquer ces paroles de David : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* ; c'est-à-dire, *L'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu*. Les considérations dans lesquelles il entra furent si élevées, et les sentiments qu'il conçut, si efficaces, qu'il perdit l'usage de ses sens, lesquels ne purent suivre la promptitude de son âme, qui courait avec une vive ardeur vers la fontaine de vie. De là procédait cette joie particulière avec laquelle il célébrait la fête du Très-Saint Sacrement, sans toutefois y apporter d'autre préparation que celle qui convenait à la pauvreté dont on faisait profession dans la Réforme. Il en donnait ordinairement cette raison : *Que le Seigneur avait plus agréable que ceux qui faisaient profession d'une pauvreté particulière le servissent en esprit et en vérité, et non par des ostentations et des dépenses superflues*.

Comme le Père Jean de la Croix honorait si particulièrement le Fils de Dieu, il ne faut pas s'étonner s'il avait une semblable dévotion envers sa sainte Mère. Il disait ordinairement que, depuis qu'il avait vu de ses propres yeux la beauté de cette incomparable créature, lorsqu'il en fut secouru dans son enfance, les traits en étaient restés si fortement imprimés dans son imagination, que le nombre des années n'avait pas été capable de les effacer. Il n'y avait point de jour qu'il ne récitât, à genoux, l'Office de la sainte Vierge ; dans tous ses discours il ne manquait jamais d'y insérer les louanges de cette Mère du bel amour. Lorsqu'il se trouvait épuisé de forces, ou accablé de tristesse, le souvenir de cette glorieuse libératrice le remettait de suite, et il avait recours à elle dans tous ses besoins. Il lui appliquait plusieurs passages de la sainte Écriture et des Pères de l'Église, qu'il répétait souvent avec un extrême

plaisir. Ce fut dans cet esprit qu'il voulut composer, en son honneur, plusieurs hymnes plus dévotement qu'élégamment, mais qui faisaient connaître les tendres sentiments de son cœur.

1579

On voyait, dans la personne du Père Jean de la Croix, des lumières éclatantes, qui faisaient connaître le degré éminent de sainteté où le Seigneur avait élevé cette âme généreuse.

XXI

Il connaît les pensées.

Il en avait d'autres qui pénétraient jusque dans le plus secret des cœurs, pour y découvrir ce qui était le plus caché, et faire connaître que le Seigneur avait fait son serviteur participant de sa science aussi bien que de son amour. Une personne de grand esprit, et très-estimée dans la ville, se préparant une fois pour faire sa confession au Père Jean de la Croix, il lui vint en pensée qu'il n'était pas aussi savant qu'on le publiait. En effet, on ne remarquait rien dans son extérieur qui témoignât sa profonde érudition, paraissant, au contraire, d'une manière très-simple, et parlant toujours avec beaucoup de réserve. Lorsqu'elle se présenta devant lui pour déclarer ses fautes, il la prévint par ces paroles : *Ma fille, je suis pécheur, mais je ne suis pas ignorant.* Cette demoiselle, étonnée du discours du Saint, lui répliqua : *Pourquoi me dites-vous ceci, mon Révérend Père?* — *C'est,* reprit le saint homme, *parce que je sais que vous avez besoin d'en être informée ;* ce qui jeta cette demoiselle dans un grand étonnement. Elle conçut, depuis ce temps-là, une estime particulière de la sainteté du Père Jean de la Croix, voyant, par sa propre expérience, que le Seigneur lui découvrait les choses les plus cachées et les plus impénétrables.

Une autre fois, cette même personne voulut se confesser à un autre religieux de la même maison, pour lui communiquer un scrupule dont le Père Jean de la Croix lui avait dit de ne faire aucun cas. Elle s'adressa,

1579

pour cet effet, au sacristain, sans se faire connaître, et lui demanda un confesseur. Le sacristain ne sachant ni qui était la demoiselle, ni qu'elle souhaitait se confesser à un autre religieux que le Père Jean de la Croix, s'adressa à lui-même et l'avertit, comme Supérieur de la maison, qu'il y avait dans l'église une personne qui demandait à se confesser. *Dites-lui*, répondit le Saint, *qu'elle s'en retourne en sa maison, parce qu'elle n'a pas besoin de se confesser.* Cette parole la surprit de telle sorte, qu'elle ne pouvait assez admirer la profondeur de ses lumières, et elle reçut, dans la suite, ses décisions comme autant d'oracles qui sortaient de la sagesse même, et qui lui étaient envoyés de la part du Seigneur.

Le bienheureux Père ne pénétrait pas moins dans l'intérieur des religieux que des personnes séculières qu'il dirigeait. Le Père Jean de Sainte-Anne, un des religieux qu'il mena à la fondation de Baëce, était tourmenté d'une forte tentation sur ce qu'il ne savait s'il était du nombre des prédestinés ou des réprouvés; mais il la cachait soigneusement, surtout au bienheureux Père, qui, malgré cela, avait coutume de lui dire, dans les instants où il était le plus troublé : *Mon cher Père Jean, à quoi pensez-vous à cette heure? si vous devez être damné ou sauvé? Sachez que toutes ces vaines imaginations ne sont que des effets de l'amour-propre. Aimez Dieu sans intérêt aucun, et purement parce qu'Il est ce qu'Il est, et qu'Il mérite d'être aimé de vous pour Lui-même; laissez à sa divine Majesté le soin de ce qui vous regarde, et l'entière disposition de ce qu'il Lui plaira d'en ordonner, et soyez assuré que ce sera toujours ce qu'il y a de plus convenable pour le salut de votre âme.*

Une autre fois, voulant guérir sa plaie en l'ouvrant et l'augmentant davantage, comme font quelquefois les plus habiles chirurgiens, et lui ôter cette crainte de

l'esprit en feignant de l'y enfoncer de plus en plus, comme un maître très-expérimenté qu'il était en la morale et en la connaissance des passions et mouvements de l'âme, et qui savait, par conséquent, que la crainte ne s'arrache jamais plus facilement que lorsqu'on la secoue, lui dit : *Prenez garde, mon cher Père Jean, de ne point vous laisser aller à l'abattement, à la tristesse et au déplaisir si Dieu vous réserve pour l'enfer. Soyez persuadé que vous devez y aller, et qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Mais, sur cela, je vais vous donner un conseil et un excellent remède. Attachez-vous bien à Dieu en l'aimant purement pour Lui, et en Le serrant étroitement de toutes vos affections et de tout votre pouvoir ; car, étant ainsi uni et lié indissolublement avec Lui, en quelque part que ce souverain Seigneur vous envoie, vous Le tirerez toujours avec vous ; et si vous avez Dieu avec vous, que souhaitez-vous davantage ? Encore que vous fussiez dans l'enfer, n'y posséderiez-vous pas avec Lui la parfaite et essentielle félicité ? Au reste, ce que je prétends vous dire par là, c'est que vous ne songiez qu'à aimer et servir Dieu, vu que si vous le faites, vous n'avez nul sujet de craindre l'enfer, étant certain que Dieu ne condamne jamais celui qui persévère jusqu'à la mort, à L'aimer et à Le servir.* Par la force de ces paroles, ce religieux si affligé agit si courageusement contre les appréhensions qui le travaillaient, et fut éclairé d'une lumière si pure contre les ténèbres qui enveloppaient son esprit, et à concevoir un si grand désir d'aimer et de servir Dieu avec un parfait désintéressement et sans avoir aucun égard, ni à la récompense, ni à la peine, qu'il fut, dès lors, entièrement libre de sa tentation, et demeura depuis dans une paix que rien au monde ne fut capable d'altérer.

Une religieuse, qui reçut de grandes grâces de Notre-

Seigneur, dans sa déclaration sous serment pour la béatification du serviteur de Dieu, parle en ces termes : *Moi, sœur Bernardine de Jésus, je dis que je fis ma confession générale au saint Père Jean de la Croix ; en quoi je reconnais que Notre-Seigneur me fit une grande grâce, et que ce fut un signalé bonheur pour moi qu'il m'eût accordé un tel Père, lequel, à voir le profit qu'il me causait, et le pouvoir qu'il avait de me faire vivre avec toutes sortes de soins et de circonspection en tout ce qui regardait le bien et l'avancement de mon âme, témoignait clairement qu'il avait l'esprit de Dieu. Étant une nuit en oraison, il me semblait que je souffrais une grande peine, et que j'étais fort affligée de ce que je n'avais pas la douleur de mes péchés. J'eusse voulu fondre en larmes de voir cette dureté et ce peu de sentiments que j'en avais, et je ne pouvais le faire. Lorsque j'allai me confesser, le saint homme me dit : « Ma fille, ne vous troublez pas de ce que vous n'avez pas de douleur pour vos péchés, mais plutôt demeurez en paix et en repos devant Notre-Seigneur, et donnez-Lui ce que sa Majesté demande de vous. » Pour moi, j'avoue que je fus bien surprise de voir qu'il me disait ce qui se passait dans mon cœur, sans que je lui en eusse rien dit, ou que je lui en eusse donné la moindre marque. Dieu le veuille récompenser, s'il ne l'a déjà fait, comme je n'en saurais douter, de ce que par là il m'obligeait à vivre avec tant de soin et de précaution, que je n'osais dire une parole inutile, parce qu'il me semblait qu'il savait tout ce que je faisais. Et comme ce que je viens de déclarer est une vérité certaine, j'ai bien voulu l'écrire et le signer de mon nom.*

BERNARDINE DE JÉSUS.

Un jeune homme de condition vint, dans ce même temps, à Baëce, pour se préparer à prendre l'habit dans

le couvent de Pegnuëla ; le saint Père le présenta à ses religieux , qui lui avaient demandé cette consolation. Ils étaient alors vingt-quatre , tous fort vertueux , et qui communiquaient souvent avec le Seigneur. Le Père Jean de la Croix paraissait au milieu d'eux comme Élie entre les Prophètes , ou comme saint Paul entre les disciples , et , à ce titre , ils lui portaient tant d'amour et de respect , que cette communauté paraissait une vivante image du Collège apostolique , lorsque le Saint-Esprit fut descendu sur les Apôtres. Après que le Saint les eut rassemblés dans le jardin , comme ils s'entretenaient des bonnes qualités qu'ils remarquaient dans le postulant , le Père Jean de la Croix leur déclara qu'il ne ferait pas profession. Cela les surprit d'autant plus , qu'il l'avait reçu lui-même sans rien témoigner de ce qu'il venait de leur dire. La suite fit voir qu'il ne s'était pas trompé , et que le Seigneur lui avait révélé ce qui devait arriver. Peu de temps après , le novice tomba dans une dangereuse maladie , et le médecin lui ayant déclaré qu'il ne pourrait pas guérir s'il persévérait dans le genre de vie qu'il voulait embrasser , il demanda ses habits pour tâcher de se faire guérir dans le monde.

On rapporte d'autres faits à peu près semblables , pendant que le Saint gouverna le Collège de Baëce , et il serait trop long d'entreprendre de les écrire ; j'ajouterai seulement un témoignage de sainte Térése , rapporté par la Mère Anne de Saint-Albert , qui était Prieure de Caravaque. Voici comme elle s'explique :

« Il y avait , dans cette maison , une religieuse fort
« affligée d'une peine d'esprit qui la tourmentait depuis
« longtemps ; elle en écrivit à sainte Térése pour lui
« donner connaissance de ce qui se passait , et profiter
« de ses avis ; mais la Sainte lui répondit ce peu de
« mots : *Ma fille , je ferai en sorte que le Père Jean*

1579

« de la Croix aille à votre monastère. Considérez que
 « lui parlant, vous parlez à moi-même ; c'est pour-
 « quoi communiquez-lui sincèrement tout ce que vous
 « avez dans l'esprit, et soyez sûre que vous en rece-
 « vrez beaucoup de consolation, parce que c'est une
 « âme à qui Dieu donne de grandes lumières. En
 « effet, la Sainte eut bientôt une occasion d'engager le
 « Père Jean de la Croix à faire ce voyage. Il fut dans
 « ce monastère, avec l'estime qui le suivait partout. Il
 « conversa avec cette religieuse, la consola et la délivra
 « bientôt de la peine qui la tourmentait si fort, don-
 « nant partout des marques de sa profonde sagesse et
 « du talent que le Seigneur lui avait communiqué pour
 « la conduite des âmes. »

XXII

Son amour
 pour la
 pénitence.

Quoique toute la vie de ce saint pénitent fût un martyre perpétuel, on peut dire, néanmoins, qu'il fit paraître dans cette maison une plus grande ardeur pour tout ce qui pouvait lui procurer quelque affliction, afin d'imiter plus particulièrement la vie admirable de son divin Maître, et d'y porter ses disciples. Ces desirs continuels de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ le pressaient si fortement, que l'on peut dire, avec toute vérité, qu'il n'y a point de cerf poursuivi par les chasseurs, quelque brûlé qu'il soit de la soif, qui cherche les eaux et le rafraîchissement avec plus d'ardeur que le Père Jean de la Croix soupirait après les fatigues et les travaux pour témoigner son amour. Comme il savait, par sa propre expérience, que chaque épreuve que l'on supporte avec joie a la force de communiquer un nouveau degré de lumières, pour contempler plus clairement la sagesse éternelle, il ne se contentait pas de désirer des amertumes et des traverses ; mais, faisant éclater au dehors les effusions de son cœur, il s'écriait souvent avec le saint homme Job : *Plaise au Seigneur que ce que je demande soit accompli, et qu'Il m'accorde ce que j'attends. Que celui qui a commencé achève*

Job. vi, 8,
 9, 10.

de me réduire en poudre ; qu'il laisse aller sa main pour me couper jusqu'à la racine , et que , dans ces douleurs extrêmes dont Il m'accable sans m'épargner, il me reste du moins cette consolation , que je ne contredise en rien la conduite du Seigneur.

1579

Ces paroles de l'Écriture lui paraissaient fort touchantes, parce qu'elles exprimaient les désirs qu'il ressentait pour les tribulations , et c'est dans cette disposition qu'il parle ainsi dans son traité sur les Cantiques : *Plût au Ciel que les hommes fussent pleinement persuadés qu'ils ne peuvent pénétrer dans les profonds secrets de la divine sagesse , sans passer par ces différentes souffrances où l'Épouse trouve du soulagement ! plût à Dieu qu'ils en fissent comme elle le sujet de leur plaisir ! Ah ! que peu de gens entrent dans ce chemin épineux de la croix qui conduit sûrement à la vie , parce que peu de gens veulent sentir , avec Jésus-Christ , les douleurs et les afflictions qui nous ouvrent l'entrée de la sagesse divine.*

Cant. xxxix,
à la fin.

C'est ainsi que le Père Jean de la Croix nous déclare quel est le prix des souffrances , et l'estime particulière qu'il en faisait. Dans cette vue , quoiqu'il portât grande compassion à ceux qui étaient affligés , il ne pouvait néanmoins s'empêcher de ressentir beaucoup de consolation , lorsqu'il remarquait que les personnes auxquelles il désirait un grand accroissement de perfection , souffraient avec courage toutes disgrâces qu'il plaisait à Dieu de leur envoyer ; il disait , alors , que cette voie était le chemin royal par lequel on avançait beaucoup en peu de temps.

XXIII

Il demande
trois choses
à Dieu.

Ce grand désir des souffrances était si fortement enraciné dans son âme , que lorsqu'il se trouvait dans la peine , il ne la voulait communiquer à personne , de crainte de recevoir , par cette voie , quelque consolation qui pût en adoucir l'amertume. Comme il ne désirait rien autre chose sur la terre que d'être toujours cru-

cifié avec Jésus-Christ, il regardait comme une véritable peine de recevoir des consolations sensibles, et de se voir honoré sur la terre; d'où vient qu'à ce sujet il demandait ordinairement trois choses à Jésus-Christ : 1^o de ne point mourir dans les charges, mais d'avoir le temps, auparavant, de pratiquer l'humilité qui convient aux religieux particuliers; 2^o qu'Il lui envoyât beaucoup de travaux, et qu'il endurât pendant cette vie les peines du purgatoire, afin qu'il devint plus conforme à son divin modèle; 3^o qu'Il lui fit la grâce de mourir dans un lieu où il fût inconnu, afin qu'il ne fût honoré ni en sa vie ni en sa mort. Nous verrons, par la suite de cette histoire, que le Seigneur voulut exaucer une prière si désintéressée, et qu'Il lui accorda, pour récompense de ses mérites, ce qu'Il Lui avait demandé avec tant de ferveur.

Les vertus de ce fidèle serviteur avaient toujours été excellentes; mais, dans ce collège, elles parurent héroïques. C'était un spectacle admirable aux anges et aux hommes, de considérer la perfection avec laquelle cette sainte communauté avait l'avantage d'être conduite. Le Supérieur était un exact observateur de la Règle primitive; il remplissait tous ses devoirs, il était un Saint. Les religieux, embrasés du feu du divin amour, aimaient leur état, se portaient au bien sans aucune contrainte, et travaillaient à devenir parfaits. Le Père Jean de la Croix les aimait comme ses enfants; ils le respectaient comme leur père. Ils considéraient Jésus-Christ dans sa personne, et lui, de son côté, oubliait sa dignité pour se regarder comme le dernier de tous.

Que le bonheur est grand lorsque les esprits s'entretiennent dans une concorde si étroite, et qu'on ne trouve qu'un cœur et qu'une âme entre les serviteurs de Dieu! L'obéissance paraît douce lorsque le commandement est charitable, et le commandement n'a rien de sévère lorsque ceux qui le reçoivent honorent le Fils

de Dieu dans la personne de leur Supérieur, et qu'ils aiment leur devoir. Le Saint-Esprit avait toujours été la force et le consolateur du Père Jean de la Croix ; mais il lui demanda les secours de sa grâce avec plus de confiance, étant très-assuré qu'Il ne lui avait point confié la conduite du vaisseau sans avoir dessein de lui accorder toutes les grâces nécessaires à un bon pilote.

Parmi les dons dont il était orné, il avait celui de persuader, et il le faisait avec une force si pénétrante, qu'il semblait que ses paroles étaient comme autant de flèches qui allaient jusqu'au cœur. Si quelqu'un de ses religieux se trouvait tenté par le démon, il venait promptement à son secours, et jamais il n'a manqué de lui donner les remèdes les plus efficaces pour vaincre la tentation. Une charité si tendre adoucissait les charges de la dépendance et les petites peines qui se rencontrent dans le cloître. Enfin, on ne peut imaginer aucune vertu que le Père Jean de la Croix ne possédât dans un degré éminent. Son zèle était dévorant, sa prière continuelle, et sa vigilance exacte à tous les devoirs de son emploi.

XXIV
Son zèle
pour
le prochain.

On découvrait en sa personne le double esprit que le prophète Élisée demandait avec tant d'instance. L'amour de Dieu embrasait son âme, et le désir du salut de ses frères croissait avec ses jours. Toutes ses veilles, ses soins et ses travaux n'avaient que ce seul but. S'il gémissait, s'il priait, s'il pratiquait de grandes austérités, ce n'était que pour s'avancer lui-même, avec tous ses religieux, dans le chemin de la perfection. C'est ainsi qu'il satisfaisait pleinement au devoir du bon pasteur, qui ne refuse pas de donner sa vie pour le bien et le salut de son troupeau. Il leur donnait souvent la nourriture de sa parole, et les exhortait avec beaucoup de ferveur à garder exactement toutes les pratiques de la Réforme. « Vous êtes ici, leur disait-il, le temple

1579

« du Dieu vivant ; faites honneur à Celui qui habite en
 « vous. Conspirez, par une sainte émulation, à Lui
 « rendre la gloire qui lui est due, et estimez toujours
 « le plus parfait celui qui s'y porte avec plus de fer-
 « veur. »

Saint Jean l'Évangéliste disait à ses disciples : Aimez-vous les uns les autres ; saint Jean de la Croix disait pareillement à ses religieux : « Vivez en paix, et l'unité
 « de vos cœurs fera hommage à Notre-Seigneur. Fuyez
 « toujours les contestations comme les ennemies de la
 « paix, et soyez persuadés qu'elles ne sont propres qu'à
 « mettre le trouble dans les communautés. Il est beau-
 « coup plus parfait de céder avec humilité, lors même
 « que l'on a le bon droit de son côté, que de s'opiniâ-
 « trer avec gloire. Soyez fidèles à l'oraison ; mais que
 « le cœur y agisse plus que les lèvres. Mortifiez vos
 « corps ; mais que le glaive de la pénitence opère en-
 « core plus sur l'esprit. C'est par ce moyen qu'on se
 « met en état de goûter les célestes communications que
 « Dieu accorde aux âmes qui s'exercent dans la con-
 « templation. »

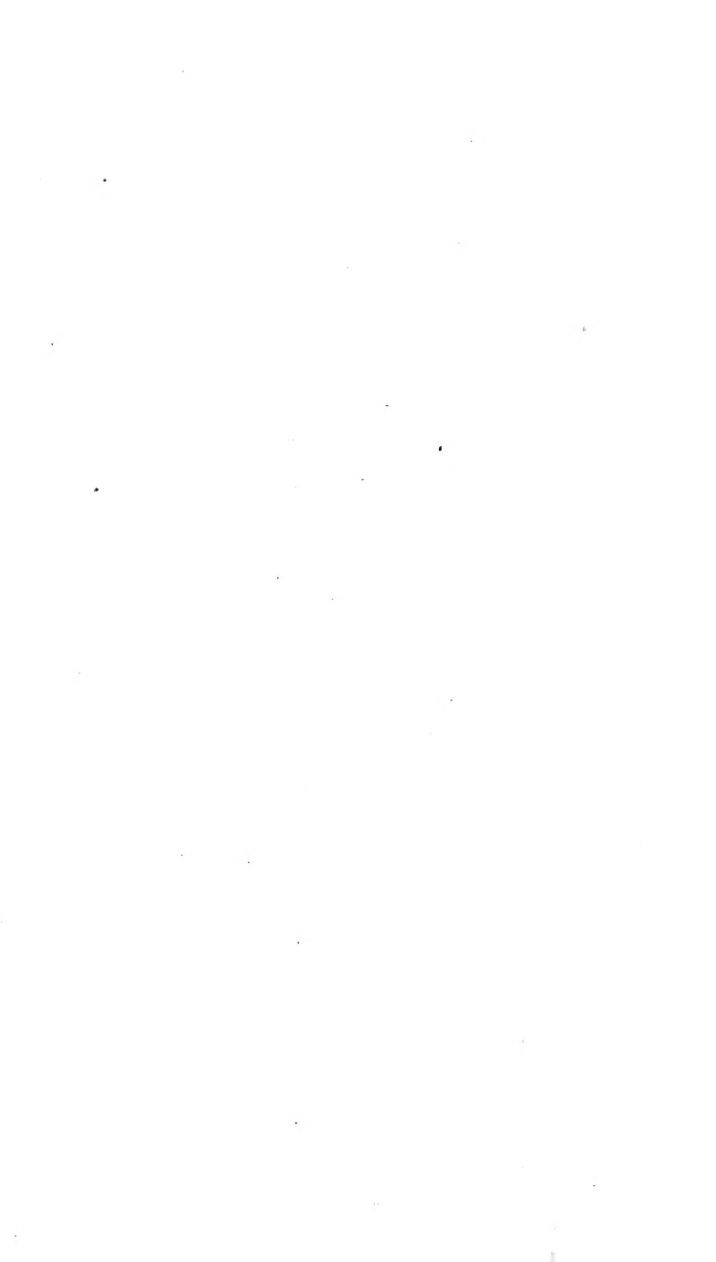
Le Père Jean de la Croix avait cette consolation, que tous les religieux de ce collège étaient de grands serviteurs de Dieu, et qu'ils travaillaient avec une sainte émulation à procurer sa gloire. Si néanmoins il avait quelque discours à leur faire, ou s'il se trouvait obligé de reprendre quelques-unes de ces fautes qui sont une suite de la fragilité humaine, il s'en acquittait avec tant de charité que, quoique l'on y trouvât tout le zèle de son amour, il était cependant facile de comprendre qu'il ne cherchait pas à dominer, mais qu'il voulait inspirer du respect pour Celui qui est le seul que nous devons craindre, sans cesser pour cela de lui témoigner notre amour.

Ce fut par cette conduite si pleine de sagesse et de prudence, que le Père Jean de la Croix eut la gloire de

former de grands sujets, qui rendirent dans la suite des services considérables à la Réforme, et qui en furent les plus fermes colonnes. On peut le remarquer dans l'histoire qui a été faite, où les actions héroïques de tous ces saints religieux sont décrites avec beaucoup de force et d'exactitude.

1579

FIN DU PREMIER VOLUME



TABLE



LIVRE PREMIER

Naissance et parents de saint Jean de la Croix. — Enfance du saint. — Occupations de sa jeunesse. — Il étudie la philosophie. — Dieu l'appelle à l'état religieux. — Il entre dans l'ordre des Carmes. — Il fait sa profession. — On l'envoie aux études. — On l'oblige à recevoir la prêtrise. — Grâce singulière dont il est favorisé lorsqu'il célèbre sa première messe. — Il s'applique à l'oraison. — Dieu le dispose à devenir le père de la réforme. — Origine de l'ordre des Carmes. — Règle donnée par saint Albert. — Modification de certains points de cette règle. — Grand zèle d'un général de l'Ordre. — Relâchements introduits dans l'Ordre. — Mitigation accordée par le pape Eugène IV. — Sainte Térése entre dans l'Ordre. — Dieu inspire à sainte Térése le dessein de réformer son Ordre. — Elle commence la réforme. — Elle obtient permission de fonder deux couvents de religieux. — Elle communique son dessein au Père Antoine d'Hérédie. — Le Père Jean de la Croix vient à Médine, et la sainte confère avec lui. — Entretien de sainte Térése avec saint Jean de la Croix. — Ce saint se dispose à commencer la réforme des religieux. — Il va à Valladolid avec sainte Térése. — Il se rend à Durvèle. — Il prend l'habit de Carme déchaussé. — Le Père Antoine vient le joindre. — Commencement de la réforme des Carmes déchaussés. — Description de ce premier monastère, et de la vie qu'on y menait, tirée des propres paroles de sainte Térése. — Diverses pratiques introduites dans la réforme. — Ferveur du Père Jean de la Croix. 1

LIVRE SECOND

Dieu fournit les moyens d'étendre la Réforme. — Abrégé de l'histoire du Père Marian. — Fondation du noviciat de Pastrane. — Le Père Jean de la Croix gouverne la maison de Durvèle. — Dieu le dispose à une sublime contemplation. — Faveurs spirituelles qu'il reçoit du Seigneur. — Fondation de Manzère. — Miracle opéré en cette nouvelle maison. — Conduite du Père Jean de la Croix dans le couvent de Manzère. — Il va remédier à quelques excès qui s'étaient glissés à Pastrane. — Fondation du collège d'Alcala. — Gouvernement du Père Jean de la Croix dans le collège. — Indiscrétion d'un maître des novices. — Le Père Jean de la Croix y remédie. — Lettre du Père Bannez à ce sujet. — Le Saint-Siège nomme des visiteurs pour l'ordre des Carmes. — Le Saint-Siège envoie sainte Térèse au monastère de l'Incarnation en qualité de Prieure. — Opposition des religieuses. — La Sainte surmonte toutes ces oppositions. — On lui donne le Père Jean de la Croix pour confesser ses religieuses. — Conduite du Saint dans cet emploi. — Il s'applique avec succès à la conversion des âmes. — Il est ravi en extase. — Différentes espèces de ravissements. — Il connaît les illusions du malin esprit. — Histoire surprenante d'une jeune fille séduite par le démon. — Le Saint découvre les artifices du père du mensonge. — Sa pénétration dans le discernement des esprits. — Deux extrémités fort à craindre en matière de spiritualité. — Principes de saint Jean de la Croix sur ce sujet. — Le démon cherche à le perdre. 105

LIVRE TROISIÈME

Troubles excités contre la Réforme. — Occasion de ces troubles. — La Réforme s'étend dans l'Andalousie. — Description de la montagne des Saints-Martyrs. — Fondation de Grenade. — Abrégé de l'histoire du Père Gratien. — Il prend l'habit de la Réforme. — Il est fait Visiteur apostolique. — Fondation de Séville. — Fondation d'Almadoüar. — Chapitre général tenu à Plaisance. — Nouvelles plaintes contre la Réforme. — Les Mitigés prennent des mesures contre les Déchaussés. — Assemblée d'Almadoüar. — Quel est le véritable esprit de la Réforme. — Orage dont la Réforme est menacée. — Le Roi

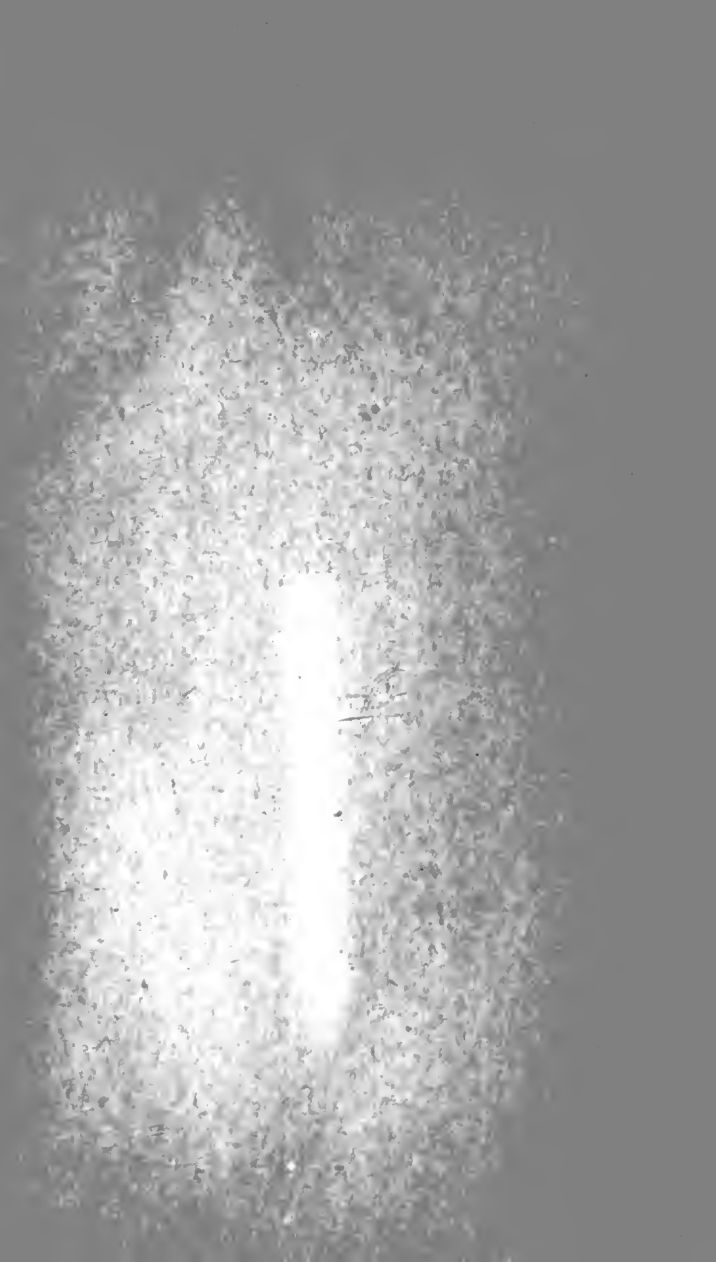
s'oppose au Vicaire Général. — Dessesins contre le Père Jean de la Croix. — Il est enlevé de nuit. — Lettre de sainte Térèse à ce sujet. — Il est conduit à Tolède. — On le met dans une prison. — Conduite du Saint pendant sa prison. — Faveurs qu'il reçoit de la part de Dieu. — Il compose un cantique mystérieux. — Il reçoit un commandement de se sauver. — Délivrance miraculeuse de saint Jean de la Croix. — Il va chez les Carmélites. — Nouveau miracle opéré en sa faveur. : 205

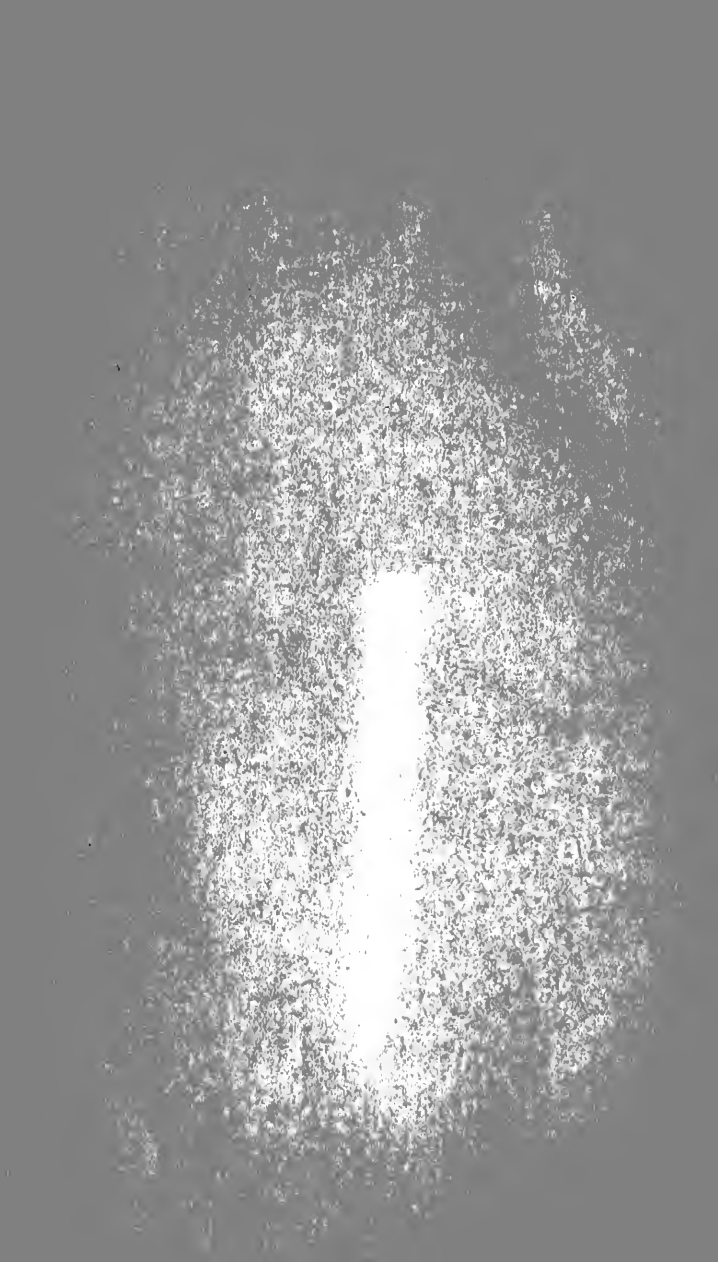
LIVRE QUATRIÈME

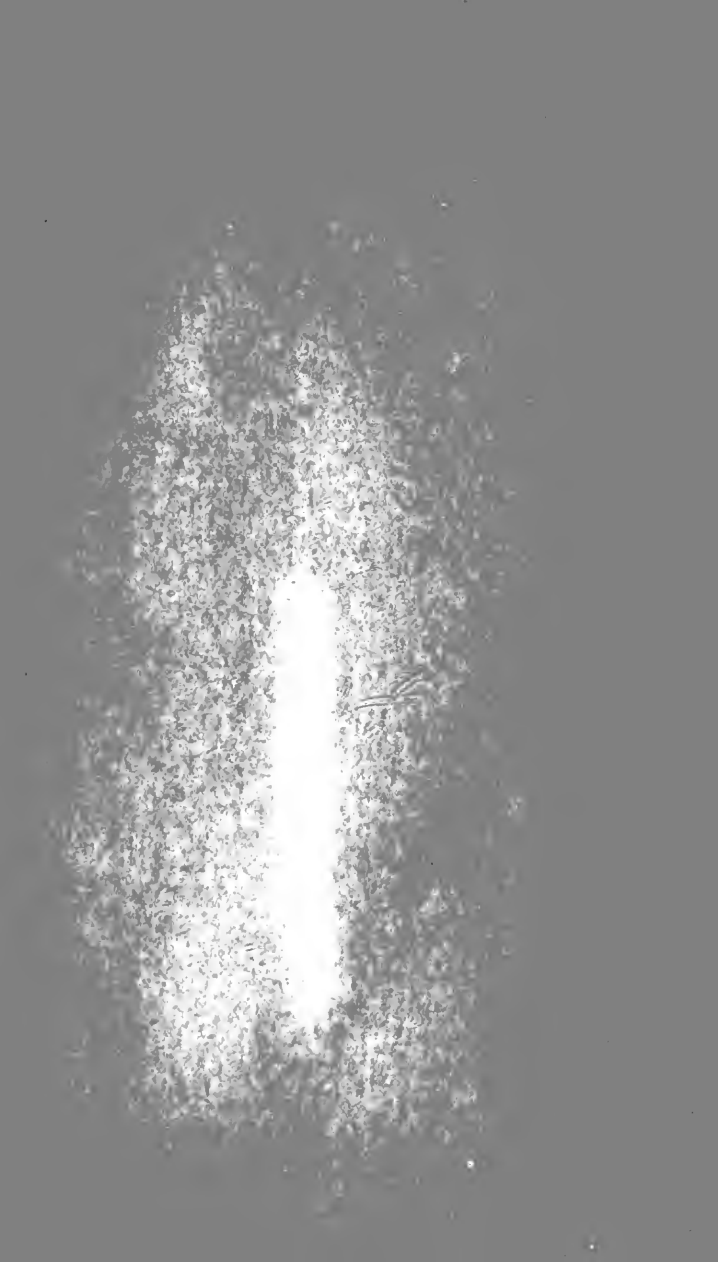
Le Nonce prend le gouvernement de la Réforme. — Nouvelles persécutions. — Assemblée d'Almadoüar. — Sentiment de saint Jean de la Croix sur cette assemblée. — Sentiment de sainte Térèse. — Suite de cette assemblée. — Le Père Jean de la Croix est nommé vicaire du Calvaire. — Son gouvernement dans cette maison. — Sa confiance en la Providence. — Ses maximes. — Il commence ses traités mystiques. — Nouvelles faveurs qu'il reçoit du ciel. — Les esprits se disposent à la paix. — Le Nonce nomme des commissaires. — Fondation de Baëce. — Conduite du Père Jean de la Croix dans cette maison. — Son amour pour la retraite. — Sa dévotion au mystère de la Trinité. — Sa tendresse pour le mystère de l'Incarnation. — Sa ferveur pendant la sainte Messe. — Il connaît les pensées. — Son amour pour la pénitence. — Il demande trois choses au Seigneur. — Son zèle pour le prochain. 285

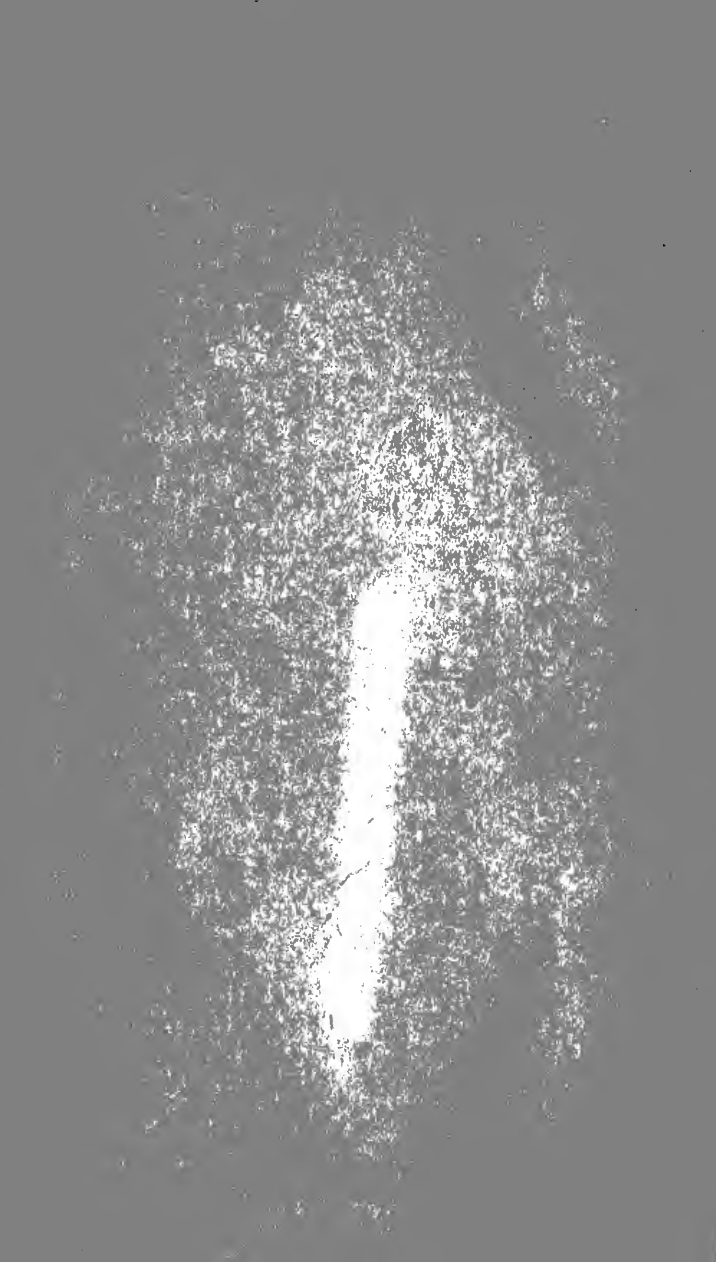














BGX
7260
.J91
D72
1872
v.1